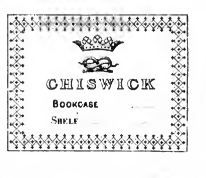




S. IV



VOYAGE
EN ITALIE.

TOME PREMIER.



. . . . Mi giovera narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.
Gier. Liber. XV, 38.

VOYAGE
EN ITALIE,

CONTENANT

L'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description ; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités ; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture.

PAR M. DE LA LANDE.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME PREMIER.



GENÈVE.

1790.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

Le Voyage dont nous publions une nouvelle édition, revue & augmentée par l'auteur, parut en 1769 en huit volumes; & il fut bientôt contrefait. Depuis cette époque, il a servi de guide à la plupart des voyageurs. Des Italiens même s'en sont servis utilement, & en ont rendu un témoignage favorable. Nous croyons qu'il nous est permis de rapporter celui du traducteur d'un ouvrage anglois: Les Italiens, ou mœurs & coutumes d'Italie, ouvrage traduit de l'anglois de M. Baretti, à Paris, chez Costard, 1773, 324 *pages in*-12; *on trouve au commencement de la Préface le passage suivant.*

« *Il est sans doute rare de trouver dans un historien » de voyages la fidélité, la franchise, le désintéressement & l'impartialité, qui se font remarquer dans » le* Voyage d'un François en Italie, fait dans les » années 1765 & 1766. *J'ai été frappé du caractère » de vérité qui règne dans cet ouvrage; je ne sache » pas qu'il ait encore paru jusqu'à présent rien qu'on » puisse lui comparer. L'auteur, je l'avoue, a surpassé mon attente; sans jamais fatiguer le lecteur » par des détails ennuyeux, des circonstances frivoles, » il n'omet rien de tout ce qui peut instruire ou piquer » sa curiosité. Il réunit les qualités les plus désirées du » public dans ces sortes d'ouvrages : l'exactitude de » la narration, la beauté & la justesse des descriptions, l'abondance & la variété des matières, & un » mélange agréable de traits d'histoire, de morale, de » politique & de critique.*

» *Mais ce qui donne à cette lecture un charme » inexprimable, c'est que l'auteur parle de tout en*

» *maître : il semble posséder tous les arts, tous les*
» *genres de connoissance ; il est à la fois peintre, archi-*
» *tecte, sculpteur, botaniste, naturaliste & philosophe.*
» *Rien de plus enchanteur que le vaste tableau qu'il*
» *présente, d'une infinité d'objets qu'il a vus en scru-*
» *puleux observateur.*

» *Ses remarques relatives au goût & aux mœurs*
» *des nations Italienne & Françoise ; les comparaisons*
» *intéressantes qu'il fait sur le génie de ces deux peu-*
» *ples, leurs lois, leurs usages, leurs coutumes ; ses*
» *réflexions qui, comme autant de masses de lumière,*
» *servent à guider le jugement du lecteur sur des objets*
» *de cette importance, annoncent un esprit juste, un*
» *discernement fin, un goût exquis, une science pro-*
» *fonde. . . . On y trouve, à chaque page le lan-*
» *gage de la vérité, de la candeur, de la modestie,*
» *ce caractère de bonne foi, qui prévient favorable-*
» *ment le lecteur, & entraîne son consentement.* »

PRÉFACE.

En parcourant l'Italie avec toute la curiosité & le plaisir imaginables, je lisois les auteurs qui en avoient donné des notices, je trouvois leurs ouvrages défectueux & incomplets, j'étois faché que l'on n'eût pas imprimé en France une description de cette belle partie du monde, propre à en faciliter le voyage aux François; & à le leur rendre agréable : je me proposai d'y suppléer.

La satisfaction que j'ai trouvée dans ce voyage est telle, que même après mon retour, je trouvois du plaisir à me la rappeler, & en mettant par écrit tout ce que j'avois vu de curieux en Italie, je prolongeois les agrémens d'un voyage que j'avois trouvé trop court.

De retour sous son toit, tel que l'airain sonore,
Qu'on cesse de frapper & qui raisonne encore,
Dans la tranquillité d'un loisir studieux,
Il repasse en esprit ce qu'il a vu des yeux;
Dans cent climants divers présent par la pensée,
Son plaisir dure encor quand sa peine est passée.

Ce qu'un poëte agréable a dit des voyages en général, on doit le dire avec bien plus de raison de celui d'Italie, où les choses belles, grandes, singulières, sont en plus grand nombre que dans tout le reste de l'Europe. Sans parler des restes prodigieux de l'antiquité, & des chefs-d'œuvres qu'on y trouve dans tous les arts, n'est-ce pas en Italie que nous voyons la nature dans toute sa beauté, la végétation dans toute sa vigueur, la culture dans toute sa perfection. Je ne crois pas que les délices de Tempé, si célèbres dans les anciens

poëtes, ni le fauxbourg de Daphné (au midi d'Antioche) dont on a tant parlé, eussent rien de plus beau que le bassin de Naples, & les rivages de la Brenta. L'empereur Constantin Paléologue appeloit l'Italie le paradis terrestre, en parlant de la plaine de Lombardie, qui commence à Padoue, & qui s'étend jusqu'à Turin.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des choses admirables dans tous les genres : on ne trouve pas en Italie de capitale immense comme Paris, où les ressources de toute espèce abondent ; je dirai plus, je n'y ai pas vu de plus grande façade de palais que celle de Versailles du côté du jardin, de plus beau péristile que celui du Louvre, de plus beaux jardins que ceux de Versailles, des Tuileries (1), de Chantilly & de Marly ; je n'ai même pas vu en Italie de maisons aussi agréables, aussi voluptueuses, aussi élégamment décorées que celles de plusieurs particuliers aux environs de Paris. On n'y trouve pas de collection de tableaux plus riche que celle de M. le duc d'Orléans, au palais royal, &c. Ainsi je ne prétends pas ôter à la France les avantages qu'elle a sur tous les pays de l'univers ; il me suffit, pour justifier l'enthousiasme que j'ai laissé paroître plus d'une fois dans cet ouvrage, que le voyage d'Italie soit regardé comme le plus agréable & le plus beau de tous ceux qu'un François peut faire hors de chez lui.

Un étranger écrivant sur l'Italie, devroit d'abord se justifier d'une entreprise qui paroît téméraire. N'est ce pas à un Italien qu'il appartiendroit de décrire l'Italie ; est-ce d'un étranger & d'un voyageur que l'on peut attendre des connoissances sûres, des descriptions exactes ? Ma réponse est, qu'il n'existe, même en italien, aucune description mo-

(1) Le jardin des Tuileries a 67 arpens de superficie, chacun de 900 toises quarrées.

derne de l'Italie, que l'on pût traduire pour l'usage des voyageurs : en attendant que les Italiens nous la donnent, on peut la recevoir des étrangers. D'ailleurs, quoiqu'un François, en décrivant l'Italie, mérite moins de confiance à plusieurs égards qu'un Italien, qui connoîtroit son pays plus à fond, il est à présumer qu'un François écrira d'une manière plus libre, plus désintéressée, moins suspecte, plus utile aux voyageurs, plus curieuse pour des François, & plus à leur portée; il fera des comparaisons, des remarques relatives aux goûts & aux mœurs des deux nations, & qu'un Italien n'eût point faites.

A mon égard, je puis ajouter qu'ayant parcouru toutes les descriptions locales des villes d'Italie qui ont été faites par des nationaux, j'en ai fait usage pour rendre ma description plus sûre & plus complète.

La société des gens de lettres que j'ai recherchée & fréquentée dans tout le cours de mon voyage, m'a mis aussi à portée de connoître les détails du pays d'une façon exacte, & de donner, à la plupart des voyageurs, beaucoup de connoissances qu'ils auroient peine à se procurer, en séjournant beaucoup plus que moi dans l'Italie.

Enfin, une correspondance de vingt ans avec des savans de toutes les parties de l'Italie, m'a mis à portée d'ajouter beaucoup de choses intéressantes à ma relation, dans cette seconde édition.

La curiosité avide que je portois dans ce voyage, m'a fait étendre mes recherches à toutes sortes d'objets; mais je n'ai pas entrepris de les épuiser, ni de satisfaire en entier les curieux de tous les genres; on comprend assez qu'il faudroit une bibliothéque entière, & mon ouvrage auroit été inutile à la majeure partie de mes lecteurs; mais j'y ai suppléé, autant qu'il étoit possible, par un nombre considérable de citations; il y a peu de livres

de quelque importance en Italie que je n'aie indiqué, afin de mettre mes lecteurs à portée de recourir aux sources où chacun peut trouver des connoissances ultérieures. Je n'entrerai point dans de grands détails sur les antiquités, l'histoire naturelle, ou les autres sciences ; je ne donnerai à mon lecteur que ce que j'aurois voulu qu'on m'eût donné dans mon voyage ; je lui apprends ce que j'ai désiré de savoir, & ce que j'ai appris, ou par moi-même, ou par mes amis, ou par mes lectures.

L'un des fruits les plus agréables d'un voyage en Italie, est de se rappeler l'histoire de ces pays fameux, d'une manière plus facile, plus sensible, plus intéressante, & qui se retient ensuite beaucoup mieux ; voilà pourquoi j'ai toujours réuni l'histoire à la description des pays dont j'ai parlé, & dont je me suis rendu compte à moi-même : je sais par ma propre expérience que cela est très-agréable au voyageur.

Je me suis aussi étendu sur la littérature italienne, d'autant plus volontiers qu'elle est encore peu cultivée à Paris ; les journaux d'Italie parviennent à peine jusqu'à nous, & les meilleurs livres italiens sont souvent ignorés en France.

La personne qui s'est le plus distinguée à Paris dans ce genre d'érudition, a été M. Floncel, autrefois secrétaire d'état dans la principauté de Monaco, & ensuite premier commis des affaires étrangères : il avoit formé une bibliothéque de plus de douze mille volumes italiens dans tous les genres, rassemblés avec intelligence, avec choix, & de la manière souvent la plus dispendieuse ; il communiquoit ses livres avec plaisir, & il y a peu de gens de lettres à Paris, qui s'occupant de ces matières, n'aient eu recours à M. Floncel ; je lui ai moi-même à cet égard une véritable obligation. C'est à lui que M. Conti dédia en 1761, le Lucrèce de Marchetti ; sa réputation dans ce genre l'avoit

fait adopter par vingt-quatre académies d'Italie, & j'ai vu dans ce pays-là des perſonnes qui, de tous les ſavans de Paris, ne connoiſſoient que M. Floncel.

J'ai quelquefois parlé de traditions populaires, & de ſuperſtitions ridicules; elles rendent certains endroits plus remarquables, elles peuvent intéreſſer les voyageurs, ou du moins les divertir; pourquoi la fontaine ſortie de terre à Milan par la puiſſance de S. Barnabé, auroit-elle moins de privilége que le lac de Curtius ouvert à Rome par un prodige, & dont on parle encore dans tous les livres? Enfin, j'ai tâché de raſſembler, en tout genre, la note des objets qui ſont dignes d'attention, ou qui ont de la célébrité en Italie.

Je n'aurois point oſé porter des jugemens ſur les ouvrages de peinture & de ſculpture qui ſont en Italie; j'aurois renvoyé mon lecteur à ceux de M. Cochin, & de quelques autres artiſtes qui en ont parlé, & je n'aurois pas cru que l'on dût s'en rapporter même aux jugemens de M. l'abbé Richard, ou des autres voyageurs dont je parlerai ci-après (1). Mais dans le temps où l'on commençoit l'impreſſion de cet ouvrage, j'ai eu communication d'un manuſcrit qui m'a mis à portée de compléter ma deſcription à cet égard.

Feu M. l'abbé Gougenot, conſeiller au grand conſeil, & honoraire aſſocié libre de l'académie royale de peinture & de ſculpture, avoit partagé ſon temps, dès ſa jeuneſſe, entre les affaires & les arts. Ses lumières, ſon application, ſon amour pour la juſtice, la vérité & la candeur de ſon caractère, lui avoient mérité l'eſtime, l'amitié & la confiance de ſa compagnie. Il ne trouvoit de délaſſement que dans les arts, qu'il cultivoit avec

(1) *De pictore, ſculptore & fictore niſi artifex judicare non poteſt.* Plin. jun. L. I. Epiſt. 10.

ſuccès ; il eut des liaiſons intimes avec les artiſtes les plus habiles de la capitale, à qui il eut ſouvent le plaiſir d'être utile par ſes conſeils & ſes lumières ; il avoit formé depuis long-temps le projet de voir par lui-même les chefs-d'œuvres, les modèles en tout genre dont l'Italie eſt remplie ; il exécuta ſa reſolution au mois de ſeptembre 1775. Il ſuffit de nommer ſon compagnon de voyage pour avoir une juſte idée de ſon goût ; c'étoit M. Greuze, ce peintre charmant de la nature. Ainſi M. Gougenot rendoit ſon voyage plus utile, en mettant M. Greuze à portée de puiſer de nouvelles connoiſſances dans la partie des arts. Mais il ne s'en tint pas au ſecours de M. Greuze dans ſes recherches ; il étoit toujours accompagné à Rome par un peintre, un ſculpteur, un architecte & un antiquaire. Tous les artiſtes François & même Italiens, enchantés du goût, du diſcernement, de la douceur des mœurs & de la nobleſſe des procédés de M. l'abbé Gougenot, ſe faiſoient un plaiſir de ſe joindre à lui, pour apprécier enſemble les différens morceaux de peinture, de ſculpture & d'architecture, qui ſe préſentent en foule dans les principales villes d'Italie. C'eſt d'après les obſervations de tant d'habiles gens, réunies aux ſiennes, que M. Gougenot écrivoit. Son jugement eſt d'autant plus impartial, qu'il ne deſtinoit point ſon ouvrage à l'impreſſion ; M. Gougenot de Croiſſy, ſon frère, me communiqua le manuſcrit, & j'en ai fait uſage dans tout le cours de mon ouvrage, à commencer par l'article de Turin dans le premier volume ; ainſi preſque tous les jugemens qu'on y trouvera en matière de peinture, de ſculpture & d'architecture, appartiennent à M. l'abbé Gougenot, à moins que je n'indique les artiſtes d'après leſquels j'en ai parlé.

Le voyage pittoreſque de M. Cochin, imprimé en 1758, ſe trouvera cité quelquefois dans mon livre : la réputation de cet auteur eſt le plus sûr

garant qu'on puisse avoir en pareille matière ; & la seule chose qu'on y désireroit, c'est la notice des belles peintures de Rome, dont il n'a point parlé : au reste M. Cochin, qui se propose de retourner en Italie, comme la plupart des curieux qui ont fait une fois cet agréable voyage, m'a dit qu'il vouloit refaire son ouvrage en entier.

Quelquefois le jugement de M. Gougenot étoit fort différent de celui de M. Cochin, & j'ai cru pouvoir les rapporter l'un & l'autre ; il y en a un exemple dans le tableau de Job, par le Guide, Tom. II.

Ces jugemens critiques sur les tableaux d'Italie m'ont paru nécessaires dans mon ouvrage, pour servir de correctif à l'enthousiasme avec lequel les Italiens parlent de tout ce qui se voit chez eux, & qui règne dans leurs descriptions imprimées. Vasari, qui nous a donné avec plus de détail & plus de soin que personne les vies des peintres d'Italie, est aussi le plus outré de tous les louangeurs ; Malvazia, quoique Italien lui-même, lui en fait le reproche : *Vasari che tutti loda, eziandio i minimi, quanto i più sublimi. Malv.* Part. IV, p. 249. Il est surtout insupportable quand il s'agit de célébrer les Toscans. Voilà pourquoi l'on trouvera ici moins d'éloges que de critiques ; & celles-ci sont les plus étendues pour les tableaux qui ont le plus de réputation ou de mérite.

On s'est plaint beaucoup en Italie de ces jugemens & de ces critiques ; j'aurois désiré qu'elles pussent être revues & discutées par des connoisseurs ; mais je n'ai pu me procurer qu'un petit nombre d'instructions à cet égard.

Pour étudier avec plus de fruit les chefs-d'œuvres de l'antiquité en Italie, il faudroit lire surtout l'*Histoire de l'art de l'antiquité*, par Winkelmann, traduite de l'allemand, par Huber, en 3 vol. in-4°. imprimée à Leipzig, en 1781. Elle se trouve à Paris, chez Belin.

Cette hiſtoire de l'art contient l'origine de la ſculpture, de la gravure & de la peinture chez les Egyptiens, les Etruſques, les Grecs, les Romains; le caractère des ouvrages de chaque nation & de chaque ſiècle; les matières, les procédés, le goût, les formes de tout genre.

Mais l'art des Grecs eſt le principal but de cette hiſtoire, & il occupe ſeul tout le ſecond volume; l'auteur y traite de la beauté dans chaque genre, & il diſcute à ce ſujet les plus beaux monumens de l'antiquité. Il parle de l'expreſſion, des proportions de chaque partie, des habillemens, des draperies, des ornemens, de la partie méchanique de l'art, de ſes progrès & de ſa décadence, & des matières qu'on employoit.

Dans ma deſcription des ſtatues antiques de Rome, j'avois été tenté de rapporter tous les paſſages de cet habile antiquaire, mais voici ce qui m'en a détourné. M. Falconet, célèbre ſculpteur, a reproché à Winkelmann, qu'il n'étoit point aſſez connoiſſeur dans la peinture & le deſſin, & l'on en peut juger, par ce qu'il dit en faveur de Mengs, ſon compatriote & ſon ami: l'*Apollon ſur ſon char, du Guide, eſt à l'Apollon au milieu des Muſes, de Mengs, à la villa Albani, ce qu'un valet eſt à ſon maître.* On ſait auſſi que Caſanova lui avoit fait prendre pour antiques des peintures dont lui-même étoit l'auteur, & que Winkelmann fit graver dans ſon hiſtoire de l'art; ainſi j'aurois craint de donner à mon lecteur un guide trop peu sûr pour le mérite réel des ouvrages; cependant j'ai rapporté ſon avis ſur les plus belles ſtatues de Rome & de Florence, à cauſe de la célébrité de l'ouvrage de Winkelmann, & de la part que Mengs dût y avoir. La première édition parut en allemand à Dresde, en 1764; la ſeconde édition, qu'on a traduite en françois, avoit déjà été traduite en italien ſous ce titre: *Storia delle arti del diſegno*

presso gli antichi, *di Giovanni Winkelmann*, *tradotta dal Tedesco*, *con note originali degli editori in Milano* 1779, 2 vol. in-4to.

On peut ajouter à cet ouvrage les *Œuvres de M. le chevalier Antoine-Raphaël Mengs*. A Paris, chez Pissot, 1781, 248 pages in-8°. Les *Pensées sur la beauté & sur le goût* dans la peinture, qui avoient paru en 1762, en allemand. Les *Lettres familières de M. Winkelmann*, chez Couturier fils, près des grands Augustins, 1781, 2 vol. in-8°. Enfin les *Recherches sur les beautés de la peinture*, *& sur le mérite des plus célèbres peintres*, anciens & modernes, par *Daniel Webb*, traduit de l'anglois par M. B. A Paris, chez Briasson, 1765, 223 pag. in-12.

Le livre anglois de Webb sur la peinture, *In to the antients pictures*, a été fortement critiqué par M. Falconet, & il nous apprend cependant que c'est un vol fait à M. Mengs. *Œuvres d'Etienne Falconet*, 1781, Tome II.

J'ai dit au commencement de ma Préface, qu'en partant pour l'Italie, je n'avois pu trouver aucun livre qui satisfît ma curiosité, & qui me parût suffisant pour un voyageur : de retour en France, en 1766, j'ai vu paroître la *Description historique & critique de l'Italie*, *par M. l'abbé Richard*, en 6 volumes. Cet ouvrage m'a paru bien fait. M. de Bourbonne, président à mortier au parlement de Dijon, qui étoit accompagné en Italie par M. l'abbé Richard, lui avoit ouvert toutes les portes ; il avoit contribué par sa fortune & par ses lumières personnelles à la bonté de ce livre, & j'avoue que si j'eusse été instruit du projet de M. l'abbé Richard, je me serois épargné la peine d'entreprendre mon ouvrage; mais lorsque son livre a paru, les matériaux du mien étoient rassemblés; le plus difficile étoit fait, & je n'ai pas cru devoir y renoncer. D'ailleurs, il y a beaucoup d'endroits dans l'Italie dont le livre de

M. Richard ne parle point ; tels ſont Ravenne, S. Marin, Arrezzo, Pérouſe, Aſſiſe, Cortone ; il n'a point vu Modène, Reggio, Lucques, Padoue, Rimini, quoique tous ces endroits ſoient très-dignes de curioſité. Dans les endroits même qu'il a vus, il y a certaines choſes ſur leſquelles nous ne ſommes point du même avis ; & il eſt bon que chacun diſe le ſien. Enfin, il n'a pas aſſez conſulté les peintres, & l'on s'en apperçoit dans ſes jugemens ſur les arts, ſurtout à Rome, où le livre de M. Cochin ne pouvoit plus lui ſervir.

Je n'ai lu que quelques petites parties du livre de M. l'abbé Richard ; je ne voulois point faire de double emploi, ni profiter de ſes lumières ; peut-être ſerons-nous ſouvent en contradiction, peut-être nous rencontrerons-nous dans quelques articles, parce que nous aurons puiſé dans des ſources communes ; je m'en ſuis apperçu une fois ; je n'ai pas fait d'autre vérification.

La meilleure deſcription de l'Italie, la plus étendue & la plus exacte, eſt celle de Buſching : *Italia Geografico-Storico-Politica di Ant. Federico Buſching, di molto accreſciuta, corretta, ed ornata di Rami, con un appendice, in Venezia*, 1780. 6 vol. in-8°. Cette traduction, bien ſupérieure à l'original, eſt de M. l'abbé *Jagermann*, bibliothécaire de madame la ducheſſe de Saxe-Weimar. Un ouvrage auſſi complet auroit pu me décourager de publier cette ſeconde édition du mien ; mais beaucoup de choſes ſur les ſciences, la littérature, les arts, qui le caractériſent, m'ont déterminé à donner encore cette édition. Mon livre contient d'ailleurs plus de détails ſur les grandes villes, & celui de Buſching n'eſt point encore traduit en françois.

M. Jagermann, qui a paſſé quinze ans en Toſcane, & qui s'y eſt chargé de traduire la géographie de Buſching, a étudié ſpécialement la Toſcane,

Toscane, & en a donné une description géographique en allemand, en 1775, 400 pages in-8°. Il a aussi donné un volume de lettres sur l'Italie en allemand, en 1778.

Il me reste à parler de quelques voyages d'Italie moins importans; celui de Misson réimprimé tant de fois, & qui est encore entre les mains de tout le monde, n'est autre chose, comme il le dit lui-même, que ses tablettes, imprimées avec beaucoup de confusion. Cet ouvrage est rempli de partialité & d'inexactitude; il est incomplet dans tous les genres, & d'ailleurs il est actuellement trop ancien pour être utile à un voyageur.

L'ouvrage intitulé : les *Délices de l'Italie*, qui a paru en 4 vol. in-12. n'est qu'une rapsodie de tout ce qu'on trouve dans les dictionnaires sur les différentes villes d'Italie; les plans de villes qui y sont ne leur ressemblent point; & plusieurs villes intéressantes y sont totalement oubliées.

Le voyage historique & politique, en Suisse, en Italie & en Allemagne, 3 vol. in-8°. Francfort, 1736-43, contient quelques articles intéressans, mais en petit nombre.

Le voyage de Keysler, imprimé d'abord en allemand, qui a paru ensuite en anglois en 4 volumes in-8°. est fort ample, & il passe pour être aussi fort exact, mais je ne le connoissois point, en partant pour l'Italie, & je n'ai voulu lire à mon retour que des auteurs Italiens; tous les étrangers me paroissent suspects, & je craignois de mêler leurs fautes avec les miennes.

Il y a plusieurs voyages d'Italie composés par des Anglois. Le célèbre Burnet, si connu en Angleterre, par son histoire de la réformation, & par d'autres ouvrages de religion & de politique, fut obligé, par les troubles qui s'élevèrent en Angleterre vers le temps de la révolution de 1688, de sortir d'Angleterre, où le parti républicain n'étoit

pas le plus fort ; il parcourut la France, la Suisse, l'Allemagne & l'Italie, comme un politique & un observateur. Ses remarques ont été imprimées en un petit volume, qui a pour titre: *Bishop Burnet's travels through France, Italy, &c. London printed for T. Payne*, 1750. Il parle avec la liberté d'un Anglois, des gouvernemens, des gens qui étoient en place, des ecclésiastiques, surtout des religieux ; mais quoiqu'il y ait dans son livre beaucoup de choses intéressantes, il n'y en a guère qui soient d'usage actuellement : le sort de cette espèce de livres est de vieillir très-promptement. Il faut aussi se défier un peu des inclinations protestantes de cet auteur : parmi ses exagérations, on peut compter ce qu'il dit, que les Jésuites possèdent presque la moitié de la Pouille, que les ecclésiastiques ont les quatre cinquièmes des richesses du royaume de Naples, & beaucoup de choses contre les mœurs de Venise.

Le voyage d'Adisson est à-peu-près de la même étendue, mais il contient plus de littérature que de politique.

Le voyage d'Italie, écrit par M. Wright en anglois, (gros volume in-4°. du prix d'une guinée ou 24 liv.) est le plus estimé en Angleterre : j'ai ouï dire à un connoisseur, qu'il renferme d'excellentes choses ; mais je ne l'ai point lu. J'en ai vu citer deux autres : *The grand tour, containing an exact description of most of the cities towns and remarkables places of Europe. London*, 1749. 4 vol. in-12 ; le troisième volume n'est que pour l'Italie. *Travels trough France and Italy by T. T. Smollett.* 2 vol. *London*, 1766. Ce dernier est rempli de satyres, d'injures, de calomnies contre les François & les Italiens ; la ville de Nice est seule exceptée, & il peint ce séjour des plus belles couleurs. L'auteur, malheureux en Angleterre, mélancolique & malade, portoit sa mauvaise humeur

partout ; & il faut croire que ce fut à Nice où il recouvra la santé & le jugement. On trouve dans son livre des observations météorologiques faites à Nice pendant 18 mois.

Il a paru aussi en 1766 des lettres de M. Sharp sur l'Italie, remplies également d'inexactitudes & de mauvaise humeur. M. Baretti, Italien, qui vit à Londres, le releva en 1768 sur plusieurs choses : *An account of the manners of Italy*, 2 vol. in-8°. M. de Frevi eu a donné un extrait en françois.

Mais le livre de M. Baretti est aussi plein d'exagérations que celui de Sharp, contre lequel il écrivoit.

J'ai ouï parler d'un voyage d'Italie, par M. Blainville, en anglois, avec beaucoup de planches, dont les premiers cahiers ont paru à Londres in-4°. en 1766 & 1767 ; on en faisoit beaucoup de cas.

Les lettres d'un voyageur Anglois, par M. de Sherlok, chez Duschene, 1780, ont eu de la réputation.

Le voyage du comte d'Orrery, fait en 1755, a paru en anglois en 1774 ; l'auteur paroît avoit resté long-temps en Toscane.

Il y a encore des lettres de Moore sur l'Italie : *Aview of Society and Manner, in Italy, by John Moore* M. D. 2 vol. in-8°. La seconde édition est de 1781.

Enfin, Mlle. de Keralio a donné en 1785, la traduction d'un voyage de Naples & de Sicile, par M. Swinburne, in-8°. dont j'ai ouï dire beaucoup de bien.

Il parut en 1768 un ouvrage où il y a beaucoup de choses sur l'Italie, relativement aux arts ; il est intitulé : *Mélanges historiques, critiques, de physique, de littérature & de poésie ; par M. le marquis d'Orbessan, président à mortier du parlement de Toulouse, contenant le voyage d'Italie.* Le premier

volume eſt un recueil de lettres, où les faits auſſi-bien que les noms ſont écrits de mémoire, où par conſéquent il ſe trouve des inexactitudes. Il y a des choſes intéreſſantes, mais rien n'y eſt approfondi ni détaillé; c'eſt un homme d'eſprit qui raconte ſes amuſemens en Italie, dans un volume d'environ 460 pages.

On peut dire à-peu-près la même choſe des lettres de Madame du Boccage ſur l'Italie, qui ſe trouvent dans le recueil de ſes ouvrages, où elles occupent la moitié d'un volume; elles ſont mêlées de vers & de proſe comme le voyage de Bachaumont & la Chapelle; mais écrites de la manière la plus propre à faire déſirer la vue de l'Italie.

Le livre de M. Groſley, qui a pour titre: *Obſervations ſur l'Italie, par deux gentilshommes Suédois*, eſt un ouvrage qui fut reçu avec applaudiſſement du public en 1764, & que je lus avec beaucoup de plaiſir. Cet ouvrage fut réimprimé en 1774 en 4 volumes, & l'on en ajouta un cinquième ſur les mœurs des Italiens, traduit de l'anglois. A Paris, chez de Hanſy. L'auteur, qui ne vouloit que s'amuſer, ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir ni de décrire; il raconte beaucoup d'anecdotes qui lui ſont perſonnelles, & ſur leſquelles il ne faudroit pas aſſeoir des jugemens généraux; & j'ai pris la liberté d'être quelquefois d'un avis contraire au ſien (1). Mais avec tout cela, je voudrois qu'il m'eût été poſſible de rendre mon ouvrage auſſi amuſant que le ſien.

Mon voyage fut imprimé à Paris en 1769, & contrefait la même année à Yverdon, & enſuite à Liège; l'on annonçoit que cette édition d'Yverdon

(1) On peut voir auſſi quelques notes critiques ſur ſon ouvrage, dans une brochure dont voici le titre: *Remarques ſur un livre, intitulé: Obſervations ſur l'architecture, de M. l'abbé Laugier*, par M. G. architecte. A Paris, chez de Hanſy, le jeune, libraire. 1768. in-8°.

avoit été corrigée & augmentée, par un savant qui avoit vu l'Italie en 1767; cependant il paroît par un journal de Venise, *Europa letteraria*, que l'édition d'Yverdon n'avoit pas grand avantage sur celle de Paris. Le même journaliste me reprochoit d'avoir souvent parlé sur le témoignage de gens mal-informés; il finit cependant par dire que ce livre étoit le meilleur qu'on eut sur l'Italie. M. de Félice m'écrivoit en 1771, qu'il étoit fâché de voir les pitoyables remarques de M. Bertrand qu'il voulut ajouter à son édition, & qu'il en auroit retranché les trois quarts, s'il les avoit lues avant l'impression.

Il a paru en allemand une traduction libre de mon voyage, avec des additions, par M. Volckmann, imprimée à Leipsig, en 1771 & 1778, *Historisch Critische Nachrichten von Italien*, &c. chez Fritsch, en 3 vol. in-8°. M. Bernouilli a publié en 1777, chez le même libraire, deux volumes en allemand, d'additions aux relations les plus modernes de l'Italie, où il renvoie aux pages du livre de Volckmann. Ces deux ouvrages contiennent des corrections pour mon ouvrage; mais M. Bernouilli m'en ayant envoyé la valeur de deux volumes manuscrits en françois, & dont j'ai fait usage, j'ai été dispensé de recourir aux deux voyages allemands dont je viens de parler.

Dans le Mercure allemand de 1775, on trouve des lettres très-intéressantes sur l'Italie, qui sont citées par M. Bernouilli.

Il a paru en Hollande un ouvrage utile, intitulé : *Gerardi Heerkens, notabilium libri II. Groningæ*, 1765. in-12. Il contient beaucoup d'érudition sur les bibliothéques d'Italie.

On annonçoit à Pérouse, en 1769, un ouvrage en plusieurs volumes in-4°. de M. Cesare Orlandi, intitulé : *Breve storia, e descrizione di tutte le città d'Italia*, avec beaucoup de planches. Le plan de cet ouvrage étoit à-peu-près le même que le mien,

& il devoit être plus détaillé. Il en a paru quelques volumes ; mais on m'écrit que l'auteur n'a pas été bien secondé par ses correspondans.

On a aussi publié à Florence une description de l'Italie, en 8 volumes, qu'on m'a assuré être une traduction de la mienne, *Descrizione istorica e critica dell' Italia*, 1782.

La promenade utile & récréative de deux Parisiens. Paris, 1768, 2 vol. in-12. est l'ouvrage de M. Brussel, auditeur des comptes ; il est en vers & en prose.

Dictionnaire historique & géographique portatif de l'Italie; en 2 vol. in-8°. chez Lacombe, 1775, dans lequel on a fait un usage fréquent de mon livre, & quelques observations sur les changemens arrivés depuis mon voyage.

Manuel de l'étranger qui voyage en Italie, chez Duchesne, 3 liv.

Le comte de Lemberg a publié en 1774, des lettres sur l'Italie, sous le titre de *Mémorial d'un mondain*, en 2 vol. Il y a des anecdotes curieuses.

Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome en 1773, à Paris, chez Cuchet, 1783, 2 vol. in-12. Je crois cet ouvrage de M. Guidi.

Voyage en Italie & en Hollande, Paris, 1775, par M. l'abbé Coyer, 2 vol. in-8°. chez la veuve Duchesne. L'auteur est mort en 1782. On sait combien il étoit observateur & amusant.

Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile & de Malthe, en 1776—1778, chez Morin, 1780, 6 vol. in-12. Cet ouvrage est de M. Rolland de la Platière, je l'ai cité plusieurs fois ; quoiqu'on puisse lui reprocher de l'humeur & des inexactitudes.

Il y a aussi un voyage de M. de Silhouette ; & un de M. Duclos, qui doit bientôt paroître.

Après avoir parlé des ouvrages composés sur l'Italie par des étrangers, je parlerois ici de ceux que l'on trouve dans le pays, si je n'avois pas

eu grand ſoin de les citer dans ma deſcription, de même que les meilleurs auteurs nationaux.

On trouve un catalogue des auteurs Italiens dans chaque genre, en 15 pages, dans les *Etrennes Italiennes* de M. l'abbé Bencirechi. A Paris, chez Molini, 1783.

Il y a une collection des plus célèbres auteurs Italiens, réimprimés à Paris, qui ſe trouve chez Piſſot & Barrois le jeune.

Quant à l'hiſtoire d'Italie, ſur laquelle un voyageur doit avoir quelques connoiſſances, on peut lire les *Révolutions d'Italie par Denina*, traduites par M. l'abbé Jardin, à Paris, chez le Jay, 8 vol. 1775, & l'*Hiſtoire générale d'Italie*, par M. Targe, à Paris, chez Monery.

Je citerai auſſi des voyages manuſcrits que j'ai lus avec plaiſir, & dont j'ai fait quelque uſage. L'un eſt de M. l'abbé de Vougny, conſeiller au parlement, qui fit le voyage d'Italie avec M. Bertier, depuis le 13 Mars 1730, juſqu'au 4 Avril 1731. C'eſt M. Amelot, miniſtre d'Etat, qui voulut bien, en 1767, me communiquer ce journal de M. de Vougny, ſon oncle.

Le ſecond manuſcrit en deux volumes in-4°. eſt celui de feu M. de Broſſes, premier préſident du parlement de Bourgogne, & membre de l'académie royale des inſcriptions & belles-lettres de Paris, qui avoit fait ce voyage en 1740.

M. le baron de Caſtille, qui a fait, en 1778, un journal en deux volumes de ſon voyage d'Italie, a bien voulu me le confier.

Feu M. Rozier, frère du célèbre phyſicien de ce nom, avoit fait en Italie, en 1772, un grand nombre de notes dont j'ai tiré divers articles.

M. Watelet a écrit 8 volumes de ſon voyage en Italie; j'ai fait mes efforts pour en avoir communication, mais l'auteur eſpère de les publier lui-même.

Si j'eusse pu prendre sur moi de lire encore pendant quelques années, de consulter plus de personnes, ou de faire moi-même un second voyage en Italie, avant que de publier ma description, elle eût été plus complète; mais je n'ai que trop de regret d'avoir dérobé un si long temps à des études plus sérieuses & nécessaires à mon état; d'ailleurs, comme disent les Italiens : *Chi guarda ad ogni penna non fa mai letto;* des personnes qui auront plus de loisir, enrichiront nos connoissances de mille autres détails curieux.

Cependant j'ai pris bien des soins pour perfectionner cette seconde édition : j'ai consulté un grand nombre de gens instruits, ou Italiens, ou établis dans chaque endroit, & bien des voyageurs François; je vais les citer, soit par reconnoissance, soit pour donner plus de confiance à mes lecteurs. Aussi-tôt que le livre parut, en 1769, M. Boscovich, qui jouit en Italie de la plus grande considération, envoya dans les différentes villes d'Italie les articles respectifs, pour les faire examiner & corriger sur les lieux.

M. de la Condamine, que j'aimois & que je regrette comme un père, qui avoit vu l'Italie avec beaucoup de curiosité & de fruit, eut la complaisance de lire l'ouvrage entier, la plume à la main, & d'y faire des notes, en 1771, de même que M. l'abbé Beucirechi, Toscan, qui enseigne l'italien à Paris d'une manière distinguée.

J'ai cité les notes très-amples de M. Bernouilli, dont j'ai fait usage dans toute l'étendue de mon livre.

M. Henri de Richeprey, qui a voyagé en 1778, comme un connoisseur, & surtout comme un politique, m'a fourni divers mémoires très-étendus sur le Milanez, la Toscane, & le royaume de Naples. J'ai eu des corrections sur l'ouvrage en général par M. de la Tapie, académicien de

Bourdeaux, qui avoit fait des notes marginales ſur tous les volumes, en 1775, en faiſant le tour de l'Italie. M. Chalumeau, qui voyageoit, en 1776, avec M. de Laval, ainſi que M. Brak, en 1784, avec M. de Miromenil, & M. Clouet, en 1784, avec M. Senac, ont eu la même complaiſance.

Je vais indiquer maintenant pour chaque ville, les perſonnes de qui j'ai reçu des inſtructions, & des mémoires particuliers ſur les lieux de leurs habitations reſpectives.

TURIN, M. le baron de *Choiſeul*, ambaſſadeur de France; M. *Bartoli*, célèbre antiquaire; M. *Scarampi*, ex-jéſuite.

CONI, M. *Beraudo*, deſſinateur & phyſicien.

MILAN, le P. *la Grange*, ex-jéſuite de Macon, qui a demeuré long-temps à Milan; M. le comte de *Giulini*; le P. *Tiraboſchi*; M. *de Volta*, phyſicien célèbre.

PAVIE, M. le marquis Luigi *Malaſpina*, de Sannazaro; M. le marquis Jean *Belliſomi*, qui m'a envoyé un plan de cette ville; M. de *Volta*; le P. *Roube*, profeſſeur de philoſophie.

CREMONE, le P. *Cattaneo*; M. *Verdelli*, ingénieur habile; M. le chanoine *Fromond*.

PARME, M. de *Keralio*; le P. *Carminati*.

MODENE, M. *Troili*.

BOLOGNE, M. le cardinal *Boncompagni*; M. *Canterzani*, ſecrétaire de l'inſtitut.

FLORENCE & la Toſcane, M. l'abbé *Niccoli*, qui étoit chargé des affaires du grand duc à Paris; M. *Favi*, qui l'eſt actuellement de celles de Raguſe; M. *Ximenez*, ex-jéſuite, premier ingénieur de la Toſcane; M. *Fabroni*, attaché au Muſée de Florence; M. *Mempredi*, juriſconſulte de Piſe.

LUCQUES, M. Stefano *Conti*, & M. Attilio *Arnolfini*.

ROME, M. le prélat *Simonetti* d'Oſimo, qui

m'a donné un grand nombre de notes importantes ; M. *Pierachi*, auditeur & depuis internonce en France ; M. *Boſcoviſch* ; le P. *Jacquier* ; M. le prélat *Gaetani* ; M. le prélat *Stay* ; M. *Bergeret*, receveur général des finances ; M. de *Quincy* ; M. de *Seine*, ſculpteur ; M. *Norry*, architecte ; M. d'*Affrique*, peintre.

NAPLES, Mde. *Ardinghelli Criſpo* ; M. *Poli* ; M. le duc de *Belforte* ; M. *Veſpaſiani* ; M. *Diodati* ; le P. *della Torre* ; M. le docteur *Serrao* ; M. Michel *Torcia* ; M. Vito *Caravelli*, habile aſtronome ; M. *Andria*.

AREZZO, M. le chevalier *Giudici*.

ANCONE, M. le comte *Garampi*.

PESARO, M. *Olivieri*.

RIMIMI, M. le comte *Garampi* ; M. Serafino *C[illegible]dri*. ingénieur, qui m'a envoyé le plan manuſcrit de la vi[illegible]

FORLI, M. *Toa[illegible]*, ex-jéſuite.

FERRARE, le P. *Lecchi* ; le P. *Ruffart* ; M. *Teſta*, habile médecin, & M. *Containi Coſtabili*, noble citadin de cette ville.

VENISE, M. *Gradenigo*, ſecrétaire du ſénat ; M. *Toaldo*, célèbre aſtronome de Padoue ; M. de *Villoiſon*, ſur la littérature.

PADOUE, M. *Toado* ; M. l'abbé *Gennari*, de l'académie de Padoue.

ROVEREDO, M. *Vannetti*.

VICENCE, M. Jean *Arduino*, qui m'en a envoyé le plan.

BASSANO, M. *Verci*, & M. *Boſcovich*.

MANTOUE, M. Pellegrino *Salandri*, ſecrétaire de l'académie ; M. Gaetano *Bettinelli* ; ſon frère M. *Bettinelli*, ex-jéſuite, & M. le comte Zacharie *Betti*, de Vérone.

VÉRONE, M. *Cagnoli*, habile mathématicien ; M. le chevalier *Lorgna*, ingénieur célèbre ; M. le comte Zacharie *Betti* ; M. le chanoine comte *Dioniſi*, & M. *Criſtiani*.

BRESCIA; M. *Cristiani*, & M. l'abbé Casparo *Turbini*, qui ont eu la complaisance de m'envoyer chacun une description complète de la ville; & M. le docteur don Baldassare *Zamboni*, archiprêtre de Calvisano.

BERGAME, M. le prévôt Ulisse de' Conti di *Calepio*; M. le comte Joseph *Beltramelli*, & M. *Torelli*.

GENES, M. *Correard*, ex-jésuite François; M. le marquis Jacques-Philippe *Durazzo*; M. Jean-Baptiste *Grimaldi*, fils de Pierre-François; M. de *Celesia*; le P. *Crosa*, & M. *Codeviola*.

SAVONE, M. *Belloro*.

NICE, M. de *Raymondis*, ancien lieutenant-général de Bourg en Bresse.

Telles sont les personnes obligeantes & instruites (*), dont j'ai emprunté les secours pour perfectionner cette description, & pour tâcher de la rendre utile & agréable aux voyageurs.

(*) M. l'abbé de Plaine, docteur de Sorbone de Chaligny, m'a envoyé de Verdun sur Meuse, un grand nombre de notes intéressantes; mais elles sont arrivées trop tard, & j'ai eu le désagrément de ne pouvoir en faire usage.

ABRÉGÉ

DE LA ROUTE D'ITALIE ET DES DISTANCES ITINÉRAIRES. (1)

POUR faire complétement le voyage d'Italie, ce n'eſt pas aſſez de voir les capitales, & de ſuivre les grandes routes, il faut faire des excurſions, & choiſir les points de départ, afin qu'elles ne ſoient pas plus longues qu'il ne faut : je vais placer ici un petit détail de l'ordre le plus naturel & le plus commode à ſuivre, pour paſſer une année en Italie, & la bien voir ; le lecteur y trouvera, en abrégé, le plan & la diſtribution de ce voyage.

En partant de Paris au mois d'Août, l'on paſſe d'abord à Lyon, qui eſt à 96 lieues de Paris, enſuite au pont de Beauvoiſin, à Chambéri, Montmélian, S. Jean de Maurienne, & à S. Michel, qui eſt à moitié chemin de Lyon à Turin, à 33 lieues de l'un & de l'autre, ſuivant la manière de compter du pays, & à 26 lieues en ligne droite.

De S. Michel on va à Modane, à Lanebourg, qui eſt au pied du Mont-Cenis, à la Novalèze, qui eſt de l'autre côté, à Suze, à Turin.

En quittant Turin, l'on va à Verceil & à Milan, qui eſt à 30 lieues de Turin, en ligne droite. De-là on va voir les iſles Borromées, qui ſont à une journée de Milan; Crémone, Côme, Varèſe, &

(1) Les lieues dont je me ſers ſont de 25 au degré, ou de 2283 toiſes de Paris. A l'égard des milles d'Italie, voyez le Tome II.

plusieurs belles maisons de campagne des environs de Milan.

Il y a des personnes qui vont de Milan à Venise, éloignée de 60 lieues; mais je préfère de commencer par la route de Marignano, Lodi & Plaisance, pour arriver à Parme, qui est à 25 lieues de Milan.

On s'arrête à Parme pour voir Colorno, & les ruines de Velleia, ancienne ville, découverte à quelques lieues de Parme.

De Parme on va à Reggio, à Modène, qui est à 8 lieues de Modène.

Florence est à 18 lieues de Bologne, & à 52 de Rome : en allant de Bologne à Florence, on passe à Pietra Mala, où il y a un feu extraordinaire qui mérite d'être vu.

De Florence on fait une excursion à Arezzo: une autre à Prato, à Pistoia, Lucques, Massa: on peut revenir de-là à Pise, à Livourne & à Sienne, qui n'est qu'à 12 lieues de Florence, & à 40 de Rome.

De Sienne on arrive à Acquapendente, à Monte-Fiascone, d'où l'on fait une excursion à Orviette, qui est à trois lieues de Bolsena, où il y a un puits, à double rampe, où les chevaux montent & descendent sans se rencontrer.

De Monte-Fiascone, l'on va à Viterbo, d'où l'on peut aller voir les beaux châteaux de Caprarola & de Bagnaia.

On va ensuite à Ronciglione, d'où l'on peut voir Sutri, où il y a un théâtre singulier, creusé dans le tuf; à Bracciano, à la Tolfa, où sont les mines d'alun, qui fournissent presque toute l'Europe, à Civita-Vecchia, & enfin à Rome.

De Rome on fait des excursions à Tivoli, Frascati, Albano, Subiaco, Rocca di Papa, Monte-Cavo, Riccia, Gensano, Nettuno, Porto, Ostia, Fiumicino, Isola Sacra.

De Rome à Naples, il y a 43 lieues ; on passe à Valmontone, Anagni, Ferrentino, Frozinone, Isola di Sora, Arpino, patrie de Cicéron, S. Germano, Monte-Casino, Capua & Caserta. Naples est à 290 lieues de Paris en ligne droite, mais à 340 par la route de Turin & de Rome.

De Naples on fait des excursions au Vésuve, à Portici, à la Torre dell' Annunziata, à Pompeii, Castellamare, Massa, Procida, Ischia, Nisida, Misèno, Baia, Cuma, Pozzuoli ; à Pœstum, où sont les restes d'uue très-belle ville, & à la foire de Salerne, qui se tient au mois d'Octobre ; je ne parle pas du reste du royaume de Naples, qui n'entre point dans mon plan.

De Naples on s'en retourne par mer, dans une felouque, à Gaëta, à Terracina ; on peut remonter l'Uffente jusqu'à Sezze, pour voir les marais pontins, & les restes de la voie Appia. On peut aussi faire la route par terre, comme je l'ai indiqué dans l'ouvrage.

De Sezze on fait des incursions à Norba, à Ninfa, où sont les ruines d'une ancienne ville, & à Sermoneta.

Pour aller de Sezze à Rome, on passe à Cisterna & à Fogliano, où se font les chasses & les pêches les plus amusantes, à Veletri, à Marino, & on arrive à Rome.

De Rome on va à Civita Castellana, à Narni, voir les restes du beau pont d'Auguste ; à Terni, où il y a une cascade célèbre ; on fait une excursion à Cesi, & une à Rieti, en allant voir la cascade.

Après Terni, l'on trouve Spolette & Foligno.

De Foligno on fait une excursion à Assise, à Cortone, à Perugia, au lac de Trasymène, à Gubio où sont les célèbres tables, dont l'interprétation a tant exercé les savans ; une autre excursion aux bains de Nocera.

En partant de Foligno, l'on va à Casa Nova, Colfiorito, où il y a un lac sur la montagne; Seravalle, Ponte la Trave, Valcimarra, Tolentino, Macerata; ce n'est pas un chemin de poste, je ne l'ai point suivi. On laisse Camerino & S. Severino à quelque distance de la route.

De Macerata à Ascoli, Porto d'Ascoli, Ripa Transona, Fermo, Porto di Fermo, Porto di Racanati, Monte-Santo, Villa Buonaccorsi, Loreto.

De Loreto on fait trois excursions, à Sirolo, à Osimo & à Iesi.

De Loreto on va par Ancône, Sigigaglia, Fano, Fossombrone, Furlo, Urbino, Pesaro, la Catolica & Rimini.

De Rimini on fait une excursion à Cezena, Cezenatico, Cervia, & une à S. Marino, petite république sur le sommet d'une montagne.

De Rimini à Revenne, Forli, Faenza, Bologne & Ferrare, qui est à 10 lieues de Bologne.

De Ferrare l'on fait une excursion aux vallées de Commachio.

De Ferrare l'on s'embarque sur le Pô pour aller à Venise, qui en est à 20 lieues en ligne droite.

De Venise on va quelquefois à Maestra, ou Mestri, à Treviso, à Bassano, où est la célèbre imprimerie de Remoudini; & de-là dans le Frioul.

Lorsqu'on revient de Venise, on va voir les belles maisons qui sont sur la Brenta, ensuite Padoue, Vicence, Verone, Mantoue & Andès, patrie de Virgile; de Mantoue l'on fait une excursion à Guastalla, célèbre par la bataille que gagnèrent les François en 1734; de Mantoue, on revient à Castiglione, Bresce, Bergame & Milan.

De Milan on va à Pavie, à Tortone, à Gênes, & l'on revient jusqu'à Antibes dans une felouque qu'on fait relâcher à Savone, à Final, à S. Remo, à Vintimiglia, à Monaco, à Montalban, à Villefranche & à Nice.

J'ai ſuppoſé qu'on étoit parti de France au mois d'Août, pour traverſer la Savoie, le Piémont & la Lombardie pendant l'été, & ſe trouver à Naples pendant l'hiver; dans ce cas-là, on peut revenir à Rome paſſer le carnaval & la ſemaine ſainte; le carnaval, parce que c'eſt le temps le plus agréable pour les plaiſirs; la ſemaine ſainte, à cauſe des cérémonies qui ſont alors les plus pompeuſes. On va enſuite à Veniſe, pour voir la fête du Bucentaure le jour de l'Aſcenſion, & l'on revient en France avant le temps des grandes chaleurs d'Italie; c'eſt ainſi qu'on peut diſtribuer une année, quand on la conſaçre toute entière à un voyage d'Italie.

La route que j'ai ſuivie eſt d'environ 700 lieues, à compter de Paris.

On peut voir les diſtances, & d'autres détails ſur les routes, dans un fort bon ouvrage, intitulé : *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal de pluſieurs voyages aux villes principales de l'Europe, depuis* 1768, *juſqu'en* 1783, *par M. Dutens*, 1783, in-8°. chez Théophile Barrois, le jeune.

Pour parcourir l'Italie d'une manière plus inſtructive, il eſt utile d'avoir une grande carte de l'Italie, comme celle de M. d'Anville; en deux feuilles, ou même des cartes particulières des différens pays que l'on veut traverſer, telle eſt pour le Piémont, la grande carte dédiée à Madame Royale. Pour le reſte de l'Italie, on a les cartes particulières de Roſſi, dont on trouvera le catalogue à la Calcographie de Rome : *Indice delle ſtampe intagliate in Roma a bulino e in acqua forte eſiſtenti nella gia ſtamperia de J. de Roſſi, ora nella Calcografia della R. Camera Apoſt.*

Voyez auſſi l'*Analyſe géographique de l'Italie, par M. d'Anville, géographe ordinaire du roi*. in-4°. 1744.

Etats de Savoie & de Piémont, par Jaillot, ſix feuilles,

feuilles, 6 liv. chez Gogué & Née de la Rochelle.

Belle collection de cartes sur l'Italie, *par Jaillot*, chez Dézauche, rue des Noyers.

Parmi les cartes d'Italie, il n'y en a pas de plus détaillées que le Recueil de 60 cartes publiées par Fabio *Magini*, d'après les matériaux rassemblés par son père. Gio. Ant. Magini, professeur de Bologne, mort en 1617.

Il y a aussi un grand recueil de cartes & de plans, intitulé : *Novum Italiæ theatrum*, *sive accurata descriptio ipsius urbium*, *Palatiorum*, *sacrarum ædium*, *&c. Tomus I. Lombardiam scilicet*, *Rempublicam Genuensem*, *Monferratum*, *Ducatus Mediolani*, *Mirandulæ*, *Parmæ*, *Mutinæ & Mantuæ*, *Principatum Tridentinum*, *respublicas Venetas & Lucensem*, *magnum Etruriæ Ducatum ; juxta delineationes D. Joannis Blaeu*, *Consulis & Senatoris urbis Amstelodami viri celeberimi ob eximios illos Atlantes & urbium Theatra quæ in publicum edidit. Atque omnia juxta Ichnographiam ibidem exhibitam cum tabulis quarum aliquæ dum viveret ejus curâ effectæ*, *plurimæ verò accuratioris delineationis ergo Romæ exaratæ sunt. Quibus accesserunt multæ urbes*, *portus*, *ædes sacræ & alia ædificia juxta Archetypa Romæ descripta*, *&c. Omnia in ordinem digesta*, *Hagæ Comitum*, *sumptibus & curâ Rutgeri Christophori Alberts. MDCCXXIV.* grand in-folio.

Le second volume contient l'état de l'église. Quant au royaume de Naples, il n'est point dans ces deux volumes ; mais il y en a une grande & belle carte moderne, publiée à Paris, par M. Zanoni.

Parmi toutes les cartes que nous avons des différens états d'Italie, il n'y en a aucune qui ait été levée géométriquement & assujettie aux observations astronomiques, si ce n'est une partie de celle du P. Boscovich, qui fut faite à l'occasion de la mesure du degré en Italie : elle ne com-

prend que l'état eccléſiaſtique : on en peut voir les fondemens dans le grand ouvrage, intitulé : *De litteraria expeditione per pontificiam ditionem ad dimetiendos duos Meridiani gradus*, &c. à PP. *Chriſtophoro Maire & Rogerio Joſepho Boſcovich*, *Romæ*, 1755, in-4°. traduit en françois en 1770.

C'eſt dans cet ouvrage que l'on trouve la valeur du degré entre 42 ½ & 43 ½ degrés de latitude, 56979 toiſes, dont il faut prendre la ſoixantième partie pour avoir la valeur du mille géographique d'Italie, employé actuellement par les mathématiciens d'Italie, c'eſt-à-dire, 950 toiſes.

Des Heures Italiques.

La manière de compter les heures en Italie eſt ſouvent embarraſſante pour les voyageurs, & c'eſt ici le lieu d'en parler. Les Italiens comptent 24 heures de ſuite, depuis un ſoir juſqu'à l'autre. La vingt-quatrième heure, qu'on appelle ſouvent l'*Ave Maria*, ſonne une demi-heure, ou trois petits quarts-d'heure après le coucher du ſoleil, c'eſt-à-dire, à nuit tombante, & lorſque l'on commence à ne pouvoir lire qu'avec peine. Si la nuit dure 10 heures & le jour 14, on dit que le ſoleil ſe lève à 10 heures, & le midi arrive à 17 heures d'Italie.

Les Italiens ne ſont pas les ſeuls qui faſſent commencer leurs jours au coucher du ſoleil ; cet uſage, qui avoit lieu autrefois chez les Juifs, les Athéniens & autres peuples orientaux, ſe pratique encore chez les Chinois.

Les étrangers ne peuvent comprendre ce qu'il y a de naturel & de commode dans cet uſage ; ils trouvent qu'il eſt étrange de n'avoir pas toujours le midi à la même heure ; mais ſi l'on examine la choſe ſans préjugé, l'on trouvera que la méthode italienne eſt peut-être la plus naturelle ; car avant qu'on eût trouvé des machines pour me-

ſurer le temps, on ne pouvoit partir d'un point plus ſenſible à tous les yeux, que la chûte du jour, & finir ſes occupations plus naturellement que par la fin de la lumière.

Les François diſent que leur manière eſt plus commode, en ce que l'on n'eſt point obligé de calculer quelle heure il eſt lorſque le ſoleil eſt au méridien : les Italiens répondent qu'on eſt tous les jours obligé de faire chez nous un ſemblable calcul pour ſavoir à quelle heure le ſoleil ſe lève & ſe couche, choſe qui eſt bien plus importante dans la ſociété, que de ſavoir quand le ſoleil eſt dans le méridien.

Les uſages de la ſociété civile n'ont pas été fixés dans le principe par les perſonnes qui dorment le jour & qui ſe divertiſſent pendant la nuit, mais par des peuples laborieux, qui finiſſoient leurs travaux lorſque la lumière leur manquoit. Lorſqu'en France un laboureur au printemps quitte ſa charrue à ſix heures, ce n'eſt pas parce qu'il y a ſix heures que le ſoleil a paſſé par le méridien, c'eſt parce que le ſoleil n'eſt plus ſur l'horizon, ou parce qu'il n'y a plus de jour : il faiſoit la même choſe en hiver, & il le fera encore en été. S'il étoit en état de réfléchir ſur notre manière de calculer le temps, & qu'il fût tout-à-fait libre du préjugé de ſon éducation, il trouveroit ridicule qu'on lui dît en hiver, il eſt quatre heures, & en été il en eſt huit ; il nous répondroit avec raiſon qu'il eſt toujours la même heure pour lui, puiſqu'il eſt l'heure de s'en aller, de revoir ſa maiſon, de prendre ſon repas, & de ſe préparer par le ſommeil à recommencer une nouvelle journée.

Le principal inconvénient de la méthode italienne, c'eſt que les jours ne ſont point égaux entr'eux, & qu'on eſt obligé de changer les horloges pour les mettre à l'heure, & de raccourcir ou d'alonger la pendule, lorſque l'horloge ſonne trop-tôt ou

trop-tard; mais ne pourroit-on pas dire la même chose du temps vrai dont nous nous servons dans la société; les horloges ne peuvent le suivre (1), son inégalité n'est à la vérité que d'un quart-d'heure, & par conséquent beaucoup moindre que celle des heures italiques, mais quand il faut changer la marche d'une horloge, il importe peu que ce soit de 10 minutes ou de 30 (2); ce sont les besoins de la société qu'il faut consulter à cet égard : dans un pays qui seroit situé sous l'équateur, l'inconvénient dont je parle n'auroit pas lieu; la méthode italique seroit incontestablement & à tous égards préférable; & je ne suis point étonné qu'elle se soit établie dans les pays méridionaux de l'Asie.

A Turin, à Parme, à Florence, on a adopté les heures françoises, & peut-être que cet usage plus général, & le goût de l'uniformité, entraînera peu-à-peu le reste de l'Italie. Mais en attendant j'ai cru faire plaisir aux voyageurs, même aux Italiens, en leur donnant ici une table générale des heures italiques, pour les cinq latitudes principales de l'Italie; elle servira sans erreur sensible pour les pays intermédiaires (3). On y voit, pour les différens temps de l'année, quelle heure d'Italie on compte lorsqu'il est midi, en suppo-

(1) Aussi les Anglois préfèrent-ils le temps qu'ils appellent temps moyen ou uniforme, vrai, & ils ne se servent des méridiennes ou cadrans solaires, qu'en appliquant l'équation du temps, qui va jusqu'à 16 minutes; on en peut voir la cause & les détails dans mon *Astronomie*.

(2) On fait quelquefois dans les horloges des roues annuelles, qui allongent la pendule ou la raccourcissent, pour lui faire suivre le temps du soleil. On pourroit en faire de pareilles pour les horloges italiques, la courbure seroit seulement trois fois plus forte.

(3) Le P. Riccioli avoit déjà calculé une table pour l'heure du midi, de six en six jours, en supposant que les 24 heures commencent une demi-heure après le coucher du soleil; quelquefois on se sert de cette table & d'une méridienne, pour régler l'horloge italique; mais si l'on trouve que le midi doit

ſant que les 24 heures italiques finiſſent exactement 30 minutes après le coucher apparent du centre du ſoleil. Par exemple, le premier Janvier, à Veniſe, on compte 19 heures 9 minutes quand il eſt midi, parce que le ſoleil ſe couchant le 31 Décembre au ſoir à 4 heures 21 minutes, ſuivant notre manière de compter en France, *l'Ave-Maria* ſonne à 4 heures 51 minutes, ou 7 heures 9 minutes avant minuit : donc minuit arrive pour les Vénitiens à 7 heures 9 minutes, & le midi douze heures après, c'eſt-à-dire, à 19 heures 9 minutes. Cette table ſervira auſſi à trouver l'heure du coucher du ſoleil en heures françoiſes ; car il ſuffit de prendre ce qui s'en manque pour aller à 24 heures, & d'en ôter 30 minutes ; ainſi de 19 heures 9 minutes à 24 heures, il y a 4 heures 51 minutes, ſi l'on en ôte 30, il reſte 4 heures 21 minutes, c'eſt le coucher du ſoleil qui a précédé le midi du premier Janvier à Milan & à Veniſe.

J'ai ſuppoſé dans cette table, que le coucher du ſoleil étoit toujours à 23 heures & demie ; mais dans les éphémérides de Milan, pour l'an 1776, page 91, il y a une table des heures italiques, où l'on ſuppoſe le coucher du ſoleil 23 heures 0 minute en été, 23 heures 30 minutes en hiver, & dans les autres temps à proportion.

être à 16 heures, on fait marquer à l'horloge 15 heures trois-quarts, au moment que le ſoleil paſſe ſur la méridienne, afin que les 24 heures ſonnent trois-quarts d'heure après le coucher du ſoleil, plutôt que de ſonner une demi-heure après le coucher, comme le ſuppoſe ma table.

C iij

TABLE du midi en heures italiques.

Latitudes.		45° 25′ Milan & Venise. H.	M.	44° 25′ Gênes. H.	M.	43° 46′ Florence. H.	M.	41° 54′ Rome. H.	M.	40° 50′ Naples. H.	M.
Jan.	1	19	9	19	5	19	2	18	57	18	53
	10	19	3	19	0	18	57	18	52	18	48
	20	18	5[illegible]	18	51	18	49	18	44	18	40
Fev.	1	18	40	18	37	18	36	18	32	18	28
	10	18	29	18	24	18	25	18	21	18	18
	20	18	12	18	11	18	10	18	7	18	5
Mars.	1	17	58	17	57	17	57	17	55	17	53
	10	17	45	17	44	17	44	17	43	17	41
	20	17	28	17	29	17	28	17	19	17	27
Avril.	1	17	9	17	10	17	10	17	11	17	11
	10	16	54	16	57	16	57	16	59	16	59
	20	16	37	16	40	16	43	16	46	16	46
Mai.	1	16	24	16	26	16	27	16	31	16	33
	10	16	13	16	15	16	17	16	21	16	23
	20	16	1	16	4	16	6	16	11	16	13
Juin.	1	15	49	15	53	15	56	16	1	16	5
	10	15	44	15	48	15	51	15	57	16	0
	20	15	42	15	46	15	49	15	55	15	59
Juillet.	1	15	43	15	47	15	50	15	57	16	0
	10	15	47	15	51	15	54	16	0	16	4
	20	15	56	16	0	16	2	16	7	16	11
Août.	1	16	9	16	12	16	13	16	19	16	22
	10	16	20	16	23	16	24	16	29	16	32
	20	16	34	16	37	16	38	16	42	16	43
Sept.	1	16	52	16	54	16	54	16	57	16	59
	10	17	7	17	8	17	8	17	9	17	10
	20	17	22	17	22	17	22	17	23	17	24
Octob.	1	17	39	17	39	17	39	17	39	17	39
	10	17	53	17	52	17	52	17	51	17	51
	20	18	8	18	7	18	7	18	5	18	4
Nov.	1	18	27	18	25	18	24	18	20	18	19
	10	18	39	18	36	18	35	18	31	18	29
	20	18	51	18	4[illegible]	18	47	18	41	18	39
Dec.	1	19	1	18	58	18	57	18	51	18	48
	10	19	7	19	4	19	2	18	57	18	53
	20	19	12	19	7	19	4	18	59	18	55

DE L'HISTOIRE *NATURELLE* DE L'ITALIE.

Je n'ai pas négligé, dans mon voyage, les obſervations d'hiſtoire naturelle, & ſpécialement les obſervations minéralogiques, toutes les fois que j'en ai eu l'occaſion (1); mais j'ai cru devoir auſſi faire uſage d'un grand mémoire ſur la minéralogie de l'Italie, qui ſe trouve dans le premier volume des *Mémoires ſur différentes parties des ſciences & des arts, par M. Guétard*, 1768, 1785, in-4°. chez Onfroy. M. l'abbé Guénée, actuellement inſtituteur des enfans de France, dans un voyage d'Italie qu'il fit en 1761, s'occupa ſpécialement de la minéralogie, de l'inſpection des montagnes, de leur nature, de la qualité des terres, des pierres & autres minéraux de l'Italie, & il rapporta à M. Guétard un grand nombre de notes intéreſſantes que cet académicien a liées dans ſon ouvrage, avec les travaux qu'il avoit déjà publiés ſur la minéralogie, dans les mémoires de l'académie pour 1753, 1756, 1758 & 1765.

L'Italie eſt peut-être un des pays ſur lequel il eſt le plus difficile, dit M. Guétard, d'établir un

(1) Il y a un ouvrage plus ancien ſur l'hiſtoire naturelle de l'Italie, intitulé : *Jo. Jac. Scheuchzerii itinera Alpina tria, in quibus, incolæ, animalia, plantæ, &c. inconibus illuſtrantur. Londini*, 1708, *in-4°. fig.* J'en ai cité pluſieurs autres dans le cours de mon ouvrage.

plan minéralogique : elle a été ſi bouleverſée par les volcans, que tout y paroît être dans un état de confuſion qui a dérangé l'ordre & la ſuite des montagnes; M. Guétard n'a pas laiſſé d'y trouver des indices du ſyſtême général de minéralogie, qu'il s'eſt formé d'après une ſuite d'obſervations. Suivant ce ſyſtême, l'Italie devoit être un pays calcaire & faire partie d'une bande métallique; il l'avoit annoncé dès ſon premier mémoire ſur la minéralogie, ſans être en état pour lors de le prouver; mais les obſervations de M. l'abbé Guénée, & celles de M. *Allioni*, de Turin, de M. *Spada*, de Vérone, l'ont mis en état de reconnoître que l'Italie eſt, du moins pour la plus grande partie, un pays marneux, ou formé de pierres calcaires, & que ce pays confine à un terrain rempli de marbres; car il faut mettre quelque différence entre les marbres & les pierres calcaires communes. Ce pays des marbres eſt borné par les hautes montagnes qui ſont la bande ſchiſteuſe ou métallique.

Cette bande métallique ſe diviſe encore dans ſa hauteur; car on diſtingue les montagnes à filons & les montagnes à couches, les unes que M. de Buffon regarde comme le produit du feu, les autres qui lui paroiſſent avoir été formées par l'eau; car le feu & l'eau ſont ſouvent les agens des mêmes phénomènes & des mêmes mixtes.

Le pays des pierres calcaires ordinaires commence dès le Piémont, & communique même avec celui de la France; car on trouve ces pierres calcaires vers Lyon, Grenoble, Marſeille & Toulon; dans la Savoie & dans les environs de Turin, où on les emploie à faire de la chaux: elles ſe voient encore depuis Montcallier juſqu'à Caſal, & dans pluſieurs autres endroits de l'Italie, ſurtout dans le voiſinage de l'Apennin. Si le Piémont n'eſt pas tout entier dans la bande marneuſe, il y eſt

du moins en grande partie; M. Guétard en juge par l'oriĉtographie du Piémont, qu'a donnée M. *Allioni*, où l'on voit des corps marins fossiles, trouvés dans toutes les parties du Piémont; ainsi le Piémont est réellement calcaire.

Ce pays calcaire se continue dans le Montferrat, puisque Bourguet a trouvé à Montafia des corps marins fossiles; M. Guénée en a remarqué à Franca-villa & Novi; la même bande calcaire a été aussi reconnue à Pise, à Livourne, à Velletri, à Sezze, à Terracine, à Gaëte & jusqu'à Salerne, dans le royaume de Naples.

L'autre côté de l'Italie, situé sur la mer Adriatique, est également calcaire; la pierre des environs de Lorette & d'Ancône est calcaire, ainsi que la montagne sur laquelle est bâtie la ville de S. Marin, & celles où sont Padoue, Vérone, Brescia. Ainsi il très-probable que dans l'intérieur de l'Italie, de même que sur ses côtés, les pierres les plus communes sont calcaires, & que la plus grande partie de l'Apennin est de pierres calcaires.

Le marbre est encore une sorte de pierre calcaire qui se trouve en quantité dans l'Italie; mais il paroît, dit M. G. que les marbres sont placés dans des endroits plus voisins des hautes montagnes, que la pierre calcaire commune. On les trouve surtout près du lac de Côme, à Roveredo, à Vérone, à Trente, à Padoue, le long des montagnes du Tirol; & ensuite en Istrie, en Dalmatie, en Albanie, c'est-à-dire, de l'autre côté du golfe Adriatique. *Voyez Donati*, *Essai sur l'histoire naturelle de la mer Adriatique.*

La bande schisteuse & métallique est formée par les hautes montagnes qui sont derrière les montagnes de marbre; en effet, les granites & les schistes s'observent près des hautes montagnes, surtout du côté du Tirol. On trouve le schiste brillant aux isles Borromées, & du côté de Trente,

da Colman, de Brixen, & jusqu'à Infpruck, qui eft du Tirol : ce même canton donne auffi du granite. (M. Guétard, page 416 & 436.) Les montagnes du Dauphiné & du Languedoc, auffi-bien que celles d'Istrie & de Dalmatie, contiennent des fchites, des granites & des métaux de toute efpèce.

Les montagnes de Gênes contiennent beaucoup de fchiftes & d'ardoifes ; dans celle de la Superga près de Turin, il y a du granite, des fchiftes, du quartz & du fpath.

Il y a furtout beaucoup de granite au nord de Milan, mais il eft à gros grain, mal lié, rempli de paillettes talqueufes, & des parties noirâtres ; il eft moins beau que celui de plufieurs provinces de France.

Les volcans indiquent ordinairement un terrain qui n'eft point calcaire, auffi les environs des lacs de Vico & d'Albe, du côté de Rome, renferment des granites ou des fchiftes talqueux : j'ai trouvé moi-même beaucoup de parties talqueufes dans les matières du Véfuve. Si ces montagnes talqueufes font fi près de celles qui contiennent des pierres calcaires, M. G. conjecture que c'eft parce qu'elles font le refte de quelques chaînes de montagnes détruites par les fecouffes des tremblemens de terre, qui, par leur deftruction, ont probablement donné lieu à l'introduction des eaux de la mer qui ont formé la Méditerranée.

Le royaume de Naples eft en grande partie dans la bande métallique ; en effet, Davity parle de beaucoup de mines qui font dans la Calabre ; mines d'or, d'argent, de fer, d'aimant, de plomb, d'azur, de vermillon, de foufre, de poix, de fel, d'albâtre, de cryftal. (Voyez M. Guétard, p. 438).

Il faut auffi renfermer dans cette bande métallique quelques autres endroits de l'Italie où l'on trouve des mines ; tels font la Tofcane, la Marche Tre-

visane, qui fournit de très-bon acier; & le Frioul, où l'on trouve de toutes sortes de métaux, les mines d'Idria, fameuses par le mercure qu'elles fournissent, le pays de Vicense, de Bresce & de Bergame, qui contient aussi des mines; le Plaisantin, où il y a une source de pétrole; une partie du Piémont, où il y a du schiste, de l'ardoise & des mines; la vallée de Lucerne & de Leus, où il y a des mines d'argent, de vitriol & d'alun, & divers endroits du Piémont, où l'on trouve du fer & même de l'or.

Ces trois bandes partagent l'Italie: la premiere est la bande calcaire ou marneuse; la seconde comprend les marbres; la troisième renferme les granites, les schistes & les métaux. Toutes trois paroissent se prolonger jusques dans les isles de la Méditerranée: la Sicile & l'isle de Caprée paroissent calcaires; la Corse & la Sardaigne pourroient bien n'appartenir qu'à la bande métallique, ou n'avoir qu'une petite partie des deux autres bandes. Quand on aura suivi le progrès de ces trois bandes, & qu'on aura déterminé leur position en un grand nombre de points, on sera en état de tracer une carte minéralogique de l'Italie. M. Guétard se proposoit de nous la donner; j'avois tâché d'y contribuer moi-même, en recueillant avec soin les minéraux de tous les endroits de l'Italie où j'avois passé: je lui remis à mon retour tous les échantillons que j'en avois rapportés, mais il vient de mourir. Janvier 1786.

Je dois citer principalement un livre très-intéressant, & le meilleur qu'il y ait sur cette matière: *Lettres sur la minéralogie, & sur divers autres objets d'histoire naturelle de l'Italie, écrites par M. Ferber* à M. de Born, traduites par M. le baron Dietrich, à Strasbourg, 1776, 507 pag. in-8°. Des lettres d'un savant minéralogiste Suédois, furent imprimées à Prague en 1773; elles avoient été écrites en 1771 & 1772, de Milan, Venise, Florence,

& Naples; elles contiennent des détails très-instructifs sur l'histoire naturelle, spécialement sur la minéralogie de l'Italie, sur les marbres antiques, sur les naturalistes Italiens & sur leurs cabinets, sur les anciens volcans; on y trouve quelques critiques de mon livre, j'aurois voulu en faire un extrait, mais il m'auroit fallu trop de temps, & j'aurois trop augmenté l'étendue de mon ouvrage.

M. de Saussure, célèbre physicien de Genève, qui parcourut l'Italie en 1774, comme un véritable observateur, a donné une espèce de tableau lithologique de l'Italie, dans le Journal de physique de 1776; je l'ai cité plusieurs fois; mais je vais joindre ici une notice qu'il a bien voulu m'envoyer, des montagnes & des productions de l'Italie.

DE LA CONSTITUTION PHYSIQUE DE L'ITALIE,

PAR M. DE SAUSSURE.

LES principales montagnes de l'Italie ſont les Alpes, qui la bornent au nord & couchant, & l'Apennin, qui la diviſe ſuivant ſa longueur dans ſa partie méridionale.

Les Alpes forment la plus haute chaîne de montagnes de tout l'ancien continent. La partie la plus élevée de cette chaîne eſt compriſe entre le mont S. Gothard & le petit S. Bernard, & de-là juſques à la Méditerranée au midi, & juſques dans le Tirol au nord-eſt, les Alpes s'abaiſſent continuellement.

Cette chaîne a quarante ou cinquante lieues de largeur en ligne droite. Elle eſt compoſée de pluſieurs chaînes parallèles, qui ſont coupées çà & là par des vallées tranſverſales. Ces vallées diffèrent beaucoup des vallées longitudinales, qui réſultent du parallèliſme des chaînes particulières. Celles-ci plus longues, plus régulières, plus profondes, paroiſſent auſſi anciennes que les montagnes elles-mêmes, quoique les eaux & les révolutions que la terre a ſubies aient pu y apporter des changemens conſidérables. Les vallées tranſverſales, qui ſont pour l'ordinaire tortueuſes & beaucoup moins profondes, paroiſſent avoir été creuſées depuis la formation des montagnes par les eaux des pluies

& des neiges fondues. Je dis que celles-ci ſont beaucoup moins profondes : en effet, il eſt bien remarquable, que dans toute l'étendue des Alpes, qui renferment l'Italie depuis le Tirol juſqu'à Nice, il n'y ait aucune valée tranſverſale, c'eſt-à-dire, aucun paſſage par lequel on puiſſe traverſer cette chaîne de montagnes ſans être obligé de gravir à la hauteur de ſix ou ſept cent toiſes, au-deſſus du niveau de la mer ; tandis que les vallées longitudinales qui ſont au pied de ces paſſages, n'ont ſouvent que deux ou trois cent toiſes au-deſſous du même niveau.

Quant à la nature même des montagnes dont les Alpes ſont compoſées, on peut dire en général qu'elle varie en raiſon de leur diſtance à la chaîne centrale, qui eſt communément la plus large & la plus haute. La chaîne extérieure la plus baſſe, la plus éloignée du centre, eſt compoſée tant du côté de l'Italie que du côté oppoſé, de collines qui ne ſont autre choſe que des lits ou des amas de débris des chaînes intérieures : ce ſont des ſables, des argiles, des grès, des poudingues, des cailloux roulés, & même de grands blocs détâchés des hautes montagnes, & entraînés par les eaux dans les grandes révolutions de la terre.

Après ces amas de débris, les premières chaînes que l'on rencontre en pénétrant dans les Alpes, ſont du genre de celles que les naturaliſtes nomment *ſecondaires*, ou de ſeconde formation : elles ſont compoſées de pierre-à-chaux, de ſerpentine ou pierre ollaire & de ſchiſtes de diverſes eſpèces.

Enfin la chaîne centrale renferme les montagnes primitives, ſavoir, les roches feuilletées quartzeuſes, & les granites.

C'eſt dans la jonction des ſecondaires aux primitives & dans les lignes extérieures de ces montagnes primitives, que ſe trouvent pour l'ordinaire les mines métalliques ; les marbres ſe rencontrent plus fréquemment vers le bas des chaînes ſecondaires.

Mais cette diſtribution générale eſt ſujette à un grand nombre d'exceptions; les granites ſe montrent quelquefois tout près de plaines, comme à S. Ambroiſe, ſur la route de Turin; & la pierre calcaire occupe en quelques endroits le centre de la chaîne; tels ſont les ſchiſtes micacés, calcaires, qui compoſent le haut du Mont-Cenis.

L'Apennin, que l'on peut conſidérer comme un rameau des Alpes, ſe détache de celles-ci entre Gênes & Turin, & deſcend de-là juſques à l'extrêmité méridionale de l'Italie, en ſe rangeant plus près de la côte occidentale que de l'orientale. Il eſt comme les Alpes, bordé par en-bas de collines compoſées de ſables, de grès & d'autres débris, mais moins abondans & d'un moins grand volume que ceux des Alpes. Les montagnes de l'Apenin ſont preſque toutes de ſeconde formation, calcaires, ollaires, ſchiſteuſes; il y a cependant quelques places où le granit perce au travers de ces pierres ſecondaires.

On peut regarder comme une branche de l'Apennin les collines du Montferrat, qui commencent auprès de Turin, paſſent à l'oueſt de Parme & de Plaiſance, & vont ſe réunir à l'Apennin dans le duché de Modene. Leur nature eſt en général la même que celle de l'Apennin, & on y trouve, comme dans celui-ci & dans les Alpes, des mines & des marbres.

Dans toutes ces montagnes & ces collines, on rencontre en grande abondance un genre de pierre que la nature a prodigué en Italie, plus que partout ailleurs, & qui s'obſerve, par exemple, beaucoup plus fréquemment ſur le revers méridional des Alpes, que ſur les pentes ſeptentrionales. C'eſt la *ſerpentine* ou *pierre ollaire*, connue en Italie ſous les noms de *gabro*, *gabretto*, *geſſo di ſarto*, &c. Cette pierre, qui eſt la matrice de l'amianthe, ſe trouve ou pure, ou mélangée avec la pierre calcaire.

Ses variétés sont innombrables & pour la couleur & pour la dureté; il y en a qui est dure comme le jade, (le plus dur de tous les cailloux après les pierres précieuses) & l'on trouve de la serpentine qui a la molesse de la craie. Le gypse est aussi extrêmement commun en Italie : il y en a des montagnes entières dans les Alpes, au Mont-Cenis, par exemple, & ailleurs. Les beaux marbres se trouvent aussi fréquemment en Italie; ceux de Suze, de Carrare, de Seravezza, de Sienne, méritent la célébrité dont ils jouissent. L'albâtre de Volterra est aussi justement célèbre. Enfin l'on trouve dans la Toscane & dans les collines de Montferrat des jaspes, des agathes & des calcédoines qui ne sont pas de beaucoup inférieures aux orientales.

L'Italie n'est pas moins remarquable par ses plaines que par ses montagnes. La plaine de Lombardie est une des plus belles & des plus riches qu'il y ait au monde.

Une autre jolie plaine est celle de la Campanie heureuse, renfermée par le golfe de Naples & par les Apennins : son extrême fertilité, sa population, sa situation charmante la rendent vraiment digne du beau nom qu'elle porte.

Au nord-est de cette plaine, de l'autre côté des Apennins, on trouve dans la Pouille, sur le golfe de Manfredonia, de grandes & belles plaines qui sont aussi très-fertiles.

Toutes les plaines, & même les collines de l'Italie, ont été recouvertes par les eaux de la mer, dans les temps antérieurs à tous les monumens historiques, mais pourtant postérieurs à la formation des montagnes & aux premières révolutions de notre globe. C'est ce qu'atteste l'immense quantité de coquillages marins parfaitement conservés, & qui sont même quelquefois encore colorés, que l'on trouve épars dans les plaines de la Lombardie & de la Toscane, & jusques sur les collines

lines du Montferrat & fur les baffes montagnes de l'Apennin. On voit en plufieurs endroits du Piémont, de la Lombardie & de la Tofcane, des champs abfolument blanchis par les coquilles dont ils font couverts, d'autres dont elles empêchent la culture par leur nombre & par leur volume, prefque toujours difpofées par familles, comme on les trouve au fond de la mer; la plupart paroiffent avoir été abandonnées par une retraite tranquille de fes eaux; car on trouve très-fréquemment les bivalves, les huitres, par exemple, dans leur fituation naturelle, & les deux valves encore appliquées l'une fur l'autre, quoiqu'elles ne foient point adhérentes & que la plus légère fecouffe eût pu les féparer. Quelques-uns de ces coquillages ont leurs analogues vivans dans les mers qui baignent actuellement l'Italie, d'autres n'ont leurs analogues connus que dans les mers des Indes; il y en a enfin dont on n'a point encore trouvé les analogues. On peut en dire autant des poiffons pétrifiés du mont Bolca dans le Véronois.

Les bois pétrifiés font très-communs en Italie, & furtout dans le Piémont. On trouve auffi dans la Tofcane des bois qui ont été changés en charbon de pierre. Enfin les offemens d'animaux exotiques, d'hypopotames, & furtout d'éléphans, font fi fréquens dans quelques parties de l'Italie, & principalement dans la Tofcane, le long des bords de l'Arno, que la plupart des laboureurs les connoiffent, & que dans certains endroits, par exemple, à *Caftel-franco di fopra*, ils affurent qu'ils ne labourent jamais un champ, fans que la charrue n'amène quelques fragmens offeux. On y trouve des défenfes d'éléphans de tout âge, ce qui femble indiquer qu'ils ont été anciennement fauvages dans ce pays-là, puifque ces animaux ne multiplient point dans l'efclavage. Ces offemens d'éléphans fe trouvent-là, comme en Amérique &

en Sibérie, mêlés avec des cailloux roulés, des sables & des argiles qui ont été chariés & accumulés par les eaux.

L'Italie présente aussi un grand nombre de vestiges de l'action des feux souterrains. Si l'on n'en trouve pas dans le centre des Alpes, ce n'est pas la masse de ces montagnes, ni l'étendue de leurs racines, sous les plaines voisines, qui les en a préservées, puisque les Cordillières, bien plus hautes que les Alpes, sont remplies de volcans jusques dans leur centre. On croit que le voisinage de la mer est nécessaire à l'embrasement des matières inflammables renfermées dans le sein de la terre. Les Alpes en fourniroient un exemple; car dans les lieux où elles s'approchent de la mer Adriatique, dans le Vicentin, par exemple, on a trouvé des vestiges considérables de volcans. MM. Jean Arduini, Jérome Festari ont décrit les amas de basaltes, & les autres productions volcaniques du val d'Agno & d'autres parties des Alpes Vicentines. Non loin de-là, dans les plaines du Padouan, sont les collines Euganéennes, entièrement volcaniques, renfermant aussi des basaltes, des granites à demi fondus, & d'autres singulières productions des feux souterrains, qui ont été très-bien décrites par M. Strange.

Mais dans toute la chaîne des Alpes qui s'étend depuis le mont Baldo près de Vérone, inclusivement jusques à la mer entre Gênes & Nice, on n'a trouvé aucun indice certain de l'action des volcans. Les montagnes désignées comme des volcans, dans quelques cartes des Alpes de la Suisse, n'ont rien de volcanique, & les indices que quelques observateurs inexacts avoient cru en appercevoir dans ces mêmes Alpes, se sont aussi trouvés absolument faux. On peut en dire autant de ceux que le P. Beccaria a cru voir sur le Mont-Barone & dans le voisinage d'Yvrée, (*Gradus Taurinensis p.* 172),

c'étoient des pierres quartzeuſes ou des pierres ollaires qu'il avoit priſes pour des laves (1).

L'Apennin même ne montre aucun veſtige de volcans dans le voiſinage des Alpes; car les pierres noirâtres du paſſage de la Bocquette ſur la route de Turin à Gênes, que l'on a dit être volcaniques, ſont des pierres ollaires qui n'ont jamais été touchées par le feu. Les veſtiges connus des anciens volcans les plus voiſins des Alpes, que l'on rencontre dans l'Apennin, ſont ſur le mont Traverſo entre Bologne & Florence. Depuis là ils deviennent continuellement plus fréquens à Radicofani, Acquapendente, Bolſena : le lac même dont cette dernière ville porte le nom, eſt entièrement entouré de laves & de baſaltes.

Les environs de Rome ſont auſſi tout volcaniques; les catacombes ſous la ville même ont été creuſées dans une eſpèce de tufo ou de pouzolane rougeâtre, qui eſt évidemment une production de volcan. Les lacs de Vico, de Bracciano & de Caſtel Gandolfo ne paroiſſent être que des cratères d'anciens volcans. Mais les eaux ont auſſi exercé leur action ſur le ſol & ſur les environs de cette ville fameuſe; on a trouvé de grands oſſemens de poiſſons dans ces mêmes catacombes; & le monte Mario, de même que d'autres collines voiſines de Rome, préſentent des alternatives ſingulières du travail de l'eau & de celui du feu.

La route de Rome à Naples paſſe preſque partout ſur des veſtiges de volcans éteints : & les environs de Naples n'offrent que des productions volcaniques. Les isles voiſines, telles que Procida,

(1) M. le chevalier de Lamanon croit cependant avoir découvert tout nouvellement un ancien volcan ſur les hautes Alpes du Dauphiné; mais les naturaliſtes de cette province ne ſont pas tous de cet avis : au reſte, nous ne diſons pas *qu'il n'y a point* de volcans dans les hautes Alpes; mais *qu'on n'en connoit point* encore.

Ischia, Ventotiene, Monte Christo, sont entièrement volcaniques; mais Caprée est calcaire, de même que le cœur des Apennins. A l'orient de Naples, au milieu de tant de volcans éteints, le Vésuve est le seul dont les feux soient encore allumés. Je ne parle point du feu de Pietra Mala, qui n'est point un volcan, mais la flamme légère d'une vapeur combustible; & quant à l'Etna & aux volcans des isles Eoliennes, ils n'appartiennent pas proprement à l'Italie.

Les grandes & belles plaines de la Lombardie, les collines du Montferrat & les bords de l'Adriatique, ne renferment aucun vestige connu de l'action des feux souterrains, excepté les collines Euganéennes dont nous avons déjà parlé. Il en est de même des plaines de Lucques, de Pise, de Livourne, de la Pouille & des Maremmes de la Toscane & de la Romagne.

Il ne s'ensuit pas que ces plaines n'ont réellement jamais été ravagées par les feux souterrains: peut-être que les sables, les graviers & les atterrissemens qui les recouvrent, dérobent à nos yeux les vestiges des anciennes opérations de ces feux; c'est ce que l'on voit, du moins dans la Campanie heureuse; le fond de cette plaine est tout volcanique; mais il est entièrement recouvert d'épaisses couches de sable, de gravier & de galets chariés par les eaux & mêlés même encore de coquillages. Enfin dans les lieux même que les volcans semblent avoir le plus respectés, on trouve fréquemment d'autres indices de l'action des feux souterrains, tels que des sources chaudes, des vapeurs enflammées, des bullicames ou fontaines qui paroissent bouillantes. Il est donc bien vraisemblable que la plus grande partie de cette belle contrée recèle dans son sein de grands amas de matières inflammables.

Quant à la nature des productions volcaniques que l'Italie renferme, leur variété est immense: on se

contentera d'indiquer les classes sous lesquelles on peut les ranger.

1°. Les laves proprement dites, qui sont des pierres ou des terres vitrifiées, ou du moins fondues par l'action des feux souterrains. Cette classe peut se subdiviser en laves informes, laves à formes régulières, ou basaltes, laves poreuses, laves filamenteuses ou pierres ponces, débris atténués de ces différentes espèces, ou pouzolanes, &c.

2°. Les terres ou pierres qui n'ont été qu'à demi-fondues & qui ont conservé en partie les formes & les caractères qu'elles avoient avant d'être attaquées par le feu. Tels sont les granits volcaniques des collines Euganéennes, dont est pavée en grande partie la ville de Venise, & dans lesquels on reconnoît encore les crystaux du feldspath, les fragmens de quartz, &c.

3°. Les pierres qui ont entièrement surmonté ou éludé l'action des feux volcaniques; celles, par exemple, qui ont été lancées par des explosions souterraines, sans avoir subi aucune altération: comme ces fragmens de marbre que l'on trouve épars sur les flancs du Vésuve, &c.

4°. Les mêlanges de terre, de pierres & de lavées brisées, qui ont été vomis par les volcans sous la forme d'une bouillie aqueuse, & qui ont acquis ensuite une plus ou moins grande consistance, tels que le *tufo* de Naples, le *peperino* de Rome, telle fut encore la matière qui engloutit Herculanum.

5°. Les laves ou autres productions de volcans qui ont été décomposées par l'action, soit de l'eau, soit de l'air, soit des fumées sulfureuses, comme les laves blanchies, & les argiles de la solfatare.

6°. Les matières qui, après être sorties des volcans sous quelqu'une des formes précédentes, ont été dissoutes par les eaux, & ensuite cristallisées & agglutinées sous des formes entièrement nou-

velles, comme les hydropales de Vicence, les brèches volcaniques du val d'Agno, & les matières cryſtalliſées qu'on trouve dans les laves.

La température de l'Italie n'eſt point uniforme dans toute ſon étendue; elle eſt même ſujette à des exceptions locales, extrêmement remarquables. Il ſemble pourtant que d'après les productions propres à chaque contrée, on pourroit diviſer l'Italie en quatre climats, qui auroient chacun deux degrés en latitude. Le climat ſeptentrional, qui comprend toute la Lombardie & une partie de la Romagne, juſqu'aux pentes de l'Apennin du côté de Florence, & qui ſe termine ainſi vers le 43 ½ degré de latitude, ne produit ni oliviers, ni *agrumi* (ce ſont en général tous les arbres du genre des orangers, citroniers, &c.) Dans cette partie (1), les froids en hiver ſont aſſez rigoureux, le thermomètre y deſcend fréquemment juſques au dixième degré au-deſſous de la congelation.

Le ſecond climat renferme Florence, Rome & ſes environs juſqu'à Terracine; il eſt par conſéquent compris à peu près entre les degrés 43 ½ & 41 ½ de latitude. Là les oliviers & les orangers ſauvages, *aranci forti*, réſiſtent aux froids de l'hiver; mais les oranges douces, les citrons, les bergamottes, ne peuvent point proſpérer en plein air.

Le troiſième climat comprend la moitié ſeptentrionale du royaume depuis 41 ½ juſqu'à 39 ½. Dans cette latitude les *agrumi* de toute eſpèce réuſſiſſiſſent en plein air, ſans aucun abri; mais il gèle pourtant encore, même dans les lieux peu élevés, au-deſſus du niveau de la mer; & l'on y voit, à Naples par exemple, le thermomètre deſcendre juſqu'à deux ou trois degrés au-deſſous de zéro.

Enfin dans le climat le plus méridional, celui

(1) Excepté dans des abris privilégiés, tels que la côte de Gênes, & les bords du lac de Lugano, de Côme, &c.

de la Calabre ultérieure, comme dans la Sicile, il eſt infiniment rare d'y voir, même dans les hivers les plus froids, le thermomètre deſcendre au-deſſous de zéro; la neige, ou n'y paroît point, ou n'y prend aucune conſiſtance. Non-ſeulement les *agrumi*, mais le palmier, le grand aloës, le grand figuier d'Inde, proſpèrent en plein champ, ces deux dernières plantes leur ſervent même de clôture; on fait des toiles avec le fil de l'aloës, & le fruit du figuier d'Inde ſert en quelques endroits de nourriture au peuple, mais cette température ne règne qu'au bord de la mer, ou dans des lieux peu élevés au-deſſus de ſon niveau; car là, comme ſur tout le reſte du globe, l'air ſe refroidit à meſure que l'on s'élève, toutes les montagnes ſe couvrent de neiges en hiver; & l'on en trouve même en été ſur l'Etna, malgré la chaleur du foyer qu'il recèle (1).

L'Italie eſt peut-être le pays le plus fertile de toute l'Europe, parce qu'elle eſt très-anciennement cultivée, & ſurtout parce que les Alpes & l'Apennin verſent de tous côtés des eaux qui l'arroſent avec abondance; en ſorte que l'on y voit les plus belles prairies, & les plus beaux ombrages avec la chaleur & les productions des pays les plus méridionaux. On ne laiſſe pas repoſer la terre; on voit preſque par-tout la charrue ſuivre pas-à-pas les moiſſonneurs, & rendre à la terre ſa fertilité, & variant habilement les récoltes, ſurtout au moyen des lupins, qui, renverſés par la charrue avec leur tige & leurs feuilles ſucculentes, fourniſſent à la terre un excellent engrais.

La Lombardie produit une quantité conſidérable de riz, que l'on exporte à dos de mulet au tra-

(1) Mais auſſi il a 1703 toiſes de hauteur; le mont Velino, 15 lieues au N. O. de Rome, a 1313 toiſes de hauteur, ſuivant M. Shuckburgh; il croit que c'eſt la plus haute des Apennins.

vers des Alpes, en Suiſſe & en Allemagne. Les prairies nourriſſent une quantité de beſtiaux dont les fromages ſont auſſi l'objet d'un commerce & d'une exportation conſidérables, & cette contrée eſt la ſeule de l'Italie qui jouiſſe de cet avantage.

Toutes les plaines de l'Italie ſont fertiles en bled, & en produiſent fort au-delà de ce qu'il en faut pour la conſommation intérieure. On y cultive diverſes eſpèces de bled, & deux ſurtout fort diſtinctes : l'une a le grain plein, arrondi, blanc, tendre, & donne un pain extrêmement délicat & d'une grande blancheur ; mais ce grain ne pouvant ni ſe conſerver long temps, ni ſupporter le tranſport, ſe conſomme en entier dans le pays. L'autre, d'une forme alongée, dur, rougeâtre, demi-tranſparent, contient beaucoup de matière glutineuſe, ſe tranſporte au dehors, ſoit en nature, ſoit ſous la forme de différentes pâtes, & peut ſe conſerver pluſieurs années.

La ſoie eſt de toutes les productions de l'Italie celle qui y fait entrer le plus d'argent. Dans les provinces méridionales, elle eſt plus forte, mais n'eſt point auſſi fine ni auſſi douce & auſſi brillante que dans les pays ſeptentrionaux de l'Europe. Cela vient de ce que dans la Calabre, de même que dans la Sicile, les vers ne ſont pas nourris, comme en France, de la feuille de mûrier blanc, mais de celle de mûrier noir, qui étant plus épaiſſe & plus dure, ne donne pas un aliment auſſi délicat, mais réſiſte mieux à la chaleur du climat. On ne plante des mûriers blancs qu'autant qu'il en faut pour nourrir les vers pendant qu'ils ne ſont pas encore aſſez forts pour entamer la feuille du mûrier noir.

Les vins de l'Italie n'ont pas le feu ni la délicateſſe de ceux de Champagne & de Bourgogne ; mais ils ſont pleins de corps & de force, lorſque les vignes, qui les produiſent, ſont baſſes & cultivées comme en France. Car ceux qui viennent de ces

fameuſes vignes chantées par les poëtes, dont les magnifiques guirlandes ſe répètent à trois ou quatre étages juſques à la cime des peupliers (1), ne peuvent plaire qu'à ceux qui y ſont accoutumés. Les raiſins ne parviennent point enſemble à une pleine & entière maturité; les grappes les plus baſſes commencent à pourrir, lorſque les plus hautes ont à peine changé de couleur, & ce mêlange produit des vins aigre-doux, qui paroiſſent déteſtables aux étrangers.

Les huiles d'Italie n'ont pas la fineſſe de celles de Nice & de Provence; auſſi les Italiens trouvent celles-ci trop fades; ils veulent que l'huile ait, comme ils diſent, le goût de fruit; mais il y a lieu de croire que cette différence tient à la manière de les extraire & de les conſerver; car quelques particuliers de Naples, qui ont eſſayé de préparer leurs huiles ſuivant la méthode uſitée en Provence, diſent en avoir obtenu de tout auſſi douces.

Ce n'eſt guère que ſur la côte de Gênes & dans la Calabre ultérieure, que les oranges, les citrons, les bergamotes, & les autres *agrumi* ſe recueillent en aſſez grande abondance, pour que ces fruits & les eſſences que l'on en retire faſſent un objet d'exportation & de commerce; la chaleur du climat n'eſt pas la ſeule condition néceſſaire pour la production de ces fruits: il leur faut de plus des arroſemens conſidérables. Ils ne réuſſiſſent point, à moins qu'on ne puiſſe les inonder entièrement. Les plus magnifiques jardins de ce genre ſont dans les environs de Reggio en Calabre; tous les arbres de ces jardins ont autour de leur pied un creux revêtu de terre, & l'on fait entrer dans chaque jardin un ruiſſeau, qui par des conduits pratiqués avec art, vient remplir ces creux une ou deux fois par jour. Le ruiſſeau, qui appartient au ſeigneur,

(1) Ce ne ſont plus des ormes comme autrefois.

lui fait un revenu considérable, parce qu'il en loue les eaux aux possesseurs des jardins à un très-haut prix, proportionné au nombre de minutes pendant lesquelles ils en jouissent.

La manne, les figues, les raisins secs & les amandes sont encore des productions de l'Italie méridionale, dont il se fait une exportation avantageuse.

La mer qui baigne les côtes de l'Italie est extrêmement poissonneuse ; & en général la nature a été tellement prodigue de ses biens en faveur de l'Italie, surtout de l'Italie méridionale, que le plus léger travail suffit à l'homme pour lui procurer sa subsistance ; c'est à plusieurs égards le pays le plus délicieux de l'univers (1); mais l'insalubrité de presque toutes les campagnes dans les plaines, excepté celles de la Lombardie, le danger des tremblemens de terre, la paresse du peuple, & les maux qui en sont les suites, sont des compensations suffisantes pour consoler les habitans des pays envers lesquels la nature a été moins libérale.

---

(1) On verra dans ce livre que l'Italie est plus peuplée que la France. A Lucques la différence est très-forte.

VOYAGE
EN ITALIE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE PREMIER.

De la Savoie & des Alpes.

LE voyage d'Italie commence par la *Savoie* ; l'entrée en est difficile, mais intéressante : les montagnes que l'on traverse présentent mille objets de curiosité ; c'est un spectacle si différent de celui de la plaine, si varié, si étonnant dans certaines parties, qu'on ne peut s'empêcher d'en être fortement & agréablement occupé.

Les sommets des montagnes & la profondeur des abîmes, les vents, les nuages & les tonnerres qui s'y forment ; les neiges, les glaces, les torrens, les cascades, les lacs ; les mines, les volcans, les carrières ; les forêts, les ombres & la lumière ; tout y fait spectacle, tout y annonce la variété & le mouvement de la nature, qui enfante dans les montagnes, au milieu de l'agitation & des obstacles, ses productions les plus compliquées & ses merveilles les plus singulières (1). Rien ne prête

(1) Voyez *Dionysii Salvagnii*, *Boessii equitis*, (Boissieu), *septem miracula Delphinatus. Gratianopoli*, 1656 in-8. Scheuchzer, *Itin. Alp.* d'Argenville, *Enumerationis fossilium quæ in omnibus Galliæ provinciis reperiuntur Tentamina.* in-8. 1751, chez Barbou. Description du Dauphiné, par M. Guettard & M. Béguillet, 1782, *in-folio.*

plus aux réflexions du philosophe que ces lieux solitaires, où il peut méditer sur ce qu'il voit, sans distraction & sans trouble, dans le silence de la nature. Il est vrai que le séjour des ours, des bouquetins, des chamois n'est point aussi peuplé, aussi riant, aussi découvert que les provinces fertiles qu'arrosent la Seine, la Loire & la Saone; mais les montagnes ont un genre de beauté qui leur est propre, & qui attache également; on observe même que les habitans des montagnes s'accoutument difficilement au pays plat.

On quitte la France au pont de Beauvoisin, qui est à 15 lieues de Lyon (1); on croit que c'est le *Labisco* de l'Itinéraire d'Antonin: la moitié de cette petite ville est du Dauphiné, & appartient à la France, l'autre moitié est de Savoie; elles sont séparées par un pont bâti aussi solidement qu'aucun que j'aie vu; il est sur le Guyer, petite rivière qui descend des montagnes du Dauphiné, & qui va se jetter dans le Rhône à une lieue plus loin. On trouve près de-là une fontaine dont les eaux passent pour être utiles dans les fièvres tierces. A une demi-lieue du pont, on commence à monter, & l'on est dans les Alpes. On monte pendant trois heures le long du Guyer, qui coule au fond des précipices; on redescend ensuite aux Echelles, village qui n'est qu'à deux lieues de la grande Chartreuse, & qui est encore sur les limites de la Savoie & de la France, étant divisé par le Guyer, ainsi que le pont de Beauvoisin. Une partie du chemin tourne sur la croupe d'une montagne, & s'appelle *la montée de la Chaille;* elle est adoucie & travaillée avec beaucoup de soin, à l'imitation des grands chemins de France, qui même dans les montagnes sont de la plus grande beauté. On a même construit des parapets dans les endroits les plus effrayans de cette

(1) Lieues de 25 au degré, ou de 2283 toises.

montée, pour tranquillifer les voyageurs qui ne font pas accoutumés aux précipices. Quelques auteurs croient que c'eft l'endroit où Annibal fit ouvrir les montagnes par le vinaigre & par le feu: *& montes rupit aceto. (Juv).*

Il y a aux Echelles une commanderie de Malte, & un grand maufolée en marbre d'une ducheffe de Savoie, où font repréfentées toutes fes alliances par des ftatues affez bien travaillées.

A une demi-lieue des Echelles, on trouve la montée de la Grotte, qui eft efcarpée, & qui a fait donner à ce village le nom des Echelles. On paffoit autrefois fous une caverne au travers du rocher; mais le duc Charles-Emmanuel fecond, qui avoit époufé une fille de Gafton d'Orléans, frère de Louis XIII, aimoit la France; il en avoit été fecouru pendant les troubles de fa minorité, & voulut en faciliter la communication: il fit faire en 1670 un très-beau chemin qu'on appelle *la montée de la Grotte*, & il y a en effet une grotte des plus fingulières que la nature ait formées. On a placé fur le chemin une infcription à l'honneur du prince, dans laquelle on voit combien il y avoit alors de difficultés dans le paffage, & combien on a rendu facile cette route, *natura occlufam*, *Romanis intentatam*, *cœteris defperatam*, *&c.* Quand on eft au Cheval-blanc fur le haut de la montagne, on n'a plus que trois lieues à faire pour arriver à Chambéri, qui eft à quatre lieues des Echelles. On voit de fort loin un fommet de montagne très-élevé & très-pointu, qu'on appelle *la dent de Nivolet*, & qui n'eft pas à trois lieues de Chambéri; mais fa hauteur n'eft rien encore en comparaifon des montagnes que l'on rencontre en avançant vers la fource de l'Isère, & dont nous parlerons bientôt.

A une lieue de Chambéri, on rencontre une cafcade naturelle qui attire l'attention des voyageurs: elle defcend d'une hauteur de cent cinquante

pieds sur des rochers, au travers desquels elle s'échappe & va grossir la rivière d'Albane, que l'on cotoie jusqu'à Chambéri, d'où elle va se rendre dans le lac de Bourget à deux lieues de-là. Cette cascade est si forte qu'elle répand un brouillard à cinquante pas à la ronde.

CHAMBÉRI, *Camberiacum*, *Chamarium*, est une petite ville de 7 à 8 mille ames (1), capitale de la Savoie, ancienne habitation des comtes & des ducs de ce pays. C'est la patrie du président Favre, auteur célèbre dans la jurisprudence, du P. Dechalles, habile mathématicien, & de l'abbé S. Réal. Cette ville est petite, noire, mal bâtie & sans commerce. Cependant on va voir le château qu'habitoient autrefois les ducs de Savoie, & où logeoient encore les rois de Sardaigne, quand il leur arrivoit de venir à Chambéri. Humbert III y mourut l'an 1118. C'est-là que le roi Victor se retira en 1730, après avoir abdiqué la couronne & déclaré son mariage avec la marquise de Saint Sébastien. Ce château avoit été presque tout brûlé en 1745: on l'a restauré en 1775 à l'occasion du mariage de Madame Clotilde; en sorte que la famille royale de Turin, de même que Monsieur & Madame, y logèrent avec toute leur suite. Ce fut M. Piacenza, habile architecte de Turin, connu par des ouvrages imprimés, qui fut chargé de ces réparations, & messieurs Galliari, peintres très-connus, ornèrent par des peintures à fresque les appartemens & le théatre que le roi fit construire à Chambéri. L'escalier est majestueux.

LA SAINTE CHAPELLE fut fondée par le duc Amédée & sa femme Yolande de France, avec de beaux priviléges; cette fondation fut confirmée

(1) Suivant M. l'abbé Richard, il y a 10 ou 12 mille ames; les gens du pays disent 15 à 16 mille; M. Rolland 20 mille.

par le pape Paul II en 1467. Le doyen de la ſainte Chapelle a le titre de doyen de Savoie.

L'égliſe a un portail remarquable: elle eſt ornée de marbres & de colonnes d'un bon goût.

On remarque auſſi le portail de la Viſitation, & celui de l'Annonciation; égliſe qui étoit occupée par les Jéſuites. On y voit un tableau de la nativité, qui paroît d'un bon maître.

Dans la ſacriſtie de l'égliſe de S. François, il y a auſſi des tableaux paſſables. On en veut faire une égliſe cathédrale, en mettant les Cordeliers à la place des Jéſuites.

On va voir encore le couvent des Jacobins, couvent où le ſénat s'aſſemble actuellement; le tirage & l'arquebuſe; la place de l'an ou du marché; la place du château, & la belle promenade du Vernay, où il y a ſix rangées d'arbres qui font un très-bel effet.

La ſociété d'Agriculture, qui exiſtoit déjà a Chambéri, reçut en 1775 des encouragemens conſidérables, lorſque le roi y vint.

On eſt étonné de la quantité de fontaines qu'il y a dans une auſſi petite ville : on en trouve à chaque pas.

Le roi de Sardaigne tient à Chambéri trois cent hommes de garniſon, quelquefois davantage.

Les eaux de la Boiſſe, à une demi-lieue de Chambéri, prennent faveur depuis 1777; elles ſont froides, & d'un goût ſulfureux. M. Daquin, médecin de la ville, a écrit en 1778 une brochure contre l'uſage de ces eaux; on lui en a ſu fort mauvais gré. On y va le long de la rivière du Leis, par un chemin qui eſt parallèle à la promenade du Vernay.

Les eaux d'*Aix*, qui ſont à deux lieues de Chambéri, ont de la réputation depuis long-temps: on y donne des fêtes où l'on va de Chambéri : on y a bâti une maiſon pour le roi. Ces eaux ſont très-

chaudes, elles ſont ſavonneuſes, ſulfureuſes & ferrugineuſes.

Le chemin d'Aix eſt beau, il eſt appuyé à la montagne, & l'on a été obligé de tailler à grands frais les rochers où il paſſe.

En ſuivant la route de Genève, à trois lieues d'Aix, on trouve S. Félix, & trois lieues plus loin *Annecy*, petite ville aſſez jolie, ſur le bord d'un lac qui a trois lieues de tour. On va voir ſurtout les reliques de S. François de Sales, & de la B. mère Frémiot de Chantal, au couvent de la Viſitation. Quelques perſonnes même vont voir la maiſon de la baronne de Warens, que Rouſſeau a rendu intéreſſante par ſes confeſſions.

L'abbaye de Hautecombe eſt à deux lieues de Chambéri, près le lac du Bourget; cette abbaye renferme des tombeaux des anciens comtes de Savoie; mais les plus magnifiques ſont au couvent de *Brou*, près Bourg-en-Breſſe; on en a publié la deſcription à Bourg en 1767.

C'eſt une règle à Chambéri, comme dans le reſte de l'Italie (excepté actuellement en Toſcane), que quand on arrive en poſte, il faut ou continuer de même, ou paſſer trois jours dans l'endroit où l'on arrive, ſi l'on veut prendre des voituriers: cette règle, gênante pour les voyageurs, en a obligé pluſieurs à ſéjourner malgré eux, & j'ai cru qu'il falloit en avertir. Mais il eſt aſſez ordinaire de prendre les voituriers à Lyon & à Gèneve, & de ſe faire conduire juſqu'à Turin; c'eſt le plus commode & le plus sûr; on y va de Lyon en ſix jours, & l'on couche à la *Tour-du-Pin*, à *Chambéri*, à la *Chambre*, à *Modane* & à *Suze*. On donne 150 livres pour deux perſonnes, y compris la nourriture & le paſſage du Mont-Cenis.

Ces chaiſes à deux places ſont communes dans toutes les provinces méridionales de France; elles portent quelquefois beaucoup de bagages, & même ſi

ſi l'on veut deux domeſtiques. Elles tranſportent des voyageurs en Flandres, en Allemagne, en Italie, en Eſpagne; elles font dix lieues par jour.

Si l'on veut prendre la poſte, on va un peu plus vîte: voici le détail des poſtes.

Du pont de Beauvoiſin aux Echelles, une poſte, A. S. Jean, une poſte. A Chambéri, une poſte. A Montmélian, une poſte. A Maltaverne, une poſte. A Aiguebelle, une poſte. A Epierres, une poſte. A la Chambre, une poſte. A. S. Jean de Maurienne, une poſte, à St. Michel une poſte & demie. A S. André, une poſte & demie. A Villarodin, une poſte. A Braman, une poſte. A Lanebourg, une poſte & demie. Aux Tavernettes, une poſte. A la Novalèſe, une poſte. A Suze, une poſte. A la Gaconnière, une poſte. A. S. Ambroiſe, une poſte. A Rivoli, une poſte. A Turin une poſte & demie.

Dans les états du Roi de Sardaigne, ainſi que dans toute l'Italie, on compte les chevaux à tant par couple; ici l'on paie 7 livres 10 ſols de Piémont par poſte, & 2 livres 10 ſols par cheval de ſelle. L'uſage eſt de mettre deux chevaux par paire de roues.

En demandant à Chambéri la permiſſion de courir la *Cambiatura*, qui doit aller plus lentement & ſeulement de jour, on ne paie par poſte que 4 livres 10 ſols pour une couple, & 1 livres 10 ſols par bidet; en payant bien les poſtillons de Cambiature, c'eſt-à-dire, en leur donnant 1 livre 10 ſols, on va tout auſſi vîte que par la poſte. Ce prix de 30 ſols par poſtillon eſt preſque uſité par toute l'Italie, quoiqu'il ne ſoit dû que 10 ſols.

Les habitans de la Savoie ſont laborieux, ſimples & hoſpitaliers; leur caractère eſt différent de celui des Piémontois, & il y a encore entre les habitans de la Savoie & ceux du Piémont une certaine antipathie, quoiqu'ils ſoient depuis long-temps ſous la même domination; l'on a vu avec peine pendant

bien des années un Piémontois qui étoit gouverneur & premier président du sénat de Chambéri; c'étoit M. de S. George. La grande chaîne de montagnes qui sépare ces deux provinces, & qui en rend les climats fort différens, semble mettre aussi une barrière entre les cœurs des habitans.

De Chambéri l'on revient chercher la rivière d'Isère, qui est à trois lieues vers le midi, & l'on passe à Montmélian, petite ville connue par sa citadelle, & par des vins estimés en Italie.

C'est à Montmélian que naquirent les comtes Amédée IV en 1197, & Thomas II en 1199; la citadelle passoit pour imprenable, mais François I & Henri IV s'en rendirent maîtres. Les troupes de Louis XIII levèrent le siége; mais sous Louis XIV on la prit en 1691, & dans la guerre de 1741 à 1748, les Français la ruinèrent; on l'a démolie en 1777, pour bâtir le pont de l'Isère.

De Montmélian on peut aller en Italie par la Tarentaise, en passant la montagne appelée *le petit S. Bernard*, & descendre par le Val-d'Aost; cette route est plus courte, mais elle est plus difficile & les chemins y sont moins beaux & moins commodes que par la route de Maurienne. Ainsi au lieu de s'élever vers le nord, on tire vers le midi pour suivre le chemin le plus usité actuellement, le meilleur & le plus sûr en tout temps, qui est celui du Mont-Cenis. Aussi le feu roi de Sardaigne y avoit passé deux fois; & Madame l'Infante duchesse de Parme, dans son voyage en France, lasse de traverser la mer, se fit porter de Suze jusqu'au pont de Beauvoisin, & passa le Mont-Cenis.

Pour y arriver on remonte le long de l'Isère, depuis Montmélian jusqu'à Aiguebelle, qui en est à cinq lieues, & qui se trouve sur l'*Arc* ou l'Arche, un peu au-dessus de son embouchure dans l'Isère; on côtoye ensuite l'Arc pendant 20 lieues, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Lanebourg aux pieds du Mont-

Cenis, on abandonne l'Arc pour tourner au midi & escalader cette haute montagne. La rivière roulant avec rapidité sur les rochers, produit des vagues & des bouillonnemens qui font un effet singulier.

AIGUEBELLE, dont le nom signifie belle eau, dans l'ancien langage, est en effet un village agréable situé dans vallon assez dégagé, & sur le bord de l'Arc dont les eaux limpides y répandent une fraîcheur délicieuse pendant l'été. En hiver, on y voit à peine le soleil à cause de la hauteur des montagnes voisines. M. R. se récrie ici sur la laideur des femmes, il est difficile d'en bien juger quand on ne fait que passer en voiture dans une rue. Un autre voyageur peint cet endroit comme étant fort pauvre; cependant tout le monde y fait de la soie: il y a un marché toutes les semaines & plusieurs foires par année. Cette vallée est fertile & cultivée; on y voit des mûriers, des noyers, du chanvre, du bled, des vins, & l'on exporte même de toutes ces productions. Les troupes du roi de Sardaigne étoient retranchées à Aiguebelle en 1742, lorsque don Philippe vint s'emparer de toute la Savoye.

Près de-là étoit le fort de la Charbonnière, placé sur un rocher; il a été pris plusieurs fois, mais on l'a rasé.

Vis-à-vis d'Aiguebelle & de l'autre côté de la rivière, on va voir la collégiale, où est le tombeau en cuivre d'un évêque Anglois, fondateur de l'église; le chapitre est ruiné, & les chanoines vont desservir les cures à leur nomination.

On montre aussi près de-là les restes de l'église de Randan, qui a été renversée le 12 Juin 1750 par des torrens descendus des montagnes; ces eaux ont entraîné par leur chûte des monceaux de terre & de cailloux qui ont enseveli l'église, de manière que le sol du terrain est actuellement au niveau du clocher, où l'on entre par les fenêtres. Ces acci-

dens arrivent quelquefois à ceux qui habitent trop près des montagnes escarpées : on en a vu un exemple en 1764 près du lac de Come, & plusieurs autres semblables près du Mont-Cassin, il y a quelques années.

Au mois de Juin 1714, dans un jour très-serein, sur les trois heures après midi, la partie occidentale de la montagne de Diableret en Valais, qui étoit de figure conique, tomba subitement; elle renversa 55 cabanes de paysans, écrasa 15 personnes, avec plus de 100 bœufs ou vaches, & couvrit de ses débris une bonne lieue carrée de pays; on n'apperçut cependant aucun vestige de feu souterrain (*Hist. de l'Acad.* 1715), & il paroît que ce fut la base, que les eaux avoient minée, qui manqua sous la montagne.

La ville de Pleurs, qui étoit à une lieue de Chavanne, dans le pays des Grisons, vers les confins du Milanez, fut abîmée le 26 du mois d'Août 1618, par une montagne qui se fendit & tomba sur la ville, de manière qu'il n'en échappa pas une seule personne sur plus de 2000 habitans; c'étoit un lieu d'agrément, où les *Francken* & d'autres riches Milanois alloient passer l'automne; il étoit devenu célèbre par les amusemens ou les désordres qui y régnoient. Un ministre zélé avoit menacé les habitans de la colère de Dieu, & l'on ne manqua pas d'attribuer à la vengeance divine ce terrible accident.

Si nous remontons à des temps plus éloignés, nous trouvons des exemples de pareils accidens. Cicéron parle de la campagne *Privernate*, qui fut détruite par la chûte d'une montagne, *propter labem montis*. La ville de Velleia, dans l'état de Parme, semble avoir péri par un semblable accident, comme nous aurons occasion de le dire, en sorte que dans tous les temps il est arrivé des désastres de cette espèce : il y a même actuellement près

de Terni une ville, appelée Céſi, qui en eſt menacée.

Les lavanges ou lavanches, ces maſſes énormes de neiges qui ſe détachent des montagnes ſur la fin de l'hiver, cauſent quelquefois des accidens d'une autre eſpèce; une cabane fut engloutie ainſi ſous 42 pieds de neige à Bergemoletto, dans le comté de Nice, & trois femmes qui y étoient, reſtèrent engourdies, mais vivantes, pendant l'eſpace de plus d'un mois, depuis le 19 Mars juſqu'au 25 Avril, qu'on les retira pour les rappeler à la vie; le fait, quoique bien difficile à comprendre, a été vérifié par ordre du roi de Sardaigne, & M. Somis, médedin du roi, a donné un ouvrage à ce ſujet: cependant les lavanges ſont aſſez rares ſur la route que nous ſuivons.

Des nuées blanches, compoſées de particules glacées, couvrent fréquemment le ſommet de ces montagnes: on les nomme *Farou* ou la *Tourmente* dans le pays. M. le marquis *de Coſte* en a fait le ſujet d'une lettre intéreſſante, inſérée dans le Journal Encyclopédique du premier Août 1776, & datée de Chambéri.

En ſortant d'Aiguebelle, on entre dans le comté de Maurienne, que l'on traverſe ſur toute ſa longueur; en général on a rendu très-bonne & très-agréable toute la route qui conduit de la Suiſſe en Piémont, & qui étoit autrefois très-mauvaiſe. Mais ces chemins ſe dégradent promptement par la chûte des eaux, & par des paſſages continuels.

Le fort de Miolan, qui eſt à deux lieues d'Aiguebelle, eſt très-ancien, il eſt placé ſur un rocher: on y gardoit en 1772 un priſonnier qui excelloit à contrefaire les écritures; il avoit été arrêté à Paris.

La Chambre eſt à 5 lieues d'Aiguebelle; ce n'eſt qu'un village peu conſidérable; il y a ſeulement un couvent de cordeliers. On y voit deux

tours d'un ancien château des marquis de la Chambre, qui disputoient d'ancienneté avec la maison de Savoie.

Les goîtres ou tumeurs du col sont si ordinaires dans ces montagnes, qu'on a dit que c'étoit une question dans le pays de savoir si c'étoit un défaut d'en avoir ou de n'en avoir point; & dans le Tirol en effet on prétend qu'un goître passe pour un agrément. Quoiqu'il en soit, ces tumeurs qu'on appelle en médecine *Bronchocèles*, sont composées de chairs fongueuses, avec des matières semblables à de la bouillie; quelquefois elles deviennent cartilagineuses, mais elles ne sont point douloureuses & n'exposent à aucun danger; il est très-rare qu'elles suppurent ou qu'elles deviennent cancéreuses, aussi ne pense-t-on point à s'en débarrasser; il est trop dangereux de les couper à cause de la proximité des nerfs & des vaisseaux; si on y applique des corrosifs, comme cela se pratique à Paris, il est fort à craindre que la plaie ne devienne fistuleuse; à l'égard des topiques résolutifs, ils ne peuvent avoir d'effet que dans la naissance du mal, ainsi que les apéritifs & les fondans pris intérieurement. Ces loupes sont produites par la lymphe épaissie & arrêtée qui distend les vaisseaux dans l'endroit où ils sont les plus foibles; on croit que la qualité des eaux en est la cause; elles sont en effet assez mauvaises sur cette route: ces eaux troubles, crues, séléniteuses & dures qui n'ont point encore été imprégnées de l'air qui doit les diviser, les atténuer & leur donner une meilleure qualité, peuvent fournir une lymphe moins douce & moins coulante qu'il ne le faut pour la nutrition, & causer ainsi ces tumeurs, on y voit beaucoup de teins livides, d'enfans bouffis: cela doit venir de la même cause.

Je ne parle pas ici des *cretins*, parce qu'on ne les rencontre guères que dans le Valais. C'est une

eſpèce abatardée : ils ſont petits, informes, imbécilles : on a beaucoup diſſerté ſur la cauſe de cette dégénération de l'eſpèce humaine ; les uns l'attribuent à la qualité des eaux chargées de gravier, d'autres au défaut de circulation de l'air reſſerré dans un vallon. Voyez les *Lettres de Coxe ſur la Suiſſe*, traduites par M. *Ramond.*

S. JEAN DE MAURIENNE eſt à trois lieues de *la Chambre ;* c'eſt une ville de 2000 ames, qui eſt le ſiège d'un ancien évêché, dont le diocèſe s'étend d'un côté juſqu'auprès de Chambéri, & de l'autre juſqu'au Mont-Cenis ; il rapporte 22 mille livres de rente, ce qui eſt immenſe pour de ſemblables déſerts, où la frugalité fait toute la richeſſe, & où l'on eſt obligé de diſputer quelques coins de terre cultivable aux eaux, aux lavanges & aux rochers, qui viennent ſouvent les couvrir. On voit dans la cathédrale pluſieurs tombeaux des ducs de Savoie : on y a mis depuis peu un bas-relief en marbre qui repréſente une action remarquable d'un des ancêtres de la maiſon de Savoie : cet ouvrage eſt de MM. Collini, ſculpteurs du roi de Sardaigne. Les archives de cette égliſe ont été perfectionnées par le cardinal Martiniana, actuellement évêque de Verceil, dans le temps qu'il étoit évêque de S. Jean.

Il y a de bons tableaux à l'évêché & une ſuite de portraits des évêques : on remarque une aſſomption dans l'égliſe qui eſt ſur la place de l'évêché, & où ce tableau eſt aſſez bon, il efface du moins tous les autres.

Le ſéminaire a trois corridors aſſez beaux, & une grande égliſe.

On lit dans les mémoires du maréchal de Vieilleville (1), le détail d'une réception fort ſingu-

(1) Mémoires de la vie de François de Scépeaux, ſire de Vieilleville, & comte de Duretal, maréchal de France, con-

lière que l'on fit à Henri II en 1548, lorsqu'il passa dans cette ville; je la rapporterai dans les termes mêmes de son historien. « Il fust prié par » l'évesque & les habitans de les honorer de quel- » que forme d'entrée, & l'asseurerent de lui don- » ner le plaisir de quelque nouveauté qui le con- » tenteroit, & qu'il n'avoit encore jamais veue. » Sa majesté, pour ne pas perdre sa part de ceste » nouvelle invention, à lui toutes fois incongneue, » les en voulut bien gratifier: & se présenta le » lendemain à la porte de Maurienne en équipaige » assez royal pour une telle ville, accompaigné » des princes & seigneurs de sa suicte, semblable- » ment de toute sa maison, & entra soubs le poisle » à lui préparé. Mais comme il eut marché envi- » ron deux cens pas en belle ordonnance, voici » une compaignie de cent hommes vestus de peaux » d'ours, testes, corps, bras & mains, cuysses, » jambes, & pieds, si proprement qu'on les eust » pris pour ours naturels, qui sortent d'une rue » le tambour battant, enseigne déployée, & cha- » cun l'espieu sur l'espaule, & se vont jetter entre » le roy & sa garde de Suisses, marchants quatre » par rang avec un esbahissement très-grand de » toute la cour, & du peuple qui estoit par les » rues, & amenèrent le roy qui estoit merveilleu- » sement ravy de veoir des ours si bien contrefaicts, » jusques devant l'église; qui mist pied à terre » suyvant la coustume de nos roys pour adorer: » auquel lieu l'attendoyent l'évesque & le clergé, » avec la croix & les reliques en forme de station, » ung motet en fort bonne musique; tous en chap- » pes assez riches & autres ornemens.

» L'adoration faicte, les ours dessusdicts rame-

tenant plusieurs anecdotes des règnes de François I, Henri II, François II & Charles IX, composés par Vincent Carloix, son secrétaire. Paris, 1757.

» nerent le roy en ſon logis, devant lequel ils firent
» mille gambades, toutes propres & approchan-
» tes du naturel des ours, comme de luyčter &
» grimper le long des maiſons & des pilliers des
» halles, & (choſe admirable) ils contrefaiſoient
» ſi naturellement par un merveilleux artifice en
» leurs cris le hurlement des ours, que l'on euſt
» penſé eſtre parmy les montaignes : & voyants
» que le roy, qui desja eſtoit en ſon logis, pre-
» noit ung grandiſſime plaiſir à les regarder, ils
» s'aſſemblerent tous cent & firent une *chimade*
» ou ſalve à la mode de *Chiorme de galere*, tous
» enſemble, ſi eſpouvantable qu'un grand nombre
» de chevaux ſur leſquels eſtoient valets & lac-
» queſts attendant leurs maiſtres devant le logis
» du roy, rompirent reſnes, brides, croupieres
» & ſangles, & jetterent avec les ſelles tout ce
» qui eſtoit deſſus eux, & paſſerent (tant fuſt
» grande leur frayeur) ſur le ventre de tout ce
» qu'ils rencontrerent..... Le roi confeſſa n'avoir
» reçeu en ſa vie autant de plaiſir pour une drol-
» lerie champeſtre, qu'il fit lors, & leur fit don-
» ner deux mille eſcus ».

C'eſt près de S. Jean de Maurienne que mourut Charles-le-Chauve, empereur & roi de France, petit-fils de Charlemagne; il revenoit de l'Italie l'an 877, & il fut empoiſonné par un médecin juif après avoir paſſé le Mont-Cenis.

La vallée de Maurienne fut comme le premier apanage des comtes de Savoie, lorſque vers l'an 1000 ils furent établis ſouverains & comme portiers des Alpes : nous en parlerons à l'occaſion du Piémont.

Cette vallée, aux environs de S. Jean, eſt cultivée, on y trouve des vignes, du grain, des fruits, des pâturages, beaucoup de noyers, car l'huile de noix ſe mange dans ces montagnes. Il y avoit beaucoup de ſerfs dans cette province, le roi a affran-

chi ceux qui dépendoient de l'évêché. La taille y eſt réelle, & le clergé même la paie pour tous les biens qui ne ſont pas de l'ancien patrimoine.

La carrière de Beſſan, qui eſt à douze lieues de-là, donnoit un marbre fort approchant du verd antique, mais on n'y travaille plus.

A Moutiers, en Tarentaiſe, qui eſt à 14 lieues de S. Jean, il y a des ſalines dont M. de Rive a donné la deſcription; il eſt connu dans le pays par ſes recherches ſur l'antiquité, & par ſon horloge pour les longitudes.

C'eſt par la vallée de Maurienne que M. Groſley fait paſſer Annibal. Un ſavant qui traverſe le Mont-Cenis trouve cette idée agréable. Annibal ayant côtoyé l'Isère pendant dix jours l'an 219 avant Jéſus-Criſt, arriva, ſuivant Tite-Live, *ad caſtellum quod erat caput ejus regionis.* Cette forteresſe ſeroit S. Jean de Maurienne, ſuivant Simler & M. Groſley, qui croient qu'Annibal paſſa par le Mont-Cenis. Mais il eſt beaucoup plus vraiſemblable qu'Annibal paſſa du côté de la montagne appelée le petit S. Bernard.

On connoît dans les Alpes cinq paſſages de communication entre la Gaule & l'Italie; celui des Alpes *Pennines* ou du grand S. Bernard; plus au midi, celui des Alpes *Grecques* ou du petit S. Bernard; le *Mont-Cenis*, paſſage inconnu dans l'antiquité; celui des Alpes *Cottiennes* ou du Mont-Genèvre, & enfin celui des Alpes *Maritimes.* Du temps même de Tite-Live, on diſputoit ſur le lieu du paſſage d'Annibal. Suivant cet hiſtorien, Annibal avoit paſſé par la partie méridionale des Alpes maritimes, & enſuite à la partie ſeptentrionale du côté des ſources du Pô, vers le Mont-Viſo, ou bien vers le Mont-Genèvre; car on diſpute encore ſur le ſentiment même de Tite-Live & ſur la marche qu'il fait tenir à Annibal. A l'égard du paſſage du Mont-Cenis, il paroît qu'on ne le connoiſſoit point dans

l'antiquité, & M. Bergier croit qu'il fut ouvert par Pompée ; celui du Mont-Genèvre fut ouvert par Cottius, ami d'Auguste, suivant Ammien Marcellin.

Tite-Live réfutoit ceux qui faisoient passer Annibal par les Alpes Pennines, (le grand S. Bernard) parce que cette tradition étoit inconnue aux gens du pays, & il opposoit à ceux qui étoient pour les Alpes Grecques, (le petit S. Bernard) que cela n'auroit pas conduit Annibal chez les *Taurini ;* mais ce général avoit une raison de se détourner, & de ne pas aller directement dans la Gaule Cisalpine. Les Taurini étoient en guerre avec les Insubres : il avoit intérêt à se concilier les Gaulois d'Italie, & il commença par aller contre leurs ennemis.

M. de la Nauze, après avoir discuté de nouveau cette question en 1767, prouva qu'Annibal devoit avoir passé par les Alpes Grecques, ou le petit S. Bernard, qui est à dix lieues au nord du Mont-Cenis, comme le Mont-Genèvre est à dix lieues au midi. Le témoignage de Cornélius Népos est formel. Polybe s'accorde avec ce sentiment : or Polybe, auteur presque contemporain, avoit voyagé exprès dans les Alpes pour y trouver des lumières sur la route d'Annibal. Cælius Antipater, auteur d'une histoire de la guerre punique, cité par Tite-Live, étoit aussi de cet avis. Enfin le général Melville, de la société royale de Londres, étant à Turin en 1775, discuta encore cette question avec le P. Beccaria & M. Bartoli, ayant un polybe & une excellente carte à la main, & le résultat fut qu'Annibal devoit avoir passé par le petit S. Bernard ; mais il est difficile de concilier Tite-Live, Polybe & Ammien Marcellin, & même difficile de les entendre.

Quoiqu'il en soit, on ne peut s'empêcher, en voyant ces montagnes, d'être étonné des difficultés que l'amour de la gloire & la haine du nom romain firent surmonter à Annibal : aussi de 59

mille soldats qu'il avoit en sortant de Carthage ; il ne lui en restoit plus que 26 mille à la descente des Alpes, & il est encore inconcevable qu'il ait pu les y conduire.

S. MICHEL, à trois lieues de S. Jean de Maurienne, est un ancien bourg, situé sur la croupe de la montagne : on loge au petit Turin, hameau qui est au pied de la montagne sur le bord de l'Arc. Ce pays étant plus élevé, est aussi plus froid qu'Aiguebelle : aussi l'on n'y fait point de soie, & la neige n'y fond qu'après la S. Jean. Cependant le vin de S. Martin & de S. Julien qu'on y boit est assez bon, & tout le terrain qui n'est pas couvert de rocher sec y est cultivé avec soin. Pendant la guerre de 1742 à 1748, les troupes de don Philippe occupoient presque toute la Savoie jusqu'à Lanebourg, mais elles n'entreprirent pas de passer le Mont-Cenis; on fait voir encore les canardières que les François avoient faites au petit Turin, & l'endroit où étoit leur redoute. Les gens du pays comptent 32 lieues de S. Michel à Turin, comme de S. Michel à Lyon ; il y en auroit bien moins en ligne droite, mais on est obligé de faire des détours continuels pour suivre les sinuosités des vallons & chercher les endroits les plus praticables. On passe très-souvent la rivière sur de petits ponts de bois, qui sont faits avec autant d'industrie que de simplicité.

A deux lieues de S. Michel, c'est-à-dire, à la moitié du chemin de S. Michel à Modane, on trouve la montagne de S. André, sur laquelle on est obligé de passer, parce que le vallon de l'Arc est trop étroit ; cette montée est rapide & difficile. La montagne est toute *schisteuse* ou talqueuse, c'est-à-dire, composée de pierres écailleuses de la nature de l'ardoise.

Après avoir passé cette montagne, on trouve les *Fourneaux*, hameau composé de quelques maisons où l'on exploite des mines de plomb & de cuivre,

qui contiennent même beaucoup d'argent, & qui sont dans une montagne peu éloignée de-là : il y a long-temps qu'on les exploite, & plusieurs compagnies s'y sont ruinées. Un morceau d'environ une livre de cette mine de Modane que j'avois rapporté, a été examiné par M. Cadet, l'un des chimistes de l'académie des sciences; il y a trouvé du plomb à raison de 31 livres & demie par quintal. Le grain de cette mine paroît annoncer qu'elle est riche en argent. Le filon tient à une couche d'une matière quartzeuze, pyriteuse, cuivreuse; si on pouvoit l'en séparer lors de l'exploitation, la mine en seroit une fois plus riche. Trois gros de ce plomb, mis dans la coupelle, ont donné un grain d'argent moins un douzième, ce qui est à raison de 6 onces 6 grains par quintal.

On commence ici à ne plus voir de vignes, ni de culture; le sol est trop élevé; les voitures même ne vont guères plus loin, surtout après le mois de Septembre.

MODANE est un gros village qui paroît pauvre; c'est la quatrième couchée des voituriers qui conduisent les voyageurs en six jours de Lyon à Turin. Le chemin de Modane à Lanebourg est montueux & difficile; on ne peut suivre la rivière qui se précipite par cascades au travers des rochers, & il faut monter & descendre sans cesse pendant l'espace de cinq heures. On ne voit que des rochers escarpés, des précipices, des eaux qui tombent avec fracas, de grandes forêts noires habitées par des ours & par des loups qui sont dangereux la nuit en hiver. On passe l'Arc à Solliers, vers l'endroit où M. Grosley croit qu'Annibal fut attaqué par les habitans des montagnes, dans sa cinquième marche depuis S. Jean de Maurienne, & où il passa une très-mauvaise nuit. On traverse ensuite la petite rivière de Termignon, & l'on arrive enfin à Lanebourg, dernier village de la Maurienne.

LANEBOURG, Lans-le-Bourg, ou Lansbourg, au pied du Mont-Cenis, à 4 lieues de Modane, est un village d'environ 200 maisons, situé sur l'Arc, à 6 lieues de sa source. On pourroit continuer à la remonter encore, mais on s'éloigneroit de Turin, & le passage des Alpes en deviendroit plus difficile. La source de l'Arc, au pied du Mont-Iseran, n'est éloignée que de trois lieues de celle de l'Isère, qui est dans un autre vallon au nord de la même montagne, & qui suit la Tarantaise, comme l'Arc suit le comté de Maurienne. Ces montagnes sont comme le point de partage d'où descendent les rivières, dont les unes vont former le Pô du côté de l'orient, les autres se décharger dans le Rhône du côté de l'occident.

Lanebourg est de tous les villages de cette route celui qui paroît le plus peuplé & le moins pauvre. Plus de cent personnes & environ cent mulets ou chevaux y sont occupés à porter sans cesse les voyageurs & les équipages jusqu'à la Novalèse, ou *Novalegge*, qui est de l'autre côté du Mont-Cenis, à 6 lieues ou environ de Lanebourg : les porteurs de la Novalèse passent pour être meilleurs que ceux de Lanebourg, du moins on dit dans le pays, *porteurs de la Novalèse, mulets de Lanebourg*.

Le passage du Mont-Cenis se peut faire avec des porteurs, ou avec des bidets, en cinq heures de temps & même moins; souvent on monte avec un bidet, & l'on descend avec des porteurs. Mais on peut fort bien aussi descendre sur les mulets, car ils ont le pied très-sûr. On assigne quatre porteurs à chaque personne d'une petite taille, six pour les tailles moyennes, huit pour les plus grosses tailles. Pour moi, qui ne pèse que 106 livres, je n'eus réellement que trois porteurs pour descendre: celui de devant, qui étoit le plus chargé, étoit relayé de temps à autre par le troisième.

Ces porteurs sont taxés à 3 livres chacun; mon-

noie de Piémont, qu'il faut augmenter d'un cinquième pour avoir l'évaluation en monnoie de France. Cette taxe eſt pour le cas où ils portent en montant & en deſcendant; mais du premier Novembre au premier Mai, c'eſt 3 livres 10 ſols: on ne paie que la moitié quand on ne les retient que pour deſcendre.

A l'égard des bidets, ils ſe paient 50 ſols depuis Lanebourg juſqu'à la Novalèſe, y compris l'homme qui doit les ramener, & 3 livres dans la ſeconde ſaiſon; les mulets de bât 3 liv. 10 ſols, & 4 livres dans la ſeconde ſaiſon. C'eſt ſur ces mulets que l'on charge les chaiſes & les caroſſes, en mettant la caiſſe ſur un mulet, les brancards ſur un autre & les roues ſur un troiſième. Quand la charge excède 14 rubi du Piémont (264 livres de France) on paie deux mulets. On y montre un règlement du mois d'Octobre 1773, qui contient tous ces détails & beaucoup d'autres, par exemple, pour le cas où l'on eſt obligé de quitter les voitures à S. Michel.

Les porteurs venus de la Novalèſe ne peuvent point reporter des voyageurs de Lanebourg, ils ſont obligés de s'en retourner à vide, à moins qu'ils ne compoſent avec ceux de Lanebourg, pour en acheter la permiſſion; ce règlement a été fait pour que les habitans de Lanebourg ne ſoient point expoſés à être fruſtrés de leur profit par l'adreſſe des Piémontois. Les voyageurs qui ne ſont pas inſtruits ſont expoſés à payer extrêmement cher, le paſſage du Mont-Cenis; mais ordinairement on en charge les voituriers que l'on prend à Lyon, en faiſant avec eux un marché par écrit, appelé *apoca*. Il eſt bien juſte cependant que ces pauvres habitans ſoient payés avec un peu de généroſité d'un travail auſſi pénible & auſſi humiliant pour l'humanité; ils ſont d'ailleurs chargés de la réparation & de l'amélioration de tout le chemin du Mont-Cenis; les

communautés de Lanebourg & de la Novalèſe ſe plaignoient beaucoup de ces corvées, d'autant plus que les neiges & les ravines rendent ces réparations très-fréquentes, & que l'on exige d'eux que les chemins ſoient rendus peu-à-peu & plus larges & plus commodes. Le ſeul dédommagement que l'état leur accorde, eſt l'exemption de la capitation; ils étoient autrefois exempts auſſi de la milice, mais ils ne le ſont plus actuellement.

On paſſe le Mont-Cenis dans tous les temps de l'année, car en hiver la neige eſt aſſez dure pour qu'on puiſſe y marcher comme ſur la terre; quelquefois cependant on fait ſéjourner les voyageurs cinq à ſix jours pour laiſſer paſſer le danger de la chûte des neiges, ou d'un vent trop impétueux. Mais il y a des temps, même au milieu de l'hiver, où l'air eſt ſi calme au haut du Mont-Cenis, qu'on y porteroit une bougie allumée ſans crainte de l'éteindre.

La montée eſt douce en ſortant de Lanebourg, mais elle devient bientôt extrêmement rude; on emploie une heure de temps pour aller au hameau des Ramaſſes; cependant l'on en deſcend en traineau lorſqu'il y a de la glace, dans 10 ou 20 minutes, cela s'appelle *ſe faire ramaſſer*; ce n'eſt guères que du côté de la Savoie que l'on *ramaſſe*, parce que du côté du Piémont le chemin eſt plus inégal.

Il arrive auſſi qu'on ramaſſe au Col-de-Tende, mais ſeulement du côté du Piémont. Les traineaux compoſés de quelques branches d'arbres, ſont fort ſimples; il ne s'y place ordinairement qu'un voyageur & le conducteur; mais ſuivant la grandeur du traineau, on y met juſqu'à trois ou quatre perſonnes, toujours dirigées par un ſeul homme, qui, au moyen des crampons de fer attachés à ſes ſouliers, arrête le traineau quand bon lui ſemble : il ſe renverſe alors ſur la perſonne qu'il conduit pour empêcher l'effet du choc qui pourroit le jetter en avant

avant & même renverser & culbuter le traineau. La neige durcie & brisée par la rapidité du traineau, s'élève quelquefois & s'élance contre le visage, ce qui, joint à la résistance de l'air condensé & froid, fait qu'on n'y tient guères dans ces instans sans fermer les yeux. Plusieurs personnes ont tellement été effrayées à la vue de ce spectacle, qu'elles n'ont jamais pu se résoudre à se faire ramasser ; mais, d'autres en font une partie de plaisir. M. Rolland raconte qu'un Anglois a passé huit jours à Lanebourg pour se faire ramasser deux ou trois fois par jour.

Un quart-d'heure après les Ramasses, on arrive à la plate-forme du Mont-Cenis, & l'on entre dans une plaine qui a une lieue & demie de longueur presque horisontalement & avec peu d'inégalité. Vers le milieu de cette plaine, on trouve la poste, & un peu plus loin l'hôpital des Pélerins, sur le bord d'un lac où l'on pêche des truites excellentes. Les voyageurs s'arrêtent volontiers chez M. le Recteur, & y sont très-bien reçus; on le dédommage honnêtement & comme on le juge à propos, des frais de cette réception. L'hôpital qui y est sert d'hospice aux pauvres passans pendant trois nuits. On y voit la chapelle des Transis, destinée à la sépulture de ceux qui meurent ou d'accident ou de froid; cela arrive quelquefois à de pauvres gens qui entreprennent le passage sur l'apparence d'un beau temps, & qui sont surpris par le froid, ou ensevelis sous les neiges qu'un tourbillon de vent (*tormenta*) précipite du sommet des montagnes. Mais les habitans connoissent les temps où il y a du danger, & il n'y périt que ceux qui négligent de prendre des conseils ou de les suivre.

Le lac du Mont-Cenis est formé par la réunion des eaux qui découlent des montagnes qui sont à la droite & à la gauche de cette plaine; & il a son écoulement du côté du Piémont en donnant naif-

ſance à la Ceniſe, ou *Ceniſella*, qui tombe dans la petite Doire ou *Dora Riparia*; celle-ci prend ſa ſource près du Mont-Genèvre & va d'Exiles juſqu'à Suze, où elle ſe joint à la grande Doire, *Dora baltea*, qui vient du petit Saint-Bernard dans la vallée d'Aoſt & va tomber dans le Pô.

La plate-forme du Mont-Cenis eſt la plaine la plus riante qu'on puiſſe trouver ſur des montagnes, à 1000 toiſes de hauteur au-deſſus du niveau de la mer. Vers le milieu du mois de Juin, elle eſt couverte de grandes renoncules, & d'une verdure épaiſſe où l'on conduit les troupeaux dès le jour de la St. Jean, quoiqu'il ne laiſſe pas d'y avoir encore alors un peu de neige dans les endroits abrités où le ſoleil ne donne pas. Les habitans de Lanebourg, à qui appartient tout le grand Mont-Cenis, ont de petites maiſons ſur ces rochers, & ils y envoient des pâtres qui ont ſoin des troupeaux juſqu'au temps des neiges, & tous les lundis on s'y raſſemble pour une eſpèce de foire, où il ſe vend beaucoup de beſtiaux.

Cette plaine eſt bordée latéralement par deux montagnes qui la ſurpaſſent encore de 500 toiſes en hauteur perpendiculaire; à droite le Mont-Bar, à gauche la roche Molon, dont cependant le ſommet le plus élevé eſt à trois lieues de-là. Du haut de ces montagnes on peut appercevoir la plaine du Piémont, & c'eſt de-là, ſuivant quelques auteurs, qu'Annibal fit voir à ſes ſoldats le beau pays qu'ils alloient conquérir; ce que Virgile a imité :

> *Italiam, Italiam primus conclamat Achates;*
> *Italiam magno ſocii clamore ſalutant.*
> Virg. III. 523.

Ces ſommets, voiſins du Mont-Cenis, ne ſont pas ſi élevés que le haut de la Roche-Molon, ou Melon, qu'on apperçoit à trois lieues de Lanebourg, au-deſſus de la Novalèſe; il y neige même au mois

de Juillet. Cependant un homme, dans un preſſant danger, promit à la Vierge de lui faire bâtir une chapelle au haut de cette roche, où l'on diroit la meſſe à ſon honneur tous les ans. Il accomplit ſon vœu : le 3 Août des prêtres graviſſent ce rocher & vont y dire l'office de la Vierge, & une meſſe pour laquelle il y a une fondation aſſez conſidérable. Comme la Roche-Melon eſt toujours couverte de neige, ainſi que toutes les hautes montagnes des Alpes, on appelle cette chapelle Notre-Dame des Neiges.

Les rochers du Mont-Cenis ſont preſque tous d'une matière talqueuſe, où l'on apperçoit les paillettes brillantes du *Mica* ; ils ne ſont point par couches régulières, & l'on n'apperçoit ni parties animales, ni débris de végétaux dans leur tiſſu ; cela s'accorde aſſez avec le ſyſtême ſuivant lequel les plus hautes montagnes doivent être formées principalement de talc & de granit. (*Mém. de l'Acad.* 1746 & 1747). Ce talc dégénère quelquefois en une eſpèce d'asbeſte crud, ou d'amiante verdâtre, dont les filamens ne ſont pas ſéparables, mais où l'on reconnoît la nature du lin foſſile & de la toile incombuſtible. Les marmotes habitent beaucoup ces montagnes ; on remarque en été leurs terriers, & enſuite lorſqu'il y a de la neige, & qu'elles dorment, on va les prendre pour avoir la peau & la graiſſe, qui eſt abondante à l'entrée de l'hiver.

On trouve ſur le Mont-Cenis un grand & beau papillon blanc, qui a des taches rondes, & que Linné a obſervé ſouvent ſur les montagnes de Suède ; c'eſt celui qu'il appelle *Papilio heliconius apollo*, Syſt. Nat. édit. 10, pag. 465, n°. 41. *Papilio hel. alis oblongis integerrimis albis, poſticis ocellis ſupra quatuor, ſubtus ſeptem, Faun. Suec.* 802. *iter gothicum* 230.

A l'extrêmité de la plaine, du côté du Piémont,

on trouve la *Grand-Croix*, espèce d'auberge où l'on peut encore s'arrêter ; c'est de-là que commence la descente rapide qui conduit à la Novalèse, en deux heures de temps, en suivant le vallon de la Cenise. J'ai ouï dire qu'on pouvoit même en trois heures remonter de la Novalèse à la plaine S. Nicolas à pied, & sans se presser.

Les voyageurs font une peinture effrayante des difficultés de cette route, des précipices dont elle est bordée, & des dangers qu'on y court ; j'en étois très-prévenu, mais je n'y ai rien apperçu de terrible ; le chemin est partout assez large pour que les précipices voisins ne fassent aucune espèce de danger ni même de frayeur ; les porteurs vous tiennent si près de terre que leur chûte même ne vous feroit pas changer de place, & vous en seriez quitte pour une secousse peu considérable ; mais ces gens-là ne tombent point ; ils ont le pied si sûr & connoissent si bien le chemin, qu'ils ne bronchent pas le moins du monde ; ils descendent dans des endroits qui sont escarpés en forme d'échelle ou de gradins (1), avec autant de facilité qu'on marche en pays plat ; & partout ailleurs ils vont avec une rapidité singulière ; la pente du terrain les aide pour courir, & deux porteurs, suivis d'un troisième qui les relayoit alternativement, m'ont porté de la Grand-Croix jusqu'à la Novalèse, en 2 heures, dont 20 minutes avoient été employées à se reposer à moitié chemin ; cependant la hauteur perpendiculaire, qui est d'une demi-lieue, suppose au moins trois lieues pour la longueur du chemin. La singularité de cette route m'a beaucoup plus occupé que

(1) Depuis mon voyage, on a beaucoup perfectionné le chemin à l'occasion des mariages de Madame, de Madame la comtesse d'Artois, & de Madame la princesse de Piémont, & l'on m'assure même qu'en 1775, il y eut des voyageurs qui passèrent en carrosse le Mont-Cenis.

ſes difficultés ; les porteurs accoutumés à converſer avec les étrangers, & à répondre à leurs queſtions, ſuffiroient pour déſennuyer un voyageur ; les miens me racontèrent ſurtout le paſſage de Madame l'Infante, qu'ils avoient portée avec une ſoixantaine des leurs, depuis Suze juſqu'au pont de Beauvoiſin en cinq jours : cette princeſſe s'amuſoit avec eux ; les régaloit, les faiſoit danſer, & leur faiſoit donner un écu par jour à chacun, tant pour l'aller que pour le retour ; ils parleront long-temps & avec regret de la perte de cette princeſſe.

En partant de la Grand-Croix, au bout d'un quart-d'heure on trouve les Echelles, & l'on deſcend dans la plaine S. Nicolas ; là on voit une belle caſcade à deux branches, formée par la Ceniſe (1) qui ſe précipite du haut du rocher, & forme enſuite dans la plaine un canal qui ſépare la Savoie du Piémont, & que l'on paſſe ſur un pont ; au-delà du pont, on ſe trouve en Italie.

Près de-là eſt un paſſage étroit où l'on creuſoit un chemin ſous le rocher en 1777, pour préſerver des lavanges.

Une demi-heure après S. Nicolas, on arrive à *Ferrieres*, village compoſé d'une vingtaine de petites maiſons, entre deux rochers eſcarpés, & ſur le bord de la Ceniſe : c'eſt peut-être le village le plus triſte de la route ; on n'y voit que des cimes de montagnes, des précipices & un torrent qui ſerpente & roule à grand bruit des cailloux au travers d'une vallée ſtérile & reſſerrée de tous côtés.

On ne finit de deſcendre que quand on eſt à la NOVALÈSE ou *Novalegge*, village du Piémont, compoſé d'environ 150 maiſons, à deux lieues de

(1) La nature talqueuſe de ces rochers leur donne un brillant qui a fait croire à M. l'abbé Richard qu'il y avoit du cuivre, du plomb & de l'étain. *Deſcription hiſtorique & critique de l'Italie, tom. I, page 23.*

Suze & à treize lieues de Turin. Là on remonte les voitures qui étoient démontées, & l'on entre pour ainsi dire, dans la plaine de Lombardie.

Quoique le Mont-Cenis soit presque le seul endroit où l'on ait coutume de traverser les montagnes, il y a d'autres endroits où l'on peut passer. On pourroit pratiquer des chemins en bien d'autres endroits, en profitant des vallons & des montagnes les moins escarpées. Quand on est au haut du Mont-Tourné, on voit une montagne assez haute par laquelle le roi de Sardaigne se fit porter en chaise dans le temps de la guerre de 1745, pour joindre ses troupes dans la Savoie, & pour éviter les Espagnols que commandoit don Philippe.

Nous avons parlé ailleurs de plusieurs passages connus, & nous parlerons ailleurs du *Col-de-Tende*, du côté de Nice, dont le passage est plus facile en été. Suivant M. Rolland, il y a moins d'horreurs, le passage est moins agreste; mais comme il est moins fréquenté, on n'y trouve pas en hiver les secours qu'on a au Mont-Cenis; & les lavanges y sont plus dangereuses. Au Mont-Cenis, on est servi exactement, on trouve à tous les postes des gens qui en font leur état, les directeurs sont attentifs & honnêtes, on n'a point à disputer; les effets sont en sureté, c'est l'avantage d'une route très-passagère.

On y rencontre toujours des muletiers, qui vont de Chambéri à Suze, qui portent des draps, des étoffes de soie, du bled & de l'avoine pour la montagne; ils rapportent des soies, des huiles, du riz & du sel de la Sardaigne, qui a déjà passé le Col-de-Tende. (M. R.)

Cette chaîne de montagnes, depuis la source du Pô, qui est dix lieues plus au midi, jusqu'au petit S. Bernard, à quinze lieues plus au nord, fournit une immense quantité d'eau par le moyen d'un grand nombre de rivières, qui toutes vont finir

dans le Pô pour être portées à la mer Adriatique : la *Sezia* qui passe à Verceil, vient de plus haut ; elle prend sa source dans le Valais, en un endroit où l'on dit qu'il a des mines d'or, au pied du grand S. Bernard. *Voyez* la grande carte de Borgogno, faite en 1680, qui comprend tous les états de Victor Amédée II, en plusieurs feuilles.

CHAPITRE II.

De la hauteur des Montagnes.

La hauteur des montagnes que l'on voit dans cette partie des Alpes, est un sujet d'observation qui a déjà occupé plusieurs physiciens : voici un abrégé de ce qui s'est fait à ce sujet.

Pour avoir un terme de comparaison, il faut observer qu'il n'y a point en Europe de montagnes aussi élevées que celles de la Cordelière du Pérou. M. de la Condamine a trouvé que le sommet de Chimboraço avoit 3220 toises de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer (*mesure des trois premiers degrés*, *page* 56) ; c'est presque une lieue & demie, & plus de quatre milles de Rome ; car nos lieues de 25 au degré sont de 2283 toises, & valent trois milles de Rome ; le mille moderne de Rome est de 764 toises.

Le Canigou, qui est la plus haute montagne des Pyrénées, au midi de la France, n'a que 1440 toises (*Mémoires de l'Académie* 1701) : le baromètre y étoit à 20 pouces 2 lignes $\frac{3}{4}$ en 1740, suivant M. le Monnier le médecin, (*Mérid. vérifiée*, p. 224.)

La partie la plus élevée du Mont-Cenis, qui est environ de 500 toises plus haute que l'hôpital où l'on passe, à 1490 toises perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer, suivant M. de la Condamine

(*Mém. de l'Acad.* 1757, p. 407) : car il obſerva la hauteur du baromètre de 19 pouces 10 lignes ¾ le 4 Juillet 1756 à midi ; c'étoit une ligne ¼ de moins qu'à Quito, dont la hauteur a été meſurée de 1460 toiſes, où la hauteur moyenne du baromètre étoit de 20 pouces & un quart de ligne.

A l'égard de la plaine que l'on traverſe ſur le Mont-Cenis, M. de la Condamine y trouva la hauteur du baromètre de 22 pouces & une demi-ligne, à l'hôpital des Pélerins, ce qui donnoit la hauteur d'environ 1000 toiſes ; M. Shuckburgh trouve 979 toiſes (*Tranſactions phil. de* 1777).

Le Mont-Maudit, qu'on appelle auſſi le *Mont-Blanc*, eſt la plus haute montagne d'Europe ; elle eſt ſituée dans la Province de Faucigny en Savoie, 15 lieues au nord du Mont-Cenis, à 35778 toiſes de Genève, ſur une ligne qui fait un angle de 53 degrés 30 minutes avec le méridien ; ſa hauteur eſt de 2391 toiſes au-deſſus de la mer ſuivant M. de Luc, *Recherches ſur les modifications de l'athmoſphère*, tome II, p. 230, & de 2449, ſuivant le mémoire de M. Shuckburgh ; auſſi le voit-on de Dijon & de Langres, à 60 lieues de diſtance.

Le Mont-Roſa, ſuivant le P. Beccaria, a 2349 toiſes ; c'eſt la ſeconde ſommité des Alpes ; j'en parlerai à la fin du Chapitre XV.

Le mont S. Bernard paſſe pour une des plus hautes montagnes des Alpes ; mais il y a quelque difficulté ſur la dénomination : au nord-eſt du couvent S. Bernard, à une lieue & demie de diſtance, il y a une ſommité très-élevée, & l'une des plus hautes des Alpes ; elle ſe nomme le *Mont-Velat* ou Velan ; elle eſt en forme de cône irrégulier, entièrement couverte de neige, & reſſemble un peu à celle du Mont-Blanc. C'eſt probablement ce qu'on appelle dans quelques provinces le *grand S. Bernard* ; mais dans le pays même S. Bernard eſt plutôt le nom d'une vallée ou d'un paſſage entre les montagnes

que celui d'un fommet particulier propre à être reconnu de loin. Auffi M. Marc Pictet, habile phyficien de Genève, qui a le plus difcuté cette matière, a eu beaucoup de peine à déterminer fa pofition par des obfervations directes, & n'a encore obtenu qu'un à-peu-près. Il m'écrit que le couvent de S. Bernard doit être environ à 10800 toifes du Mont-Blanc, fur une ligne déclinant de 12 degrés de l'eft du Mont-Blanc vers le nord.

Le couvent ou l'hofpice du Mont S. Bernard fut fondé par S. Bernard de Menthon, pour le foulagement des voyageurs; il y a douze religieux qui tirent leurs fubfiftances du Valais & du pays d'Aoft; comme ils font placés à 1300 toifes de hauteur, ils font fermés par les neiges pendant huit mois de l'année. Un voyageur avoit dit dans le Journal de Paris du 7 Décembre 1781, qu'il y paffoit 30 mille perfonnes par année, cela étoit incroyable : auffi dans le Journal du 13 Janvier 1782, un autre voyageur a réduit ce nombre à 150, ou 200; mais tous les deux fe louent également de l'hofpitalité des religieux.

M. Needham a été un des premiers qui ait fait des obfervations fur les hauteurs de ces montagnes: il étoit au mois d'Août 1751 dans la Savoie avec milord Rocheford, envoyé d'Angleterre à la cour de Turin, qui s'intéreffoit à toutes fortes d'obfervations; ils allèrent enfemble fur les plus hautes montagnes de la province d'Aoufte ou d'Aoft avec deux baromètres portatifs; ils y obfervèrent la hauteur du mercure, & M. Needham en a conclu les hauteurs de la table fuivante: fon mémoire a été imprimé féparément, & inféré enfuite dans le Journal littéraire de Berne; on y trouve la defcription d'un baromètre portatif de l'invention de M. Paffement, qui eft très-fenfible, comme le baromètre de Huygens, & qui, par le moyen des inflexions d'un tube qui ferpente entre les deux colonnes

de mercure, ne peut ſe déranger dans le tranſport.
Les hauteurs calculées dans la dernière colonne peuvent être de la dernière préciſion, parce qu'il faudroit ſavoir à quel degré étoit le thermomètre en haut & en bas; mais on ne connoiſſoit pas alors l'influence de la chaleur ſur le baromètre : c'eſt M. de Luc qui nous l'a fait connoître; mais en ſuppoſant le thermomètre à 10 degrés, ſa méthode donne 11 toiſes ſeulement de plus que ne trouvoit M. Needham pour la hauteur du Mont-Tourné, c'eſt-à-dire, 1694 toiſes.

HAUTEURS DES MONTAGNES

Observées par le moyen du baromètre au mois d'Août 1751.

Stations où les hauteurs ont été observées.	*Hauteur du mercure en lignes.*	*Hauteurs calculées par la méthode de M. Bouguer, & prises du niveau de la mer.*
	LIGNES.	TOISES.
Au bord de la mer. . .	336.	0.
Turin.	328.	101.
Ivrée.	320.	204.
La ville d'Aoufte.	312.	311.
Ameville, trois lieues au nord-oueft d'Aoufte.	308.	365.
S. Remy, trois lieues d'Aoufte.	276.	825.
Couvent du grand Saint-Bernard.	250.	1241.
Rocher au fud-oueft du couvent.	248.	1274.
Mont Serené, entre Saint-Remi & Cor-Mayeur.	248.	1283.
A Cor-Mayeur.	289.	627.
La moitié du chemin de l'Allée blanche.	279.	780.
Au fommet de l'Allée blanche, au pied de la Croix, entre Cor-Mayeur & Glacières.	249.	1249.
Ville de Glacières, au pied du Mont-Maudit.	270.	910.
Bourg Saint-Maurice.	291.	603.
Mine de Pefey.	262.	1044.
Mont-Tourné entre le Mont-Cenis & le petit S. Bernard.	225.	1683.

Ces hauteurs ont été calculées sur la règle de M. Bouguer, (*Figure de la terre*, page XXXIX. *Mém. de l'Académie* pour 1753, page 519). Suivant cette règle, on prend la différence des logarithmes des hauteurs du baromètre en lignes, en supposant ces logarithmes de cinq chiffres seulement, y compris la caractéristique; on ôte de cette différence une trentième partie, & l'on a la différence des hauteurs en toises. Or, Pitchincha est à 2434 toises, & la hauteur du baromètre y est de 15 pouces 11 lignes; ainsi l'on peut trouver facilement combien les autres montagnes sont moins élevées que Pitchincha.

Si l'on suppose la hauteur du mercure au niveau de la mer de 28 pouces, on peut trouver par la même règle la hanteur des montagnes par rapport à la mer; mais les divers degrés de chaleur rendent cette règle très-défectueuse à de grandes hauteurs, comme M. Bouguer en convient lui-même dans son mémoire, & M. de Luc l'a démontré dans son ouvrage. Cet habile physicien a trouvé, par une multitude d'expériences, que la différence des logarithmes des hauteurs du baromètre donne la différence de hauteur en toises quand le degré de chaleur est de 16 degrés & trois-quarts sur le thermomètre de M. de Réaumur: dans les autres températures, il faut ôter de la hauteur trouvée une toise sur 215 pour chaque degré du thermomètre au-dessous de 16 & trois-quarts, ou les ajouter s'il fait plus chaud.

Pour trouver par cette règle la hauteur des montagnes, on peut suppléer aux logarithmes, en divisant 26094 pieds par le nombre de lignes que donne la hauteur du baromètre, le quotient est la différence de hauteur en pieds, pour une ligne de différence sur le baromètre. C'est le nombre 25275 qu'il faudroit prendre si le thermomètre n'étoit qu'à 10 degrés: un degré de refroidissement fait

diminuer ce nombre de 121 pieds. V. *M. de Luc.*

M. le chevalier Shuckburgh ayant porté ensuite en 1775 un excellent baromètre en Italie, s'en est servi pour déterminer les hauteurs de toutes les stations qu'il a faites ; elles sont dans un très-bon mémoire inséré dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, année 1777 ; sa règle pour calculer les hauteurs est un peu différente de celle de M. de Luc.

	Toises.
Le lac de Genève au-dessus du niveau de la mer méditerranée,	192
Chamouni, ou Chammugny, au pied du Mont-Blanc, 5140 toises au nord, dans la grande chambre de l'auberge,	526
La Dole, sommet du Mont-Jura, mesuré géométriquement,	863
Le glacier du Buet, mesuré géométriquement,	1583
Le Mont-Viso, *idem.*	1563
Le pont de Beauvoisin,	110
Chambéri, S. Jean-Baptiste, au premier étage,	137
Montmélian, 20 pieds au-dessus de la rivière,	127
Aiguebelle, à l'auberge, au premier étage,	162
La Chambre, *idem.*	140
S. Michel, *idem.*	366
Modane, *idem.*	539
Lanebourg, au pied du Mont-Cenis, *idem.*	689
Le Mont Cenis, à la poste,	979
La Novalèse, à l'auberge, au premier étage,	428
Turin, à l'hôtel d'Angleterre, au second étage,	147
Siene, aux trois Rois, second étage,	167
Radicofani, à la poste, au premier étage,	386
Au sommet de la tour de l'ancien château,	478
Viterbe, aux trois Rois, premier étage,	167
Le Mont-Soracte, 20 minutes & demie au nord de Rome,	355
Mont-Velino, 46 minutes au nord-ouest de Rome,	1313
La bouche du Mont-Vésuve,	615

La base du cône du Vésuve, 316
Le Mont-Etna, en Sicile, par les observations de M. de Saussure, 1713

ON voit dans ces montagnes du Piémont les angles saillans & les angles rentrans qui se correspondent, comme M. de Buffon, dans son histoire naturelle, & M. Bourguet, dans ses lettres philosophiques, l'ont fait observer. Plus bas on trouve les coquilles & autres productions marines qui indiquent aux physiciens que ces montagnes ont été couvertes par la mer, comme on le croit assez généralement aujourd'hui (1).

En descendant du Mont-Cenis, on entre dans la vaste plaine de Lombardie, qui a 90 lieues de longueur jusqu'à la mer Adriatique (2). On trouve aussitôt un changement subit de climat, de langage (3), de caractère, de mœurs, de productions naturelles & d'animaux : le jour où l'on passe le Mont-Cenis, il semble que l'on arrive dans un monde nouveau.

> . . . . *Saturnia tellus,*
> *Magna virum : tibi res antiquæ laudis & artis.*
> *Ingredior.* Georg. II. 173.

---

(1) Je pourrois ajouter, comme on le croyoit autrefois : en effet, M. Bartoli, dans ses *Réflexions impartiales sur le progrès des sciences*, rappelle un passage d'Aristote à ce sujet : *Quæ sunt circa continentem permutantur, & quæ circa mare, & non semper hæc quidem terra, hæc autem mare perseverant omni tempore; sed fit mare quidem ubi arida; ubi autem nunc mare, hic iterum terra secundum quemdam tamen ordinem putare oportet hoc fieri & circuitum, &c.*

(2) Cela ne veut pas dire, qu'on y soit toujours en pays plat, comme semble me le reprocher l'auteur du Journal d'un voyage fait à Rome, en 1773.

(3) On parle très-bien françois en Savoie, même parmi le peuple, peut-être plus correctement que dans les provinces de France.

CHAPITRE III.

Des lucioles, ou insectes lumineux.

LE premier ſpectacle qui m'annonça ce changement de climat, fut celui des mouches lumineuſes appelées lucioles, *lucciole;* c'étoit le 15 Juin 1765 dans une belle nuit; l'air étoit parſemé de ces petits animaux phoſphoriques inconnus en-deçà des Alpes; on les voyoit étinceler par millions; les prés, les arbres, l'air & la terre étoient ornés de ces lumières, plus vives & bien plus multipliées que celles des vers luiſans que nous avons en France.

Notre ver luiſant, *lampyris noctiluca*, eſt une eſpèce de chenille qui rampe & n'a point d'aîles, quoique ſon mâle en ait; les lucioles au contraire volent & portent leur lumière dans les airs; elles ont quatre lignes de long; le corps ou les étuis de leurs aîles ſont d'une couleur noirâtre; le corcelet, ou le deſſus des épaules, eſt rougeâtre; le deſſous du corps eſt jaune: aucun naturaliſte n'a obſervé leur métamorphoſe, ainſi nous ne ſavons pas comment eſt fait le ver qui les produit, ou ſi c'eſt le mâle qui donne de la lumière. Dans notre ver luiſant, il n'y a que la femelle qui ſoit phoſphorique; le mâle vole mais ne luit point, ou très-peu. Les lucioles ont des intermittences ou accès de lumière; elles brillent plus ou moins, & quand elles le veulent, ou peut-être quand elles s'agitent & que leurs muſcles ſont en contraction. On peut les prendre & les enfermer ſans qu'elles perdent leur lumière. Les alkalis raniment cette lumière, & les acides l'éteignent, ſuivant l'obſervation de M. Fougeroux.

Il n'y a que la partie postérieure ou les derniers anneaux qui répandent de la lumière; la partie phosphorique n'a pas une ligne de large, & cependant un seul de ces insectes suffit quelquefois pour appercevoir l'heure sur une montre dans la plus obscure nuit; avec cinq à six on pourroit lire des caractères un peu gros. Mais quelle différence entre ces insectes & la mouche *porte-lanterne* d'Amérique, dont la tête a un réservoir de lumière si gros qu'une seule mouche est plus que suffisante pour lire toute sorte d'écriture, & pour se conduire par-tout durant la nuit.

J'ai été surpris de trouver qu'Aldrovande & Valisnieri, auteurs Italiens, qui ont écrit sur les insectes, n'avoient pas parlé des lucioles, qui sont les insectes les plus singuliers & les plus communs tout à la fois; j'ai été plus étonné encore de voir qu'il n'en est pas fait mention dans le troisième volume des Mémoires de l'académie de Turin, où M. Allioni a donné un mémoire intitulé: *Manipulus insectorum Taurinensium*, qu'il a fait conjointement avec M. Othon Fréderic Muller, naturaliste Danois, qui venoit de voyager en Piémont (*Misc. Taurin.* T. 3.). Ils y ont parlé cependant de plusieurs insectes qui se trouvent en France, mais qu'ils ont jugés nouveaux, parce qu'il n'en étoit pas parlé dans Linné, tels que *Cimex italicus*, *Sphynx virginea*, *Sphynx variegata*, *Cerambix sartor*, *Leptura marginata*, *&c.* Ne trouvant donc point les lucioles dans les auteurs qui devoient le plus naturellement en parler, je les ai cherchées dans les ouvrages des étrangers; il semble que Linné a prétendu les décrire, (quoiqu'il n'y parle point de la lumière, & qu'il y ait quelques traits que je n'ai pas apperçus en examinant les lucioles); c'est dans la dixième édition de son *Systema naturæ*, qui a paru en 1758, tome I, p. 401; il met cet insecte dans le genre des cantharides, aussi-bien que

que le ver luiſant de la France, & ſix autres eſpèces d'inſectes phoſphoriques; il l'appelle *Cantharis italica*, n°. 9, & la phraſe par laquelle il caractériſe cette eſpèce, eſt celle-ci : *cantharis elytris fuſcis, thorace rufo, medio nigro*; c'eſt-à-dire, cantharide qui a les étuis des aîles bruns, le corcelet roux ou fauve, le milieu noir. Il y ajoute enſuite cette petite deſcription : *Minor reliquis; fuſco ſunt elytra, caput, antennæ, abdomen; exceptis duobus ultimis ſegmentis flavis; Thorax rufus, medio macula nigra; pectus & pedes lutei. Femina nigra, ſingulo ſegmento ſupra ad angulum marginalem macula teſtacea*, couleur d'écaille, *in ſegmentis tribus primis majoribus.*

A l'égard du caractère générique des cantharides, à raiſon duquel notre luciole eſt placée dans ce genre, voici ſes caractères ſuivant Linné.

Antennæ ſetaceæ, elytra flexilia, Thorax planiuſculus, abdominis latera plicato papilloſa : c'eſt-à-dire, les antennes comme des fils, les étuis moux & flexibles, le corcelet preſque plat, & les côtés du ventre pliés en papilles. Les antennes ſont deux eſpèces de cornes ou de barbes que les inſectes ont preſque tous à la tête, qui ſont tantôt terminées en maſſues, *clavatæ*, tantôt ſemblables à des barbes de plumes, *pectinatæ*, quelquefois formées par un grand nombre d'articulations très-marquées & qui vont en diminuant ſenſiblement, *moniliformes*, mais plus ſouvent ſemblables à du fil tors, ou dont les articulations ſont peu marquées & qui ſont d'un bout à l'autre à-peu-près de même groſſeur; ce ſont celles qu'on appelle *filiformes* ou ſétacées, & telles ſont les antennes des lucioles.

M. Geoffroy, docteur en médecine de la faculté de Paris, dans ſon hiſtoire abrégée des inſectes qui ſe trouvent aux environs de Paris, 1762, 2 vol. in-4°., a fait un genre particulier du *lampyris* ou

ver luiſant; c'eſt-à-dire, qu'il l'a ſéparé des cantharides; ſon caractère générique pour le *lampyris* eſt celui-ci, *Antennæ filiformes, caput clypeo thoracis marginato tectum, abdominis latera publicato papilloſa;* les antennes filiformes, la tête cachée par un large rebord du corcelet, les côtés du ventre pliés en papilles, tome I, p. 165: ce genre renferme trois eſpèces, dont une eſt le ver-luiſant de la France, *lampyris fæmina aptera*, c'eſt-à-dire, dont la femelle n'a point d'aîles, p. 166, & que Linné appelle *cantharis oblonga nigra thorace teſtaceo, margine laterali nigro.* Notre ver-luiſant mâle a en effet le corcelet plus large, plus bordé que celui d'Italie; il eſt tout gris, & il ne donne preſque aucune trace de lumière : voici ſous quelle forme on pourroit rapporter la luciole au même genre, *lampyris nigra, thorace pedibuſque ferrugineis, ano flavo.* Ces caractères la diſtinguent très-bien de toutes les eſpèces du même genre.

En parlant de l'hiſtoire naturelle de l'Italie, je ne puis me diſpenſer de citer la belle collection de M. Mauduit, docteur en médecine de la faculté de Paris, qui eſt enrichie ſpécialement d'un grand nombre de curioſités qu'il a rapportées d'Italie; celle de M. de Sauſſure, à Genève, eſt auſſi très-conſidérable; cet habile phyſicien eſt connu par ſes ouvrages, & ſon cabinet eſt un des plus précieux qu'on puiſſe voir.

CHAPITRE IV.

Du Piémont.

SUZE, en italien *Suſa*, eſt une petite ville fortifiée, à dix ou onze lieues de Turin, ſituée dans une gorge dont elle défend l'entrée; ce défilé

s'appelle le *Pas-de-Suze* : il eſt en effet le dernier pas qu'on ait à faire pour entrer dans le Piémont. On l'a appelé la clef de l'Italie, la porte de la guerre. Il eſt gardé par la *Brunette*, citadelle environnée de huit baſtions, l'une des plus fortes qu'il y ait, par ſa ſituation, & par le grand nombre de mines & d'autres ouvrages qui ſont taillés dans la montagne même. Son nom vient peut-être de la pierre brune avec laquelle on l'a bâtie. Cette pierre eſt feuilletée & remplie de veines quartzeuſes. On garde la citadelle avec grand ſoin, & la conſigne des ſentinelles eſt de ne pas laiſſer même promener les étrangers ou les curieux autour de la place. C'eſt par le Pas-de-Suze qu'on a dit qu'Hercule étoit entré dans les Gaules 1300 ans avant J. C. L'empereur Auguſte y paſſa 17 ans avant J. C., lorſqu'il vint en Dauphiné par le Mont-Genèvre, qui eſt vers Briançon, dix lieues au midi du Mont-Cenis.

La vallée ſerpente beaucoup & ſe reſſerre de temps à autres; elle eſt très-productive en grains, vins, fourrages, chanvres, fruits, quoique les torrens y faſſent des ravages fréquens; la fonte des neiges y forme des caſcades ſouvent très-hautes. La récolte des grains ne s'y fait qu'en Septembre.

La ville de Suze s'appeloit autrefois *Segufio*, *Segufium*, ou *Secufia;* le pays étoit habité par les Séguſiens, dont il eſt parlé dans Pline, livre 3, chap. 20. Il y a ſur ce ſujet pluſieurs inſcriptions dont quelques-unes même ont été envoyées par M. Maffei à l'univerſité de Turin. Cette ville fut formée, ſuivant quelques auteurs, dans le temps qu'Auguſte fit faire un chemin pour entrer dans les Gaules; mais Ammien Marcellin dit, que des murs de cette ville on voyoit le tombeau du roi Cottius, qui y avoit réſidé, ce qui lui donneroit une plus haute ancienneté. Cette ville fut ruinée

ſous l'empereur Conſtantin, rétablie enſuite par les marquis de Suze qui en devinrent maîtres l'an 1091, & en firent la capitale du Piémont. Elle fut ruinée encore par l'empereur Fréderic Barberouſſe, ainſi que beaucoup d'autres villes qui lui avoient été contraires. Ce prince avoit failli d'être aſſaſſiné à Suze en 1166 par la trahiſon des habitans, & n'avoit échappé à ce danger qu'en ſe déguiſant & faiſant mettre dans ſon lit un eſclave, qu'on n'oſa tuer, pour ne pas décéler inutilement le projet formé contre l'empereur : outré de cette perfidie, il revint bientôt en force dans l'Italie, & ruina la ville de Suze de fond en comble. (*Muratori*, *Scriptores rerum Italicarum*, T. V. p. 879). On tient à Suze une foire conſidérable le jour de S. Matthieu; on y vient de France & d'Italie, ſurtout pour le bétail.

L'arc de triomphe de Suze eſt le premier que l'on rencontre en Italie; il eſt même le ſeul qu'il y ait dans toute la Lombardie; car Turin, Milan, Pavie, Plaiſance, Modène, Mantoue, & toutes les autres villes anciennes qu'on trouve dans cette vaſte plaine, n'ont conſervé que peu de veſtiges d'antiquité, du moins en comparaiſon du reſte de l'Italie.

Cet arc-de-triomphe eſt renfermé dans les jardins du château, il eſt formé de gros blocs de marbre, mais un peu dégradé; il conſiſte en un ſeul arc décoré de deux colonnes corinthiennes cannelées, qui ſupportent un entablement; dans la friſe on a repréſenté une marche de ſacrifice. Sa proportion générale n'eſt pas mauvaiſe, mais l'architecture eſt d'un ſtyle maigre, & la ſculpture médiocre. A l'égard de l'inſcription, on ne peut pas la lire; celle que M. Richard rapporte d'après la géographie de Raphaël de Volterre, eſt tirée de Pline. L. III, c. 20, & n'eſt point celle de l'arc de triomphe de Suze, mais une

inſcription à l'honneur de Tibère, qui étoit placée dans un autre endroit des Alpes; elle eſt auſſi dans le grand ouvrage de Gruter, intitulé : *Jani Gruteri Corpus Inſcriptionum ex recenſione & cum annotationibus Joannis Georgii Grævii; Amſtælodami*, 1707, 4 vol. *in-fol.* tom. I, pag. 226. On eſt obligé de conſulter ſouvent cette grande collection quand on voyage en Italie, & qu'on eſt curieux d'inſcriptions : celle dont nous parlons ſe rapporte à l'année 8 avant J. C., lorſque Tibère n'étant point encore empereur ſoumit le reſte des habitans des Alpes, & des Germains, qui avoient fait quelques mouvemens. C'eſt ce qui occaſionna l'inſcription qu'on a donnée pour être celle de Suze.

Mais le marquis Maffei eſt le premier qui ſoit parvenu à déchiffrer celle-ci, & il la publia dans ſon *Hiſtoria Diplomatica*, qui parut à Mantoue en 1727, & dans une lettre à Albert Fabricius (1). On la trouve auſſi dans Muratori (2), avec une grande figure de cet arc de triomphe; elle eſt dans le *nouveau théâtre de Piémont & de Savoie*, imprimé à Amſterdam en 1725, en deux volumes, *in-folio*, où elle accompagne une ample deſcription de l'arc de triomphe de Suze, avec figures. Enfin il en a paru à Turin une deſcription nouvelle, par M. Maſſaſa, qui eſt très-ſavante & très-complète. Voici donc cette inſcription qu'il faut regarder comme étant véritablement celle de Suze.

Imp. *Cæſari Auguſto Divi F. Pontifici Maximo Tribunicia Poteſtate XV. Imp. XIII. M. Julius Reſtis Donni F. Cottius Præfectus civitatum quæ ſubſcriptæ ſunt, Segoviorum, Seguſinorum, Belacorum, Catu-*

(1) Cette lettre eſt inſérée dans l'ouvrage intitulé : *Galliæ Antiquitates quædam ſelectæ. Pariſiis*, 1733, *in-4to.*
(2) *Novus Theſaurus Inſcriptionum*, Tom. I. Differt. 2, col. 74, & Tom. II, page 1095, Table II.

rigum, *Medullorum*, *Tebaviorum*, *Adanatium*, *Savincatium*, *Egdiniorum*, *Veaminiorum*, *Venisamorum*, *Iriorum*, *Esubianorum*, *Ovadiavium*, & *civitates quæ sub eo præfecto fuerunt.*

La plupart des peuples dont il est parlé dans cette inscription, sont absolument inconnus aux antiquaires. M. Maffëi, & ensuite MM. Ricolvi & Rivautella qui parcoururent en 1744 les Alpes Piémontoises pour découvrir les monumens d'antiquité, les ruines, les inscriptions, les médailles, espérèrent d'en découvrir quelques traces; mais ces deux savans sont morts l'un & l'autre sans avoir donné, que je sache, à cet égard les lumières qu'ils avoient fait espérer, dans leur mémoire sur *Industria*, dont nous parlerons plus bas. Au reste, il y a un excellent ouvrage de M. l'avocat *Durandi*, sur la géographie ancienne du Piémont, auquel on peut avoir recours.

L'ouvrage que j'ai cité, sous le titre de *Nouveau Théâtre de Piémont & de Savoie*, contient la description & les plans de toutes les villes & forteresses du pays; mais il faut se tenir en garde contre les éloges qu'on y trouve; on y rencontre même, comme des choses existantes, des rues & autres embellissemens qui n'ont jamais été qu'en projet; du reste, cet ouvrage est très-instructif pour quelqu'un qui veut connoître à fond le Piémont; mais un voyageur ne porte pas ordinairement ses vues si loin.

En allant de Suze à Turin, on passe par le village de Boussolin. Près de-là est la montagne de Faussemagne, d'où se tire un beau marbre qu'on appelle verd du Suze.

J'ai appris en Savoie que les Génois achetoient en Piémont les blocs de marbre *verd-antique*, dont ils faisoient un assez gros commerce dans le reste de l'Europe; mais le roi de Sardaigne, qui a découvert le fait, s'est emparé des carrières; il en a

fait extraire beaucoup, & pour lui conſerver ſa valeur, il a fait fermer la carrière, & défendu d'en donner même des échantillons; mais il y a beaucoup de beaux marbres en Piémont. Notre marbre de Languedoc, aſſez commun à Paris, eſt auſſi eſtimé en Italie, & l'on continueroit de l'employer à Paris, ſi depuis le commencement du ſiècle la Flandre n'avoit fourni à meilleur marché beaucoup de marbres communs.

On laiſſe ſur la gauche S. Ioire, vieux château démantelé, dont il ne reſte plus que quelques tours carrées.

Le débordement du Grave, qui paſſe près delà, & les pluies exceſſives qu'il y avoit eu pendant l'automne, avoient tellement inondé les chemins dont nous parlons, que M. l'abbé Gougenot faillit à y périr le 19 Octobre 1755. J'en fais ici l'obſervation, pour avertir les voyageurs du danger qu'il y a d'attendre trop tard en automne pour voyager dans les montagnes.

J'ai ouï dire qu'à trois lieues de Suze, on voyoit une *figure de Roland*, héros François, ſi célèbre en Italie par les beaux vers de l'Arioſte, & que l'on y montroit une pierre énorme qu'il fendit d'un coup de ſabre, ſuivant la tradition du pays. M. R. dit qu'il n'a pu en avoir connoiſſance.

A cinq lieues de Suze, on trouve le village de S. Ambroiſe, qui eſt grand & aſſez bien bâti, au pied d'une haute montagne ſur laquelle eſt l'abbaye de S. Michel, la plus ancienne & la plus riche du Piémont: c'étoit autrefois un des quatre chefs d'ordre de S. Bénoît; elle fut miſe en commande en 1391; Guillaume de Chelan, évêque de Lauſanne & grand chancelier de Savoie, en fut le premier abbé; le cardinal Cavalchini l'étoit en 1765. Il n'en reſte plus que l'égliſe & quelques appartemens habitables. L'eſcalier qui conduit à l'égliſe eſt creuſé dans le roc, & il eſt ſingulier. Cette égliſe

eſt deſſervie par un ſacriſtain, prêtre, & par un chanoine député par le chapitre de Giavenna, & qui eſt réputé préſent au cœur. Les environs de l'abbaye forment une campagne agréable, où l'air eſt fort ſain, & des ſeigneurs voiſins y vont quelquefois en *villégiature*, c'eſt-à-dire, pour y prendre l'air de la campagne.

En entrant en Italie, on commence à voir les images, les chapelles, les couvens ſe multiplier ſenſiblement; cependant on ne compte que 390 couvens dans les états du roi de Sardaigne, & leurs revenus ſont eſtimés deux millions deux cent mille livres de France.

RIVOLI, *Ripula*, à plus de deux lieues de Turin, eſt une petite ville très-agréable & très-bien bâtie, à l'extrêmité de laquelle eſt un château ou maiſon de plaiſance des ducs de Savoie. Ce château eſt bâti en briques, à trois étages, avec onze croiſées de face; il n'a pas l'air conſidérable. C'étoit ci-devant un rendez-vous de chaſſe, mais depuis long-temps le roi n'y va plus. Le duc Charles-Emmanuel I, ſur-nommé *le Grand*, qui y étoit né le 12 Janvier 1562, fit rebâtir & embellir ce château: le roi Victor-Amédée y fut détenu quelques mois en 1731, après avoir abdiqué la couronne en faveur du feu roi, mort en 1773; il fut enſuite transféré à Montcalier.

Il y a dans ces campagnes beaucoup de vignes & de mûriers, & l'on y cultive beaucoup de grains, & ſur-tout de maïs; il n'y fait cependant pas auſſi chaud que dans le reſte de l'Italie; car Turin eſt ſur un terrain plus élevé que le niveau de la mer à Gênes de 734 pieds, ſuivant les obſervations de M. de Luc.

Le chemin de Rivoli à Turin eſt une large & belle avenue d'ormes, dont les arbres très-hauts & très-feuillés donnent un ombrage extrêmement agréable; le chemin eſt bordé par les campagnes

les plus riantes & les mieux cultivées : je n'avois point encore vu de route plus agréable. On lui compare l'avenue de Malines à Louvain ; & l'on pourroit lui comparer plusieurs chaussées des environs de Paris ; mais les arbres ne sont pas ailleurs aussi beaux, ni le terrain aussi plat, aussi uni & aussi commode que sur le chemin de Rivoli à Turin. Le château de Rivoli & la Superga, qui est au-delà de Turin, lui servent de points de vue.

C'est cette avenue de 6000 toises qui a servi de base au P. Beccaria & à M. Canonica, pour les opérations du degré qu'ils ont mesuré dans le Piémont en 1760, & qui fait le sujet de l'ouvrage intitulé, *Gradus Taurinensis*, 1774.

La Chartreuse de *Colegno*, qui se rencontre sur cette route, est remarquable par une belle façade en marbre que le feu roi fit construire à l'occasion de son mariage en 1737 ; elle est à une bonne lieue de Turin. Lorsqu'on n'est plus qu'à une demi-lieue de la ville, on trouve la *Tesoriera*, maison agréable où les habitans de Turin vont souvent en partie de plaisir. C'est au couchant de Turin.

Avant que de parler de Turin, je crois qu'il est nécessaire de mettre sous les yeux du lecteur un tableau de l'origine & de la succession des princes dont nous aurons souvent à parler. Le voyageur qui voit sans cesse leurs monumens & leurs noms, a besoin de rafraîchir & fixer ses idées ; j'ai du moins éprouvé cette espèce de curiosité, & je vais placer ici ce que j'aurois voulu moi-même avoir pour la satisfaire, sans recourir à de gros volumes ou à de longues histoires.

CHAPITRE V.

Succession des ducs de Savoie dont nous aurons occasion de parler.

IL seroit difficile d'entendre & de suivre tous les faits que la description de Turin nous obligera de citer, si l'on n'avoit pas sous les yeux un abrégé chronologique des princes qui y ont régné. Le voici d'après l'histoire de Savoie donnée en trois volumes *in-folio*, par le célèbre Guichenon, historien de Bresse & de Savoie, dont l'ouvrage se réimprime à Turin.

La maison royale de Savoie est la plus ancienne de celles qui se sont élevées sur les débris de l'empire. Son origine est peu connue, ainsi que celle de la maison de France : Bérold me paroît être celui que la maison de Savoie a choisi pour son fondateur; sur les vitraux de la belle église de Brou, élevée à Bourg-en-Bresse vers 1530, par une duchesse de Savoie; sous l'écu placé à la tête de tous, & qui porte les anciennes armes de Savoie, qui étoient d'or à l'aigle de sable, on a écrit *de Bérault*; il y a d'autres auteurs qui l'appellent *Bertold*; & c'est lui que Guichenon regarde aussi comme la tige des ducs de Savoie. Il y en a qui font descendre Bérold de Wittichind, duc de Saxe, célèbre par ses guerres contre Charlemagne; mais on ne peut guère avoir que des conjectures sur une origine si reculée.

Bérold étoit, suivant Guichenon, fils d'un duc de Saxe, & général du royaume de Bourgogne, sous le roi Rodolphe, qui lui donna la Savoie & la Maurienne l'an 1000. Les auteurs ont parlé diversement de cette origine : quoiqu'il en soit, il se

fit alors une révolution presque générale dans ces contrées, occasionnée par la puissance des gouverneurs ou des seigneurs particuliers, & par l'éloignement ou la foiblesse des empereurs; Humbert I, dit *aux blanches mains*, fils de Bérold, se fit comte de Savoie & des Alpes, vers l'an 1024. Ayant ensuite aidé l'empereur Conrad contre le comte de Champagne, son compétiteur au royaume de Bourgogne après la mort du roi Rodolphe; il fut confirmé l'an 1034 dans la possession du comté de Savoie, & l'empereur y ajouta le duché de Chablais; c'est à Humbert que l'on rapporte souvent l'origine de la maison de Savoie.

Parmi ses successeurs on distingue Amé VI, un des plus grands princes de son siècle : on l'appeloit *le Comte-Verd*, parce qu'il s'étoit distingué dans un grand tournois en 1348 avec des armes & une parure en verd : il délivra l'empereur Paléologue des mains du roi de Bulgarie; il secourut le roi de France, le pape, le roi de Naples; & après s'être vu l'arbitre de l'Italie, il mourut de la peste en 1383.

Je passe sous silence tous les autres comtes de Savoie, dont nous n'aurons pas occasion de parler, pour venir au premier qui porta le titre de duc de Savoie.

Amé VII fut créé duc par l'empereur en 1416. Ce prince abdiqua la souveraineté pour se retirer en 1434 au prieuré de Ripaille, & ce fut lui que les pères du concile de Basle choisirent pour pape sous le nom de *Felix V*, lorsqu'ils eurent déposé Eugene IV; mais Eugene ayant continué de régner à Rome, & Nicolas V ayant été élu pour lui succéder, l'anti-pape Felix V se départit volontairement de ses droits. Il y en a qui l'appellent Amédée VII, entr'autres Guichenon dans son histoire de Savoie, mais je suis ici l'arbre chronologique usité en Piémont, & qui est dans le calendrier de Turin, intitulé *il palma verde*.

1434. LOUIS: il épousa Anne de Lusignan; son second fils Louis épousa la princesse Charlotte, héritière du royaume de Chypre, & prit le titre de roi de Chypre en 1458.

1465. Amédée IX, fils de Louis & de Anne de Lusignan; il a le titre de *Bienheureux*, & il est honoré comme tel dans les états du roi de Sardaigne.

1472. Philibert I.

1482. Charles I, qui, en 1487, hérita du titre de roi de Chypre.

1489. Charles II.

1496. Philippe II.

1497. Philibert II, surnommé *le Beau*, qui épousa Marguerite d'Autriche: leurs mausolées se voient dans l'église de Brou à Bourg-en-Bresse, dont nous avons cité la description.

1504. Charles III, frere de Philibert II.

1553. Emmanuel-Philibert, surnommé *Tête de Fer*; ce fut lui qui gagna la fameuse bataille de S. Quentin; il commença la citadelle de Suze & celle de Turin.

1580. Charles-Emmanuel I, surnommé *le Grand*, qui, ayant envahi le marquisat de Saluces, fut obligé de céder la Bresse à Henri IV.

1630. Victor Amédée; il épousa Christine de France, fille de Henri IV.

1637. François-Hyacinte, fils de Victor Amédée.

1638. Charles-Emmanuel II, qui étoit aussi fils de Victor Amédée.

1675. Victor Amédée II, est Victor Amédée I, comme roi, car ce grand prince fut le premier qui se fit déclarer roi en 1713; la reine Anne lui fit céder la Sicile après la guerre de succession, en considération des secours qu'il avoit fournis à la maison d'Autriche contre Philippe V & Louis XIV; il prit le titre de roi de Sicile, & fut couronné à Palerme: mais en 1718 les Espagnols envoyèrent une

flotte en Sicile, & victor Amédée fut obligé de recevoir la Sardaigne en échange. On a prétendu que le régent, qui étoit mécontent personnellement du roi Victor, avoit négocié cette conquête de la Sicile. Quoiqu'il en soit, Victor Amédée fut reconnu roi de Sardaigne par le traité de la quadruple alliance signé à Londres le 2 Août 1718. Il est vrai que depuis le mariage du duc Louis, avec l'héritière du royaume de Chypre, les ducs de Savoie avoient pris quelquefois le titre de rois de Chypre, comme ils le prennent encore; mais les Vénitiens s'y opposoient toujours, & cela n'avoit rien changé à leur situation & à leur titre dans les cours de l'Europe. Victor Amédée abdiqua la royauté le 2 Septembre 1730, dans la crainte d'être attaqué par l'empereur & par le roi d'Espagne, qui étoient également mécontens de lui, à l'occasion des affaires de Parme & de Toscane. Il épousa la comtesse de S. Sébastien, qu'il fit marquise Despigno, & se retira à Chambéri. Mais on a prétendu que son dessein avoit été de remonter sur le trône lorsque les affaires d'Italie seroient pacifiées; la marquise Despigno l'engageoit à presser l'exécution de ce projet. Le roi son fils y auroit consenti, mais les ministres craignirent des troubles & des ressentimens; on craignit surtout la marquise Despigno, qui avoit des enfans; on préféra de faire arrêter le roi Victor & la marquise, le 29 Septembre 1731 à Montcalier; on conduisit l'un à Rivoli, l'autre au château de Ceva; le roi Victor mourut à Montcalier le 30 Octobre 1734, après avoir acquis, dans le cours d'un règne de 55 ans, beaucoup de gloire, & avoir fait beaucoup de bien dans ses états. Les établissemens les plus utiles, les bâtimens les plus superbes, l'administration la plus sage ont éternisé sa mémoire. On l'a regardé comme un prince qui visoit à la monarchie d'Italie, mais c'étoit moins pour lui que pour ses successeurs; aussi l'on prétend

qu'il disoit que l'Italie étoit comme un artichaut qu'il falloit manger feuille à feuille; cela doit s'entendre tout au plus de la Lombardie. Les Italiens qui voient bien que Gênes & Milan sont fort à la bienséance du roi de Sardaigne, & que s'il les avoit, il pourroit bien avoir autre chose, disent en riant que le roi de Sardaigne est à leur gorge & les suffoquera tôt ou tard; ils pourroient dire aussi qu'il est à leur porte pour les défendre, comme il l'a fait réellement plus d'une fois contre des ennemis étrangers. Aussi ce fut pour la naissance du fils aîné du roi Victor que Manfredi (1) fit le sonnet que je vais rapporter, & dont son second fils, Charles-Emmanuel III, a rempli l'augure. Je sais que les voyageurs aiment à connoître tout ce qui est célèbre dans le pays où ils entrent, qu'on a lu avec plaisir dans le voyage de M. Grosley quelques beaux sonnets Italiens; j'y joindrai une traduction de celui-ci, seulement pour indiquer le sens des paroles, car le feu & l'enthousiasme de la poésie italienne seroient très-difficiles à rendre dans une traduction, n'étant point dans le génie de notre nation ni de notre langue.

VIDI L'ITALIA col crin sparso, incolto,
Colà, dove la Dora in Po declina,
Che sedea mesta, e avea negli occhi accolto
Quasi un orror di servitù vicina.

Nè l'altera piangea : serbava un volto
Di dolente bensì, ma di reina :
Tal forse apparve allor, che il piè disciolto
A'ceppi offri la libertà Latina.

Poi sorger lieta in un balen la vidi,
E fiera ricomporsi al fasto usato,
E quinci, e quindi minacciar più lidi.

E s'udia l'Apennin per ogni lato
Sonar d'applausi, e di festosi gridi,
Italia Italia! il tuo soccorso è nato.

(1) C'est Eustache Manfredi, astronome célèbre.

« J'ai vu l'Italie, les cheveux épars & en désor-
» dre, assise tristement au confluent du Pô & de
» la Doire; on voyoit dans ses yeux l'effroi que lui
» causoit l'esclavage dont elle étoit menacée; mais
» sa fierté retenoit encore ses larmes; au travers de
» sa tristesse on distinguoit l'air d'une reine ".

« Telle peut-être elle parut autrefois, lorsqu'elle
» vit enchaîner la liberté des Romains: mais tout
» d'un coup je la vis s'élever d'un air joyeux, re-
» prendre toute sa majesté, & faire trembler çà &
» là les rivages étrangers; des cris de joie s'élevè-
» rent, & l'on entendit dans l'Apennin retentir ces
» mots : O! Italie, ton défenseur vient de naître ".

M. Foscarini, dans une relation manuscrite de la cour de Turin, faite en 1743, & que M. Floncelle me communiqua, dit que le roi Victor, qui n'avoit trouvé les revenus de sa maison que de sept millions, les avoit portés à quatorze. Son fils, Charles-Emmanuel III, les porta à plus de vingt, M. Richard dit même vingt-huit.

Le feu roi, Charles Emmanuel III, étoit né en 1701. C'étoit un prince d'un excellent caractère, il étoit enjoué, & même galant dans l'âge où il est permis de l'être: au commencement de son règne, il alloit encore danser dans les bals, & contribuoit à tous les plaisirs de la cour. Dans la suite, ce fut un prince guerrier & politique tout à la fois, & qui tourna toute son attention vers le bien de son État : il choisissoit lui-même avec discernement toutes les personnes dont il se servoit. Il eut long-tems pour premier ministre un homme rare, c'étoit le marquis d'Ormea; mais il sut s'en passer, il l'avoit même remercié avant que ce ministre mourut. Le Marquis d'Ormea étoit de Mondovi, d'une famille noble, nommée *Ferreri*. S'étant attaché à la jurisprudence, & s'y étant distingué, il fut fait juge de *Carmagnola*, puis intendant de Suze: le roi Victor, qui eut lieu de reconnoître ses talens, le fit général

des finances ; il l'employa à Rome, où ce ministre négocia très-heureusement le concordat qui a terminé les anciennes contestations du S. Siége avec la cour de Turin : en récompense d'un service aussi important, on le fit secrétaire des affaires internes, & lorsque le roi Victor eut abdiqué la couronne en 1730, son successeur y ajouta les affaires étrangères, & lui donna l'ordre de l'Annonciade ; en 1742 il le fit grand chancelier *di Toga e Spada* ; accumulant ainsi les dignités dans sa personne, d'une manière qui étoit absolument nouvelle à Turin, mais qui étoit justifiée par les qualités de ce ministre. Il étoit d'une figure majestueuse & affable, agréable dans la conversation, infatigable dans le travail, d'un esprit pénétrant, & d'une prudence vraiment ministérielle. C'est ainsi que le roi de Sardaigne choisissoit ses ministres ; aussi étoit-il très-bien servi ; il l'étoit même à bon compte ; le marquis d'Ormea, avec toutes les places qu'il occupoit, n'avoit que 11500 livres de gages, suivant la relation de M. Foscarini.

Il y a eu au service de ce prince des gens qui avoient des talens distingués ; ils se sont crus trop peu récompensés ; ils ont souhaité de passer en pays étranger, & le roi ne s'y est pas opposé ; il en trouvoit d'autres qui les remplaçoient ; plus heureux en cela que le roi de Prusse, qui tire du dehors la plupart des sujets distingués qu'il emploie.

J'ai vu ces deux princes si célèbres parmi nous, & si dignes de l'être, & je n'ai pu me refuser le plaisir de les mettre en parallèle : qu'il me soit permis de rapprocher ici les traits de ressemblance que j'y ai remarqués. Le roi de Sardaigne n'ayant, aussi-bien que le roi de Prusse, qu'un petit Etat à gouverner, & y donnant comme lui tous ses soins, n'avoit presque pas besoin de ministre ; du moins il n'y avoit aucune affaire, quelque peu importante qu'elle fût, qui ne lui passât sous les yeux ; il entroit

troit même dans le détail des affaires des arrangemens importans dans les familles; mais la sagesse avec laquelle il y influoit ne diminuoit la liberté des particuliers que pour le bien général de l'Etat. Le roi de Prusse reçoit les lettres de tous ses sujets, & leur répond; le roi de Sardaigne leur donnoit audience en personne, & chacun pouvoit lui porter ses plaintes. Le roi de Prusse a augmenté ses conquêtes en Silésie; le roi de Sardaigne avoit acquis par les armes, mais avec plus de politique encore que de batailles, une partie du Milanez & du Montferrat (1). Tous deux s'étoient montrés à la tête de leurs armées, & avoient payé de leurs personnes; ce fut le roi de Sardaigne qui gagna réellement la bataille de Guastalla, dont quelques personnes on fait honneur au maréchal de Broglio; comme on a fait honneur au maréchal de Shwerin d'une partie des batailles du roi de Prusse. Ces deux princes ont fait bâtir considérablement, ils n'ont pas cherché à accumuler de l'argent. Ils avoient pour la discipline & l'entretien de leurs troupes la même attention, avec cette différence néanmoins que le roi de Prusse avoit 180 mille hommes, c'est-à-dire, cinq ou six fois plus que le roi de Sardaigne; mais que celui-ci est plus fort par la position de ses Etats & les obstacles que la nature oppose à ses ennemis. Ces deux princes m'ont paru également absolus dans leurs Etats; influans également sur les jugemens des tribunaux, où l'on n'osoit s'écarter de leurs intentions; également ennemis des intrigues qui environnent les princes; indifférens pour les amusemens frivoles, donnant à peine quelques momens aux plaisirs les plus permis; le roi de Prusse a le goût de la musique, le roi de Sardaigne

(1) Il acquit par les traités faits en 1735, 1736, 1738 & 1739, le Novarèse, le Tortonèse; & par le traité de Vorms conclu en 1743, Vigevano, Alto-Novarèse, & la moitié du Pavesan.

avoit celui de la chaſſe; le premier employoit ſes momens libres à cultiver les belles lettres, le ſecond à ſuivre des détails d'adminiſtration, dont il pouvoit, ſans inconvénient, ſe repoſer ſur ſes miniſtres. Le roi de Pruſſe a une phyſionomie plus diſtinguée ou plus fière; le roi de Sardaigne avoit l'extérieur plus ſimple, plus affable, plus engageant. Le premier parle avec beaucoup de nobleſſe & d'eſprit; le ſecond parloit d'une manière plus unie, plus familière, plus naturelle; tous deux parloient françois avec une égale facilité; recevant les étrangers avec plaiſir, les queſtionnant avec curioſité, les mettant à leur aiſe avec toute ſorte de complaiſance: mais le roi de Sardaigne, qui avoit plus de temps & de loiſir, s'en occupoit auſſi plus volontiers & plus long-temps. On accuſoit celui-ci d'être lent, foible, indécis, & même ſoupçonneux; mais on convenoit de ſa modération & de ſon équité rigoureuſe.

Le roi régnant, Victor Amédée III, eſt né en 1726, & s'eſt montré digne héritier des maximes, des talens & de l'application de ſon père. Je l'ai vu s'occupant beaucoup du militaire, & en ſuivant les détails comme un ſimple officier.

A la mort du roi ſon père, l'épée qui avoit été miſe ſur le cercueil appartenoit au grand écuyer; le jeune roi y en ſubſtitua une à diamans, en diſant qu'il vouloit garder l'épée qui avoit ſervi à Guaſtalla.

Sa vie eſt très-réglée & très-uniforme; il ſe lève à ſept heures; à huit heures & demi il travaille avec ſes miniſtres, qu'il envoie chercher les uns après les autres, car il n'y a point de conſeil.

A onze heures il paſſe chez la reine, il va à la meſſe; après le dîner il donne audience à tous ceux qui ont à lui parler; il va à la promenade; il ſoupe avec ſa famille.

Deux fois la ſemaine, à huit heures du ſoir,

il y a cercle, c'est-à-dire, assemblée chez la reine, où vont les femmes seulement, & les ambassadeurs ou les étrangers présentés.

Le prince de Piémont est né en 1751, il a épousé Madame Clotilde de France, née en 1759.

Le roi régnant est le trente-cinquième souverain de sa maison, à compter depuis Bérold, qui étoit comte de Savoie vers l'an 1009, & le dix-septième duc, à compter du duc Louis. Cette succession, non interrompue, rend la maison de Savoie une des plus anciennes qu'il y ait parmi les maisons de l'Europe. La troisième race des rois de France ne commence qu'à 987; il est vrai que Hugues-Capet descendoit de l'autre race, suivant une partie de nos auteurs, ce qui lui donneroit une bien plus grande autorité; mais il faut convenir que l'origine de Robert le Fort, auquel commence la maison de France, est aussi douteuse que celle de Bérold, tige de la maison de Savoie.

Les historiens de Savoie disent qu'il n'y a eu presque aucun souverain dans cette maison qui n'ait commandé des armées & gagné des batailles, excepté ceux qui sont morts dans leur première jeunesse; cela s'est vérifié encore dans la personne du feu roi, comme nous l'observerons dans le chapitre XI. Mais non seulement les princes de Savoie se sont illustrés par les armes, ils se sont encore distingués par la prudence dans les conseils & la constance dans les entreprises. M. Foscarini observe que l'an 1533, la maison de Savoie forma des projets sur le Montferrat, qu'au bout d'un siècle elle fut en acquérir une partie, lorsque la branche aînée de la maison de Gonzague vint à manquer, & qu'au bout d'une autre siècle elle obligea l'empereur Léopold à lui céder le surplus de cette riche province. On remarque même que depuis plus d'un siècle la maison de Savoie n'a pas fait de traité dans lequel elle n'ait acquis de nouvelles possessions.

Les Etats du roi de Sardaigne, en terre ferme, ont 50 lieues de long sur 40 de large environ, & contiennent, suivant M. Schloerzer, deux millions d'habitans.

LA SARDAIGNE, qui donne le titre de rois aux princes de cette illustre maison, est la plus grande isle de la Méditerranée après la Sicile, & la mieux située pour le commerce; elle a 55 lieues de long sur 25 de large; elle est à 70 lieues des côtes de Nice, & à 40 lieues des côtes de Toscane: elle touche presque l'isle de Corse au midi, & elle n'est guères plus cultivée ni plus peuplée; elle contient 1000 lieues carrées de superficie, & seulement 422 mille habitans, tandis que la France, qui contient 25 mille lieues, a 22 millions d'habitans. La Sardaigne appartint autrefois aux Carthaginois, & aux Romains l'an 233 avant J. C. Ils en firent un lieu d'exil pour les personnes disgraciées, à cause du mauvais air & de la tristesse de cette solitude. Voyez Cluvier, *Sardinia antiqua*. Les Sarrasins, puis les Pisans, les Gênois, & enfin les Espagnols, l'ont possédée successivement; ceux-ci l'ont eue depuis 1297 jusqu'en 1708, que la maison d'Autriche s'en empara. En 1718 on la céda en échange de la Sicile à Victor Amédée II, qui s'en contenta malgré lui. Cette isle fournit des bestiaux & du sel, que l'on transporte en Suède & même en Amérique. On y pêche le plus beau corail de la Méditerranée; les madragues pour la pêche du Thon y sont immenses; on prend de ces poissons qui pèsent jusqu'à 800 livres vers le port *Scus*; c'est la plus grande pêche qui existe pour le Thon. Il y a de très-bons ports, surtout le *Porto Conte*, & deux villes considérables, Cagliari & Sassari; on estime qu'il y a 36 mille habitans dans celle-ci. Cagliari est la capitale, & le vice-roi y réside; sa baye est excellente, & il s'y fait quelque commerce; la ville est fortifiée, & assez

bien bâtie. Mais Saſſari eſt dans une ſituation plus agréable, en meilleur air, dans une province plus fertile, & l'on y boit de meilleure eau.

Les Sardes ſont plus petits que les Italiens, mais bien faits; ils ont de l'eſprit, de la fineſſe, de la diſpoſition pour les ſciences; ils ſont fort adroits à manier les armes & à dreſſer les chevaux; ils ſont hoſpitaliers, mais indépendans & ſauvages; les montagnards ſont toujours à cheval & armés, & il ſera difficile de les ſoumettre entièrement.

On avoit dit que le roi vendoit la Sardaigne pour deux millions au roi d'Eſpagne; il eſt vrai que le revenu de cette isle ſuffiſoit à peine pour y entretenir les garniſons néceſſaires; mais depuis quelques années on s'occupe à y faire fleurir l'agriculture, le commerce & les arts. Déja l'augmentation de culture a fait augmenter la population: on n'y comptoit en 1750 que 360 mille habitans, & en 1773 il s'en eſt trouvé 422 mille. Le feu roi a donné de nouvelles conſtitutions aux deux univerſités de Cagliari & Saſſari pour y rétablir les études. Il y a des détails curieux ſur la Sardaigne dans le *Voyageur François*, *Tome XXVIII*, *par* M. l'abbé de Fontenay, & dans l'ouvrage intitulé: *Riſiorimento della Sardegna*, *propoſto nel miglioramento di ſua agricultura*, *libri tre*, *di Franceſco* GEMELLI, *profeſſore emerito nella R. univerſita di Saſſari. In Torino* 1776, 2 vol. *in*-4°., d'environ 400 pages chacun.

CHAPITRE VI.

De l'hiſtoire de Turin.

TURIN eſt une ville de 90 mille ames, ſituée ſur le bord du Pô, à 45 degrés 4 minutes 15 ſe-

condes de latitude, & 5 degrés 20 minutes à l'orient de Paris; elle est à 52 lieues de Lyon (1), à 28 de Milan & à 24 de Gênes.

Son origine vient, dit-on, de Fetonte, frère d'Ogris, prince Egyptien, qui vint s'établir sur les côtes de Gênes, auxquelles son fils Ligur donna le nom de *Ligurie*, & qui pénétrant dans les Alpes, s'arrêta au confluent du Pô & de la Dora, où il fonda Turin 1529 ans, ou, selon d'autres, 1453 ans avant J. C. (2). Fetonte, en quittant l'Italie, laissa son fils Eridan, qui donna son nom au grand fleuve que les Gaulois ont ensuite nommé le *Pô*. Le chevalier Tesauro, dans son histoire de Turin, dit que Fetonte conduisant son char le long des rives du Pô, ses chevaux l'entraînèrent dans le fleuve, d'où vint la fable de Phaéton, fils du Soleil, précipité dans le Pô. On veut aussi que le nom de Turin vienne du Taureau Egyptien qui étoit le symbole du dieu Apis.

Pline, en décrivant l'Italie transpadane, ou l'onzième région, parle de Turin comme d'une ancienne ville de Ligurie (3). Elle est située vers l'endroit où les Alpes se séparent de l'Apennin, & vers le sommet du triangle qui forme la vaste plaine de Lombardie, arrosée par le Pô; cette plaine est la plus grande & la plus belle qu'il y ait en Europe, puisqu'elle s'étend jusqu'à l'embouchure du Pô dans la mer Adriatique, à 80 lieues du Turin.

Lorsque la puissance Romaine commençoit à s'étendre vers les Alpes, Rome se fortifia par l'alliance des *Taurini*; & Annibal, après avoir tra-

(1) Ce sont toujours des lieues de 25 au degré, ou de 2283 toises, dont chacune vaut 3 milles Romains.

(2) *Pingone, Augustæ Taurinorum.*

(3) *Ab Alpium radicibus Augusta Taurinorum antiqua Ligurum stirpe, inde navigabili Pado. Dein Salassarum Augusta Prætoria* (Aoste) *juxta geminas Alpium fauces, Graias atque Pœninas. His Pœnos, Graiis Herculem transiisse memorant.*

verſé les Gaules & les Alpes 219 ans avant J.C., au commencement de la ſeconde guerre Punique, fut arrêté à cette ville; il s'en rendit maître au bout de trois jours: là il joignit à ſon armée beaucoup d'Inſubriens & de Gaulois, & en partit pour marcher contre les Romains, qu'il défit bientôt ſur le Téſin & ſur la Trébie, & enſuite à Traſimène, comme nous le dirons dans la ſuite.

Turin ſervit utilement les Romains dans la guerre de Catilina, 64 ans avant J. C. lorſque Murena, préfet de la Gaule Ciſalpine, raſſembloit des troupes qui contribuèrent à la défaite de Catilina. Jules-Céſar en fit une place d'armes lorſqu'il alla dans les Gaules; il accorda à ſes habitans tous les droits de citoyens Romains; il y établit un préfet qui fut appellé le *Gardien des Alpes*, & il donna même ſon nom à cette ville, en voulant qu'elle fût appelée *Colonia Julia*; mais Auguſte voulut auſſi avoir la gloire de lui donner ſon nom, & Turin eſt appelée *Auguſta Taurinorum* dans tous les auteurs qui en ont parlé, tels que Tite-Live, Pline, Ptolémée, Strabon, & Ammien-Marcellin. Sous le règne d'Auguſte, Tibère qui fut dans la ſuite empereur, acheva de ſoumettre toute la partie des Alpes qui avoiſine Turin; comme on le voit par l'inſcription que nous avons citée pag. 44.

L'an 312, Conſtantin gagna une grande bataille près de Turin contre Maxence; elle le rendit maître de toutes les villes ſituées entre les Alpes & le Pô, & lui aſſura la poſſeſſion de Turin.

Cette ville ſouffrit beaucoup des premières invaſions des Goths en Italie; elle fut pillée, ſaccagée & preſque détruite vers l'an 409. Attila, roi des Huns, qui venoit de la Hongrie, & qui avoit déſolé les Gaules, ayant été obligé de lever le ſiège d'Orléans, & perdu en 451 une grande bataille près de Châlons-ſur-Marne, ſuivant M. Sabatier, d'autres diſent près d'Orléans, contre Aëtius, Mé-

rovée & Théodoric, passa en Italie en 452; il alloit encore ravager Turin, lorsque les instances de S. Maxime, alors évêque de cette ville, la sauvèrent. Elle éprouva ensuite plusieurs changemens de domination, & des guerres intestines qui la rendirent presque déserte; elle se retablit sous les rois Lombards, qui commencèrent à régner en Italie en 568. Le premier fut Alboin, qui sortit de la Hongrie & de la Saxe à la tête de sa nation, hommes, enfans & vieillards, pour venir s'établir en Italie à l'exemple de son grand oncle Théodoric; il étendit ses conquêtes jusqu'aux pieds des Alpes, & par conséquent jusqu'à Turin.

Charlemagne détruisit le royaume des Lombards en Italie l'an 774, ensorte que Turin entra sous sa domination, & continua d'être soumise à ses successeurs, & ensuite aux rois d'Italie (1). Nous avons dit, d'après Guichenon, que Bérold, fils de Hugues de Saxe, s'étant distingué par sa valeur, Rodolphe, roi de Bourgogne, lui donna la Savoie: dans la suite Adélaïde de Suze ayant épousé Oddon, comte de Savoie & étant morte l'an 1091, les comtes de Savoie devinrent plus puissans; ils avoient été vicaires de l'Empire en Piémont, ils y devinrent indépendans. Les empereurs concédèrent à la plupart des seigneurs les terres qu'ils ne pouvoient plus leur ôter; c'est ainsi que le sort de Turin fut fixé; il n'a presque pas varié depuis que la maison de Savoie en est en possession, & depuis l'an 1280 ces princes y ont fait leur résidence, après avoir abandonné Chambéri.

Turin a été assiégée & prise plus d'une fois dans ces derniers siècles; elle le fut en 1536 par François I, qui s'empara de tous les Etats du duc de Savoie: les historiens nationaux disent que l'ambi-

(1) V. *Thesaurus Antiquitatum & Historiarum Italiæ*, de Burman, Grævius, &c. en 45 volumes *in-folio*, 1704, &c.

tion de François I en fut la seule cause; ce fut au moins sous prétexte de l'usurpation du comté de Nice & de la succession de Louise de Savoie sa mère, que François I fit cette invasion. Ce fut alors que les quatre fauxbourgs de Turin furent détruits, & en même temps les restes d'un amphitéâtre qui datoit du siècle d'Auguste, avec plusieurs autres restes de l'ancienne grandeur de Turin, qui se trouvoient hors de l'enceinte de ses fortifications. Turin a été presque rebâtie depuis ce temps-là; elle est devenue une ville pour ainsi dire neuve, & elle est aujourd'hui la plus régulière, la mieux bâtie, & une des plus agréables de toute l'Italie.

La ville de Turin fut prise encore par les François en 1640; (1) ce siége est un des événemens du ministre de Richelieu; il fut précédé de deux batailles, & le prince Thomas de Savoie, malgré tous ses efforts, ne put forcer les lignes du comte d'Harcourt, qui commandoit les troupes Françoises, ni lui faire lever le siége. Ce comte d'Harcourt, qu'on avoit appelé le cadet la Perle, parce qu'il étoit le cadet de la maison de Lorraine, & qu'il portoit une perle à l'oreille, fut appelé par les dames de Turin la Perle des cadets. Mais le siége le plus mémorable qu'ait souffert la ville de Turin, est celui de 1706, qui a donné lieu à la construction de la belle église appelée *la Superga*; nous en parlerons dans le chapitre XV.

(1) *Campegglamenti del S. P. Tomaso di Savoia descritti dal Cavaliere Emanue le Tesauro*, 1674, in-folio.

CHAPITRE VII.

Description de Turin, de la citadelle, de la cathédrale, du palais & du théâtre.

TURIN a environ une lieue de tour; elle a 900 toises de longueur depuis la porte de Suze, qui est au couchant, jusqu'à la porte du Pô, qui est au levant, & 600 toises depuis la porte du palais, qui est au nord, jusqu'à la porte neuve, qui est au midi ; elle est entourée de 15 bastions très-réguliers & très-forts, qui la mettent en état de soutenir un siége.

Il y a quatre belles portes à Turin, placées vers les quatre régions du monde ; elles s'appellent en italien *porta Palazzo*, *porta di Po*, *porta Nuowa*, *porta Susina*. Les trois premières sont décorées de façades en marbre, avec des colonnes, des ornemens, des inscriptions, & surtout la porte du Pô, qui est la plus remarquable de toutes ; nous en parlerons dans la suite de cette description.

Les dix places qu'il y a à Turin, & toutes les rues de la ville, sont d'une régularité & d'une alignement qui fait le plus beau spectacle ; les rues, qui se croisent à angles droits, partageant la ville en cent quarante cinq parties ou carrés, qui ont environ cinquante toises de longueur, plus ou moins, & qui portent ordinairement le nom d'un saint; on ne désigne guères les adresses par le nom des rues, mais par celui de ce saint. On vend à Turin un grand plan où tous ces noms sont marqués ; mais celui que l'on trouvera dans ce livre contient toutes les églises, les places & autres

objets dignes d'attention, & il ſera ſuffiſant pour ſatisfaire la curioſité du voyageur.

Victor Amédée II a le plus contribué à cette grande régularité, qui fait de Turin une des plus belles villes d'Italie. La rue du Pô & la rue neuve ſont les plus remarquables de toutes ; la rue de *Dora groſſa* a plus de 500 toiſes, & l'on a achevé de la rendre belle, droite & régulière, à l'occaſion du mariage de M. le prince de Piémont. On a abattu toutes les maiſons qui n'avoient pas la hauteur & la dignité de celles qui avoient été bâties ſous Charles-Emmanuel, en ſorte qu'il y a peu de rues en Europe qui puiſſent lui être comparées ; l'ont peut juger par le plan, de la régularité de la ville & de l'agrément qui en réſulte ; à cet égard, Turin eſt la plus belle ville qu'on puiſſe voir.

L'on compte à Turin cent dix égliſes ou chapelles, dont la plus grande partie ſont enrichies de marbres, beaucoup plus beaux que ceux que nous faiſons venir à grands frais de Flandres à Paris, & qu'on eſt obligé, par conſéquent, d'y employer avec beaucoup d'économie.

Je vais parcourir celles de ces égliſes qui ſont les plus remarquables ; & j'indiquerai en même temps dans chaque quartier les autres édifices les plus dignes d'attention, en y joignant toujours les notes critiques ou les jugemens de M. l'abbé Gougenot.

S. GIOVANNI BATTISTA. L'égliſe métropolitaine de Turin porte le nom de S. Jean-Baptiſte, premier protecteur de la ville, & qui étoit auſſi protecteur du royaume de Lombardie : c'eſt à ſon honneur qu'elle fut fondée l'an 602 par Agilulf, roi d'Italie, & par la reine Théodelinde, princeſſe qui fit pendant toute ſa vie beaucoup de donations à l'égliſe. Elle vécut dans une ſi grande conſidération, que les Lombards la prièrent de leur donner un roi en choiſiſſant un ſecond mari ; elle prit Agilulf, duc de Turin, l'an 590.

Le cardinal de la Rovere, évêque de Turin, fit rétablir cette église en 1498. Le portail est d'une assez belle pierre polie, orné de pilastres, avec trois portes d'entrée, mais d'une architecture médiocre; on y voit une vieille colonne fort courte où tient un anneau de fer : on dit qu'anciennement on y mettoit au carcan ceux qui n'avoient pas fait leurs pâques.

On voit à gauche du portail un grand clocher; il est séparé du bâtiment de l'église, suivant l'ancien usage qui se conserve encore dans presque toute l'Italie, aussi-bien que dans quelques minarets des Turcs, d'où les Imans avertissent le peuple pour la prière. Il seroit à souhaiter qu'on l'observât de même en France : on éviteroit les accidens qui arrivent quelquefois par la chûte des grandes aiguilles & des hautes tours, & l'ébranlement que les grosses cloches peuvent causer dans les voûtes, qui est très-sensible quand on sonne des cloches énormes, comme celles de Rouen & de Toulouse.

On fait remarquer dans cette tour une grosse cloche qui pèse environ 13 milliers; on voit que ce n'est rien en comparaison de celle de Rouen qui en pèse 36 : mais en Italie on n'a pas cherché à faire des cloches extraordinaires, il n'y a que leur nombre qui incommode.

L'intérieur de cette cathédrale est d'un ancien goût, & ne contient rien de plus remarquable qu'un bel autel de marbre & une grande tribune, avec un bel orgue, où l'on voit beaucoup de dorure & de bas-reliefs. En face de l'orgue est une belle tribune où le roi assiste très-souvent à l'office & au sermon.

Le trésor contient beaucoup de vases précieux : plus de 40 chandeliers d'argent, plusieurs grandes statues, un devant de tabernacle d'argent estimé plus de 7000 livres, sur lequel on a repré-

ſenté le fameux miracle du ſaint ſacrement que l'on rapporte à l'année 1453, où une hoſtie ſortit du ciboire qu'un voleur emportoit, & s'éleva en l'air juſqu'à ce que l'évêque vînt la recevoir. On remarque encore dans ce tréſor un bel oſtenſoir de vermeil, ſurmonté d'une couronne royale enrichie de diamans; la grande croix d'argent du chapitre, qui pèſe 90 marcs; le canon, ou *Carta gloria*, qui s'expoſe ſur l'autel; c'eſt un ange aſſis ſur un maſſif, qui porte un livre ouvert de la grandeur d'un Miſſel, ayant à ſes côtés deux autres anges, qui d'une main tiennent le livre ouvert, & de l'autre indiquent les paroles initiales; le tout eſt couronné par un agneau, ſymbole de S. Jean, qui eſt le titulaire de l'égliſe, & ces figures ſont en argent. Je ne parle pas d'un grand nombre de reliquaires précieux que l'on voit dans ce tréſor, auſſi-bien que dans la chapelle du S. Suaire : il y a tant d'autres tréſors en Italie, que celui-ci, malgré ſa richeſſe, n'eſt pas très-remarqué.

Le clergé de cette égliſe conſiſte en un prévôt, un archidiacre, un tréſorier, un archiprêtre, un chantre & un primicier, 30 chanoines, 80 eccléſiaſtiques du ſéminaire, 8 maîtres de cérémonie, & beaucoup de muſiciens; cela rend très-belles les proceſſions générales de Turin : il y en a pour la Fête-Dieu; pour la délivrance de 1706 le 8 Septembre; pour la fête de S. Jean; pour celle de S. Second, le 26 Août : on y voit alors le clergé de la ville, les grands magiſtrats, le corps de ville, & l'univerſité en habits de cérémonie. C'eſt ici où l'on commence à voir la pompe des cérémonies eccléſiaſtiques prendre un nouvel éclat; on les appelle *Funzioni*; c'eſt un véritable ſpectacle en Italie.

La chapelle royale du S. Suaire, *della Sanctiſſima Sindone*, eſt la plus belle égliſe de Turin; elle eſt au-delà, & au-deſſus du grand autel, à la

place du rond-poiut de la cathédrale, de manière que son autel se découvre de fort loin, au-dessus du maître autel de la cathédrale ; c'est comme une église à part, où l'on entre par deux belles façades ornées de marbre noir, qui sont aux côtés du maître autel, & qui conduisent à deux escaliers de marbre. Cette chapelle fut bâtie vers le milieu du dernier siècle sous Charles-Emmanuel II, sur les dessins du P. Guarino Guarini, théatin. C'est une rotonde très-élevée, environnée de 30 colonnes de marbre noir très-poli, dont les bases & les chapitaux sont de bronzé doré ; le plan & la décoration de cette partie sont très-bien. Ce premier ordre est surmonté de six grands arcs qui forment les fenêtres, séparés par des niches, ornés encore de colonnes en marbre ; tout ce beau marbre a été tiré de Fabrosa, qui est à deux lieues au midi de Mondovi.

La coupole qui termine cette rotonde, est d'une construction singulière, on peut même dire extravagante : elle est formée de piusieurs lunettes qui se couvrent en partie l'une l'autre comme des écailles de poisson, ou, si l'on veut, de plusieurs voûtes en marbre, percées à jour, placées les unes au-dessus des autres, de manière que l'angle de l'une répond directement au milieu du côté de l'autre, cela produit un grand nombre de percés triangulaires, qui laissent voir au sommet de l'édifice une couronne de marbre en forme d'étoile qui paroît être en l'air, quoiqu'elle soit soutenue par ses rayons. On en peut voir les dessins dans *l'architettura civile* de Guarino Guarini (1).

La chapelle est incrustée encore de marbre noir, & la partie qui donne sur la cathédrale est un

(1) Ce livre est remarquable en ce qu'on y trouve les dessins de l'église du Val-de-Grace de Paris, comme ayant été donnés par Guarini.

grand arc dont l'architecture est soutenue par deux grandes colonnes cannelées. Le pavé de la chapelle est de marbre bleu avec des étoiles de bronze.

Dans le milieu de ce bel édifice s'élève majestueusement un grand autel de marbre noir à deux faces, au-dessus duquel se voit une châsse carrée environnée de glaces. Au-dedans est une châsse d'argent, cizelée, enrichie d'or & de diamans, où se conserve le S. Suaire, dans lequel on assure que J. C. fut enseveli. Il étoit autrefois à Liré, près de Troies en Champagne, où il avoit été déposé par un gouverneur de Picardie, qui disoit l'avoir pris sur les infidèles dans le temps des croisades. On l'expose à la vue des fidelles le jour de la fête de l'exaltation de la Sainte Croix, & dans des réjouissances extraordinaires. Il y en a un à Besançon que l'on fait voir aussi tous les ans, & un à S. Pierre de Rome, que l'on montre plus rarement.

Misson, qui tourne en ridicule tous les accessoires de la religion (1), prétend avoir trouvé dans ses voyages huit saints Suaires, tous autorisés par des bulles; il regarde celui de Turin comme l'un des moins authentiques, & il donne la préférence à celui de Cadouin en Périgord, qui a pour lui plusieurs bulles. On peut voir sur celui de Turin, Augustin Solaro, évêque de Saluces, & Philibert Pingon. La grande châsse où il se conserve, est surmontée d'un grouppe d'anges qui portent une croix de crystal, environnée de rayons dorés; aux quatre angles de l'autel sont suspendues quatre grosses lampes d'argent, dont chacune en renferme neuf plus petites; les quatre ensemble pèsent 1872 marcs, & celle qui est suspendue

(1) Il a été accusé d'ignorance & de mauvaise foi par plusieurs Italiens célèbres, entr'autres Maffei. *Verona illustrata.*

devant l'autel en pèse seule 842 : on voit encore dans les entre-colonnes plusieurs lampes d'argent toujours allumées : tout cela forme le coup-d'œil le plus noble & le plus convenable à la destination lugubre de la chapelle. Cet édifice est beaucoup mieux pour une chapelle sépulcrale que celle de Florence, qui est trop enrichie de pierres colorées. Je ne connois rien qui approche plus de cette majesté lugubre de la chapelle de Turin que le calvaire qui est au fond de l'église de S. Roch, à Paris, dont la composition est aussi expressive que pathétique.

Cette chapelle du S. Suaire est très-favorable à la musique ; c'est là que le roi entend la messe en été ; mais pour l'hiver il y a une chapelle, à droite du corridor, qui conduit à la tribune du roi. Quand le roi y est, chacun a la liberté d'y être avec lui & d'entendre la symphonie qui s'exécute dans la tribune. Le roi a toujours une excellente musique ; c'est à Turin qu'a souvent chanté le célèbre Farinelli, avant d'aller en Espagne, où il devint tout-puissant (1). On a vu à Turin Somis, qui étoit un des plus fameux violons de l'Italie (2) ; & Broschi, Napolitain, frère de Farinelli, qui a composé des opéra pour Turin.

Le Piémont a produit encore trois des plus grands violons que l'on connoisse, Pugnani & Viotti qui demeurent à Turin, & Jardini à Londres ; les Bezozzi, haut-bois, dont un vit encore, & leur frère connu pour le basson, & qui est mort ; enfin Pagin, Vachon & Lametti, qui étoient Piémontois.

---

(1) Il ne s'oublia point au milieu des faveurs de la cour, il proposa à des seigneurs Piémontois, qui dînoient chez lui, de leur répéter une ariette qu'il avoit chantée avec de grands applaudissemens sur le théâtre de Turin.

(2) Madame Vanloo, sa sœur, étoit célèbre à Paris par sa belle voix, & surtout par sa manière de chanter.

L'église de Turin eſt le ſiége d'un très-ancien évêché ; il fut érigé en archevêché par Léon X en 1515, & il a cinq évêques ſuffragans. Cette égliſe étoit déja célèbre dès le temps de S. Ambroiſe, qui engagea le pape à y aſſembler un concile en 397, pour régler les conteſtations qu'il y avoit entre les évêques de France. Le pape Martin V, revenant du concile de Conſtance en 1417, s'arrêta quelque temps à Turin ; il y accorda beaucoup de priviléges & d'indulgences, & il y laiſſa 3000 florins d'or, environ 30000 liv., pour contribuer à la conſtruction du pont de pierre ſur le Pô.

Le grand protecteur du royaume eſt S. Maurice, dont la fête ſe célèbre le 22 Septembre. Ce héros chrétien étoit chef de la légion Thébéenne ou de Thèbes en Egypte ; il étoit à l'armée de l'empereur Maximien, qui fit maſſacrer cette légion toute entière compoſée de 6660 ſoldats, parce qu'elle refuſa de ſacrifier aux dieux comme le reſte de l'armée ; ce fut le 22 Septembre de l'an 286, à Acaunc, ou S. Maurice en Valais, qui eſt à 24 lieues de Genève, & à cinq lieues de l'endroit où le Rhône entre dans le lac de Genève. Sigiſmond, roi de Bourgogne, fit bâtir un monaſtère & une égliſe à l'honneur de ce ſaint. Les ducs de Savoie ont porté long-temps ſon anneau, & on le conſerve, auſſi-bien que ſon épée, dans le tréſor de la chapelle du S. Suaire. C'eſt auſſi en ſon honneur que le duc Amédée VIII établit en 1434 l'ordre de S. Maurice, dont les chevaliers portent encore une croix trêflée, avec un cordon verd ; cet ordre ſert de récompenſe militaire comme celui de S. Louis en France, pour le mérite des officiers les plus diſtingués. Mais il y a en France quelques gentilshommes qui l'ont obtenu ſans avoir ſervi en Piémont.

A l'égard du grand ordre, *ſupremo ordine*,

dont le roi & les princes portent le collier, c'est l'*Annonciade*, autrefois l'ordre du Collier, ou des lacs d'amour, établi en 1362 par le comte Verd, Amé VI, dont nous avons parlé dans le chapitre cinquième. L'ordre du Collier étoit une institution galante aussi-bien que celui de la Jarretière en Angleterre; ce fut à l'occasion d'un brasselet qu'une dame avoit tressé pour ce prince, un lac d'amour, avec ses propres cheveux; la devise y étoit relative, & s'exprimoit par les quatre lettres initiales F. E. R. T. que Favin & Guichenon expliquent ainsi, *frappez, entrez, rompez tout ;* d'autres l'ont expliquée par ces mots, *fortitudo ejus Rhodum tenuit*, relatifs à Amé IV ou Amédée le grand, qui fit lever le siège de Rhodes en 1310. On ne doit pas être étonné qu'un prince aussi pieux que l'étoit Amé VIII ait voulu sanctifier cet ordre en lui donnant le nom de l'*Annonciade* qu'il porte actuellement. Ce prince, avant même d'abdiquer ses Etats pour se retirer au prieuré de Ripaille, avoit les inclinations si religieuses, qu'il vouloit que tous les chevaliers de l'ordre assistassent à l'office en habits de chartreux, lorsqu'ils tenoient leur chapitre à la chartreuse de Pierre-Châtel en Bugey. L'ordre de l'Annonciade a conservé tout son éclat; il est encore la marque la plus distinguée de la naissance, accompagnée d'un mérite rare; le nombre des chevaliers se réduit à 15, à l'honneur des 15 mystères, mais c'est sans y comprendre le roi & les princes; les chevaliers sont distingués par une plaque en broderie, & par une chaîne d'or parsemée de roses émaillées de blanc & de rouge, au bas de laquelle est une annonciation en émail; c'est ce collier que le roi a coutume de porter, aussi bien que les chevaliers. Le roi porte aussi le cordon de l'ordre de *S. Maurice*, dont il est le grand maître.

Le palais du roi est un grand édifice qui forme

la face ſeptentrionale de la grande place appelée *Piazza Caſtello*, & c'eſt dans le milieu de cette grande place qu'eſt l'ancien château des ducs de Savoie, appelé *Caſtello Reale*, où le duc de Savoie, fils du roi, habitoit avant ſon mariage avec l'infante d'Eſpagne, & où le prince de Piémont habite actuellement. On a réuni le château avec le palais, par une galerie qui diviſe la place en deux autres; mais la principale conſerve le nom de *Piazza Caſtello;* elle eſt grande, belle & régulière, entourée de portiques & de beaux édifices, & elle donne naiſſance à pluſieurs grandes rues très bien alignées. Une entr'autres, appelée *Contrada di Dora groſſa*, va vers le couchant juſqu'auprès de la porte de Suze, & elle a 500 toiſes, ou environ un quart de lieue en ligne droite : au midi eſt la *Contrada nuova*, qui va vers la porte neuve en face du palais. On peut même voir, quand le veſtibule eſt ouvert, la petite place qui eſt derrière le château, *Piazza dietro al Caſtello*, & qui donne naiſſance à la belle rue du Pô, *Contrada di Pô*, c'eſt le plus beau coup-d'œil qu'il y ait en ce genre. La rue du Pô eſt une des plus belles rues qu'il y ait au monde, elle eſt droite, large, uniforme, d'une architecture ſimple & noble, garnie de deux rangs de portiques couverts, choſe extrêmement commode pour le commerce, les affaires, la ſanté, la promenade & l'agrément. J'ai retrouvé avec grand plaiſir, à Bologne & à Padoue de ſemblables portiques, & je voudrois qu'on les eût adoptés parmi nous; mais il n'y en a point d'auſſi ornés & d'auſſi beaux que ceux de Turin. Cette rue ſert à la promenade des carroſſes dans le carnaval, & les illuminations y ſont ſuperbes ; les balcons ornés de fleurs, les boutiques riches qui ſont en-bas, tout augmente l'agrément de cette belle rue ; le ſeul inconvénient eſt, qu'elle traverſe obliquement toutes les rues de ce

quartier, qui d'ailleurs ſont régulières & parallèles entr'elles, & que les maiſons n'ayant pas été enduites de plâtre, ont un air ſombre; elles ſont auſſi un peu défigurées par les trous des échaffaudages.

La galerie qui donne ſur la place du château, & par laquelle on entre dans la place royale, eſt appelée *il Padiglione Reale* : c'eſt-là qu'eſt poſtée l'avant-garde du palais, & l'on y place le S. Suaire, lorſqu'on veut l'expoſer à la vénération publique; on fait alors une grande proceſſion, le S. Suaire eſt ſous un dais magnifique, porté par le roi & par les princes du ſang, au bruit des canons, des tambours, & des inſtrumens de la muſique du roi.

PALAZZO REALE, le palais du roi, fut fait dans le dernier ſiècle ſous Charles-Emmanuel II. Il eſt bâti en pierres & en briques. On y entre par une grande cour carrée environnée de portiques réguliers; d'ailleurs il n'a aucune décoration extérieure; mais il ne feroit pas impoſſible de l'embellir. Quant à l'intérieur, tout le monde convient qu'il ſurpaſſe, par la magnificence & le goût, la plupart des autres palais de l'Italie. On y voit des ſtatues antiques, & des ſculptures des Collini qui ont été occupés à décorer l'intérieur du palais. Il renferme ſurtout une très-belle collection de tableaux italiens, flamands, & de quelques modernes. C'eſt même la ſeule de ce genre qui ſoit en Italie; elle doit faire d'autant plus de plaiſir, que par l'heureux choix des morceaux qui la compoſent, on y apprend à n'avoir aucun goût excluſif. Cette collection fut commencée par le roi Victor-Amédée, & augmentée par le feu roi Charles-Emmanuel III.

On trouve d'abord au pied du grand eſcalier, dans une niche placée ſur un pâlier, une figure équeſtre de Victor-Amédée I; elle eſt de bronze,

placée sur un cheval de marbre, qui, en sautant, culbute des esclaves ; le cheval est très-lourd, & tout cet ouvrage est au-dessous du médiocre. On lit sur le piédestal de la figure, l'inscription suivante :

Divi Victoris Amedei bellicam fortitudinem & inflexum justitiæ rigorem metallo expressum vides. Totum animum videres, si velox ingenium flexilem clementiam exprimere metallum posset.

Il y a sur le même escalier plusieurs autres statues en marbre. On n'entre pas dans les appartemens, à moins qu'on ne soit conduit par quelqu'un qui ait droit de vous y accompagner ; le feu roi se plaisoit quelquefois à être de la partie, & à jouir de l'incognito vis-à-vis des étrangers, pour les entendre raisonner sur les beautés de son palais.

Dans l'appartement d'hiver, il y a un grand salon où lon voit quatre dessus de porte du *Ricci*, dont le plus beau est Tobie, à qui l'ange rend la vue. Le plafond de ce salon est un des meilleurs que Daniel de *Seneterre* ait fait dans le palais de Turin.

On voit dans la salle d'audience un plafond & quatre tableaux de *Jean Miel*.

Il y a encore dans la salle du trône un excellent plafond du même maître, il représente un sujet allégorique assez compliqué ; on y lit sur une banderolle ces mots : *Multis melior pax una triumphis ;* devise sage & heureuse qui convient parfaitement à la maison de Savoie, dont les victoires ont été moins utiles que les négociations & la paix. Les ornemens de la chambre à coucher sont d'un grand goût & d'une grande richesse. Le plafond est de Daniel de *Seneterre*. Les deux dessus de porte sont de *Ricci* ; l'un représente Salomon qui encense les faux dieux, & l'autre Agar qui se retire avec Ismaël pour aller dans le désert.

Dans la même chambre font quatre fameux tableaux de l'Albane, dont il y a des copies partout : ils repréfentent les quatre élémens ; ces tableaux font en forme ovale, & d'environ quatre pieds de diamètre ; ils font tous d'une fi grande beauté, qu'on ne fait auquel donner la préférence. Les graces & la vigueur du pinceau y excellent également. La feule chofe qu'on pourroit y critiquer, c'eft la compofition qui eft un peu éparfe ou difperfée ; c'eft le défaut ordinaire de ce maître.

Les meubles répondent à la beauté de l'appartement : on y remarque entr'autres des bras à bougies, dont les plaques font des miroirs enchaffés dans des cadres d'argent maffif travaillés avec goût. Nous n'en faifons cependant l'obfervation, que parce que cette forte de meuble eft fort en ufage dans les appartemens d'Italie. On les diftribue affez ordinairement dans le pourtour des chambres pour y répandre plus de clarté. On a foin de mettre les luftres très-bas ; on prétend que les dames qui ne mettent point de rouge, paroîtroient trop pâles s'ils étoient plus élevés.

LA GALERIE du roi a fept croifées fur fa longueur : elle eft décorée avec la plus grande magnificence & d'un goût admirable ; l'on y a peint les exploits des héros de la maifon de Savoie : on y voit furtout un grand tableau de *Vandyck*, dont le fujet eft la bataille de Saint-Quentin, gagnée fur les François en 1557, par les troupes impériales que commandoit le duc Emmanuel-Philibert. Cette galerie renferme beaucoup de tableaux qui y font diftribués fans confufion. Le plafond de cette galerie eft de Daniel de *Seneterre*. Les principaux font le deffus de porte en entrant, qui repréfente une femme avec les attributs de fcience, par *Gentilefchi*. Un S. Jean du Guide, fin de tons, un peu gris de couleur, & dont malheureufement le fond a été mal refait.

Le portrait du prince Thomas de Savoie, duquel defcend la branche de Carignan, repréfenté à cheval, par *Vandyck*.

Un autre tableau de *Vandyck*, repréfentant Charles I, roi d'Angleterre, en pied. C'eft un des plus beaux tableaux de ce maître. L'architecture qui forme le fond y laiffe appercevoir un percé qui en augmente l'étendue. M. Cochin, dans fon *Voyage d'Italie*, publié en 1758, trouve ce tableau admirable; il eft, dit-il, d'une vérité fi étonnante, qu'il femble que ce ne foit point de la peinture. Il faut voir les réflexions de ce célèbre artifte fur la plupart des tableaux de ce palais.

Un autre grand tableau de *Vandyck*, repréfentant les trois enfans de Charles I; ce tableau fait illufion. Le portrait de *Vandyck*, par lui-même, tableau d'une grande beauté.

Notre Seigneur au tombeau, de Jacob *Baffan*; c'eft en petit le même que l'on voyoit au Luxembourg à Paris, & qui fera fans doute dans le nouveau mufée aux galeries du Louvre.

Un jeune homme qui careffe un chien, par le *Cimiani*, fort beau tableau dans la manière de l'Efpagnolet.

Un petit tableau très-gracieux, de l'*Albane*, repréfentant la Vierge qui tient l'enfant Jéfus, & des anges qui répandent des fleurs.

Le portrait de *Porbus*, fait par lui-même, où il s'eft repréfenté mefurant l'étendue de fon crâne avec un compas.

Un tableau, par *Rembrandt*, très-noir; on n'y démêle que la tête & les mains d'un vieillard, qui paroiffent fort belles.

Dans la chambre des Solimènes quatre tableaux de *Solimène*, repréfentant des fujets de l'ancien teftament; celui de la reine de *Saba* offrant des préfens à Salomon eft le mieux compofé; ils font tous bien deffinés, & l'on y trouve une grande

variété dans les airs des têtes, mais ils n'ont aucune intelligence de clair obscur.

On trouve ensuite le cabinet des peintures de Carle Vanloo. Cet artiste y a peint en effet plusieurs petits tableaux dans les panneaux de la menuiserie, & ils sont honneur à ses talens. Ils sont admirables, dit M. Cochin, par les graces du dessin, la fraîcheur & la force de la couleur. On y voit un petit oratoire où il y a une Vierge du Trévisan.

Dans l'appartement d'été du roi, après avoir traversé la salle à manger & un grand cabinet, on entre dans un petit cabinet plein de jolis portraits en miniature, faits par *Ramelli* d'après les plus grands maîtres; ces tableaux sont distribués dans des glaces ajustées avec beaucoup d'ornemens dorés. Dans un renfoncement de ce même cabinet, il y a une Vierge peinte par *Carle Maratte*.

De-là on passe dans quatre pièces presqu'égales. On trouve ensuite huit pièces d'une même enfilade, qui ne sont autre chose qu'une galerie qu'on a divisée. Ces pièces sont ornées de beaucoup de tableaux; il y a dans la première un du fameux *Gerard - Douw* (1), qui coûta au roi de Sardaigne trente mille livres : il représente une femme hydropique assise, le médecin, qui est debout à côté d'elle, regarde les urines : la servante, en lui donnant une potion avec une cuillère, a les yeux fixés sur la fille de la malade, qui est à genoux aux pieds de sa mère, & lui baise la main en fondant en larmes : ce tableau est éclairé par un œil de bœuf placé au-dessus de la fenêtre de la chambre de la malade : il est bien

(1) Ce maître, né en 1613, étoit élève de Rembrandt; il a fait peu d'ouvrages, parce qu'il leur donnoit toujours un fini extraordinaire, & y mettoit par conséquent un temps considérable.

composé, plein d'expression, parfaitement entendu de lumière : la perspective y est bien observée : la chambre a beaucoup d'enfoncement ; le lustre de bronze suspendu au milieu & tous les autres accessoires du tableau en décident parfaitement les plans. Mais le trop grand fini de cet ouvrage y répand un peu de sécheresse. Il est dans un cadre d'ébène noir fermé par deux battans, sur lesquels Gerard-Douw a peint une aiguière & une serviette.

Il y a dans la même chambre un S. Jean du Guerchin, & une Vierge qui montre à lire à l'enfant Jésus, de *Carle Maratte.*

Dans les quatre pièces suivantes, on voit de fort beaux tableaux de fleurs du *Vanusen* ou Van-Huysum. Quatre beaux paysages du *Breughel.* Un tableau de *Scalken* ou Schalken à la lumière, représentant une Magdelaine, dont l'effet est admirable. Une Madone avec l'enfant Jésus de *Benvenuto Garofalo*; elle est traitée d'une manière brune. Une autre Madone du *Guerchin*, traitée dans le clair & dans le temps où il cherchoit à imiter le *Guide;* cette dernière manière a toujours été inférieure à sa première.

Le portrait d'Erasme, par *Holbein*, beau, mais un peu sec. Des tableaux d'enfans vus à mi-corps, par *Sedoux*; les caractères ainsi que la couleur, en sont gracieux. Un tableau du fameux chevalier *Vander-Werf*, dont les curieux achètent les ouvrages à tout prix; il représente deux personnes effrayées à l'aspect d'un mort. Les caractères en sont expressifs, mais il est trop fini, & les ombres en sont trop dures.

La septième pièce forme la bibliothéque particulière du roi; les quatre dessus de porte de *Nogaret*, peintre Vénitien, sont assez gracieux de couleur.

La huitième pièce contient plusieurs tableaux de

batailles, par *Octimbourg* ou Hugtemburg ; ils sont peints d'une manière dure, & il y en a très-peu de passables.

Les parquets de ce palais sont de très-belles marquetteries, il y règne partout autant de propreté que de magnificence.

On voit dans la galerie de la reine un tableau représentant Loth & ses filles, par *Orazio Gentileschi*; la figure de Loth est très-incorrecte, mais il y a une des filles, vue de profil, qui est d'une grande beauté. Un David du *Guide*, semblable à celui que possède le roi de France. Il faudroit les comparer ensemble pour juger lequel est le plus beau.

Apollon & Marsyas du *Guide*; l'Apollon est de grisaille, & n'est point fini. Un S. Sébastien du Cignani, tableau très-beau, tant par la pureté du dessin, que par le bon accord qui y règne. Une noce du *Calabrese*.

Deux grands tableaux de Paul *Véronese*, représentant Moyse sauvé des eaux, & la reine de Saba qui offre des présens à Salomon ; des tons de brique dominent dans le Moyse ; la fille du roi a des habillemens modernes, faute de costume dans laquelle ce peintre est perpétuellement tombé. A l'égard de la reine de Saba, on voit bien avec elle une profusion de présens ; mais le Salomon est placé si désavantageusement, qu'on a peine à distinguer celui à qui on les présente.

L'enfant prodigue du *Guerchin*, d'un dessin très-mâle, & d'une couleur vigoureuse. Un musicien de *Valentin*, d'un effet très-piquant.

S. André sur la croix, beau tableau de l'*Espagnolet*, vigoureux de couleur, & dont l'effet est admirable : on y trouve cependant un peu de sécheresse dans le dessin.

Deux grands tableaux de *Jacob Bassan*; l'un représentant l'enlèvement des Sabines, & l'autre

une femme chaſſant à coups de verges l'amour qui s'eſt introduit dans la boutique d'un chaudronnier ; celui-ci eſt occupé à battre un chaudron. Il y a dans ce tableau un grand attirail de cuiſine ; le premier eſt celui des deux qu'on eſtime le plus.

Deux autres tableaux, dont les ſujets ſont Suſanne juſtifiée, & Moyſe qui fait ſortir les eaux du rocher, par *Sébaſtien Lerici* : on découvre dans l'un & dans l'autre de grandes beautés de détail.

On paſſe dans une grande chambre toute revêtue de panneaux d'ancien laque du Japon, compartis avec beaucoup de goût dans des cadres dorés. C'eſt ce qu'il a de plus beau & de plus rare dans ce genre.

On entre enſuite dans un petit cabinet en forme d'oratoire, lambriſſé de bois odoriférans, incruſté de nacre de perle gravée. Le deſſin général de la nacre eſt bien, mais les figures & les ramages ſont très-médiocrement gravés.

Le plafond de la chambre à coucher eſt de *Jean Miel.* On paſſe enſuite dans la ſalle à manger, qui eſt entre l'appartement du roi & celui de la reine. Il y a quelques plafonds du chevalier *Beaumont*, qui étoit premier peintre du roi ; mais ils ne méritent pas qu'on s'y arrête : ils reſſemblent à des éventails ; cependant ils ont quelque choſe de la manière de Boucher, mais ſans en avoir le mérite. Il y a des perſonnes qui eſtiment le plafond d'un nommé *Franceſco*, élève de *Solimène*, repréſentant les jeux Olympiques.

Le feu roi n'avoit pas voulu qu'on expoſât publiquement dans ſon palais des tableaux trop libres : cependant pour ne pas priver les vrais connoiſſeurs des beautés qu'ils renferment, il les a fait mettre à part dans les appartemens d'en-bas, où l'on ne les fait voir qu'avec beaucoup de réſerve : ſi cet exemple eût été ſuivi en France par feu M. le duc d'Orléans, la Léda, l'Io, & & la Danaé du

Corrège exifteroient encore & n'auroient pas été découpées.

Indépendamment des tableaux licencieux dont on vient de parler, on a mis auffi dans ces appartemens du rez-de-chauffée différens morceaux de maîtres Flamands & Italiens, qu'on n'a pas jugés d'une affez grande beauté pour les placer dans les appartemens d'en-haut. Mais avant que de donner une note de ceux que l'on pourroit tirer de la foule, il eft bon de parler d'un plafond de *Daniel de Seneterre*, qui eft celui de la première chambre, où il a poétiquement repréfenté les élémens. La terre eft exprimée par un grouppe de Flore, de Bacchus & de Pomone; l'eau par une Vénus marine, accompagnée de Néréïdes, & portée fur les ondes par des Tritons en préfence de Neptune. L'air eft repréfenté par Eole qui enlève Orithie; & le feu par les forges de Vulcain: enfin comme le foleil anime tout l'univers, le peintre l'a placé au centre de la voûte; il tient une torche, à laquelle l'amour allume fon flambeau. Il règne dans cet ouvrage une belle intelligence de clair-obfcur; les figures y plafonnent très-bien. Le raccourci de Neptune, qui eft repréfenté debout, eft beau; & la Néréïde, qui tient des perles & qui porte une main à fa gorge, eft charmante; on y trouve plufieurs autres belles intentions: enfin tout ce morceau tient beaucoup du Corrège & Cortone, du côté de la couleur & des expreffions.

On voit encore dans une des chambres fuivantes, un plafond du même peintre, repréfentant Mars & Vénus.

Parmi les tableaux qui doivent le plus exciter la curiofité des connoiffeurs, il y a un prêtre confeffant une bonne femme, & un pénitent qui attend dans l'autre partie du confeffionnal; on dit qu'il eft de l'*Efpagnolet*. Un tableau de fruits & un tableau

de fleurs, de *Mignon*. Deux foires du *Breughel*. Un petit tableau de *Rembrandt*, représentant un docteur qui lit. Sainte Françoise Romaine, du *Guerchin*; elle est dans une vision, ayant à côté d'elle un ange en chasuble; elle tient un livre où sont écrits ces mots: *Tenuisti manum dexteram meam & in voluntate tua deduxisti me, & cum gloria suscepisti me*. Trois têtes grandes comme nature, peintes en miniature sur velin, par *Giovanni Garsoni*, de Bologne. L'une représentant une Muse, l'autre le portrait d'Emanuel Philibert, & la troisième est celle de Charles-Emanuel I. Ces trois morceaux sont singuliers, mais très-froids, quoiqu'aussi bien traités que la miniature puisse l'être. Un petit *Kalf*, représentant un citron pelé; deux petits *Peterneef*, ou Pierre-Neefs; une femme avec un pot de fleurs & une cage, par *Gerard-Douw*. On a réuni les petits tableaux Flamands dans la galerie des batailles.

On fait peu de cas des tableaux licencieux, du côté de l'art; voici ceux qui sont les moins mauvais; les trois grâces, grandes comme demi-nature, par *Pietro della Vecia*, élève du Titien; ce tableau a beaucoup souffert. Salmacis & Hermaphrodite de l'*Albane*, tableau dont les figures sont grandes comme nature; c'est un des moins bons, & il paroît avoir été repeint. Jupiter & Io, petit tableau qu'on prétend être l'esquisse de la grande Io du *Corrège*; il paroît plutôt que ce n'en est qu'une copie médiocre. A l'égard d'Adam & Eve, il paroît être une mauvaise copie du *Guide*. Il y a encore quelques autres tableaux de même espèce, mais qui ne méritent aucune attention. Dans les mêmes chambres, on voit deux petits bas-reliefs de marbre du *Donatello*, dont l'un représente le jugement de Salomon: la perspective n'y est pas mal entendue, mais le dessin en est très-incorrect & l'exécution médiocre.

Les archives du palais sont belles & bien ordon-

rées ; la boiserie, couleur de fernambouc & or, ainsi que celle de la bibliothéque, fait très-bien ; on y conserve 30 volumes *in-folio* de Pyrrus Ligorius, savant Napolitain, écrits de sa main, sur la géographie, les antiquités, les médailles. C'est-là qu'on voyoit la table isiaque, mais elle est maintenant à l'université.

Après avoir parlé du palais du roi & des choses les plus remarquables qu'on y voit, reprenons la suite des objets les plus dignes d'attention, qui se rencontrent dans la partie septentrionale de Turin.

Les jardins sont au nord du palais, où ils occupent trois bastions ; on prétend qu'ils furent plantés par *le Nôtre*, de même que les plus beaux jardins de France: quoiqu'il en soit, on y trouve beaucoup d'art ; on a su y sauver toutes les irrégularités du terrain, & il y a surtout des eaux & de l'ombrage, ce qui est bien essentiel en été, aussitôt qu'on a passé les Alpes, & qu'on a changé, pour ainsi dire, de climat. Ces jardins sont bien entretenus, de même que tout ce qui appartient au roi.

Une branche de la *Dora* vient à *porta Palazzo* tomber dans un réservoir, d'où elle va dans les jardins entretenir les jets-d'eau & les bassins ; nous parlerons de cet acqueduc à la fin du chapitre X. Il y a aussi une machine de la construction de M. Mathei, habile méchanicien, qui étoit au service du roi de Sardaigne.

LE CHATEAU qui est près du palais, est ordinairement l'habitation des princes de la maison royale (1). C'est un ancien édifice, bâti par Amé VII, premier duc de Savoie, en 1416, & flanqué de quatre tours à la manière de ce temps-là ;

(1) On l'a appelé successivement palais de Madame, palais du duc de Chablais, & palais du duc de Savoie.

mais on y a ajouté une belle façade moderne, ornée de colonnes corinthiennes, dont l'entablement est terminé par une grande balustrade, avec des balcons, des statues, des vases, d'un bon genre ; cette façade est de Philippe Juvara, & fut construite en 1720 pour Madame royale, mère du roi Victor Amédée ; elle a quelque chose qui tient du pérystile du Louvre à Paris ; cette façade est le plus beau morceau d'architecture qu'il y ait à Turin ; mais elle est en général trop chargée d'ornemens. La façade opposée n'a rien de remarquable.

Un grand vestibule, qui est au rez-de-chaussée, sert d'entrée à deux sallons de marbre, décorés avec beaucoup de magnificence ; de-là on passe dans la salle des Gardes-Suisses, qui est ornée de 62 bustes antiques de marbre, dont quelques-uns ne sont pas mauvais. L'escalier est un des plus beaux qu'il y ait au monde, il est à deux rampes, orné d'une bonne architecture ; la voûte qui le porte est légère & bien tournée ; & celle d'en-haut est garnie de rosettes agréablement variées ; il est peut-être un peu serré eu égard à sa proportion générale. L'appartement est petit en comparaison de l'escalier, & ceux qui ont dit du château de *Capo di-Monte* à Naples, que l'escalier avoit été oublié, pourroient dire ici qu'après avoir fait l'escalier, on a oublié l'appartement ; mais ce seroit aussi une exagération : il y a plusieurs pièces habitables & d'un bon goût. On dit aussi à Turin *église sans porte*, en parlant de S. Laurent, où l'on entre par une petite porte de côté.

LE THÉATRE de Turin, qui a été fait en 1740, est le plus considérable qu'il y ait en Italie, à l'exception du grand théâtre de Parme, qui depuis long-temps ne sert point. Celui de Turin, au contraire, est le théâtre ordinaire des grands opéra de la cour, & il tient au palais du roi, d'où l'on

y arrive de plein pied par une longue galerie qui mérite d'être vue ; elle avoit été commencée sur un plan magnifique, mais elle n'a pas été finie sur le même dessin.

Ce théâtre est le plus étudié, le mieux composé, le plus complet qu'on voie en Italie; c'est le plus richement & le plus noblement décoré qu'il y ait dans le genre moderne, & il a servi de modèle à celui de Naples, & à plusieurs autres qu'on a faits depuis ce temps-là; mais celui de Naples l'emporte depuis qu'il a été décoré pour le mariage du roi.

L'architecture de ce théâtre est du comte Alfieri, dont l'intelligence & l'habileté se sont exercées plus d'une fois en matière de construction; les portiques & une partie des beaux édifices de Turin sont de lui; il a fait graver les plans du théâtre, mais ils ne sont point publics. M. Dumont, architecte, rue des Arcis à Paris, les a donnés en raccourci dans un recueil de théâtres qu'il a fait graver à Paris depuis peu; M. Patte ayant été envoyé en Italie, en 1750, avec M. Giraud, machiniste du roi, à l'occasion d'un théâtre que le roi vouloit faire construire à Versailles, dessina dans le plus grand détail tous les beaux théâtres d'Italie, & on les trouve en abrégé dans son Essai sur l'architecture théâtrale, publié en 1782, *in* 8°. à Paris, chez Moutard.

Le théâtre de Turin avec ses dépendances, y compris le portique qui règne le long de la place au rez-de-chaussée, a 38 toises ou 228 pieds de longueur & 108 pieds de largeur dans œuvre (1).

(1) Pour présenter aux François un terme de comparaison qui leur soit connu, je rapporterai ici les dimensions de la salle de la comédie françoise, bâtie en 1782 par M. Peyre l'aîné & M. de Wailly, sur le terrain de l'hôtel de Condé; elle est construite dans un carré long de 27 toises de lon-

La

La voûte en est bombée en anse de panier, contre l'usage ordinaire des théâtres qui ont toujours un plafond, ou voûte plate. La salle proprement dite a 57 pieds depuis le bord du théâtre jusqu'au devant de la loge qui est en face, 45 pieds dans sa plus grande largeur, & 51 pieds & demi

---

gueur, sur 18 toises & demie de largeur; elle est décorée d'arcades qui donnent dans des galeries tout autour du bâtiment. Aux deux extrémités de la façade principale, sont deux grandes arcades de 26 pieds d'ouverture, qui servent à descendre de voiture à couvert dans les temps de pluie. L'extérieur de ce bâtiment, du côté de l'entrée, est décoré d'un péristile en avant-corps de huit colonnes doriques. Du milieu de ce péristile, on entre dans un vestibule décoré en colonnes. Ce vestibule a 26 pieds en carré; à droite & à gauche sont deux grands escaliers, dont les marches ont 9 pieds & demie de longueur, & qui arrivent au plein pied des premières loges, au premier étage. Ces escaliers, ainsi que le foyer qui est au-dessus du vestibule, sont décorés en colonnes isolées, qui soutiennent les voûtes, & forment des péristiles pour communiquer des paliers hauts des escaliers au foyer.

L'intérieur de la salle est un rond un peu allongé; elle a 60 pieds de largeur, à compter du fond des loges, & 64 de longueur jusqu'au rideau du théâtre. Au rez-de-chaussée est un parterre contenant 500 personnes assises; il a 45 pieds de large & 30 de long. Ce parterre est entouré de petites loges louées à l'année. Au lieu d'amphithéâtre, on a pratiqué une galerie en avant des premières loges, qui fait tout le tour de la salle, & qui a deux rangs de banquettes. Les premières loges ont trois rangs; les secondes en ont deux; les troisièmes forment un grand amphithéâtre de cinq rangs de banquettes, dans toute la partie du fond de la salle, & des deux côtés sont de petites loges; le quatrième rang de loges est pratiqué dans douze grandes lunettes au-dessus de la corniche; elles servent de décoration au plafond. Toutes les loges de ce quatrième rang sont louées à l'année; la salle a 44 pieds de hauteur; l'avant-scène a 38 pieds d'ouverture sur 32 pieds de hauteur; le théâtre a 72 pieds de largeur d'un mur à l'autre, sur 50 de profondeur, depuis le bord du théâtre. Des deux côtés du théâtre & de la salle sont disposés des escaliers pour monter aux différens étages de loges; il y en a un troisième qui ne monte qu'à l'amphithéâtre des troisièmes, & un quatrième qui ne sert que pour les comédiens; il y a enfin des foyers pour les acteurs, une salle d'assemblée, des magasins, un logement pour le concierge, & beaucoup de loges pour les acteurs.

de hauteur depuis le sol du parterre jusques sous la calotte du comble. Elle est garnie de six rangs de loges, il y en a 26 à chaque étage; sans compter la loge du roi qui occupe 24 pieds au second rang dans le fond, & celles des entre-colonnes du théâtre. Ces loges n'ont que six pieds de large d'axe en axe, elles paroissent un peu petites; elles n'ont que six pieds & demi de hauteur, & ne peuvent avoir, comme les nôtres, deux étages de banquettes; car cela ne s'accorderoit pas en Italie avec la conversation qui se tient dans les loges, & les visites qu'on y reçoit; tout le monde y est de niveau, chacun avec sa chaise qu'il range & qu'il promène à volonté. L'appui des premières loges n'est qu'à cinq pieds de hauteur, ce qui donne la facilité de converser même avec ceux qui sont dans la salle. Toutes ces loges sont tournées de côté, & un peu convergentes vers le théâtre; ces loges étant étroites, profondes, & séparées par des cloisons pleines, les personnes qui sont au fond ne pourroient voir le spectacle si les loges étoient placées perpendiculairement sur le mur latéral.

Malgré cette disposition oblique, l'architecte a eu soin d'éviter tous les angles aigus, qui absorbent & éteignent les sons, & il a racheté tous les biais des pièces arrondies ou carrées qui retournent toujours à angles droits ou obtus, ce qui paroît fait très-adroitement pour que les voix retentissent mieux, & que le son ne soit pas concentré dans les angles.

Ces six rangs de loges toutes égales, présentent, suivant M. Cochin, une uniformité froide, contraire aux règles du goût, qui exige des proportions variées dans les masses principales d'un édifice, & il les compare à des cases pratiquées daus un mur; cependant la décoration des loges adoucit cet inconvénient.

La loge du roi, qui eſt en face du théâtre, au ſecond, a quatre toiſes de largeur; elle eſt fermée dans le fond par des portes en glaces étamées, qui répètent le ſpectacle pour ceux qui jouent & qui tournent le dos au théâtre; ces mêmes portes peuvent s'ouvrir & rendre la loge beaucoup plus vaſte qu'elle n'eſt ordinairement, dans le cas où l'on veut y faire des parties plus nombreuſes. D'ailleurs, il y a encore des ſalles de jeu dans les environs du théâtre. Cette ſituation de la loge du roi eſt favorable pour le coup-d'œil, mais elle ne l'eſt guères pour bien entendre la muſique, du moins en Italie, où la préſence même du roi ne peut empêcher que l'on ne faſſe du bruit, ſurtout quand on a vu long-temps le même opéra, ou qu'il y a de trop longs récitatifs.

On a beaucoup plus de patience à Paris: on y entendoit dans le plus grand ſilence même les récitatifs de nos anciens opéra; cela ne prouve pas qu'ils fuſſent meilleurs que les récitatifs Italiens, mais on y étoit accoutumé. En général, les longs récitatifs des Italiens ne ſont pas même écoutés, ſi ce n'eſt les récitatifs obligés (*iſtrumentati*), ou ceux qui ont un degré particulier de perfection & d'intérêt. Rouſſeau en cite un exemple dans ſon Dictionnaire de muſique (1).

De grands poëles placés en dehors, & d'où l'on avoit fait partir des tuyaux de chaleur aux quatre coins de la ſalle, ſervoient à l'échauffer en hiver, mais on les a ſupprimés à cauſe des inconvéniens.

Le parterre eſt une eſpèce de fer à cheval, dont la plus grande largeur eſt 50 pieds entre les devantures des loges; il a 58 pieds de long juſqu'au bord du théâtre; il eſt garni de bancs dans

(1) Nous parlerons des opéra Italiens à l'article de Naples, avec plus d'étendue.

toute ſa longueur ; car en Italie perſonne ne veut être debout, & l'extrême longueur du ſpectacle, ſurtout en hiver, ne le permettroit pas. Cette forme de ſalle, quoiqu'irrégulière & peu agréable, vaut beaucoup mieux que le carré long, qu'on a long-temps exécuté à Paris, mais auquel on a renoncé dans les nouvelles ſalles, bâties depuis quelques années pour l'opéra & pour le théâtre françois. Dans un projet de théâtre que M. Cochin fit imprimer en 1766, on voit qu'il préféroit même le demi ovale coupé ſur ſon grand axe ; c'eſt-à-dire, dont le grand axe ſeroit parallèle au front du théâtre, comme nous le ferons voir en parlant du théâtre de Palladio à Vicence (1).

L'orqueſtre eſt placé, à Turin, ſur une concavité ou voûte renverſée, ſemblable à celle d'une timbale, qui augmente le retentiſſement & l'éclat, comme la caiſſe d'un tambour ou d'une viole contribue à en former le ſon ; cela fait qu'on n'a pas beſoin d'un orqueſtre auſſi nombreux que le nôtre, & auſſi difficile à conduire avec préciſion. *Voyez le Dictionnaire de muſique* de Rouſſeau, au mot *orqueſtre*. Aux deux extrémités de la voûte ſont deux tuyaux qui débouchent ſur le devant de la ſcène : on attribue à cette précaution le grand effet de la plupart des orqueſtres d'Italie.

L'ouverture du *Proſcennium*, ou avant-ſcène, eſt de 40 pieds ; la profondeur du théâtre eſt de 105 pieds, ſans compter une cour de 24 pieds qui eſt derrière, & ſur laquelle on peut jeter un pont-levis (2) au beſoin, pour étendre le théâtre

(1) Dans l'*Eſſai ſur l'architecture théâtrale*, par M. Patte, on trouve un examen des principaux théâtres de l'Europe, & une analyſe des écrits les plus importans qu'on ait faits ſur cette matière.

(2) C'eſt ce que l'on fit entr'autres pour l'opéra compoſé en 1750, lors du mariage du roi. Le plan & les paroles étoient de M. Bartoli.

ou placer des feux d'artifice; il y a fur le côté une rampe douce par laquelle on peut faire monter des carroffes & des chevaux jufques fur le théâtre.

Cette grande profondeur du théâtre eft un des avantages qu'ont les fpectacles d'Italie; on verra dans la fuite que celui de Parme a 124 pieds de profondeur; par ce moyen on repréfente avec autant de vérité que de grandeur les batailles ou les triomphes, les affemblées d'une nation ou d'un fénat, les facrifices, les chaffes, &c. on y peut développer l'action, ménager plus de vraifemblance aux *à parte*, plus de dignité au fpectacle, placer des chœurs fans confufion, deffiner de grands balets & préfenter des fpectacles de décoration plus grands, & par-là même plus magnifiques.

Les décorations théâtrales font très - belles, le roi ayant à fon fervice un habile décorateur nommé Galliari: la toile même eft remarquable; comme les anciens confacroient leurs théâtres à Vénus & à Bacchus, M. Bartoli a fait repréfenter l'arrivée de Bacchus auprès d'Ariane dans l'isle de Naxe, & il en a publié la defcription en 1756. Sur la toile d'un autre théâtre de Turin, il a fait peindre la naiffance de Vénus; l'une & l'autre font de Bernardino Galliari.

Il y a prefque toutes les années un grand opéra fur ce théâtre pendant le carnaval: une fociété de quarante entrepreneurs en fait les avances & en retire le profit; le roi donne dix-huit mille livres, & fournit les carroffes & les chevaux dont on a befoin. L'établiffement d'un opéra coûte environ cent mille livres; on voit prefque toujours à Turin les meilleurs acteurs de l'Italie, & ils gagnent jufqu'à dix mille francs pendant leur carnaval, cela paffe de beaucoup le profit de nos meilleures chanteufes de Paris; cependant les loges ne coûtent à Turin que 100 livres au plus, l'entrée n'eft que

de 30 sols, & quand on veut s'abonner pour les deux mois que dure l'opéra, il ne revient qu'à 12 sols par représentation.

Il y a un autre théâtre à Turin, appelé le *théâtre de Carignan*, qui est sur une place voisine, un peu au midi de celle du château; il sert pour les opéra bouffons que l'on donne en été, pour la comédie italienne qui a lieu de temps en temps, au moyen des troupes qu'on fait venir surtout de Venise, & pour la comédie françoise qui va quelquefois de Lyon ou de quelqu'autre province de France y passer deux ou trois mois, & remplir l'intervalle qu'il y a entre le grand opéra & les bouffons.

S. LORENZO, S. Laurent, église de Théatins, tout proche du palais, est remarquable par une architecture singulière du P. *Guarini;* c'est une espèce de rotonde environnée de colonnes de marbre & surmontée d'une belle coupole. Le coutour de cette église est incrusté de marbres de différentes couleurs, aussi-bien que les sept autels qu'on y voit; il y a des statues & des peintures, & bien des voyageurs la regardent comme la plus belle église de Turin. C'est du moins une des coupoles les plus hardies que l'on ait faites: celle qui en approche le plus est à Plaisance. Les piliers qui supportent la coupole de S. Augustin de Plaisance n'ont que 22 ½ pieds de superficie, tandis que ceux de Ste. Géneviève de Paris en ont 133 ¼, ce qui fait voir que M. Soufflot n'avoit pas formé un projet sans exemple, comme M. Patte l'en accusoit (1).

---

(1) L'église de *S. Carlo al Corso*, à Rome, présente encore un exemple de même espèce. La coupole de Toussaint d'Angers a une voûte de 31 pieds & demi de large, portée sur des colonnes de 11 pouces de diamètre. Celle de Milan est encore plus hardie.

CHAPITRE VIII.

Partie orientale de Turin, qui comprend l'université, la rue du Pô, &c.

ACADEMIA REALE, un peu à l'orient du château, école militaire, bâtie par le duc Charles-Emmanuel II vers le milieu du dernier siècle, pour l'éducation de la jeune noblesse qu'on y exerçoit au manège & à l'escrime. Le roi Victor Amédée, la dernière année de son règne, & le roi Charles-Emmanuel III, lui ont donné une nouvelle forme, ensorte qu'elle réunit actuellement les exercices d'un collège à ceux d'une école militaire. Il y a trois sortes d'appartemens, & trois sortes de personnes qu'on y reçoit avec la permission du roi, soit qu'ils soient nationaux, soit qu'ils soient étrangers; 1°. des enfans de dix ans que l'on met en état de pouvoir suivre les exercices de l'université, & qui donnent 48 livres par mois sans être obligés de payer les maîtres de grammaires. 2°. De jeunes écoliers qui vont à l'université, & qui veulent avoir tous les maîtres nécessaires à une belle éducation; ils paient la pension de 48 livres par mois, 12 livres pour les exercices du manège, & 3 livres 12 sols pour chacun des autres maîtres, d'escrime, de fortification ou de danse; ils ne sortent jamais qu'en habit noir. 3°. Des personnes formées, de 20 à 25 ans, & qui veulent suivre encore les exercices de l'académie, ils occupent le premier étage; ils paient 90 livres par mois pour eux, 30 pour leur domestique, 12 livres pour le manège, & 7 livres pour le maître en fait d'armes, ou pour le maître de danse, ou pour celui de fortification; ils ne sont point assujettis à

l'uniforme de la maison, ni à sortir en habit noir ; & ils sont servis d'une manière très-décente.

Le roi paie d'ailleurs les chevaux, les domestiques, & une partie des maîtres, sans quoi la dépense seroit beaucoup plus considérable.

Le bâtiment de cette académie a une grande & belle cour carrée dont trois côtés sont ornés de portiques à deux étages, soutenus par des colonnes; les écuries sont belles & spacieuses; le manége est un grand emplacement sablé & couvert, dont la voûte a une portée immense: c'est le plus beau morceau qu'on puisse voir en ce genre: on y a fait des loges pour les spectateurs: c'est le roi Charles-Emmanuel III qui l'a fait bâtir sur les dessins du comte Alfieri, son premier architecte.

L'UNIVERSITÉ de Turin date de 1405: mais c'est le roi Victor qui vers l'an 1720 la rétablit, en faisant venir des gens habiles de différens pays, tels que Pasini pour l'érudition, Lama pour l'éloquence, Regolotti pour la poësie, Campiani pour la jurisprudence: il avoit aussi invité Gravina, célèbre jurisconsulte & poëte: il fit construire un très-beau bâtiment. Cette université est combinée avec beaucoup d'intelligence & se maintient sur le meilleur pied: le feu roi lui a donné de nouvelles constitutions; elle est sous la direction d'une compagnie appelée *il magistrato della riforma degli Studj*, composée du grand chancelier & de quatre réformateurs ou inspecteurs des études de tout l'Etat. Celui qui a le titre de recteur de l'université, est un de ceux qui ont reçu le doctorat l'année précédente. Il y a 24 professeurs, sans compter plusieurs substituts; quatre de ces professeurs sont pour la théologie, y compris l'hébreu; cinq pour le droit civil & canonique; cinq pour la médecine, y compris la botanique & l'anatomie; il y en a deux de chirurgie; trois de philosophie; deux de mathémathiques; deux d'éloquence; l'un

eſt pour l'éloquence latine, l'autre pour l'éloquence italienne. M. Bartoli, profeſſeur d'éloquence italienne, faiſoit ſon cours en quatre années, ſuivant le réglement de 1761. La première année, il expliquoit les auteurs Grecs & Italiens & la mythologie ancienne, en faiſant voir les antiques propres à éclaircir la matière. La ſeconde, il expliquoit les auteurs Grecs & Italiens avec l'hiſtoire des Egyptiens, des Grecs & des Romains. Dans la troiſième, c'étoit la critique & l'hiſtoire littéraire ancienne. Dans la quatrième l'hiſtoire d'Italie & les règles de la poéſie d'après les meilleurs auteurs.

Il y a auſſi trois colléges de docteurs en théologie, en droit & en médecine, qui aſſiſtent aux examens & aux thèſes, & qui opinent pour la collation des degrés. Les chirurgiens ont auſſi un collége, mais ils n'ont pas rang parmi les profeſſeurs de l'univerſité. Les études commencent le 3 de Novembre par une proceſſion & un diſcours public; elles finiſſent le 24 de Juin, & depuis ce temps-là juſqu'au 25 Août, l'on confère les degrés. Les penſionnaires du ſéminaire, ceux des deux colléges & de l'académie, vont également aux écoles de l'univerſité; mais il y a de petits colléges dans la ville pour les humanités.

Le bâtiment de l'univerſité eſt un bel édifice que l'on trouve dans la rue du Pô, avec cette inſcription en lettres d'or : *Regium Athenæum.* On entre par une grande cour carrée environnée de portiques à double étage, ſoutenus par de grandes colonnes. Cette cour dans laquelle ſont les claſſes, eſt remarquable par un grand nombre d'inſcriptions antiques, bas-reliefs, ſtatues, colonnes & autres monumens expoſés à la curioſité publique (1); on les peut examiner commodément, ils ne

(1) On en a donné la deſcription dans l'ouvrage qui a pour titre : *Marmora Taurinenſia, cum notis, illuſtrata ab Antoni*

ſont plus expoſés à être diſperſés & perdus, & ſont rangés avec méthode : un grand nombre de ces antiques a été tiré des ruines d'*Induſtria* dont nous parlerons dans le chapitre XVI ; quelques-uns ont été trouvés dans d'autres villes du Piémont, & à Turin même, lorſque l'on creuſa pour ſon agrandiſſement entre la porte de Suze & la porte du palais, au nord-oueſt de la ville.

Le marquis Maffëi avoit déjà placé ſous ces portiques, avec l'agrément du roi Victor, une partie de ces monumens, comme il l'a fait enſuite à Vérone ; mais comme ils défiguroient un peu l'architecture, & que d'ailleurs il y en avoit dont un côté étoit caché dans le mur, quoiqu'il y eût des choſes à y obſerver, M. Bartoli les a fait ſcier, & placer de façon qu'on voit les deux côtés ; & il les a mis dans un ordre ſcientifique, en commençant par ce qui a rapport à la religion, puis aux empereurs, à la guerre, à la paix, à la géographie, aux jeux, aux arts, aux tribus, &c. Ces inſcriptions ne ſont placées ni trop bas, comme à Vérone, ni trop haut, comme au capitole, ou dans le veſtibule de la galerie de Florence, mais de la façon la plus commode pour la vue ; la plupart ſont des antiquités Romaines ; pluſieurs auſſi ſont des antiquités Grecques ; il y en a même une Punique venue de Sardaigne.

Parmi les bas-reliefs, il y en a de fort rares, dont M. Bartoli a donné l'explication : celui qui repréſente Ammon, roi de Lybie, celui de Jaſon domptant les deux taureaux du roi *Æeta*, qui avoit ordonné à Jaſon de les atteler à la charrue & de

---

Rivautella & Johanne Paulo Ricolvi, 2 volumes *in-fol.* 1741, 1747 : le premier eſt mort en 1752, le ſecond en 1757. Il eſt parlé de quelques-unes dans le livre intitulé : *Auguſtæ Taurinorum chronica à Philib. Pingone*, réimprimé dans le *Teſauro d'Italia* de Burman, tome IX.

les faire labourer avant que d'obtenir la toison d'or (Apollodore, liv. I. Hyginus Fab. XXII). M. Bartoli observe qu'on l'avoit pris mal-à-propos pour un gladiateur & pour le Mitras des Perses (*Marmora Taurinensia*, tom. II, pag. 22). M. Bartoli a décrit aussi en 1766, un buste du consul *Mannius Aquilius*, qui mourut dans la guerre de Sicile, & sur lequel on apperçoit la blessure à la tête, qu'on a cru désigner Scipion l'Africain; mais ce buste est chez le cardinal Albani.

Le cabinet des antiques est au rez-de-chaussée. Quoiqu'il soit dans l'université, il est appelé *Museo del Re*, ou cabinet du roi. M. Jos. *Bartoli*, Vénitien, antiquaire du roi, & professeur dans l'université, étoit directeur de ce cabinet, & l'avoit disposé dans un ordre lumineux, méthodique & savant, qui devroit servir de modèle aux collections de cette espèce : car elles sont d'autant plus curieuses & plus instructives, qu'elles sont mieux rangées & plus faciles à étudier. Ces antiques ont été tirés de l'Italie, de la Grèce, de l'Égypte, de la Nubie, de l'Arabie, &c. A la tête de tous, on voit les quatre élémens, les sept planètes, les douze signes du zodiaque, & la terre figurée par Cybèle ; il y a surtout une belle figure de celle-ci, avec une belle inscription sur sa robe. Atys aimé de Cybèle, figure rare, qui a derrière ses épaules un buste de femme, avec un masque sur la tête ; plusieurs autres masques semblables; des lions qui tirent le char de Cybèle.

Jupiter, fils de Saturne & de Cybèle, avec ses différentes transformations en taureau & en aigle. Une grande aigle de légion romaine en bronze ; la foudre de Jupiter en grand bronze, pièce très-rare ; la chèvre qui allaita Jupiter, belle figure.

Junon, femme de Jupiter, & Minerve sa fille : il y a différentes figures de chacune, parmi lesquelles deux ou trois fort rares, les unes en argent,

les autres en albâtre oriental. On a placé ensuite les chouettes qui sont consacrées à Minerve, les têtes de Méduse qui appartiennent à son égide.

Plusieurs Mercures, & les animaux consacrés à ce Dieu, comme les coqs, les tortues.

Neptune, frère de Jupiter; parmi les figures de ce Dieu, il y a une très-belle tête ornée de Dauphins. Avec Neptune vont les Naïades, les Néréides, les Tritons, les Poissons, & tout ce qui a rapport à l'eau, comme les hameçons, les tuyaux d'acqueducs, les chevaux dont Neptune procura la naissance.

Vénus sur un cheval marin; une Vénus qui se coupe les ongles; plusieurs meubles relatifs à cette déesse; une *Vénus Victrix*, morceau très-singulier par les ornemens d'or qu'elle a au col, aux bras & aux mains, & deux harpocrates qu'elle a devant elle. Vulcain, mari de Vénus, avec les marteaux, tenailles, & autres ustensiles antiques relatifs à ce Dieu. L'Amour, comme fils de Vénus; les animaux & autres symboles de l'Amour.

Après lui on a placé Mars, comme ayant été aimé de Vénus; tout ce qui tient à l'art de la guerre, boucliers, armes, &c. tout ce qui servoit dans les jeux de gymnastique, dont l'objet étoit de se préparer à la guerre.

Les figures de la Victoire se placent naturellement à la suite de Mars; elles conduisent à celles d'Apollon qui chante la victoire & qui tire de l'arc: il y en a une où il est représenté avec son carquois; elle est semblable à celle qui est à Rome dans la maison de Médicis. Le corbeau, le loup & autres animaux qui sont consacrés à ce Dieu. Les Muses & tous leurs attributs. Esculape, fils d'Apollon. Igia, déesse de la santé, le serpent qui en est le symbole. Phaéton, autre fils d'Apollon, & sa chûte. Diane, sœur d'Apollon, considérée comme chasseresse; les chiens, les cerfs, & tout ce qui tient à cette déesse.

On trouve dans un ordre à-peu-près semblable tous les Dieux & les demi-Dieux. Parmi ceux qui vont à la suite de Bacchus, il y a des pièces très-remarquables; un vieux faune, quelques bacchantes; un vase où est représenté le triomphe de Bacchus; plusieurs coupes d'argent où sont représentées de fêtes de Bacchus; d'autres avec des attributs de ce Dieu. Hercule vient à la suite avec toutes les choses relatives à ses travaux guerriers; on y trouve entr'autres la délivrance d'Hésione, fille de Laomédon, roi de Troye; cela fait une transition pour les antiquités Troyennes, après lesquelles on trouve les antiquités Romaines.

On remarque surtout une belle tête d'Octavie en argent; une de Trajan en bronze; plusieurs bustes d'Adrien, d'Antinoüs, &c. Après cela viennent les instrumens des sacrifices, vases, coupes, couteaux, figures de victimes, de prêtres & d'autels, & surtout le beau trépied dont nous parlerons à l'occasion d'Industria. Une patère étrusque du plus beau vernis, une lampe sépulcrale qui représente une tête d'éléphant; un génie; un buste d'enfant; une tête de Cyclope; un pied de cheval en bronze d'une grande beauté, &c. une collection de mesures antiques, parmi lesquelles se trouve un pied plié en deux comme les nôtres, & qui a 11 pouces 9 lignes de France. M. Bartoli a publié & expliqué plusieurs de ces antiques, ainsi que plusieurs médailles, à la tête de sa tragédie d'Eponine, de son poëme sur les miracles, & dans son ouvrage sur la coupe d'Agate, qui est à Naples.

Le médailler, qui se voit dans le même cabinet, est un des plus beaux qu'il y ait en Italie: on y trouve une quantité prodigieuse de médailles de toutes les nations, orientales & occidentales, Perses, Celtiques, Espagnoles, Grecques, Romaines, Arabes, de toutes les grandeurs, en or, en

argent & en bronze ; il y a une suite précieuse de rois Parthes & de rois de Syrie ; parmi celles-ci il y en a beaucoup qui n'ont point été publiées. Beaucoup de médailles rares des Colonies ; plusieurs médaillons ; parmi lesquels il y en a un de Néron, avec les jeux du cirque & la palme de la victoire. On y compte jusqu'à trente mille médailles ; mais il s'en faut bien qu'elles soient toutes différentes entr'elles, & toutes de quelque valeur : dans tous les cabinets on trouve des médailles qui sont répétées, & qui ne valent que le poids du cuivre : d'ailleurs, il faut avoir des doubles pour faire des échanges ; ainsi ce n'est pas par le nombre de médailles qu'il faut juger du prix d'un cabinet. Le cabinet du roi, qui est sous la garde de M. l'abbé Barthélemi, à Paris, n'avoit guères que 25 mille médailles avant la réunion de celui de M. Pellerin ; & dès-lors il n'y avoit point de cabinet au monde qui égalât celui ci, à cause de la rareté des médailles & de leur belle conservation ; on ne trouveroit pas ailleurs une suite pareille de médailles impériales en or, de médailles de villes & de rois Grecs. O y voit aussi les médaillons en bronze des empereurs Romains ; 34 médaillons en or ; des médailles uniques, telles que *Pescennius Niger*, *Uranius Antoninus*. C'est un cabinet unique, surtout depuis la réunion de celui de M. Pellerin. On doit dire la même chose de celui d'histoire naturelle qui est au jardin royal des plantes à Paris. On cite également à Paris la belle collection des pierres gravées de M. le duc d'Orléans ; elle va jusqu'à 2500 ; M. l'abbé de la Chau & M. l'abbé le Blond ont commencé à les faire graver ; le premier volume a paru en 1780 : il n'y a dans le monde aucune collection aussi nombreuse & aussi intéressante en pierres gravées. On peut voir dans le Traité des pierres gravées de Mariette, ce qu'il disoit de celle de Crozat, & elle se trouve

réunie à celle que M. le régent avoit déjà formée.

Au reste, le cabinet du roi de Sardaigne augmente tous les jours; depuis 1764, on y a joint trois salles & une multitude considérable d'objets nouveaux; beaucoup de mosaïques anciennes, une entr'autres tirée de Sardaigne dont les figures sont des plus grandes que l'on connoisse. Il y a une salle remplie d'antiquités Egyptiennes qui est toute nouvelle: la protection du roi & les soins de M. l'abbé Mazzucchi, & de M. le chevalier Tarin, l'augmentent de jour à autre. M. Bernoulli écrivoit en 1776: « ceux qui voyageront après » nous auront la satisfaction de trouver que nous » ne leur avons annoncé qu'une petite partie de » ce qu'ils y verront. »

On monte au premier étage par deux grands escaliers qui sont au fond de la cour, & l'on y voit la bibliothéque, la salle de physique & le théâtre d'anatomie.

La bibliothéque de l'université est composée de plus de 50 mille volumes; elle renferme plusieurs manuscrits précieux du sixième & du dixième siècle: il y en a un ample catalogue imprimé en 1749, en 2 vol. *in-folio*. On y voit une bible polyglotte imprimée sur velin: il n'en existe que quatre exemplaires sur velin; celui-ci a été donné par le roi d'Espagne. Le grand ouvrage de Séba sur l'histoire naturelle, enluminé par lui-même; il n'y en a jamais eu que quatre exemplaires. De belles éditions de Pline, du Dante; des livres de prières remarquables par les peintures; des recueils d'estampes; quinze grands volumes de plantes, peintes d'après nature, &c. Cette bibliothéque est ouverte tous les jours, matin & soir, & fréquentée par beaucoup de personnes.

Il y a dans la ville plusieurs autres bibliothéques remarquables; la plupart des maisons de religieux sont distinguées à cet égard, & il y en a

beaucoup chez des particuliers. Celle du séminaire a été laissée en 1751 par M. Giordano, pour être rendue publique, ce qui a été exécuté. Le marquis de Caraglio, un des plus riches seigneurs de la cour, se proposoit en 1766 d'en ouvrir une au public, dans un palais qu'il avoit fait bâtir depuis peu sur la place S. Charles, & où depuis sa mort l'on a placé le cabinet d'histoire naturelle; mais il a légué à la bibliothéque publique tous ceux de ses livres qui ne s'y trouvoient pas.

LA TABLE ISIAQUE, qui étoit placée dans la galerie des archives, mais qui a été transportée à l'université, est un des monumens Egyptiens les plus célèbres qu'il y ait en Italie; c'est une table de cuivre rouge, ou couleur de caffé, sur laquelle il y a des figures hiéroglyphiques gravées & incrustées.

Cette table a trois pieds dix pouces trois lignes de longueur, & deux pieds trois pouces neuf lignes de largeur; les figures y sont gravées à la profondeur d'environ une ligne; le plus grand nombre de leurs contours est marqué par des filets d'argent incrusté; les bases sur lesquelles les figures sont assises étoient d'argent, mais elles ont été arrachées; les parties incrustées ne laissent appercevoir aucune apparence de liaison, & ce genre de travail ne peut être mieux exécuté.

Elle est appelée *Table Isiaque*, parce que la figure dominante dans cette table est une Isis assise, ayant sur la tête la dépouille du Faucon pêcheur, & deux cornes de taureau qui désignoient la fécondité, ou le signe équinoxial du printemps, qui étoit autrefois le taureau.

Le premier qui ait dessiné & gravé la table Isiaque est *Æneas Vicus*, de Parme, il en publia la gravure à Venise en 1559, & il y en eut une seconde édition à Venise en 1600. Cette gravure a été l'original de toutes celles qui ont paru depuis; &

& M. le comte de Caylus l'a fait graver dans le feptième volume de fes antiquités. La table Ifiaque appartenoit autrefois au cardinal Bembo, à qui Paul III l'avoit donnée, fuivant quelques auteurs; d'autres difent qu'elle avoit été achetée après le fac de Rome, chez un ferrurier, qui la vendit au cardinal Bembo, ce qui l'a fait appeler *Table Bembine*. Après fa mort, arrivée en 1547, fon fils la vendit au duc de Mantoue, & dans le temps que cette dernière ville fut faccagée par les Impériaux en 1630, elle fe perdit, & il fut impoffible de la retrouver; enfin elle a reparu dans les archives de Turin, fans qu'on fache comment elle y eft venue (1).

La diverfité extrême des explications qu'on a données des hiéroglyphes qui font fur la table Ifiaque, font voir combien on eft éloigné d'y rien comprendre; Herwart croit qu'on vouloit y exprimer les propriétés de la bouffole; Pignorius y trouve des préceptes de philofophie & de politique; Kircher des myftères de religion. Ils conviennent tous que les mêmes caractères avoient quelquefois différentes fignifications, fuivant les temps & les lieux, ce qui rend la chofe encore plus

(1) Pour avoir fur ce précieux refte d'antiquité Egyptienne, & fur les hyéroglyphes en général des détails circonftanciés, voyez *Laurentii Pignorii*, *Menfa Ifiaca*, *Amft.* 1670. Monfaucon, antiquité expliquée, (la figure qu'il en donne n'eft pas exacte.) Kircher, *de Obelifco Pamphilio*, *Romæ*, 1650. Kircher, *Œlipus Ægyptiacus.* (On reproche au P. Kircher de donner dans des conjectures deftituées de vraifemblance.) *Mifcellanea Berolinenfia*, T. IV, pag. 139, & T. VII, pag. 373. Jean-Georges Herwart de Hohembourg, *Thefaurus hieroglyphicorum.* Herwart, *Admiranda Ethnicæ Theologiæ myfteria*, *Monachii* 1626, *in-4to.* Marsham (*Canon Chronicus*, *Londres* 1698, *in-8vo.*) Celui-ci a donné beaucoup d'érudition fur cette matière. Brucker, *Hift. philof.* liv. II, Chap. VII. *Olaus Rudkius Atlantidis*, par. II. Cap. II. *Giov. Pierio Valeriano*, dans fes hiéroglyphes; enfin le comte de Caylus, recueil d'antiquités, tom. VII, 1767, in-4to.

inextricable. Rudbeck y trouvoit un calendrier. Jablonski, si savant dans les antiquités Egyptiennes, & qui a donné une explication nouvelle & ingénieuse de ce monument, le regarde aussi comme un calendrier des fêtes égyptiennes ajusté à l'année romaine. M. Court de Gébelin se proposoit d'en donner aussi une explication tirée du calendrier; selon lui les quatre saisons, chacune sur une ligne, sont exprimées par les signes & les decans, & il a fait graver la table Isiaque pour le dixième volume de son *monde primitif*. Quelques auteurs pensent que les Egyptiens, établis à Rome vers le temps de Caracalla ou des Antonins, l'exécutèrent, pour exprimer & conserver l'ordre établi dans l'ancienne religion de leurs pères. M. le comte de Caylus est persuadé que cette table avoit été fabriquée en Egypte, & qu'elle fut portée en Italie vers la fin de la république, lorsque les Romains commencèrent à admettre cet ancien culte (1). Il croit y reconnoître des prêtres d'Isis, le bœuf Apis, l'Hippopotame des bords du Nil, le Bacchus Egyptien, le culte du bélier qui étoit quelquefois le symbole de Jupiter; le Lion qu'on honoroit, parce que le Nil débordoit quand le soleil étoit dans le signe du Lion; la Pintade ou poule de Numidie, qui étoit une image de la puissance divine; les sceptres recourbés qui représentoient des socs de charrue (2); l'Agrostis, plante que les Egyptiens portoient dans leurs mains quand ils alloient au temple, en mémoire de l'utilité qu'ils en avoient retirée pour l'agriculture; enfin beaucoup de choses relatives au culte que l'on rendoit par reconnoissance aux eaux du Nil, culte exprimé allégoriquement, ainsi que l'étoient en Egypte toutes les choses de religion. Il nous reste bien quelques indi-

(1) Recueil d'antiquités, 1767, tom. VII, pag. 37.
(2) Voyez Plutarque de *Iside & Osiride*.

cations d'une partie de ces ſymboles; on ſait, par exemple, que les Egyptiens figuroient la vigilance par un lion dormant les yeux ouverts; ils repréſentoient l'éternité ſous la figure d'un ſerpent qui forme un cercle en ſe mordant la queue; & pour déſigner l'ingratitude, ils peignoient une vipère à qui ſes petits déchiroient les entrailles : nous en rapporterons quelques autres en parlant des obéliſques de Rome; mais qui eſt-ce qui peut lier ces ſymboles reconnoiſſables, avec tant d'autres qui peuvent ſignifier tout ce qu'on veut ? Il eſt fâcheux pour les hommes de voir que des connoiſſances, qui, gravées ſur des obéliſques, ſembloient devoir durer autant que le granite, ſoient tombées dans un oubli ſi profond. Que faut-il eſpérer de nos langues, de nos livres, de nos ſciences, à qui nous ne pouvons procurer un fondement auſſi ſolide que celui du granite & du porphyre ? *Debemus morti nos noſtraque.*

Après avoir parlé fort au long de la bibliothéque & du cabinet de l'univerſité, il nous ſuffira d'indiquer les autres établiſſemens qui en dépendent.

Le théâtre anatomique de l'univerſité eſt très-beau.

Le cabinet de phyſique n'eſt pas encore bien étendu; on y remarque principalement un modèle de moulin mû par la réaction de l'eau.

L'obſervatoire de l'univerſité où le P. Beccaria avoit fait faire de très-bons inſtrumens, eſt au haut d'une maiſon près du château. Il eſt dirigé par M. *Canonica*, & il y a auſſi un artiſte nommé *Sanatta*, qui a fait un beau quart de cercle pour l'académie des géographes à Turin.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle, ſous la direction de M. *Allioni*, eſt dans l'hôtel de Caraglio, ſur la place S. Charles : il s'augmente de jour en jour; il ſeroit devenu bien riche ſi Donati n'étoit

pas mort dans le temps qu'il alloit voyager dans l'Egypte & dans l'Asie par ordre du roi, pour les progrès de l'histoire naturelle; mais on y trouve déja beaucoup de curiosités de l'Egypte que Donati avoit rassemblées avant sa mort.

REGIO SPEDALE DELLA CARITA, hôpital situé près la porte du Pô, à l'orient de la ville: on y a bâti une belle chapelle en rotonde portée par huit grandes colonnes cannelées de marbre verd de Suze. Les pauvres mendians sont nourris & entretenus dans cette maison; on les occupe au travail de la laine; ils vont aux processions & aux enterremens avec l'habit de la maison, lorsqu'on les demande; on y fait tous les dimanches une grande distribution de pain à de pauvres familles d'ouvriers & autres indigens; les filles qui en sortent sont aussi dotées d'une manière honnête. Cet usage de marier de pauvres filles est très-répandu en Italie, & surtout à Rome, parce que le célibat a toujours paru, en Italie, un état plus pénible que chez nous; aussi l'usage des dotations ne s'est guère répandu en France; cependant on sait qu'en 1751, le roi désira qu'au lieu des grandes réjouissances que la ville vouloit faire à la naissance d'un dauphin, elle convertît la dépense en 500 mariages de pauvres filles, & cela eut lieu effectivement. Cet exemple a été suivi dans plusieurs autres circonstances.

L'hôpital de Turin comprend encore une fondation particulière appelée *Opera Bogetta*, parce qu'elle fut faite par un banquier de Turin, nommé *Bogetto*; c'est un hôpital pour les incurables; l'un & l'autre sont administrés par une compagnie que forment le grand chancelier, l'archevêque, deux seigneurs de la cour, deux sénateurs, deux membres de la *camera* ou chambre des finances, deux syndics, deux conseillers de ville, & dix-huit gentilshommes de la ville.

Il y a encore à Turin un conservatoire, ou asile pour les jeunes filles, appelé *il Soccorso*, dont nous parlerons ci-après, & d'autres conservatoires appelés l'*Annunziata*, *la Providenza*, *le Perrachine*; celui-ci est pour de pauvres filles qui veulent travailler & que l'on marie ensuite; les *Pazzarelli*, ou hôpital des foux, appelé aussi l'hôpital du S. Suaire; les *Forzati*, maison de force; l'hôpital des pélerins, & celui de l'ordre de S. Maurice; l'*Albergo di virtu*, où l'on reçoit les orphelins, & l'hôpital de S. Jean-Baptiste pour les malades & les enfans-trouvés.

CHAPITRE IX.

Partie méridionale de Turin.

LORSQU'ON est arrivé au bout de la rue du Pô, & que l'on passe par la place sémi-circulaire, qui est près de la porte du Pô, pour aller à la partie méridionale de la ville, on trouve les écuries de la cavalière, les magasins de la ville, & l'on arrive à la place Carline, où est le marché du vin, du foin, du charbon.

COLLEGIO REALE *delle Provincie*, collége des provinces, où l'on élève aux dépens du roi, cent écoliers, tirés des différentes provinces de ses états. Il fut fondé en 1729 par le roi Victor; le feu roi Charles-Emmanuel III perfectionna cet établissement, & fit construire le bâtiment, qui est très-beau. La réputation de ce collége y attire grand nombre de pensionnaires, outre ceux de la fondation; on y fait souvent des exercices publics sur les belles-lettres, la théologie, la médecine, le droit, & il en est déjà sorti un grand nombre de bons sujets en différens genres.

L'église de Sainte-Croix, occupée par des chanoines de S. Jean-de-Latran, est une belle rotonde portée par de grandes colonnes cannelées, de marbre fin. Il y a aussi trois autels de marbre qui sont extrêmement ornés.

SANTISSIMO CROCEFISSO, église de religieuses de l'ordre de S. Augustin, d'une assez belle architecture moderne, ornée de statues de marbre, avec un bel autel de marbre fin. Cette espèce de richesse est fort ordinaire à Turin; mais on n'y rencontre point le grand goût d'architecture & de magnificence que nous ferons observer, quand il s'agira de Rome.

L'inconvénient ou plutôt l'abus de l'asile que les coupables trouvent dans les églises, n'est point encore réformé à Turin; les portes & les perrons des églises y sont infectés de gens qui viennent y chercher l'impunité : ce privilége est ancien, il est fondé sur un juste respect pour la religion; mais il en est un abus bien étrange. Nous en parlerons surtout à l'occasion de Rome : on peut voir sur cette matière le livre d'Assemani (1). Ce savant Maronite, qui étoit professeur de syriaque à Rome, a mis dans son ouvrage une érudition immense, & il a épuisé la matière.

IL SOCCORSO, maison de charité ou conservatoire, dans lequel on élève de pauvres filles de la ville, depuis 14 jusqu'à 18 ans; on les instruit, & on les place ensuite pour gagner leur vie; on les marie avec une petite dot. Ces sortes de conservatoires sont très-fréquens dans toute l'Italie; ceux de Naples & de Venise sont célèbres par la musique qu'on y entend; d'autres par le grand nombre d'ouvrages qui en sortent, en laine & en

(1) *Commentarius Theologico-Canonico-Criticus, de Ecclesiis, earum reverentia & asylo, atque concordia Sacerdotii & Imperii, auctore Josepho Aloysio Assemani. Romæ, 1766, in-folio.*

ſoie; l'hôpital-général de Paris ou la ſalpêtrière, en renferme un ſemblable où l'on fait quantité de belles broderies.

Après avoir vu la maiſon du ſecours, vers la place de Carignan.

S. PHILIPPE DE NÉRI, eſt une des plus belles égliſes de Turin, deſſervie par les pères de l'Oratoire de S. Philippe, qu'on appelle en Italie *Philippini.* Elle a été bâtie, il y a quelques années, ſur les deſſins du cavalier Juvara; elle eſt ornée de beaucoup de colonnes en marbre & de pluſieurs tableaux de Carle Maratte, de Solimène & de Conca; on remarque ſurtout dans un des côtés de la croiſée un très-grand tableau de Solimène, qui repréſente S. Philippe de Néri, en extaſe devant la ſainte Vierge, & environné de pluſieurs anges. Ce tableau eſt bien compoſé; c'eſt dommage qu'il ſoit un peu gris de couleur, & que la lumière en ſoit éparſe, comme cela arrive ſouvent dans les tableaux de ce maître. Le maître-autel eſt grand & magnifique, les colonnes ſont ornées de guirlandes en bronze doré, & le ſanctuaire pavé de marbres de différentes couleurs : la ſacriſtie eſt très-riche & renferme une belle argenterie.

On avoit bâti cette égliſe vers le commencement du ſiècle, ſous la direction du P. Guarini, théatin, qui étoit fort eſtimé dans l'architecture; il avoit voulu ſe diſtinguer par une vaſte coupole dont ſon édifice étoit couronné; l'exemple de Michel-Ange eſt dangereux, & la ſuperbe coupole de S. Pierre de Rome a fait tourner la tête à bien des architectes; celle de Guarini tomba le 30 Septembre 1715, & cauſa la chûte de l'égliſe; on l'a rebâtie depuis ce temps-là, mais d'une manière moins hardie.

M. Cochin, en parlant de Juvara & de Guarini, les deux plus célèbres architectes de Turin, con-

vient qu'ils avoient du génie; « mais, dit-il,
» le trop de génie égare, surtout lorsqu'on veut
» sortir de tous les chemins battus; pour s'y être
» trop livrés, ils ont fait des ouvrages qui plai-
» sent à la première vue par leur richesse & la
» propreté avec laquelle ils sont exécutés; mais
» la raison n'y trouve pas toujours son compte;
» c'est ce qu'on remarque particulièrement dans
» les ouvrages du P. Guarini, qui semble ne l'avoir
» jamais connue ».

Qu'il me soit permis cependant d'observer que cette maxime ne doit pas être généralisée à l'excès; les architectes sévères qui veulent ramener tout aux lignes droites & aux formes carrées des anciens, n'ont-ils point un peu trop restraint la carrière du génie? Le goût ne doit-il pas varier ses formes aussi-bien que la nature, pour essayer tous les genres de beautés, qui peuvent plaire dans l'imitation? Ne perdons pas tout-à-fait de vue la simplicité de nos premiers maîtres, pour ne pas devenir extravagans & bisarres, mais ne faisons pas continuellement ce qu'ils ont fait, & de la manière dont ils l'ont fait. Eux-mêmes nous le défendent; *ô imitatores servum pecus*, disoit l'un d'eux, comme s'il se fût moqué d'avance de nos édifices grecs à Paris, & de nos poëmes calqués tous sur les leurs. Il est vrai, comme le dit Quintilien, que *reperto quod est optimum, qui quærit aliud pejus appetit*, L. I. c. 15; mais quand se flattera-t-on d'avoir trouvé l'*optimum* en matière de goût? Peut-on même croire qu'il existe un pareil terme? Ne seroit-ce pas rétrécir le génie & appauvrir le goût?

COLLEGIO *Reale de' nobili Convittori*, collége occupé ci-devant par les jésuites; il avoit été fondé en 1680; il est près de S. Philippe de Néri, & de la place de Carignan: c'est un des plus beaux édifices de la ville, bâti sur les dessins du P. Guarini;

il n'y a pas d'écoles publiques dans cette maiſon, ſi ce n'eſt pour les humanités; l'on a jugé que celles de l'univerſité étoient ſuffiſantes pour les hautes claſſes; mais il y a un grand nombre de penſionnaires que l'on conduit chaque jour aux écoles publiques, & que l'on inſtruit auſſi dans le particulier; on leur donne des maîtres en tout genre, on leur fait ſoutenir des thèſes, réciter des diſcours, repréſenter des tragédies pendant le carnaval, on leur donne enfin à tous égards la meilleure éducation.

LE PALAIS DU PRINCE DE CARIGNAN eſt un grand édifice dont la façade, quoique de briques, a un aſpect agréable & majeſtueux; les architectes en font peu de cas, parce qu'il a quelque choſe de biſarre; le P. Guarini y donna l'eſſor à ſon imagination par des contours & des formes d'une eſpèce ſingulière. Le milieu eſt une ſorte d'avant-corps arrondi & convexe, terminé par deux retours concaves, qui ſe joignent à deux pavillons rectilignes, formant les deux extrémités de la façade; le deſſus de la porte eſt occupé par une tribune immenſe qui a quelque choſe de noble. Cette architecture chantournée, qui eſt un peu dans le goût du Borromini, ſe trouve dans pluſieurs endroits de l'Italie, & y fait quelquefois aſſez bien.

Vis-à-vis de ce palais eſt le théâtre de Carignan, bâti en 1752; il eſt orné d'un très-beau portique, & l'intérieur en eſt commode & bien décoré. Nous en avons déjà parlé ci-deſſus.

La maiſon de Carignan, dont nous venons de voir la place & le palais, deſcend de Thomas-François de Savoie, grand-maître de France & général des armées de Louis XIII, qui étoit fils de Charles-Emmanuel I: il mourut en 1656. Ce fut le grand-père du prince Eugène, ſi célèbre par ſes ſuccès & ſes talens militaires, né en 1663.

La comtesse de Soissons sa mère, qui étoit nièce du cardinal Mazarin, ayant été exilée, le frère du prince Eugène privé d'une pension de dix mille écus pour s'être marié sans l'agrément du roi, & Eugène n'ayant pu obtenir du service en France, ni un bénéfice qu'il sollicitoit, il se retira à Vienne, dans le temps où les Turcs attaquoient les Etats de la maison d'Autriche, & faisoient le siége de Vienne, en 1683. Ce fut-là le commencement des succès qui l'ont accompagné toute sa vie. Il est mort le 28 Avril 1736. Il fut le meilleur & le plus heureux des généraux que la maison d'Autriche ait jamais employés; & c'est un des héros qui a fait le plus d'honneur à la maison de Savoie. Les traités de Rastadt en 1714, & de Passarowitz en 1718, le firent connoître aussi pour un des plus habiles négociateurs. Il avoit le talent rare de Fabius pour temporiser, & celui de maîtriser sa valeur. C'est ce qui a donné occasion à l'un des plus beaux sonnets que l'on connoisse en Italie, pour la dignité & la pureté de l'élocution. La manière dont le poëte revient de Fabius au prince Eugène, est pleine de noblesse, & répond parfaitement a la dignité du sujet.

SONNET, fait à l'honneur du prince EUGÈNE, par Silvio Stampiglia, poëte Romain.

FABIO che fa? cosi dicea di Roma
L'alto Senato, e il Popolo Latino;
Fabio vedrà la patria oppressa, e doma,
Troppo aspetta il nimico a se vicino.

Ma con tardanza che virtù si noma,
Ei maturanda giva un gran destino;
E alfin di lauri circondò la chioma
Alla smarrita figlia di Quirino.

Ben conobbero allora, ella e il Senato
L'accorto indugio suo, che restò pò,
Dall' Orbe intero in ogni età lodatò.

O Eroe maggior de' piu famosi Eroi,
Stando voi contro l'Asia in campo armato,
Jo vidi Roma in mille, e Fabio in voi.

« A quoi s'occupe Fabius, disoit autrefois Rome
» & son redoutable sénat avec tout le peuple
» latin? Fabius verra subjuguer & opprimer sa
» patrie; il laisse trop à son ennemi le temps de
» s'approcher. Mais ce héros, temporisant avec
» habileté, préparoit les grands destins de sa patrie,
» & bientôt il parvint à couronner de lauriers
» cette fille éperdue de Quirinus. Rome connut
» alors, aussi-bien que le sénat, la sagesse de ces
» retardemens, qui ont été admirés depuis dans
» tous les temps & dans tous les lieux de l'uni-
» vers. O héros! supérieur à ceux qu'on nous a
» le plus vantés jusqu'ici, tandis qu'à la tête de
» votre armée vous opposez une digue à tous
» les efforts de l'Asie : j'ai vu mille personnes imi-
» ter Rome, (en vous faisant les reproches qu'elle
» avoit faits à Fabius,) mais c'est en vous seul
» qu'on a retrouvé ce héros. »

La place S. Charles, ou place d'armes, est tout près de celle de Carignan, & partage, par le milieu, la *Contrada nuova*, qui est en face du palais; cette place est la plus belle de Turin, sans excepter celle du château, & peut-être la plus belle qu'il y ait en Europe, par la proportion & la grandeur, & par l'égalité des bâtimens; elle est entourée de portiques & de bâtimens uniformes, comme la place royale à Paris, mais d'une belle architecture moderne, avec des colonnes toscanes; peut-être les colonnes sont un peu grêles; les portiques sont plus bas que ceux de la place du château; il y a une église sans façade qui dépare un peu cette place. Les maisons ont presque toutes, au pied de l'escalier, un vestibule richement décoré, & sur la place une façade très-ornée, ce

qui réunit & l'agrément & la beauté avec la commodité des portiques. Cette place sert non-seulement à la parade, ou exercice militaire, mais encore au marché du ris, du bled, des légumes, & autres comestibles.

SAINTE CRISTINE, qui est le plus bel ornement de la place S. Charles, est aussi une des plus belles églises de Turin. Elle est occupée par les Carmélites, & fut bâtie en 1717, sur les dessins de Juvara; la façade est en pierre de taille, ornée de colonnes & de statues. Le maître-autel est de marbre très-poli; la chaire à prêcher est aussi d'un beau marbre; les statues de Sainte Thérèse & de Sainte Cristine, faites par le Gros, célèbre sculpteur François, étoient autrefois en-dehors, au-dessus des colonnes du portail; mais on les a jugé trop belles pour être ainsi exposées. On en a fait faire des copies qu'on a mises à leur place, & l'on a placé les originaux dans deux niches qui sont au-dedans de l'église. Celle de Sainte Thérèse est un chef-d'œuvre : le sculpteur a pris un instant d'extase où la Sainte ouvre ses vêtemens pour découvrir son cœur à Dieu; il y a dans la composition de cet ouvrage un bel enthousiasme; la tête est pleine d'expression, les draperies sont bien traitées; & quoique cette figure ait été faite pour être vue de loin, elle n'en est pas moins belle de près; on peut la comparer par la manière tendre dont elle exprime l'amour divin, à celle du Bernin, qui est à Rome dans l'église de la Victoire.

S. CHARLES BORROMÉE, église des Augustins déchaussés, fut bâtie, en 1619, par ordre du duc Charles-Emmanuel I; elle est belle, enrichie de quantité de beaux marbres, avec des emblêmes en bas-relief, & des peintures estimées; on remarque surtout le tableau du grand autel & celui du crucifix qui est à main droite en entrant. On conserve dans cette église une Vierge apportée de

Coppacavana, au Bréſil; elle eſt regardée comme très-miraculeuſe : ſa chapelle eſt chargée de *voti*, ſuivant l'uſage d'Italie, c'eſt-à-dire, d'une multitude innombrable de petits tableaux *ex-voto*, ou de petits meubles d'argent, offerts en action de grâce.

L'ÉGLISE DE LA VISITATION de Turin eſt la première que cet ordre ait eue en Italie; elle fut fondée en 1638, par la bienheureuſe Mère de Chantal, qui fonda l'ordre de la Viſitation avec S. François de Sales. Le bâtiment actuel fut élevé en 1667; c'eſt une des deux plus belles égliſes de religieuſes qu'il y ait à Turin; elle eſt toute revêtue de marbres de différentes couleurs, de ſtatues, de peintures, & de ſtucs dorés; la coupole eſt peinte d'une manière très-agréable.

LA CONCEZIONE, la Conception, eſt une égliſe des prêtres de la miſſion, qui fut fondée vers l'an 1646, & ce fut la troiſième en Italie, de l'inſtitution de S. Vincent de Paule. L'égliſe eſt d'une bonne architecture, ornée de peintures & de ſtucs, avec pluſieurs beaux autels de marbres. Ces miſſionnaires donnent des retraites & des exercices ſpirituels à Turin, & ils vont auſſi faire des miſſions dans les provinces, ſuivant leur inſtitut.

SAINTE THÉRÈSE, égliſe des Carmes déchauſſés, fondée par le duc Victor-Amédée vers l'an 1635. Le cardinal Rovero a fait faire la façade en marbre. Le maître-autel eſt extrêmement grand, il a deux ordres de colonnes torſes avec des ſtatues de marbre : on y remarque un tableau aſſez ſingulier, qui repréſente l'enfant Jéſus tirant une flèche au cœur de Sainte-Thérèſe; la Vierge eſt à côté de lui, & S. Joſeph par derrière ſemble admirer ſon adreſſe. La chapelle de S. Joſeph, qui eſt à droite, fut faite par ordre de la dernière reine Chriſtine-Jeanne de Heſſe-Reinsfeld; elle eſt d'une bonne architecture : ſix colonnes de mar-

bre d'une belle couleur ſoutiennent une coupole dorée, ornée de glaces, de manière qu'elle paroît toujours éclairée du ſoleil. Dans le milieu eſt une ſtatue de S. Joſeph qui tient l'enfant Jéſus, & ſemble élevé ſur les nuages dans une eſpèce de gloire, porté par des anges; le tout eſt exécuté en albâtre ou en beau marbre avec art & avec goût; cette chapelle eſt auſſi ornée de tableaux de *Corrado*, peintre de Naples, qui ſont fort beaux, au jugement de M. Cochin, ſurtout pour la façon de traiter les draperies. Il y a dans la ſacriſtie beaucoup de belle argenterie, & ſurtout trois oſtenſoirs dont un ſeul eſt eſtimé trente-deux mille livres de France.

SS. PROCESSO, E MARTINIANO, égliſe de Pénitens, qui porte le nom de deux Saints fort connus en Italie. La confrérie de Jéſus, qui eſt dans cette égliſe, fut érigée en 1545. Ce n'eſt pas la ſeule confrérie de Pénitens qu'il y ait à Turin, & toutes les grandes villes d'Italie en ont de pluſieurs eſpèces: il y a ordinairement deux confréries dans la même égliſe, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les Pénitens font une eſpèce de ſpectacle particulier aux villes d'Italie, ou à celles de nos provinces qui avoiſinent l'Italie, mais qu'on ne connoît point à Paris. On rencontre quelquefois, au ſortir de l'égliſe, ces proceſſions de Pénitens, que l'on prendroit pour des maſcarades. Chacun eſt vêtu d'un gros ſaraut de toile & ceint d'une corde par le milieu du corps; la tête eſt couverte d'un capuchon fort ſerré, dont la pointe faite à-peu-près comme la barbe de nos maſques, tombe ſur l'eſtomac; ils ne peuvent voir pour ſe conduire que par deux trous pratiqués dans le coqueluchon. On porte ordinairement devant eux une groſſe croix de bois dont le Chriſt eſt noir.

Les Pénitens de S. Proceſſo, dont nous parlons,

ſont habillés de blanc, auſſi bien que les ſœurs; ils ſont une grande proceſſion le ſoir du Jeudi-Saint, & ils portent un grand grouppe, *una bella machina*, qui repréſente J. C. au jardin des Oliviers; la machine eſt environnée de douze torches & d'une centaine de cierges, qui forment un ſpectacle attendriſſant, & digne de la cérémonie de cette lugubre nuit : l'uſage de ces proceſſions nocturnes s'étoit auſſi multiplié en France, on a cru y appercevoir des abus, & on les a ſupprimées preſque partout; je crois cependant qu'elles ſont un objet de piété & d'édification, du moins pour le peuple, auquel il faut des objets de culte qui ſoient ſenſibles.

S. FRANÇOIS, égliſe de Cordeliers conventuels, qui contient trois nefs, ſuivant l'ancien uſage. Le grand autel eſt orné de ſtatues de marbre : au-deſſus eſt une coupole très bien peinte avec des ſtucs dorés. S. François lui-même paſſant à Turin pour aller en France, l'an 1215, établit une petite chapelle & quelques religieux dans l'endroit dont nous parlons, & cet établiſſement, augmenté par la piété des fidelles, eſt devenu conſidérable; on y voit de très-bons tableaux.

On trouva dans cette égliſe, en 1750, la moitié d'une colonne antique de marbre, avee une inſcription à l'honneur de l'empereur Julien; elle étoit ſous le pavé même de l'égliſe; on l'a tranſporté à l'univerſité.

S. ROCCO, S. Roch, égliſe de Pénitens bleus, dont la confrérie fut érigée en 1582. Le bâtiment eſt un octogone de belle forme, environné de vingt colonnes de marbre poli, & ſurmonté d'une grande coupole qui eſt peinte & dorée. La machine que porte cette confrérie le Jeudi-Saint, repréſente Jéſus-Chriſt mort, avec la Sainte Vierge près de lui.

MONTE DI PIETA, le Mont de Piété, eſt un

établissement fait à Turin en 1580, pour le soulagement du peuple, qui, dans des temps de détresse, étoit obligé d'emprunter sur gage chez les Juifs, & de payer quelquefois 36 pour cent d'intérêt. On y prête pour le terme d'une année, sans aucun intérêt, moyennant un gage qui fasse la sureté de la banque. Le Mont de Piété est uni à l'oratoire de S. Paul, qui appartient à la compagnie de la foi catholique, ou confrérie de S. Paul. Cette espèce de congrégation, qui étoit sous la direction des Jésuites, fut formée en 1563, par sept bourgeois de Turin, avocats ou marchands, qui, voyant les François maîtres de Turin, & parmi eux beaucoup de Calvinistes, jurèrent de maintenir la foi dans toute sa pureté, aux dépens même de leur vie; cet établissement fit des progrès distingués, comme on le peut voir dans l'histoire qu'en a donné le comte *Tesauro*, & occasionna surtout la fondation du Mont de Piété. Ce genre d'établissement n'étoit point encore reçu en France avant 1777, quoiqu'on en eût parlé plus d'une fois : il y avoit eu même un édit de Louis XIII en 1626, & une déclaration de Louis XIV en 1643, pour en établir; mais la morale austère que la Sorbonne avoit adoptée en matière de prêts, faisoit encore proscrire une chose que la religion, la raison & la politique sembloient demander à l'Etat. Les personnes dont le commerce étoit interrompu par quelques circonstances fâcheuses, étoient obligées ou de vendre à bas prix, ou d'emprunter sur gage de ceux qui étant obligés de se cacher, ne pouvoient être d'honnêtes gens; le Mont de Piété offre une ressource légitime & commode, qui tend à proscrire l'usure, lors même qu'on y paye un petit intérêt, comme cela se fait presque partout. L'auteur du Dictionnaire du citoyen, & plusieurs autres écrivains sages, avoient fait des vœux pour que l'on procurât en France une pareille

reille institution ; elle a eu lieu enfin en 1777, & l'année suivante on avoit déjà pour huit millions d'effets au Mont de piété.

Puisque j'ai occasion pour la première fois de parler des Monts de Piété, il sera utile de faire connoître l'origine de cette institution.

Il existoit déjà quelque chose de semblable sous les empereurs Romains, comme on le voit par ce que Tacite rapporte de Tibère (Ann. L. VI, C. 17). Dans les siècles postérieurs, il paroît que le premier Mont de Piété fut établi à Orviète au temps de Pie II, dont il y a un bref du 3 Juin 1463, suivant *Bernardino da Busto in Defensorio.* On en fonda à Pérouse en 1467, à Viterbe en 1472, à Savone en 1479, à Mantoue en 1486. On a cependant écrit que le premier avoit été formé à Padoue en 1491, après qu'on eut fait fermer douze banques de Juifs usuriers qui prêtoient sur gage avec un énorme intérêt; on a dit aussi que Léon X en avoit été l'instituteur, mais il paroît par sa bulle de 1515, promulguée dans le cinquième concile de Latran, & par une autre bulle de 1521, que ce pontife en fut seulement l'approbateur & non l'instituteur. Ce fut sous Paul III, en 1534 ou 1539, qu'on établit à Rome un Mont de Piété.

Le concile de Trente donne à ces établissemens le nom de *pieux*. Les papes leur ont accordé toutes sortes de priviléges, & ils sont multipliés en Italie, en Flandres, en Lorraine, en Allemagne, en Espagne; on les appeloit des *Lombards*, parce qu'il y avoit en Flandres des maisons où l'on prêtoit sur gage, établies par des Lombards. Voyez la Dissertation qui a pour titre : *De Montibus Pietatis*, *&c. die* 21 *Septembris* 1765, *disputabit Auctor Johannes Daniel Cappaun*, *Argentinensis*. A Strasbourg, 23 pages in-4°. Moyens d'extirper l'usure, 1775, à Paris, chez l'Esclapart.

CHAPITRE X.

Partie occidentale de Turin.

LA citadelle de Turin eſt le plus grand édifice de cette partie de la ville; c'eſt un ouvrage immenſe qui fait la principale force de cette ville; elle fut commencée, en 1564, par le duc Emmanuel-Philibert, qui, venant de recouvrer ſes Etats, cherchoit à ſe mettre plus en sûreté pour l'avenir; elle paſſe pour avoir été la première qui ait été faite en Europe, ayant été finie deux ans avant celle d'Anvers, & il faut avouer que les Italiens paroiſſent avoir dévancé tous les autres dans la théorie des fortifications.

Le marquis Maffei (1) obſerve que les premiers auteurs qui traitèrent des fortifications d'une manière lumineuſe & nouvelle dans leurs écrits, furent Nicolas *Tartaglia*, de Areſſe; Pierre *Cataneo*, de Siene, & Daniel *Barbaro*, de Veniſe: mais tous les trois par occaſion, & dans des ouvrages qui n'étoient point deſtinés à traiter de ces matières; le premier en 1554, dans ſes *Queſiti*; le ſecond en 1554, dans le deuxième livre de ſon architecture; & le troiſième, dans le premier livre de ſon édition de Vitruve. Il y eut enſuite Jérôme *Cataneo*, Jacques *Lanteri*, Galaſſo *Alghiſi* da Carpi, Buonaiuto *Lorini*, Carlo *Teti*, Gioan Battiſta *Bellici*; mais François *de' Marchi*, de Bologne, fut le premier auteur qui traita à fond l'architecture militaire dans un grand ouvrage imprimé à Breſſe en 1599, intitulé: *Architectura militare*; livre rare & recher-

(1) *Verona illuſtrata*, part. III, c. V.

ché (1) ; il y donne cent soixante manière de fortifier, avec les plans de chacune, la plupart de son invention, ou du moins trouvées en Italie : *Errard de Barleduc* fit imprimer son traité à Paris en 1604 ; ce fut le premier auteur en France, de quelque réputation, qui écrivit sur cette matière.

Les Italiens avoient essuyé tant de guerres, ils y avoient mis tant de fureur, qu'il n'est pas surprenant que le génie même eut épuisé ses ressources du côté de l'art militaire, & que les premières inventions de ce genre aient pris naissance en Italie. On a même prétendu que le maréchal de Vauban avoit emprunté des Italiens les méthodes qui lui ont fait le plus de réputation.

La citadelle de Turin est un pentagone régulier ; miné & contre-miné, mais dont on ne permet pas aux étrangers de voir les souterrains. On remarque sur la porte de la citadelle les armes de Savoie en bronze d'un très-belle exécution, avec une inscription qui se rapporte à la paix de Cateau-Cambresis, ou à la cession que le roi Henri II fut obligé de faire en 1559, de 198 places, après avoir perdu la bataille S. Quentin & celle de Graveline contre Philippe II, roi d'Espagne. Le duc de Savoie, qui commandoit l'armée impériale à la bataille de S. Quentin en 1557 recouvra ses Etats que son père avoit perdus, & les augmenta même par sa prudence & son courage : voici l'inscription de la citadelle.

Emmanuel Philibertus Sabaudie Duc X variis, post amissum à suis avitum solium, laboribus exantlatis, parta tandem Christi numine in Belgis victoria, & Margarita Francorum Regis sorore in matrimonium ducta, receptis provinciis, hanc arcem publicæ securitati à fundamentis erexit anno 1565.

(1) J'ai oui dire que le roi de Prusse l'a payé plus de 30? livres.

Il y a dans cette citadelle un grand puits où les chevaux pouvoient monter & descendre sans se rencontrer, au moyen d'un double escalier dont les deux rampes circulent l'une sur l'autre; mais la voûte dont il étoit couvert étant tombée, entraina la ruine d'une partie de l'escalier, ensorte qu'on n'en fait actuellement aucun usage.

L'ARSENAL est un peu plus loin du côté du levant; il fut commencé par le duc Charles-Emmanuel II, & le feu roi y a fait ajouter un immense bâtiment; on le garnit de plus en plus, & c'est déjà l'arsenal le plus considérable que je connoisse: il y a des fusils pour armer cent mille hommes. On admire la beauté des salles qui contiennent ces fusils, ainsi que leur arrangement; ce sont des faisceaux, comme ceux que l'on voit dans la cour de Versailles, & alignés avec soin; chaque faisceau contient 1200 fusils, & il est recouvert d'un paillon qui empêche la poussière. On voit dans l'arsenal une fonderie, des fourneaux, des atteliers, une école de métallurgie, un cabinet de minéralogie & de fossiles, sous la direction de M. Bussolini, officier d'artillerie; des grands morceaux d'or massif trouvés dans une rivière du Piémont, des morceaux énormes de bois pétrifiés, &c. Il y a sous la grande porte quatre immenses coulevrines; j'ai ouï dire qu'on y montroit aussi un fusil qui tire vingt coups de suite sans être rechargé; au reste, j'en ai vu un de cette espèce qui a été fait en 1766 à S. Etienne en Forez, par M. Bouillet; il tire vingt-quatre coups & ne pèse que sept livres, c'est-à-dire, un peu moins que ceux des troupes; il n'est pas même fort cher: on en peut avoir un pareil pour quinze cent livres.

LA MISERICORDIA est une confrérie dont l'objet est d'assister les criminels à la mort, & de visiter les prisonniers. Plusieurs dames de la ville, & même quelques couvens de religieuses sont unis

à cette confrérie, pour prendre part aux bonnes œuvres qui s'y font. La principale solemnité, *la gran Funzione*, de cette confrérie est une fameuse procession qui se fait le Vendredi-Saint: les gardes du roi précèdent la marche avec leurs tambours & leurs fifres; on y voit ensuite la statue du bienheureux Amédée, duc de Savoie, & les enfans de l'hôpital de la Charité, chacun ayant un cierge à la main. Une longue file de musiciens précède la première machine où l'on voit un ange qui tient la tête de S. Jean-Baptiste, après laquelle viennent tous les Pénitens, la torche à la main. Douze étendards sont portés par des gentilshommes en habits noirs, tenant l'épée la pointe en-bas & en arrière, en signe de deuil; tous les instrumens de la passion de J. C. sont portés ensuite sur des paniers d'argent couverts de gazes noires; les prêtres qui les portent sont environnés de Pénitens avec des torches; l'image du S. Suaire, portée par trois prêtres, est suivie d'une autre bande de musiciens. On voit venir ensuite le grand baldaquin sous lequel est représenté J. C. mort, couvert d'une gaze blanche, environné de grosses torches qui sont portées par des religieux. Un troisième corps de musique précède une autre grande figure de Notre-Dame de Piété, qui est encore suivie des Pénitens: ceux-ci terminent la marche avec une foule de peuple. Ce spectacle avance d'un pas très-mesuré & d'une marche majestueuse; il dure près de quatre heures.

La porte de Suze, *Porta Susina*, fait l'extrêmité occidentale de Turin: en passant près de cette porte, on voit la rue de *Dora grossa*, qui s'étend de la porte de Suze jusqu'à la place du château; cette rue est alignée, de même que toutes celles qui y aboutissent. On n'y a pas le désagrément de voir des chaumières à côté des palais, comme cela se trouve à Rome & à Paris; les hôtels n'y sont pas d'une magni-

ficence extraordinaire, mais rien n'y est médiocre, & cela forme un ensemble qui n'est pas immense, mais noble & agréable. On trouve ensuite les casernes de l'infanterie, *Quartieri*, qui sont deux beaux bâtimens de l'architecture de Juvara, à l'entrée de la rue appelée *Contrada di Porta Susina*; ces casernes passent pour les plus belles qu'il y ait en Europe. La même rue conduit à la place de Suze, appelée aussi *Piazza Paesana*, à cause du palais du comte Paesana qui s'y rencontre.

LA CONSOLATA, que l'on trouve en tirant de-là vers le nord, est une église de Feullians, très-fréquentée à cause d'une image de la Vierge à laquelle on a beaucoup de dévotion; le P. Dominique Arcourt en a donné l'histoire; il assure qu'elle étoit déjà spécialement honorée l'an 440, du temps de S. Maxime, évêque de Turin, & que l'an 1016, le roi Ardouin ayant abdiqué la couronne pour se retirer dans un cloître, fit bâtir par inspiration divine, une église à Turin, pour y recevoir cette image révérée qu'on a toujours appelée *Notre-Dame de Consolation*. Cette image est peinte sur une toile assez fine, d'environ deux pieds de haut; elle est placée dans une chapelle très-décorée, ornée de colonnes en marbre corinthiennes & composites, sous une coupole toute couverte de peintures ou de dorures; le tableau miraculeux est sur un autel très-riche, sous un baldaquin porté par six colonnes de marbre: il est soutenu par des anges, environné d'une gloire, & dominé par une couronne que des anges tiennent au-dessus de la Vierge. Cette chapelle fut bâtie en 1704.

Le bâtiment de cette église est si tourmenté dans son plan, que l'on pourroit en regarder la nef, la coupole & le chœur, comme trois églises particulières. Elles sont toutes ornées de marbres, de peintures, qui ont un air de propreté, de richesse & de grandeur tout à la fois, surtout la

chapelle de la Vierge. Les peintures de la coupole, ſans être d'un grand mérite aux yeux des connoiſſeurs, font un effet gracieux. Par dehors cette coupole paroît trop élancée. A l'égard des ornemens peints dans la voûte de la nef, ils ſont trop petits & trop confus. Le tréſor de cette égliſe eſt rempli de choſes précieuſes, que la célébrité de cette dévotion y a fait conſacrer: on y voit entr'autres une ſtatue de la Vierge, en argent, de grandeur naturelle, qui tient l'enfant Jéſus entre ſes bras, chaque figure porte une couronne enrichie de diamans. On la porte en proceſſion le jour de la Vierge, en actions de graces de la levée du ſiége de Turin le 7 Septembre 1706, que nous raconterons dans le Chapitre XV, en parlant de la Superga. Tous les corps de la ville & tous les ordres religieux ſont obligés de ſe rendre à cette proceſſion ſolemnelle; la cour même y aſſiſte quelquefois; elle ſe fait avec un auſſi grand appareil que ſi Turin, priſe par les François, eût été menacée de ſa deſtruction. Cette ville avoit cependant d'autres exemples qui pouvoient la raſſurer: elle avoit été plus d'une fois entre les mains de la France.

On va voir auſſi la ſacriſtie, la bibliothéque du couvent & le chapitre, auſſi bien que la terraſſe qui eſt au-deſſus de l'égliſe, & dont la vue eſt fort belle.

S. AUGUSTIN, égliſe paroiſſiale, occupée par les Auguſtins de la province de Lombardie depuis l'an 1447; on y voit une Vierge, qui fut trouvée en 1716 ſur un ancien mur que l'on démoliſſoit, à laquelle on a ſouvent recours, & dont on fait la fête le ſecond dimanche de l'Avent; ſous le titre de *la Vergine aſpettante il parto*. Il y a deux beaux mauſolées auprès du grand autel, dont l'un eſt celui du cardinal de *Tournon*, Charles-Thomas Maillard, qui étoit de Turin; l'on y voit ſa ſtatue, & deux grandes inſcriptions; ce monument a été

élevé par le marquis de Tournon, son frère, en 1712. Le pape Clément XI, qui avoit envoyé ce prélat à la Chine pour y régler les contestations, & terminer les querelles qu'on avoit suscitées aux Jésuites, le déclara cardinal pendant son voyage; mais le cardinal emprisonné à Macao par ordre de l'empereur, y mourut le 8 Juin 1711.

LE SÉNAT, que l'on trouve en retournant vers le milieu de la ville, est un grand bâtiment où se rend la justice. Près de-là se voit aussi le bâtiment de la chambre des comptes, établie en 1562, pour connoître de toutes les causes domaniales, & de tous les objets de finances royales.

S. SOLUTORE, église qui étoit occupée par les Jésuites; elle est dédiée, à *S. Solutore*, *Aventore* & *Ottavio*, martyrs de la légion Thébéenne; elle est dans la grande rue de *Dora grossa*, près de la Tour: ce fut la première église de ces pères, qui furent reçus à Turin en 1565, par le duc Emmanuel-Philibert, à la sollicitation de la compagnie ou confrérie de S. Paul, qui venoit de s'établir, & qui avoit déjà acquis beaucoup de considération. Bientôt un gentilhomme de Turin, nommé *Alcramo Becutti*, entendant raconter tout ce que les Jésuites venoient d'opérer aux Indes pour la religion chrétienne, laissa tout son bien en 1570, pour la fondation de leur maison.

L'église fut commencée en 1577; elle a une grande & belle façade ornée de plusieurs statues; le vaisseau en est grand & majestueux, la voûte & la coupole ont été peintes par le P. Pozzi; on y voit dix-huit grosses colonnes de beau marbre, beaucoup de dorures & d'incrustations de marbre; mais les ordres particuliers qui se trouvent enchassés dans les archivoltes, & qui ont l'air d'autant de portails d'églises, répandent de la confusion dans le total de la décoration. Il y a une chaire & des tribunes très-belles, des autels de marbre, des

tabernacles ornés de pierres dures que l'on met les jours de fêtes fur les autels de S. Ignace & de S. François Xavier ; la baluftrade du grand autel eft en bronze ; le pavé eft de marbre parfemé d'étoiles de bronze. Les ornemens de la chapelle de S. François Xavier font tous en argent, avec des bas-reliefs dorés. L'argenterie de la facriftie eft immenfe : le grand oftenfoir, garni de diamans, eft une des plus belles chofes que l'on puiffe voir.

La bibliothéque eft confidérable, on y poffède plufieurs manufcrits originaux. Le carrillon eft regardé comme une des curiofités de la maifon ; il eft compofé de dix cloches qui font une harmonie bien combinée : ce ne feroit pas une chofe rare en Flandre, mais elle l'eft en Italie.

TORRE DELLA CITTA. Cette tour eft dans la *Contrada di Dora groffa*, & l'on parle de l'abattre pour dégager & aligner cette belle rue. La tour a 171 pieds de hauteur, y compris la croix. Comme elle a peu de bafe, & qu'elle eft prefqu'ifolée, elle paroît d'une hauteur effrayante. Elle eft chargée, fur toute fa hauteur, de peintures, d'infcriptions, d'arabefques ; on y voit les priviléges accordés à la ville de Turin par Jules-Céfar & par Augufte, & d'autres chofes relatives à l'hiftoire de cette ville.

Cette tour renferme une grande horloge, qui marque l'heure des quatre côtés, & qui fait auffi tourner un globe lunaire pour indiquer les phafes & l'âge de la lune. Au-deffus de l'horloge font les cloches qui fervent pour le *Corpus Domini*, qui eft l'églife du corps de ville, fituée près de-là, fur la place des Herbes ; elles fervent auffi pour annoncer les fêtes des protecteurs de la ville, pour les exécutions & pour les cérémonies publiques.

Au-deffus de l'étage des cloches, la tour ceffe d'être carrée, & il en part une autre tour octogone, terminée par une couronne de fer doré, appuyée

fur huit taureaux dorés qui font aux angles de la tour; c'eft-là qu'eft placée la groffe cloche qui annonce tous les foirs l'*Ave-Maria*, ou les 24 heures, au coucher du foleil; c'eft ce qu'on appelle horloge Piémontoife, car fur les horloges Italiennes, les 24 heures d'Italie & l'*Ave-Maria* font une demi-heure après le coucher du foleil (1). La tour octogone eft furmontée d'une grande aiguille couverte de lames de fer doré, en forme d'écailles de poiffon; au fommet de cette aiguille, on voit le grand taureau de bronze, fymbole de la ville de Turin, & au-deffus de ce taureau une croix de fer doré. Ce taureau fut ôté de deffus la tour dans le temps du fiége de 1706, de peur qu'il ne fût renverfé par le canon; on le remit en place lors des réjouiffances de la paix en 1713; & l'on grava l'infcription fuivante fur le corps même du taureau, pour perpétuer la mémoire de cette délivrance:

Urbanæ Turris faftigium, unde amotus à civibus ne quateretur ab hoftibus, obfidentium Gallorum elufo furore defcenderat, anno 1706; ingenti quæ plures peperit exinde parta victoria, patriæ Italiæque propugnatorem Victorem Amedeum, verfis in incrementa belli detrimentis, auctis obfirmatifque regnorum juribus, opibus, armis, populis; auguftiorem ex alto undique revifurus, inter publica pacis gaudia repetebat triumphans Taurus, anno à virgineo partu 1713, à fæculo dominatu I.

On ne fait pas en quel temps a été bâtie cette tour, mais elle étoit fort vieille en 1666; elle fut réparée & augmentée confidérablement pour lors

(1) Nous avons expliqué à la fin de la préface ce que c'eft que les heures italiques, dont on commence à trouver quelque ufage à Turin, & nous avons donné la table qui fert à en faire la réduction en heures françoifes.

à l'occasion de la naissance de Victor-Amédée II; cela se voit dans l'inscription qui est sur la face septentrionale de la tour, au-dessus de la porte, & qui finit par ces mots : *Urbanam Turrim pene collapsam, ut lætitiæ publicæ incrementa latius testetur, altiorem lætioremque restituunt; anno omnium tranquillissimo* 1666.

PIAZZA DELL' ERBE, est une place assez longue qui sert de marché pour tous les comestibles, & où l'on trouve continuellement toutes sortes de denrées; elle est environnée de beaux portiques & de maisons régulières bâties sur les dessins du comte Alfiéri. On voit sur cette place l'hôtel-de-ville, *Palazzo commune della Città;* c'est un grand édifice bâti en 1663, dont la façade est ornée de deux ordres d'architecture, surmontés d'un attique; au-dessus de l'attique est une balustrade qui en masque le toit; le tout orné de marbre & dessiné dans le bon genre. Le sous-bassement renferme un grand portique, au-dessus duquel est un balcon, d'où l'on publie les ordonnances & où l'on fait l'extraction, c'est-à-dire, le tirage de la *loterie*, à la vue du public, de même qu'à Rome & dans la plupart des villes d'Italie : nous parlerons de ces loteries dans le dernier volume de notre ouvrage.

La cour de l'hôtel-de-ville est un grand carré orné de portiques réguliers, soutenus par des colonnes de pierre. D'un côté sont les tribunaux des juges subalternes, c'est-à-dire, de ceux qui jugent en première instance, ou qui décident des causes de peu d'importance. De l'autre côté est la jurisdiction des consuls, établie en 1676 pour les affaires de commerce; & le *Vicariato*, ou tribunal de police, qui connoît de tout ce qui concerne le bon ordre de la ville, les bâtimens & la propreté des rues, On a mis aussi, près de-là, le bureau des insinuations. Au-dessus de la grande porte, on voit les étalons des mesures, telles que le *Trabucco*, ou

la perche pour la toise des murs & l'arpentage des campagnes, qui est de dix-huit pieds dix pouces six lignes, & le *Raso*, ou l'aune des marchands, qui est de vingt-un pouces cinq lignes de France, comme nous le dirons en parlant des mesures de Turin. (Chap. XIII.)

L'APOTHICAIRERIE PUBLIQUE, placée aussi dans ce palais, est un des établissemens qui méritent d'être proposés aux nations qui ne le connoissent pas; elle a été fondée en 1600; on y donne gratuitement aux pauvres les médicamens dont ils ont besoin; dix médecins & neuf chirurgiens sont payés pour visiter les malades & les panser gratuitement.

Après avoir monté le grand escalier de l'hôtel-de-ville, on trouve une grande salle où l'on a peint les faits les plus mémorables de l'histoire de Turin; ensuite la salle du conseil, les archives, & les bureaux du secrétariat.

Le corps de ville est composé de 60 officiers municipaux; le *Vicario*, ou surintendant-général de police, nommé par le roi, 2 syndics & 57 décurions ou conseillers, qui composent plusieurs chambres.

CORPUS DOMINI, est une belle église sur la place des Herbes; elle fût bâtie en conséquence du miracle par lequel, suivant la tradition, la sainte hostie s'éleva dans ce même lieu le 6 Juin 1453, avec le vase sacré qui avoit été volé par un soldat : on y bâtit dès-lors une chapelle; ensuite on y érigea une confrérie, en 1529, sous le nom du *Corpus Domini*; c'est la première qu'il y ait eu sous cette invocation; ce fut aussi pour le même sujet qu'on institua la procession générale qui se fait le jour de l'octave de la Fête-Dieu, dont l'usage s'est répandu ensuite dans toute la chrétienté, & fit donner à la ville de Turin le surnom de *Città del Sacramento*, ville du S. Sacre-

ment (1). L'église qui subsiste actuellement, fut bâtie eu 1607, en conséquence d'un vœu de ville fait dans la peste de 1598, comme on le voit par l'inscription qui est sur la façade. Cette église est une des plus ornées qu'on puisse voir, elle est toute revêtue de marbre; les chapitaux, les corniches, les modillons sont dorés, aussi-bien que les statues & la voûte du sanctuaire; en sorte qu'elle paroît trop chargée d'ornemens; elle a été surtout embellie en 1753, à l'occasion de la fête extraordinaire qu'on y célèbre tous les cent ans le jour du miracle dont j'ai parlé. Le dernier dimanche de chaque mois, on y fait une procession du S. Sacrement, & l'on y donne la bénédiction sur la porte de l'église.

SPIRITO SANTO, église de confrérie, bâtie en 1594. Elle est située sur la place d'un ancien temple de Diane, que S. Victor, premier évêque de Turin, consacra à S. Sylvestre peu de temps après sa mort. Les confrères du S. Esprit ont la robe d'un gris brun; ils portent le Jeudi-Saint une grande chasse qui renferme un crucifix, environné de torches & de cierges; ils entretiennent la maison des nouveaux convertis, *Ospizio de' Catecumeni*, où l'on reçoit les Juifs, les Turcs, ou autres infidelles qui veulent se faire instruire & baptiser, & y sont entretenus jusqu'après l'abjuration; on y reçoit aussi les Protestans. Jean-Jacques Rousseau y avoit été, en 1728, & il en parle dans ses Confessions.

LA TRINITA, dans la rue de *Dora grossa*, est une jolie petite rotonde, bâtie en 1582; elle est décorée d'un ordre corinthien dont les proportions générales ne sont pas mauvaises, mais elle péche dans les détails. Elle est toute revêtue de marbre; la coupole & les tribunes sont ornées de statues

(1) Nous parlerons de l'origine des processions de la Fête-Dieu, à l'occasion de celle de S. Pierre de Rome.

& de dorure : on y voit un bel autel de marbre environné de huit colonnes, au-delà desquelles on apperçoit un tableau de la sainte-Trinité porté par des anges; la peinture est du cavalier Daniel Saiter.

La confrérie de la Trinité est chargée de l'hôpital des Pélerins, *Ospizio de' Pellegrini*, fondé en 1598, dans lequel on reçoit pour une nuit tous les Pélerins qui vont à Rome, à Jérusalem, à S. Jacques en Galice, ou qui en reviennent : on trouve de ces hospices dans la plupart des villes d'Italie, & c'est ordinairement les confrères de la Trinité qui en ont le soin; les pauvres peuvent en effet voyager en Italie avec beaucoup de facilité; mais il paroît que cet abus de pélérinages diminue de jour en jour.

S. DOMENICO, est une église de Dominicains, située près de *Porta Palazzo*; elle fut établie en 1214, lorsque S. Dominique, allant en Espagne, passa par Turin. Ce qu'il y a de remarquable dans cette église est la chapelle du Rosaire, enrichie de marbres & de statues, avec un tableau du *Guerchin*, qui représente la Sainte-Vierge, S. Dominique & Sainte Rose.

Dans la chapelle du bienheureux Amédée, duc de Savoie, l'on voit sa figure en argent, sous verre. Il y a aussi une chapelle de la Vierge, dans laquelle est une inscription, qui dit que la Sainte-Vierge est apparue sur cet autel jusqu'à trois fois. C'est dans ce couvent que réside l'inquisiteur; mais son tribunal n'a rien de plus redoutable qu'un autre, dans un pays où la justice s'exerce sous l'œil du maître, & où chacun peut lui porter ses plaintes directement.

SS. MAURIZIO E LAZZARO; l'église de S. Maurice & de S. Lazare, est une grande chapelle octogone alongée, d'une bonne architecture, ornée de grosses & grandes colonnes de marbre, avec des stucs, des peintures & autres embellissemens;

elle est desservie par celle des huit confréries de Turin qui est la plus distinguée, c'est la *confrérie royale de S. Maurice.* Ces Pénitens sont habillés de blanc avec un capuce rouge. Parmi les grandes cérémonies de ces confrères, la principale est la procession solemnelle qu'ils font l'une des fêtes de Pâques; ils portent une figure de J. C. ressuscité, où il paroît sortant du tombeau, environné des gardes endormies, avec tous les caractères d'expressions qui sont nécessaires pour émouvoir le peuple, l'intéresser, l'attendrir, & réveiller en lui les sentimens de religion. Beaucoup de musique, une illumination prodigieuse, grand nombre de prêtres avec de riches ornemens, beaucoup d'enfans habillés en forme d'anges, une confrérie nombreuse, beaucoup de soldats en armes & de gardes qui en imposent, en font un des beaux spectacles en ce genre.

Le Torri, ancien bâtiment qui sert de prison pour la police; il est situé près de *Porta Palazzo.* C'est le seul reste des constructions romaines qu'il y ait à Turin. C'étoit la *Curia*, ou le palais de la justice, suivant les antiquaires.

Turin est pourvue d'eaux & de fontaines abondantes, comme toutes les villes d'Italie. L'acqueduc fait en 1573 par Emmanuel-Philibert, & restauré par Charles-Emmanuel III, vient de la Dora, qui passe à une demi-lieue de Turin; il traverse les fossés & les bastions de la porte de Suze, près de laquelle est le point de partage; & l'eau se répand dans toutes les rues pour les nettoyer, pour servir en cas d'incendie, & pour arroser les jardins. Le roi a fait bâtir, en 1750, une grande fontaine près de la porte qui conduit à la Vénerie, & qui est la plus voisine du palais; c'est ce qu'on appelle *Cataratte per l'acqua della Fontana*, parce qu'en effet l'eau tombant du bastion

hommes, 15960 femmes, 14711 enfans mâles, 15575 filles.

Les habitans de Turin ont une partie de la gaieté françoife, & ils font plus enjoués que ceux du refte de l'Italie. Scaliger leur rendoit ce témoignage, *terra ferax*, *gens læta hilaris.* Il y a des *converfations*, c'eft-à-dire, des affemblées, par exemple, chez Madame de S. Gilles, qui recevoit tous les jours, furtout le vendredi qu'il n'y a pas de fpectacle. Mais on remarque peu de jaloufies, peu de galanterie dans les fociétés. Je n'y ai rien vu ni rien appris qui reffemblât à cette antique galanterie qui fe ménage avec appareil les fureurs, les maux & toutes les misères de l'amour, fans en favoir goûter les douceurs (1).

Il y a des perfonnes qui ont la mauvaife habitude de faire porter à leurs femmes un autre nom que le leur; la femme de M. le marquis *A*, eft Madame la comteffe *B*; cela pourroit faire tomber les gens qui ne feroient pas prévenus dans des équivoques fâcheufes dans une nation qui feroit plus jaloufe; au refte, cet ufage devient plus rare actuellement.

Il n'y a point autant de luxe à Turin, ni de dépravation de mœurs que dans les autres grandes villes; le roi y veille comme un père dans fa famille: la maifon royale donne l'exemple, & l'on n'y voit perfonne entretenir les actrices, & donner mauvais exemple pour le bon ton; le roi va à pied dans les promenades avec la plus grande fimplicité. D'ailleurs, la nobleffe n'y eft pas riche, au moins en général, il n'y a point de fortune à faire dans les finances, elles font régies pour le compte du roi; ainfi l'on ne peut y rencontrer cette extrême inégalité qui entraîne d'extrêmes défordres.

Dans un gouvernement militaire, la magiftra-

(1) Voyez cependant M. Grosley, Tom. I. page 75.

ture ne donne pas grand relief, la nobleſſe fait tout, on l'acquiert par le ſervice après quelques générations. On peut l'avoir auſſi à prix d'argent, mais elle coûte fort cher; on achète pour cela des fiefs du roi, ou des particuliers, avec l'agrément du roi. En fondant une commanderie, on acquiert le droit de porter une croix; les cadets peuvent ſuccéder à la commanderie, à leur défaut, le roi la réunit à ſon domaine. Les nobles peuvent ſeuls prétendre aux grandes places, être préſentés à la cour, danſer dans les bals publics, avoir au ſpectacle des premières ou ſecondes loges : ils ont droit d'entrer chez un citadin dès qu'on y entend des violons, &c. Mais la nobleſſe ne peut ſortir du pays, ni vendre ſes fiefs ſans permiſſion; il faut qu'elle ſerve, & le ſervice eſt peu lucratif; ainſi les nobles ne ſont pas riches en général, mais ils n'en ſont pas moins fiers. (M. Rolland, pag. 339.)

Les Piémontois ſont laborieux & induſtrieux; je n'ai point remarqué, quoiqu'en diſe M. Rolland, qu'ils ſoient ſoupçonneux, violens, vindicatifs, dangereux. On lui a aſſuré qu'il y avoit année commune 8 à 9 cent perſonnes tuées à coup de couteaux dans les Etats du roi de Sardaigne. Ils ont beaucoup d'attachement pour leur religion & pour les cérémonies religieuſes. Les Piémontois ſont grands & vigoureux, les femmes y ſont bien faites, & ont beaucoup de gorge. Les dames ne mettent point de rouge à Turin, non plus que dans le reſte de l'Italie. La pernicieuſe coutume qu'ont nos Françoiſes d'altérer ainſi leur teint, n'a point encore percé dans ce pays. Les Italiennes ſont même fort éloignées de l'adopter; elles trouvent avec raiſon que leurs aſſemblées & leurs ſpectacles, qui ſont bien plus vaſtes & plus nombreux que les nôtres, n'en ſont pas moins brillans.

Les aſſemblées ne ſont pas fréquentes, parce qu'on n'a pas autant beſoin que chez nous de ſociété,

& que chacun se contente de la dame qu'il sert. On fait des visites dans les loges; mais comme on ne donne point à souper, on ne se retrouve pas après le spectacle.

Le roi ne permet pas aux officiers de jouer; il empêche les assemblées de jeu trop nombreuses, ou trop périlleuses pour les fortunes; cependant il ne peut empêcher les jeux de hasard avec tant de soin, qu'on n'y fasse encore quelquefois des pertes considérables; milord Malbourough, en 1760, perdit huit mille louis au pharaon dans l'espace de huit mois qu'il passa à Turin, & l'on prétend qu'il étoit dupe d'un des joueurs. C'est peut-être sur ce fondement que M. l'abbé Richard raconte, que le roi disoit à un ambassadeur qui aimoit le jeu, de se défier de ses Piémontois, parce qu'ils étoient fins. Dans le temps que l'argent y étoit plus rare, on voyoit souvent un banquier de pharaon tenir la banque avec une boîte de bijoux ou de breloques de toute espèce, quelquefois de mauvais or, numérotés chacun de leur prix, qui ne manquoit pas d'excéder de beaucoup leur valeur; les pontes qui gagnoient se payoient en bijoux, à leur choix; mais lorsqu'ils perdoient, ils étoient obligés de payer en argent comptant; nouveau désavantage ajouté à celui de jeu.

Les Anglois se plaignent quelquefois du Piémont, parce que c'est-là où ils font leur apprentissage en arrivant en Italie. Il est impossible que des gens qui sont fort riches, & qui passent pour l'être encore davantage, ne soient pas dupes dans un pays où ils arrivent pour la première fois. Les domestiques de louage sont payés par les ouvriers pour faire donner le maître dans leurs piéges, & ils savent qu'en se tenant ferme, ils se feront toujours donner ce qu'ils voudront; il est tout simple qu'ils en abusent; au reste, les Piémontois passent, même en Italie, pour être fins & rusés; mais ils

ne font ni plus intéressés, ni plus trompeurs que d'autres.

La langue françoise & l'italienne sont presque aussi connues l'une que l'autre à la cour de Turin & dans la bonne compagnie. Parmi le peuple, on n'entend presque ni l'une ni l'autre : le piémontois est un dialecte de l'italien, mais tout-à-fait abatardi, & dont on se moque à Turin même ; cependant un étranger a bien de la peine à s'en passer : il m'est arrivé de prier des gens du peuple de me parler italien, & je ne pouvois pas l'obtenir. Le piémontois a quelque ressemblance avec le provençal, mais point avec le langage des Gênois : il semble que la chaîne de l'Apennin y ait conservé cette séparation.

La langue latine étoit encore la langue universelle sous la première race de nos rois. M. de Saintfoix croit qu'elle commença de n'être plus vulgaire au commencement du règne de Louis le Débonnaire ; en effet, au concile d'Arles, en 851, il fut ordonné aux ecclésiastiques *de faire leurs instructions ou homélies en langue romaine afin que chacun pût les entendre* ; c'est la langue romance, mêlée de franc & de latin, qui a produit la langue françoise, & même, suivant quelques-uns, l'italienne ; car en Italie, comme en France, les irruptions des Allemands ont changé le gouvernement & la langue. Il n'est donc pas étonnant que le Piémont, qui forme, pour ainsi dire, la séparation, ait un langage très-mélangé.

La justice est administrée à Turin par un sénat royal, qui fût établi dès l'an 1459 : il est composé de trois présidens & de vingt-un sénateurs, qui forment trois chambres, dont deux sont pour le civil & une pour le criminel ; il y a un avocat-général & trois substituts, un avocat fiscal & cinq substituts, un avocat des pauvres pour le civil, & un pour le criminel avec leurs substituts.

Le premier préſident porte une ſoutane de ſoie & un grand manteau de velours cramoiſi, fourré d'hermine ; les deux préſidens ont l'hermine de moins ; les ſénateurs portent la ſoutane noire, & une robe d'écarlate par-deſſus.

La juriſprudence du Piémont eſt, comme dans les provinces méridionales de France, tirée du droit romain ; mais l'on y a joint beaucoup d'ordonnances particulières, ſoit pour la forme de procéder, ſoit pour le fond de la juriſprudence. Telle eſt l'ordonnance que le roi Victor rendit en 1723, pour l'adminiſtration de la juſtice, à l'imitation de l'ordonnance de 1667, donnée par Louis XIV, mais dont l'objet & les détails s'étendent beaucoup plus loin ; celle de Turin forme un volume *in-folio* de 664 pages. Telle eſt encore l'ordonnance de 1729, par laquelle le roi Victor défendit les ſubſtitutions, excepté pour l'ancienne nobleſſe. En France, l'ordonnance de 1747 a réduit les ſubſtitutions à deux degrés. Il ſemble en effet qu'on ne doit pas favoriſer un genre de diſpoſitions teſtamentaires qui gêne la circulation des fortunes, qui produit une infinité de procès, & qui ſert ſouvent à fruſtrer des créanciers de bonne foi ; c'eſt beaucoup qu'on les permette pour ſoutenir l'éclat d'un grand nom, parce que cette nobleſſe appauvrie deviendra à charge à l'Etat, & parce qu'il en peut réſulter quelquefois un amour de la gloire & une ardeur d'imiter des ancêtres qui ſe ſont diſtingués.

Le roi Charles-Emmanuel III a fait un nouveau code peu de temps avant ſa mort. On peut voir un abrégé du droit de ces pays dans *l'introduzione alla Juriſprudenza, dell' Avocato Bruno*, in-8°, livre fort eſtimé, publié en 1764 à l'imprimerie royale de Turin.

Il n'y a point de maréchauſſées en Piémont non plus qu'en Angleterre, pour la ſureté des voya-

geurs. J'ai ouï dire que les communautés étoient en quelque forte responsables des vols qui se font dans leur canton, comme en Angleterre, où l'on accorde aussi une somme à quiconque arrête un voleur; cependant on est volé tous les jours auprès de Londres, & on ne l'est pas en Piémont, parce que le roi de Sardaigne veille à ce que les communautés fassent faire des rondes fréquentes pour la sureté des chemins.

CHAPITRE XII.

Etat des sciences à Turin.

La ville de Turin ne paroît pas avoir produit des personnages très-célèbres dans les lettres, mais le Piémont en compte quelques-uns.

L'on a publié en 1781, 2 vol. d'éloges, intitulés : *Piemontesi illustri*, à Turin chez Briolo ; ce recueil est composé de neuf éloges avec une préface de M. le comte Tana. Comme la plupart sont des gens de lettres, je vais en rapporter le catalogue.

L'empereur *Pertinax*, d'Albe, par le comte Bava de S. Paolo.

Pier *Lombardo*, de Novare, théologien.

Le cardinal *Bona*, de Mondovi, connu pour la lithurgie.

Giov. Bat. *Cotta*, Augustin, de Tende, poëte, par le P. Della Torre, Augustin.

Giov. *Botero*, de Bene, politique, par le comte Napione.

Vie du prince *Eugène*, par le comte Bava de S. Paul.

Du président *Favre*, jurisconsulte, par M. l'avocat Durandi.

De Pierre *Mica*, d'Andorno, ſoldat qui s'eſt ſignalé, par M. le comte Durando di Villa.

De Jean-André *Buſſi*, évêque d'Aleria, de Vigevano, connu par ſon érudition, par M. l'abbé de Caluſo.

Actuellement il y a beaucoup plus d'émulation: il s'eſt formé à Turin une académie que le roi règnant, alors duc de Savoie, favoriſa avec empreſſement, & à laquelle il ſe propoſe de donner plus de conſiſtance & plus d'éclat. Elle a déjà publié cinq volumes de mémoires, ſous le titre de *Miſcellanea Philoſophico-Mathematica Societatis privatæ Taurinenſis*, 1759, &c. Les premiers auteurs de cette aſſociation littéraire ont été M. Louis Tournier *de la Grange*, M. le comte de *Saluces* & M. Jean-François *Cigna*; mais on y trouve encore des mémoires de M. le chevalier Daviet de *Foncenex*, qui commande à Villefranche, de M. *Plazza*, chirurgien, du cardinal *Gerdil*, de M. *Allioni*, célèbre botaniſte, de feu M. *Bertrandi*, &c.

Les géomètres furent étonnés, quand le premier volume de ces mémoires parut, d'y voir des recherches ſur le calcul intégral, ſur les ſuites recurrentes, ſur les queſtions *de Maximis & Minimis*, ſur la nature & la propagation du ſon, faites de main de maître, par une perſonne dont le nom avoit été juſqu'alors inconnu; c'étoit M. de la Grange. Son premier début le mit de pair avec les cinq ou ſix premiers géomètres de l'Europe; on lui voyoit manier l'analyſe la plus profonde avec une facilité & une élégance dont les plus célèbres ſe feroient fait honneur, & relever modeſtement leurs mépriſes; on s'étonna de ce nouveau prodige, ſurtout quand on apprit que M. de la Grange n'avoit pas 25 ans, & qu'il étoit parvenu à ce point-là, ſans maître, ſeul, & ſans autre ſecours que ſon génie, & quelques livres dont il eut bientôt devancé les auteurs. On l'a vu depuis ce temps-là

vail a produit une confirmation bien ſenſible & bien curieuſe de l'attraction que les montagnes exercent ſur les corps ſuſpendus, comme nous le dirons en parlant des montagnes.

M. le comte Tana a fait imprimer ſon éloge, qu'il avoit prononcé dans l'académie de peinture & de ſculpture le 8 Novembre 1781, & M. Vernazza ſon ami a fait une épitaphe pour être miſe ſur ſon tombeau dans le cimetière qui eſt hors de porta Palazzo. Il ſemble que le P. Beccaria ait répandu à Turin le goût de la bonne phyſique, & celui des mathématiques, du moins c'eſt parmi les diſciples de ce célèbre profeſſeur que ce ſont trouvés M. de la Grange, M. François Cigna, médecin du grand hôpital, connu par des expériences d'électricité, & pluſieurs autres.

Voici les noms de quelques gens de lettres qui ſe diſtinguoient à Turin en 1765.

M. le comte de Saluces, ou *Saluzzo*, de l'illuſtre maiſon des comtes de Saluces, phyſicien & mathématicien très-habile; il a publié, en 1782, une lettre ſur les moyens de faire du ſalpêtre artificiel.

M. François-Dominique *Michelotti*, profeſſeur de mathématiques, dont on a un ouvrage intéreſſant ſur l'hydraulique: *Sperimenti Idrolici principalmente diretti a conformare la Teoria e facilitare la pratica del miſurare le acque correnti.*

Le cardinal Hyacinte Sigiſmond *Gerdil*, Barnabite, né en Savoie, autrefois précepteur du prince de Piémont, connu par de bons ouvrages de philoſophie & de métaphyſique, dans le goût de Malebranche, écrits en françois. On a imprimé à Paris un ouvrage de lui ſur le phénomène des Tubes capillaires, dans lequel il ſe déclare totalement contre l'attraction; on a répondu à ſes objections dans une diſſertation ſur cette matière, imprimée à Paris dans le Journal des ſavans de 1768; mais le C. Ger-

M. l'abbé *Ciapella*, physicien, qui est mort.

M. l'abbé *Vaselli*, bibliothécaire du roi.

Voici encore les noms de quelques auteurs estimés, morts depuis l'impression de mon Voyage en 1770.

Jean Dominique *Chionio*, un des meilleurs écrivains latins de notre siècle. Jean-François *Marchini*, professeur d'Ecriture-Sainte & de langues orientales, dont nous avons un *in*-4°. assez bon & bien écrit, *de canone sacrorum librorum*, 1777.

Joseph-Antoine *Bruno*, professeur de droit civil & canonique. Geofroi *Franzini*, écrivain exact & pur en latin & en italien, en vers & en prose. Antoine-François *Gerbini*, bibliothécaire & écrivain du même genre, mais inférieur au précédent. Jean-Baptiste *Mazzuchi*, l'un des directeurs du musée, & professeur d'éloquence italienne & de langue grecque, mort en 1783, sans avoir publié d'ouvrages remarquables; mais encore à la fleur de son âge, il donnoit, par son savoir & son goût, les plus grandes espérances.

Hors de Turin, le Piémont a perdu le comte *Radicati* de Cocconato, à Casal, habile géomètre. M. Michel *Casati*, Milanois, savant & élégant écrivain; il étoit évêque de Mondovi, où il est mort.

Le chevalier Alexandre *Sappa*, de' Milanesi, poëte Italien, facile & assez estimé, mort à Alexandrie, sa patrie.

Après avoir parlé des gens de lettres qui existoient en 1765 à Turin, je vais parler de ceux qui se sont fait connoître depuis mon retour, & dont j'ai eu la note par M. le baron de Choiseul, ambassadeur de France, qui connoît, qui aime & qui cultive les lettres.

Il se trouve actuellement plus de cent personnes à Turin, ou dans les villes voisines, qui ont publié des ouvrages; voici du moins les noms d'un grand nombre,

Le comte Bienvenu *de S. Rafaël*, ſavant littérateur, a donné pluſieurs ouvrages de belles-lettres en vers & en proſe; il eſt de plus grand muſicien & compoſiteur.

Le comte Félix Durando *de Villa*, quelques éloges, & quelques poëſies. Il paſſe pour être ſavant dans l'hiſtoire, ſurtout celle du pays.

M. Jacques *Durandi* a donné pluſieurs volumes de recherches hiſtoriques & géographiques ſur l'ancien Piémont, & des pièces de théâtre, dans le genre de Métaſtaſe.

Le comte Jean François *Galeani Napione*, a publié divers ouvrages.

Le comte Emmanuel Bava *de S. Paul*, la vie de Pertinax, les éloges du prince Eugène, & de M. Bertrandi, célèbre chirurgien.

Le baron Joſeph Vernazza dè *Freny*, a donué quelques petits ouvrages d'érudition relatifs au pays.

M. *Gazano* a publié une hiſtoire de Sardaigne en 2 vol. *in*-4°. & une traduction de Camoens.

M. J. Ardeſco *Molinà*, qui demeure à Aſti, une hiſtoire de cette ville, en 2 vol. *in*-4°.

M. le comte Vincent Ughes Botton de *Caſtellamont*; *ſaggio ſopra la legislazione.*

M. François-Antoine *Peſcatore; ſaggio intorno diverſe opinioni ſopra i delitti e le pene.*

Le P. Gaſpar *Morardo*, des écoles Pies, *L'uomo guidato dalla Ragione*, 3 vol. *in*-8°.

M. Jean-Dominique *Piſceria*, pluſieurs petits ouvrages d'érudition, de piété & de grammaire.

Le P. Jérôme *Roſaſco*, Barnabite, *della lingua Toſcana*, *dialoghi*, *in*-4°.

Le P. Ignazio *Porro*, de l'ordre des miniſtres des malades, prédicateur.

M. l'abbé Pierre *Savi*, poëte, a traduit Salluſte.

M. Joſeph-Marie *Boccardi*; M. Silvio *Balbis*, qui demeure à Saluces; M. le chevalier J. B. Raſchieri *Coſta*; M. le comte Joſeph-Maurice *Ceruti*; M.

l'abbé Odoard *Cocchis*; M. le comte Vincent Marenco *de Castellamont*, sont connus par des poësies imprimées.

M. le comte François Octave *Magnocavallo*, à Casal, a donné trois tragédies, dont deux ont été couronnées à Parme.

MM. Victor-Amédée *Cigna*, César *Olivieri*, & Jean-Dominique *Boggio*, ont donné des pièces dans le genre de Métastase.

M. Maurice *Pipino*; Dictionnaire Piémontois, avec des poësies dans cet idiome, en 3 vol. *in*-8°.

M. Jean-Bernard *Vigo*, poëte latin.

M. Jules-César Cordara de *Calamandrana*, à Alexandrie, a écrit en latin, soit en vers, soit en prose.

Le P. Henri *de Porta*, Jacobin, très-savant dans les langues; *de linguarum orientalium præstantia*.

Le P. Michel-Ange *Marchisio*, Théatin, a donné quelques livres de dévotion en françois & en latin. M. *Ghio* & M. *Regis*, professeurs à l'université, & M. *Allasia*, ont écrit sur la théologie.

Pour la jurisprudence, M. *Ostini* qui a donné les trois premiers volumes *in*-4°. d'une Encyclopédie de droit civil & canonique. M. *Arcasio*, professeur à l'université, & sénateur; M. le comte *Frichignono* de Quaregna; M. l'abbé Joseph *Albetti*, qui demeure à Novare.

Pour la médecine, M. Charles-François *Allione*, M. François *Cigna*, MM. Jean-Pierre *Dona*, Nicolas *Brovardi*, professeurs de l'université; Victor-Amédée *Giovanetti*, Pierre-Jean *Vastapani*, *Gaber* & *Gardin*, à S. Damien d'Asti.

Pour la chirurgie, MM. Joseph *Buzani*, Jean *Rebaudengo*, & Vincent *Malacarne*, & Jean *Brugnoni* professeurs de médecine vétérinaire.

M. *Piazza* est depuis plusieurs années professeur de l'université de Cagliari en Sardaigne.

Pour la physique, M. le comte de *Mouroux*, le P. abbé D. Maurice *Roffredi*.

Pour les mathématiques, M. l'abbé *de Valpergue* de Caluſo, homme d'un mérite diſtingué, qui a publié des élémens de la langue cophte; M. Philippe *Revelli*, & don *Cevaſco*, qui a donné des élémens d'arithmétique.

Pour l'artillerie & l'art militaire, MM. Gaſpar *Tignola*, Jean Dominique *Vaira*, *Rana*, architecte, le marquis de *Brezé*, le marquis *Silva*, Toſcan; ces deux derniers ont écrit auſſi ſur d'autres ſujets: leurs ouvrages ſont en françois.

Pour les arts, M. Joſeph *Piacenza*, architecte, a donné les deux premiers volumes *in* 4°. de l'ouvrage de *Baldinucci*, *Notizie de' profeſſori del diſegno*, avec des notes & des diſſertations.

M. Léonard *Marini* a donné un ouvrage ſur les habillemens anciens & modernes des différens peuples.

M. Charles-Jean *Teſtori*, à Verceil, un ouvrage ſur la muſique.

On peut encore citer parmi les écrivains Piémontois actuellement vivans, le comte *Donaudi delle Mallere*, auteur du *Saggio di economia civile*; l'abbé *Donaudi*, le chevalier *Bergera*, le médecin Ignazio *Somis*, MM. *Loya*, *Milone*, *Ranza*, *Campili*; les abbés *Bono*, Octave *Baudiſſon*, *Buronzo del Signore*, *Gariglio*, *Orméa*, *Gaya*, *de Levis*, &c. Les pères Hyacinte *de la Tour*, Thomas *Verani*, Fulgent & Proſper *Garzini*, Joſeph *Bertier*, Auguſtins, Paul-Marie *Ogger*, Pierre *Reyneri*, Boniface *Giardi*, Carmes; Capizucchi de *Caſſini*, miniſtres des infirmes, *De-canibus* Trinitaire, *Gregori* & *Furno*, Cordeliers; *Galateri*, Chartreux, &c.

Il eſt naturel de faire auſſi mention d'un grand nombre de Piémontois diſtingués, qui réſident actuellement en pays étrangers. A Berlin, M. *de la Grange*, fameux géomètre dont nous avons parlé, & M. l'abbé Charles *Denina*, un des meilleurs hiſtoriens de l'Italie. En Angleterre, M. Baretti &

M. Charles-François *Badino*. A Carthagène, M. l'abbé Jacinte *Ceruti*, professeur de mathématiques. En Pologne, M. *Sartoris*, chymiste. A Milan, M. l'abbé *Gemeli (il Risiorimento della Sardegna*, 2 vol. *in*-4°.) M. l'abbé Guido *Ferraris*, écrivain latin, & M. *Passeroni*, poëte.

A Parme, le P. Paul Marie *Paciaudi*, Théatin, de l'académie des inscriptions & belles lettres. M. l'abbé Jean-Bernard *de Rossi*, professeur de langues orientales.

A Pise, le P. abbé don Octavien *Cametti*, de l'ordre de Vallombreuse, professeur de mathématiques; & le P. Vincent *Fassimi*, Jacobin, professeur de théologie.

A Rome le cardinal Gerdil, Barnabite, le comte Annibal *Guasco*, antiquaire & homme de lettres. Le P. Jean-Baptiste *Audifredi*, Jacobin, astronome & bibliothécaire de la Minerve. Le P. Pie-Fr. *Sua*, Jacobin, théologien. Le P. Gaspar *Saccarelli*, de l'Oratoire, qui a écrit sur l'histoire ecclésiastique. Le P. Bruno *Bruni*, des écoles pies. L'abbé Athanase *Cavalli*, professeur de physique, & le docteur George *Bonelli*, professeur de botanique.

Le comte *Alfiéri*, poëte tragique, est absent: il a voyagé dans toutes les parties de l'Europe. Il a publié quatre tragédies dont on fait le plus grand éloge. Il en va donner huit autres, & il a à peine 33 ans. Le comte *Tana*, auteur de plusieurs ouvrages de goût, est aussi absent, ainsi que M. l'abbé François Alberti de *Villeneuve*, auteur d'un Dictionnaire italien & françois.

L'académie de peinture & de sculpture a été établie le 10 Avril 1778, elle se rassemble au palais du roi, & y distribue régulièrement des prix que S. M. a établis : voici les académiciens qui se font le plus distingués.

Laurent *Pecheux*, premier peintre de S. M., dont on voit d'excellens tableaux à Rome, à Pise, à Pa-

me & ailleurs. Quoique né à Lyon, on peut le regarder comme Italien; il a quitté son pays à douze ans; on le croit le meilleur peintre d'histoire en Italie, après Battoni.

Ignace & Philippe *Collini*, frères, sculpteurs du roi, dont les statues, dans le goût ancien, sont d'une grande perfection.

M. Charles-Antoine *Porporati*, graveur en taille-douce, dont les estampes sont très-estimées. Son burin est parfait, on peut le compter parmi les plus célèbres graveurs.

Les frères Bernard & Fabrice *Galleari*, excellens peintres de théâtres, artistes uniques dans leur genre pour la perspective.

Jean Baptiste *Bernero*, sculpteur statuaire.

Victor *Cignarole*, peintre de paysages à l'huile fort estimés; il a un talent très-distingué, mais il est peu occupé.

On pourroit ajouter Jean-Dominique *Molinari* & Victor *Rapous*, peintres d'histoire, M. *Ladatte*, sculpteur, plusieurs artistes de l'académie & d'autres qui n'en sont pas, tels que *Rapous*, frère de l'académicien & peintre fort estimé pour les animaux & les fleurs; *Trona* pour les portraits, & plus encore pour la miniature; *Panealbo* pour les portraits, *Troffarel* pour les portraits en miniature.

Bulgeri, ou plutôt Bolgé, sculpteur en bois; *Ferrero*, *Janotti*, *Manguet*, aussi sculpteurs en bois.

Le Piémont a fourni aussi de bons artistes aux pays étrangers: à Paris, madame *Benzi*, née Bastéri de Turin, d'un talent distingué; & MM. *Campana* & *Lavi*, peintres en miniatures; *Melini* & *Valperga*, graveurs en taille-douce.

Les architectes que j'ai ouï citer, sont MM. Piacenza, dont j'ai déjà parlé, & M. le comte Beinasque.

Pour la peinture, le chevalier *de Beaumont* avoit acquis de la réputation, mais il est mort. On peut voir

voir de ses ouvrages chez M. le commandeur Geloso, qui possède plusieurs tableaux des grands maîtres; on assure même qu'il y en a de Raphaël. On y voit aussi plusieurs statues copiées sur l'antique.

Il y a à Turin une manufacture de tapisseries où l'on a fait de belles tentures sur les cartons du chevalier de Beaumont.

Nous avons parlé de la musique à l'occasion de l'église de Turin.

CHAPITRE XIII.

Des monnoies, poids, mesures de Turin, & du prix des denrées.

Les louis-d'or de France, qui sont au titre de 22 carats de fin, & à taille de 30 au marc (1), & qui valent en France 24 livres tournois, ne valent à Turin que 20 livres de Piémont dans le commerce ordinaire; ainsi il faut ajouter un cinquième aux livres de Piémont quand on veut les réduire en livres de France; je dis 20 livres, quoique je n'aie passé mes louis que pour 19 livres 16 sols 6 deniers, argent de Piémont: c'est le prix du tarif arrêté à Turin le 15 Février 1755; mais par le tarif du 25 Juin 1733, ils valoient 20 livres 3 sols 4 deniers.

Les sequins de Florence passent à Turin pour 9 livres 9 sous 4 deniers; mais il faut avoir soin de les peser, car ils sont sujets à des altérations de quelques grains qui font une perte dans le commerce: les marchands ne les reçoivent qu'au poids, & font la déduction de ce qui leur manque.

(1) On permet 9 grains sur le marc, pour le remède de poids, & dix trente-deuxièmes pour le remède de fin sur le titre.

Un écrivain, qui est d'ailleurs fort instruit, nous dit en parlant de Turin, que ce qui gêne le plus le commerce est le bas prix des monnoies étrangères dans les états du roi de Sardaigne : « Celles de » France, dit-il, y perdent un sixième, les autres » n'y sont pas traitées plus favorablement, ce qui » nuit beaucoup à l'exportation des marchandises » fabriquées en Piémont ; c'est un article sur lequel » le roi n'a jamais voulu se rendre, & que le duc » de Savoie réformera certainement. Les bas de » Turin sont fort chers pour les étrangers à cause » de la perte que l'on fait sur le change des monnoies ".

Cet auteur n'a pas fait réflexion qu'il s'agissoit d'une simple question de mots & d'un changement de dénomination. Il est vrai qu'un louis de 24 liv. ne vaut que 20 livres de Piémont, mais ce n'est point-là une perte sur le change, ni une chose qui affecte le commerce, c'est seulement un nom différent. Un louis, c'est-à-dire, une pièce d'or au titre de 22 carats & à la taille de 30 au marc, s'appelle en France 24 livres ; à Turin, 20 livres ; à Gênes, 29 livres ; à Milan, 33 livres ; à Parme, 25 liv. ; mais c'est toujours la même valeur en or ; les marchands & les personnes qni calculent ne s'embarrassent pas du nom. La livre numéraire étoit une livre pesant d'argent (de 10 onces deux tiers) du temps de Charlemagne ; elle n'en est plus que la soixante-sixième partie aujourd'hui ; les noms ont changé 24 fois par des lois bursades, & le marc d'argent, qui valoit 15 sols l'an 768, vaut actuellement 51 livres 3 sols 3 deniers dans les hôtels des monnoies, du moins suivant le tarif de 1726, ou un peu plus dans le commerce.

Ces dénominations ont encore bien plus changé ailleurs ; celui qui croit avoir perdu 4 livres à Turin, parce que ses louis de France n'y valent que 20 liv., doit croire qu'il a gagné 18 fois davantage quand

il arrive à Parme, où ce même louis d'or vaut 95 livres; mais cela ne prouve rien que la variation arbitraire des noms.

La plus belle monnoie de Turin eſt le carlin d'or de 120 livres du pays, qui vaut environ ſix louis; mais la monnoie d'or la plus ordinaire à Turin, eſt la pièce neuve de 24 livres de Piémont, *Doppia di 24 lire*, que le roi a fait frapper en 1754; elle pèſe deux gros & demi & un grain, poids de marc; elle eſt au titre de 21 carats & $\frac{24}{32}$ ſuivant l'eſſai qui en a été fait en France; ainſi les pièces neuves pèſent en matière pure, 164 grains & $\frac{141}{4608}$, & valent par conſéquent 26 livres 7 ſols deux deniers valeur intrinſèque, c'eſt-à-dire, ſuivant le prix de l'or fin, par le tarif de 1726, qui eſt de 740 liv. 9 ſols 1 deniers $\frac{1}{11}$ le marc de France; mais nous les payons 29 livres 1 ſol 1 denier lorſque nous donnons nos louis au prix du tarif de 1729. Il y a auſſi en or *Doppia di 12 lire* & le *Scudo d'oro*, *di 6 lire*.

L'écu neuf de 1755, *ſcudo d'argento*, pèſe une once un gros 13 grains, il eſt au titre de 10 deniers 20 grains de fin; ainſi il contient 596 $\frac{3397}{4608}$ grains de matière pure, & vaut 6 liv. de Piémont (1).

Le *Piccolo ſcudo* eſt de 3 livres, & le *Teſtone* de 30 ſols: il eſt aiſé de les réduire en monnoie de France, en ajoutant un cinquième; ainſi les 30 ſols de Piémont font 36 ſous de France ou environ.

On parle quelquefois à Turin de ducatons; c'étoit une monnoie qui valoit 5 livres & demie de Piémont, ou 6 livres 12 ſols de France.

Pour voyager en Italie plus commodément, j'ai changé à Turin les louis, pour des ſequins de Florence, à raiſon de vingt & un ſequins pour dix louis,

(1) Voyez l'*Eſſai ſur la qualité des monnoies étrangères*, donné par M. Macé de Richebourg, à Paris, de l'imprimerie royale, 1764, *in-folio*. La banque rendue facile par Giraudeau, 1756, *in-4to*.

ou de 11 livres 8 sols 6 deniers pour chaque sequin. Quand j'ai été à Florence, j'ai trouvé que les sequins y valoient presqu'autant, car ils m'ont coûté 11 livres 5 sols 2 deniers, à raison de 42 paules pour chaque louis d'or, c'est à-peu-près la valeur des ducats de Hollande.

Il y a trois sortes de poids à Turin, le marc, composé de 8 onces, qui pèse vingt-deux grains & un quart de plus que le marc de France, suivant l'examen que M. Tillet en a fait avec les poids originaux qui ont été adressés au ministère (*Mémoires de l'Académie pour* 1767). C'est ce marc dont on fait usage à la monnoie & chez les orfèvres de Turin.

La livre ordinaire employée dans le commerce, est composée de 12 onces; & ce sont les mêmes onces que le marc; ainsi elle pèse seulement 33 ¾ grains de plus que les 12 onces du poids de marc.

L'once de Turin se divise en 8 octaves, l'octave en trois deniers, le denier en 24 grains, le grain en 24 *granotti*.

La livre employée en médecine est composée de 12 onces; mais ces onces sont plus foibles que celles de la livre ordinaire dans le rapport de cinq à six; l'once se divise en 8 dragmes, la dragme en 3 scrupules, le scrupule en 20 grains. Le rub ou rubbio est de 25 livres.

Le pied de Turin, *piede liprando*, réduit en mesure de France, vaut un pied 6 pouces 11, 71 lignes (c'est-à-dire, onze lignes & 71 centièmes), suivant un rapport exact avec le pied de Paris, déterminé par le P. Beccaria. M. Cristiani, dans son traité général des mesures, que je citerai plusieurs fois (1), ne donne que 10, 5 lignes au lieu de 11, 7.

Le pied de Turin se devise en 12 pouces, en italien *once*; l'*oncia* en 12 *punti*, le *punto* en 12 *atomi*.

---

(1) *Delle misure d'ogni genere, in Brescia*, 1769.

Le *Raso*, ou *Braccio*, qui sert aux marchands, est de 14 *once*; il vaut 22 pouces 2 lignes & $\frac{60}{100}$; il se divise en quarts, huitièmes & seizièmes. Dans les autres villes du Piémont, les mesures sont différentes, & cela varie à l'infini; le pied de Coni n'a que les deux tiers de celui de Turin. Voici quelques autres mesures rapportées par le P.Frisi, & que j'ai réduites en pieds, pouces, lignes, & centièmes de ligne, mesure de Paris.

		pieds,	pouc.	lig.	
à Tortone,	*Braccio lungo*	2	1	0	13
	Braccio corto	1	7	4	91
	B. di legname	1	11	3	95
à Alexandrie,	*Braccio di Seta*	1	7	7	38
	Br. di panno	2	0	7	63
à Novara,	*Braccio di Seta*	1	7	3	95
	Br. da panno	2	0	7	74
	Br. da Fustagno	1	9	10	49

La toise de Turin, *Tesa*, est de 40 *once* du pied de Turin; elle se divise en cinq parties égales, qu'on apelle *piedi manuali*, & chaque pied en 8 *once*.

Le *Trabucco*, ou la perche qui sert dans l'arpentage, est de 6 pieds de Turin; ainsi elle vaut 9 pieds 5 pouces 10, 26 lig., en mesure de France.

Quatre perches carrées forment la table, *Tavola*; il faut 100 *tavole* pour faire le journal, ou la *giornata*; & par conséquent le journal de Turin est 1000 toises, ou seulement $\frac{4}{10}$ de plus; ainsi la *giornata* diffère peu du journal de Bourgogne, qui comprend 902$\frac{1}{2}$ toises carrées, de superficie, & de l'arpent de Paris qui en contient 900, ou 30 toises en tous sens (1). Le nom de *giornata* vient de ce que c'est à-peu-près le terrain qu'un homme peut

(1) L'arpent est de 100 perches de superficie dans tout le royaume, mais la perche varie depuis 18 pieds jusqu'à 22. Celle dont on se sert pour les bois est de 22 pieds; celle des

labourer dans un jour avec deux chevaux; & on l'estime de même pour l'arpent de Paris.

Le mille de Turin, suivant la règle, doit être de 750 *trabuchi*, c'est-à-dire, 1188 toises, qui font environ une demi-lieue de France; (car nos lieues de 25 au degré, sont de 2283 toises); ainsi les milles de Turin sont de 48 au degré, le degré de la terre étant d'environ 57000 toises en Italie (1).

La mesure des grains, appelée *Emina*, est un cylindre dont le diamètre est de 8 pouces 11 atomes, & la hauteur 5 pouces 5 points 11 atomes, d'où je conclus qu'elle contient 1163 pouces cubes de France. Le boisseau de Paris, qui en a 661, contient 20 livres de bon bled; ainsi l'émine de grain doit peser 35 livres, poids de marc.

Le prix ordinaire du bled à Turin, vers 1765, étoit de 3 livres l'émine, ce qui revient à 41 sols le boisseau, monnoie & mesure de Paris; ce prix du bled est ordinairement plus fort qu'à Paris, où l'on n'estime ordinairement le boisseau que 30 sols, & cependant la viande, même de veau, ne coûtoit ordinairement à Turin que 5 sols & demi, au lieu de 8 qu'elle coûtoit alors à Paris; mais cela vient de l'abondance des fourrages; au reste, le vicaire de la ville, qui est le magistrat municipal, taxe le prix de la viande suivant l'exigence des cas. Quand il y a peu de foins, tous les paysans vendent leurs veaux, & les bœufs sont plus chers; mais le veau coûte toujours un demi-sol de plus que le bœuf.

Voici le prix des denrées à Turin au mois de Juillet 1775, suivant M. Bernouilli, en poids & monnoie de Piémont.

---

arpenteurs de Paris est de 18 pieds. Ainsi l'arpent des eaux & forêts est de 1444 toises & quatre neuvièmes dans le royaume, & l'arpent de Paris est de 900 toises seulement.

(1) Nous parlerons des milles usités dans les différentes parties de l'Italie, à l'article de Bologne.

Bœuf, la livre de 12 onces de Piémont	$2\frac{1}{2}$ sols.
Veau	$3\frac{1}{2}$
Mouton	$2\frac{1}{2}$
Cochon	17
Béurre	8
Huile	9
Chandelles des 4 à la livre	10
Et des 3 à la livre	11
Riz	$2\frac{1}{2}$
Fromage de Savoie	8
Pain le plus fin	3 f. 8 den.
Pain ordinaire	$2\frac{1}{2}$

Œufs frais, 1 sols pièce; les autres 8 sols la douzaine.

La mesure de vin, qu'on appelle *brenta*, de 628 pouces cubes de Piémont, ou 2483 pouces de France, c'est-à-dire, environ 52 pintes de Paris, puisque notre pinte est de 48 pouces cubes.

L'attention du gouvernement pour la fabrication exacte des balances, des poids & des mesures, leurs dimensions & leurs vérifications, a fait publier, en 1750, une instruction, qui mériteroit d'être imitée par-tout; *Istruzione per li fabricatori ed aggiustatori delle bilance, stadere e misure*, 45 pages *in*-4°. avec figures.

Les marchands & les ouvriers de Turin sont distribués en communautés; mais chacun peut exercer sa profession sans aucun droit; il est seulement obligé de faire le chef-œuvre en présence des syndics de la communauté. Il y a cependant quelques professions dans lesquelles le nombre est fixé, & dont les offices se vendent; tels sont les offices des procureurs, qui sont au nombre de 40, qui coûtent 27 ou 30 mille livres; les offices de greffiers, qui sont au nombre de 16, & qui se vendent 8 mille livres, les maîtrises d'apothicaires,

qui font au nombre de 36, qui se vendent 9 à 10 mille livres.

Les *Chiabattini* font 40 commiſſionnaires dont l'emplacement eſt fixé, & chacun paie pour la boutique & pour le privilége, 3 à 4 cent livres au propriétaire de l'office; ils font obligés de porter une lettre, de faire une commiſſion ou de la faire faire par un de leurs garçons, moyennant 20 deniers, qui équivalent à 2 ſols de France; cet établiſſement revient à celui de la petite poſte de Paris, & du *Penny poſt* de Londres.

Les Juifs, à Turin, ont un quartier où ils ſont très-nombreux; ils prêtent à gros intérêt, mais auſſi l'Etat en tire une rétribution. (M. Rolland, p. 359.)

LE COMMERCE du Piémont roule principalement ſur la ſoie, car il tire de France beaucoup de marchandiſes : des draperies, des couvertures & des bas de laine, des étamines du Mans, des toiles brochées & des cotonades de Rouen, des rubans du Lyonnois & du Forez, des camelots de Lille, de même que d'Angleterre & de Saxe; une partie de nos étoffes & modes s'envoie à la cour de Turin.

Le fer, le cuivre, le plomb, ſe tirent de l'étranger: il y a cependant des mines en Savoie, mais elles ſont négligées; on ne permet pas aux étrangers de les viſiter, de crainte qu'on ne connoiſſe trop le moyen de pénétrer dans les montagnes, qui forment la ſureté de l'Etat.

Le Piémont tire des armes du Forez, des glaces de Veniſe, de la clincaillerie d'Allemagne, de la bijouterie de Paris, du papier de France. (M. Rolland, p. 350.) Le ſucre & les drogueries y viennent auſſi de l'étranger, par Gênes & par Veniſe.

D'un autre côté, le Piémont envoie dans l'étranger beaucoup de beſtiaux, bœufs, vaches, moutons, porcs, & beaucoup de riz; on compte année commune, 80 à 90 mille bœufs exportés; & ſans

les droits, ce commerce augmenteroit peut-être encore; les chevaux se tirent de la Suisse, & d'ailleurs. On exporte aussi beaucoup de chanvres; de fils & de cordages. On y fait peu de toiles; on tire de la Suisse toutes celles qui ne se fabriquent pas dans le pays; mais depuis quelques années, le gouvernement fait des efforts pour augmenter la fabrication des toiles.

On fait à Turin quelques étoffes de soie; des velours, des taffetas, des étoffes brochées sur les dessins de Lyon. M. Rolland pense qu'il y a 7 à 8 cent métiers à Turin; c'est pour les encourager que le roi gêne, par des droits très-forts, l'importation des nôtres.

On fabrique des draps pour les troupes avec la laine du pays, qui est grossière, & des draps plus fins avec des laines de Rome & de la Pouille; ces fabriques sont dans la partie du Piémont qui avoisine le Dauphiné.

Il y a une manufacture de tapisseries à Turin, dans le goût de celle des Gobelins; mais elle tire les laines de Paris toutes teintes, & l'on n'a pas encore l'art de les bien employer. La manufacture de porcelaine, établie du côté de Moncallier, a beaucoup d'ouvriers François, & cependant n'a point encore réussi. (M. Rolland, p. 344.)

Le principal commerce de Turin consiste dans les soies du Piémont; M. Rolland dit qu'il en sort chaque année pour 18 ou 20 millions; il en va en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. La France en tire les deux tiers de ce qu'elle emploie dans ses manufactures. On m'a assuré que la seule ville de Lyon tiroit du Piémont pour 7 à 8 millions de soie. M. Rolland dit qu'elle en tire le tiers de celle qu'on y emploie, & que les autres parties de la France en tirent du Piémont encore autant. Je cite volontiers M. Rolland dans cette partie, parce qu'étant inspecteur des manufactures, il doit être plus instruit.

Cette quantité de soie fait que les retours de la France en argent sont très - forts ; il en est de même pour le riz ; aussi nos louis - d'or sont très-communs à Turin, & ce seroit encore pis si la culture des soies ne s'étoit pas accrue un peu depuis quelques années dans les provinces méridionales de France.

Le roi de Sardaigne a fait de son côté tout ce qui étoit possible pour augmenter l'abondance des mûriers & la culture de la soie dans ses Etats, en accordant des gratifications aux cultivateurs, & il y a parfaitement réussi. C'est actuellement dans le Piémont, & même aux environs de Turin, que l'on voit la culture des mûriers blancs dans toute sa perfection. On s'imagine en France qu'il suffit de planter des mûriers pour avoir de la feuille ; j'ai vu des provinces en France où l'on a établi des pépinières aux dépens du public pour fournir des mûriers à tous ceux qui ont voulu les planter ; la plupart sont morts sur pied, & toute la dépense qu'on avoit faite est restée inutile. Il est absolument nécessaire de défoncer la terre tout autour, pour aider la propagation des racines, de tailler ou émonder les arbres de trois en trois ans, surtout dans les terrains maigres, & y donner des soins de plusieurs espèces. M. l'abbé de Sauvages en avoit fait une étude particulière dans son voyage d'Italie en 1764, & il se proposoit d'en faire un supplément à l'ouvrage qu'il avoit publié sur cette matière. Au reste, il y a déjà en Languedoc beaucoup de mûriers aussi beaux que ceux d'Italie, ce qui peut faire croire qu'on n'y est pas fort éloigné des véritables principes.

Les mûriers sont connus en France depuis longtemps ; les François qui firent avec Louis XII la conquête du Milanès, en 1509, en rapportèrent de la graine dans le Dauphiné & le Languedoc, où elle réussit assez bien, on préféroit celle du

mûrier blanc; mais ce n'eſt que depuis quelques années que cette culture eſt en vigueur; elle eſt actuellement au point que nos provinces méridionales fourniſſent à la ville de Lyon, ſuivant l'eſtime de quelques perſonnes, 12 à 13 mille quintaux de ſoie chaque année, ou à-peu-près la moitié de ce qu'on y conſomme : le reſte ſe tire du Piémont, d'Eſpagne, de Suiſſe & des Indes.

Les mûriers greffés de la feuille d'Italie, ou mûriers roſes, ſont ceux qui ont le mieux réuſſi en France: tant qu'on s'eſt attaché au mûrier ſauvageon & à quelques mûriers à grande feuille, on n'a eu que des ſuccès médiocres; le premier a la feuille trop petite, trop peu nourriſſante; le ſecond l'a trop dure, & les vers à ſoie la rebutent.

Les mûriers roſes ſont en effet ceux qu'on cultive en Piémont; le chemin de la Vénerie royale en eſt preſque tout planté; c'eſt à la connoiſſance de cet arbre que les provinces de Languedoc, Vivarais, Provence & haut Dauphiné ſont redevables de la quantité de ſoie qu'elles recueillent aujourd'hui, tandis que la province du Lyonnois attachée depuis 50 ou 60 ans à ne cultiver encore que le mûrier ſauvageon, connoiſſoit à peine ce produit (1).

Il y a auſſi en Italie, ſurtout du côté de Vérone, une pratique ſingulière que je n'ai point vue en France pour la multiplication des mûriers; on fait des pépinières perpétuelles, qui conſiſtent en de groſſes ſouches preſqu'à ras de terre; on en couche les branches pour faire des marcottes ou provins. qu'on détache du tronc quand elles ont pris racine; chaque ſouche donne ainſi quatre mûriers greffés & de belle venue, tous les trois ans : les ſouches durent un ſiècle, en produiſant

(1) Voyez M. Thomé, Mémoire ſur la manière d'élever les vers à ſoie, 1767.

toujours de la même manière; & pour en avoir d'autres, il ne s'agit que de greffer de jeunes tiges à quelques pouces au-dessous du niveau de la terre, & de couper toujours le dessus pour faire grossir la souche & multiplier les jets de côté; l'on gagne ainsi beaucoup de temps, parce que l'on n'est pas obligé de greffer les mûriers & de les attendre de graine si long-temps.

Dans les plantations ordinaires de mûriers en Italie, on ne fait point de difficulté de semer du grain dans les intervalles; cela diminue sans doute le produit des mûriers, mais on en est plus que dédommagé d'ailleurs. Cette méthode seroit moins bonne en France, où la végétation est plus foible.

Le riz est aussi un des grands objets de la culture du Piémont; mais j'ai entendu le feu roi me témoigner là-dessus les regrets d'un bon père qui voudroit pouvoir soustraire ses peuples à cette culture dangereuse. On observe en effet que les paysans qui s'en occupent sont jaunes, cachectiques, sujets aux hydropisies, aux obstructions, aux fiévres intermittentes, causées par le terrain marécageux, & par les eaux stagnantes dont le riz a besoin; car c'est une plante aquatique qui doit être pendant un temps, ou entièrement sous l'eau, ou en partie, suivant ses degrés d'accroissement. Le canton de Verceil en produit une quantité considérable, & fournit à l'exportation pour tous les pays voisins.

M. le comte Spolverini a donné sur la culture du riz, un poëme estimé; il auroit bien dû y joindre, en faveur de ceux qui aiment l'agriculture, une suite de détails économiques en forme de notes; j'ai ouï dire qu'on devoit y suppléer. M. l'abbé de Sauvages, qui s'est occupé spécialement de l'agriculture en Italie pendant l'espace de 12 à 13 mois, en 1763 & 1764, se proposoit de nous donner les détails de la culture du

riz, avec beaucoup d'autres obſervations qu'il y avoit faites. M. Rolland a donné un mémoire abrégé ſur cette culture dans ſes *Lettres écrites de Suiſſe & d'Italie*.

On cultive beaucoup en Piémont & en Savoie le maïs, ou bled de Turquie; le payſan en fait ſa principale nourriture, il le mange en bouillie, ou en gâteau, qu'on appelle *polenta*.

CHAPITRE XIV.

Des revenus & des impôts du Piémont.

Il y a des perſonnes qui comptent près de trois millions d'habitans dans les Etats du roi de Sardaigne; d'autres n'en ſuppoſent que la moitié, & M. Schlœtzer en compte deux millions. Le même auteur eſtime les revenus du roi ſeize millions & demi, d'autres les portent de vingt à vingt-cinq millions de France, il pourroit les augmenter ſi les beſoins l'exigeoient.

Ces revenus ſont répartis, comme chez nous, ſur les fonds, ſur les perſonnes & ſur les conſommations, avec ſageſſe & avec économie; il n'y a ni abus dans la perception de ces revenus, ni profuſion dans leur emploi. L'impoſition de la taille réelle qui ſe paie ſur les bien-fonds, fut un des premiers objets de l'attention du feu roi au commencement de ſon règne (1); la manière dont on y procéda, & les regiſtres qu'on en dreſſa, ont été conſultés même par les cours étrangères

(1) L'édit des tailles pour le duché de Savoie fut donné le 15 Septembre 1738; mais Jean-Jacques Rouſſeau, qui en parle dans ſes Confeſſions, y avoit été employé au Cadaſtre quelques années auparavant.

qui ſongeoient à établir une réforme dans cette partie des finances.

On commença par faire faire l'arpentage des fonds, & l'eſtimation des fruits qu'ils produiſoient, par trois eſtimateurs, dont deux étoient nommés par la paroiſſe, & le troiſième nommé d'office. On ajouta à ces trois eſtimateurs, des réviſeurs choiſis parmi les gens les plus expérimentés, que l'on chargea de veiller ſur la conduite des eſtimateurs & de conférer avec eux. Dans cette eſtimation, on fit la diſtraction des frais de culture, dîmes, ſenis & droits ſeigneuriaux, pour ne compter que ſur le revenu net; on expoſa la carte & le rôle de chaque territoire à l'examen des communautés; on reçut les remontrances des particuliers, & l'on fit droit ſur tout ce qui peut mériter attention.

Tous les bien-fonds, de quelle eſpèce qu'ils ſoient, excepté ceux de l'ancien patrimoine de l'égliſe, ont été aſſujettis à la taille, ſans aucun égard aux priviléges, conceſſions ou autres abus qui s'y étoient introduits; mais quoique les eccléſiaſtiques ſoient exempts de la taille pour les biens d'ancienne dotation, le roi de Sardaigne n'a pas laiſſé d'exiger le vingtième de leurs revenus en temps de guerre.

La carte topographique où tous les fonds ſont ſpécifiés, & le *cataſto*, ou le cadaſtre, c'eſt-à-dire, le dénombrement des fonds, marqués par numéros, confins & contenue, ſont entre les mains de ceux qui font chaque année le rôle des tailles, pour ſervir à la formation des cottes; on remet toutes ces cottes à ceux qui ſont chargés de la recette, après qu'elles ont été vérifiées & arrêtées par l'intendant de la province.

Un autre regiſtre contient les noms de tous ceux qui ont acquis chaque numéro, en tout ou en partie, avec le titre de l'acquiſition, la feuille & le

numéro du cadastre auquel elles se rapportent, & les confins de la pièce de terre dont il s'agit.

Toute personne qui acquiert un fond de terre, par contrat ou par testament, est obligée, dans l'espace d'un mois, à compter du jour où elle entre en jouissance, d'exhiber le titre de son acquisition au conseil de la communauté, & d'en tirer un acte pour faire inscrire ce fond à sa propre colonne, sans quoi la communauté peut agir sur les mêmes biens, & contre l'ancien possesseur pour le paiement de la taille.

Le collecteur particulier qui lève la taille dans la communauté, porte la recette à l'intendant de la province, & l'intendant au trésorier-général des finances; celui-ci paie tout sur les ordonnances du *Generale delle Finanze*.

Les tailles dans le Piémont sont réglées par livres de registre; chaque livre de registre, composée de 20 sols, produit 30 livres de taille, quelquefois 40, & le journal de terre, que nous avons dit être de mille toises, est imposé à 3 ou 4 sols de régistre, plus ou moins, suivant la bonté des terres : il y en a même qui ne sont qu'à quatre deniers. On estime qu'en général la taille est un vingtième du revenu. Elle varie d'une année à l'autre, suivant la récolte plus ou moins considérable; on la diminue quelquefois à raison des dépenses ou des malheurs des communautés, dont l'intendant de la province reçoit les remontrances.

Lorsque les communautés ont des revenus particuliers, on les applique ordinairement au paiement des tailles.

On comprend sous le nom de *Debitura Regia*, 1°. la taille réelle; 2°. la capitation, *Testatico*, que tout le monde paie, à l'exception des ecclésiastiques; elle est dans les campagnes d'une livre 6 sols 8 deniers de Piémont pour chaque personne; 3°. le *Gioatico*, que paient ceux qui ont des bœufs

ou des vaches. On paie pour une paire de bœufs 3 livres 6 sols 8 deniers, & pour une paire de vaches une livre 13 sols 4 deniers. On estime le total de ces impositions plus de dix millions, dont une moitié au moins est le produit de la seule taille réelle.

La gabelle forcée a lieu aussi dans le Piémont; chaque personne au-dessus de cinq ans est obligée de lever chaque année huit livres de sel du grenier, à raison de 4 sols la livre, ce qui revient à 6 sols & demi la livre, poids & monnoie de France. Mais cette taxe n'a pas lieu à Turin, & les pauvres en sont exempts partout. Le sel que l'on consomme au-delà des huit livres, ne se paie que moitié.

Tous ceux qui tiennent des bœufs & des moutons, sont aussi obligés de faire la levée de sel proportionnée au nombre de ces animaux; ceux qui tuent des cochons pour leur consommation, sont obligés d'en lever 6 livres & demie, & les charcutiers 5 livres; au reste, il y a des provinces dans l'Etat du roi de Sardaigne, comme une partie du Montferrat, qui sont exemptes de cet impôt, ou par le titre de cession, ou par des concessions faites à titre onéreux. On estime cet impôt de sel six millions.

Le papier timbré est un article de 300000 liv.; il y en a de trois sortes: le premier est de 10 sols la feuille, & l'on est obligé de s'en servir pour les sentences; le second est à 4 sols, & il est nécessaire pour les obligations qui passent 200 livres; le troisiéme est de 2 sols la feuille, & il sert pour les testamens, les contrats & tous les actes judiciaires.

Les droits d'insinuations auxquels sont sujets les testamens, les contrats, &c. ne sont que de 30 sols pour une somme quelconque au-dessus de 80 livres.

Le

Le produit du tabac que le roi fait régir pour ſon compte, monte à 500000 livres. Il y en avoit une fabrique immenſe au château de *Millefiori*; on l'a tranſportée au parc près de Turin. Il y a des plantations dans les environs de Turin, où l'on choiſit des fonds propres à cette culture, ce qui diſpenſe le roi de faire acheter la feuille de tabac en Angleterre, comme bien d'autres Etats le pratiquent. On hache les feuilles dans des moulins, on les blute, on les humecte, on les triture ſur des meules, méthode très-différente de la nôtre.

Les cartes, & les *tarrochi*, eſpèce de cartes particulières, étoient affermées 150000 livres; mais depuis 1761, elles ſont en régie. J'ai ouï dire qu'en France le même droit produiſoit 500 mille livres.

La loterie (*Giuoco del Seminario*) étoit affermée 140000 livres; elle eſt actuellement en régie, & l'on aſſure qu'elle rapporte 160000 livres.

Le *Graſſina* eſt un droit qui ſe lève ſur les auberges, ſur les boucheries, ſur les cuirs & les chandelles; car perſonne ne peut faire ni vendre de chandelle ſans avoir une quittance des droits, & cela ſous des peines conſidérables. Le revenu de cette partie eſt eſtimé à plus de 800000 livres; celui des chandelles ſeules eſt de 115000 livres, ſuivant la relation manuſcrite de M. Foſcarini. Mais depuis cette époque de 1743, toutes ces évaluations doivent être différentes.

Les éloges que j'ai ouï donner ſi ſouvent au roi de Sardaigne, ſur l'économie & la ſageſſe de ſon adminiſtration, me perſuadent qu'on verra ici avec plaiſir un autre détail du produit des impôts, & des principales dépenſes de l'Etat, communiqué dans le pays même, en 1766, par une perſonne que j'ai lieu de croire bien inſtruite. Si l'état des choſes a encore changé, l'on n'en verra pas moins dans ce détail les forces du Piémont, la

forme des répartitions, & la proportion des différentes provinces.

Les droits compris sous le nom de *Gabelle generali*, c'est-à-dire, les douanes, ou droits d'entrées, qui sont très-forts, le sel, le tabac, la poudre à giboyer, le papier timbré, montent en monnoie du Piémont à 9775690; il y en a 6358759 pour le Piémont; 528610 pour le Mont-Ferrat; 1332168 pour la Savoie; 140897 pour le comté de Nice; 14324 pour l'Oneglia; 348802 pour Alexandrie & Lumellina; 433672 pour Novarre; 253715 pour le haut *Novareze*; 95271 pour Vigevano; 202732 pour Tortone; 166738 pour le Pavesan, ou *oltre pô Pavese*. Les droits de pontonage & de papeterie, appelés *Gabelette*, sont estimés 590733.

Les tailles en Savoie 1010767; en Piémont 2451952; dans le comté de Nice 73909; dans le Mont-Ferrat 217744; pour Alexandrie & Lumellina 45854; la subsistance dans le même pays 428289; les vallées voisines du Dauphiné & de Pragellato paient 67965. Les impôts du duché d'Aouste, appelés *Donativo*, sont estimés 66666: de la principauté d'Oneglia, appelés *Sussidio*, 1301; du comté de Nice 2681; du bas Novarèse 381145; du haut Novarèse 59133; du Vigevenasco 91128; de Tortone 126798; du Pavesan 226011. La poudre à giboyer que le roi fournit pour le public 37876; la vente du sel de la Tarantaise 43750, les marbres de Valdieri 2000; les émolumens des greffes, *Redditi dal giuridico* 104432; l'impôt sur les Juifs 17900; tout cela joint au produit de la loterie & à d'autres articles moins importans, produit en tout . 5192769.

Suivant cet état, le revenu total en livres de Piémont, se trouveroit d'environ 16569000.

Depuis la dernière guerre, le roi a mis un impôt extraordinaire, qui est réparti de la manière

ſuivante : on lève en Piémont 1526236 ; en Savoie 935600 ; dans le duché de Mont-Ferrat 134113 ; dans le comté de Nice 25618 ; dans la principauté d'Oneglia 3333 ; dans les provinces d'Alexandrie & de Lumellina 234023 ; dans celles de Novare & de Tortone 164818 ; dans celles du haut *Novareze*, *de Vigevenaſco*, *Oltre pô Paveſe*, *Sicco Mario & Babbieſe* 136202. Je ne rapporte cette diſtribution que pour donner une idée des forces reſpectives, ou de la bonté de ces différentes provinces.

Tous ceux qui manient les finances du roi ſont ſujets, en Piémont, à une loi qui eſt bien propre à empêcher les grands profits des partiſans : on l'appelle *Legge del ſeſto ;* ſuivant cette loi, tout fermier du domaine ou des revenus de la couronne, de quelle eſpèce qu'il ſoit, quoique adjudicataire à l'enchère, peut être dépoſſédé dans le cours même de ſon bail, s'il ſe préſente quelqu'un qui offre un ſixième de plus. Cette léſion eſt cenſée ſuffiſante pour annuller le premier contrat & donner lieu à une nouvelle adjudication. On peut juger par-là du ſoin avec lequel toutes les parties des finances ſont traitées ; M. Foſcarini, dans la relation que j'ai cité, raconte qu'un ambaſſadeur de France, qui avoit été longtemps à Turin, & y avoit étudié l'adminiſtration des finances, diſoit qu'avec une méthode ſemblable, les provinces de France vaudroient autant de royaumes.

Les dépenſes du roi de Sardaigne, dans l'état que je rapporte, ſont évaluées à 16½ millions, monnoie du Piémont, dont 8100000 pour le paiement des troupes : on en verra le détail ci-après.

On compte 4128375 livres pour payer les intérêts des dettes de la couronne ; il y en a à trois pour cent, d'autres à quatre pour cent, & quelques-unes de viagères.

Les penſions extraordinaires que le roi fait ne ſont eſtimées qu'à 54000 liv., la dépenſe de l'univerſité 52000; le collége des provinces à Turin 30000; les écoles répandues dans les provinces 66000.

La dépenſe de ſes ambaſſadeurs & miniſtres dans les cours étrangères ne va qu'à 239000 livres; car celui de France, qui eſt le mieux payé, n'a que 48000 livres, celui d'Eſpagne 40000, celui d'Angleterre 38000, celui de Vienne 30000, celui de Naples 24000, celui de Rome 20000, & le miniſtre près des Etats-Généraux d'Hollande 10000. S'il eſt permis de faire une comparaiſon avec la France, j'ajouterai que le traitement ordinaire de l'ambaſſadeur de France en Angleterre eſt de 150000 livres de France, & 50000 d'acceſſoires, ce qui fait en tout 200000; & l'ambaſſadeur en Hollande a 90000 livres; ce ſont les ſeuls dont j'aie eu connoiſſance.

L'article des menus plaiſirs du roi de Sardaigne paſſoit pour être de 35000 livres, celui de M. le duc de Savoie 30000, & celui de madame la ducheſſe de Savoie 20000.

Les ſecrétaires d'Etat ont 13600 livres, & tous les bureaux qui en dépendent 97000. Le premier préſident du ſénat a 5000 livres, & l'état entier du ſénat monte à 13000. Le ſénat de Savoie a 12000 livres, & celui de Nice 26000; la chambre des comptes 100000; le général des finances 6000, auſſi-bien que le contrôleur-général; & le total des officiers de finances coûte 168000. Les intendans de provinces ont depuis 1500 juſqu'à 3000 livres d'appointemens.

Les frais de régie des poſtes vont à 114000 livres; le conſeil du commerce auſſi bien que la juriſdiction des conſuls à 14000. Les portions congrues que le roi paie à des curés qui ſont ſans revenus, & dont l'entretien eſt à la charge de l'E-

tat, vont à 16000. Pour diverses œuvres de charité que le roi fait suivant les circonstances, par exemple, pour secourir les paroisses incendiées, &c. on compte 60000.

Je passe, pour abréger, beaucoup d'autres articles moins importans, qui étoient contenus dans un état détaillé, que M. Clerc, médecin de M. le duc d'Orléans, a bien voulu me communiquer, & dans lequel le total de la dépense monte à 17 millions.

J'ai dit au commencement que la dépense du roi, pour le militaire, étoit de 8100000 livres; il faut en déduire 520000 qui sont pris sur la Sardaigne, dont nous ne parlerons point ici, parce qu'elle ne rendoit presque rien, du moins au temps où ces calculs ont été faits.

On ajoute pour la dépense de l'artillerie 280000, pour la maison du roi 1470000, & pour les fortifications 1040000, desquelles cependant 25600 étoient assignées sur les fonds de la Sardaigne.

M. l'abbé Richard donne au roi de Sardaigne 12 à 13 mille hommes de troupes en temps de paix; cependant on assure dans le pays qu'il en a environ 24 ou 30 mille, sans compter 6000 invalides, & dix mille hommes de milices qui ont un tiers de paie, & à qui l'on fait faire une revue deux fois l'année, avec des exercices de 10 jours. Le peuple y naît soldat, & les paysans sont classés pour servir en cas de besoin.

M. Foscarini assuroit, en 1743, que le roi avoit à son service trente mille hommes d'infanterie, & quatre mille hommes de cavalerie, sans compter quatorze mille étrangers; & comme il étoit persuadé que la population entière de ces Etats n'étoit que d'un million & demi d'habitans, il jugeoit que le nombre des troupes nationales n'auroit dû monter qu'à 15000 hommes. En effet, d'après le jugement & l'expérience des politi-

ques, on estime que les troupes d'un Etat ne doivent être qu'un centième de la nation, pour que l'agriculture & les arts n'en souffrent point. M. Foscarini ajoutoit, que ces 48 mille hommes de troupes seroient réduits à 24 en temps de paix.

Tous les officiers sont obligés de résider & de faire leur service sans interruption & avec la plus grande exactitude. Les recrues & les désertions sont pour le compte du roi; mais on y prévient les abus avec beaucoup de vigilance.

Paiement des troupes nationales.

	Infanterie.	*Dragons.*
Colonel	4732 liv.	4000 liv.
Capitaines . . .	1444	2023
Lieutenans . . .	659 8 f.	1368
Sergens	157 4	
Soldats	65 15	99

Les soldats ont un habit tous les trois ans, la culotte & le chapeau tous les ans. Il y a plusieurs régimens étrangers, dont la paie est beaucoup plus considérable.

Paiement des Gardes-du-Corps.

Capitaine	5376 livres.
Lieutenant	4032
Soldats	355

Au reste, il est naturel de supposer que tout ceci doit avoir un peu changé sous le nouveau règne.

CHAPITRE XV.

Des environs de Turin.

LES environs de cette belle ville sont charmans; nous en commencerons la description par le faux-

bourg du Pô, *Borgo di Pô*, qui eſt à l'orient de Turin; on y va par la porte du Pô, qui eſt la plus orientale des quatre, & en même temps la plus décorée. Elle eſt ornée de marbres & de colonnes doriques, cannelées & à boſſages; on y retrouve le goût ſingulier du P. Guarini. Voici l'inſcription qui eſt ſur cette porte.

Ambitum urbis ad Eridani ripas ampliorem, Carolus - Emmanuel II, dum vitam & regnum clauderet inchoavit; Maria-Joanna-Baptiſta dum filius regno adoleſcerit auxit; Victor-Amedeus dum regnum iniret abſolvit. Æterno trium principum beneficio, æternum monumentum grata civitas poſuit, anno 1680.

Ce fauxbourg qui eſt ſitué le long du Pô, eſt celui dans lequel habitent les bateliers, les blanchiſſeuſes & autres artiſans; on y trouve l'égliſe de S. Marc, qui dépend du chapitre de la métropolitaine de Turin. En rebâtiſſant cette égliſe, en 1740, on trouva derrière le tableau du grand autel une image de la Vierge, peinte ſur le mur, qui devint célèbre par la dévotion générale de toute la ville; on ſcia la partie du mur où elle ſe trouvoit, & on l'a miſe ſur l'autel nouveau, & ſous une glace.

Le pont du Pô, qui ſe trouve immédiatement après, eſt de 100 toiſes de longueur, il fut bâti en 1417; une grande crue d'eau le ruina en partie le 3 Novembre 1706, mais il a été rétabli. Au - delà du pont eſt une autre partie du fauxbourg; il y a dans celle - ci une verrerie, une fayancerie, & une école d'artillerie où l'on s'exerce pour le ſervice du canon & le jet des bombes; cette école de pratique eſt un établiſſement du feu roi, auſſi-bien que l'école ſpéculative. Il y a auſſi des bains, où les eaux viennent du Pô; on paie depuis 15 ſols juſqu'à 60.

Les collines qui ſont au-delà du Pô, ſont cou-

vertes de campagnes fertiles & de maisons agréables, dont l'exposition est très-heureuse; la plus belle est *la vigne de la reine*, à un quart de lieue de la ville, sur une colline, à laquelle conduit une grande avenue, & où l'on peut monter aisément en carrosse. Elle fut bâtie par le prince Thomas de Savoie, pour la princesse Louise son épouse; cette maison est petite, & tient si peu de la magnificence royale, qu'un particulier pourroit la posséder. Elle a cependant un joli sallon, décoré de deux ordres d'architecture l'un sur l'autre. Le premier est Dorique, le second Ionique; le Dorique soutient quatre tribunes, en regard, qui tournent autour du sallon; de ces quatre tribunes, les deux grandes sont en relief, & les deux petites sont feintes, ou en peinture; elles sont de *Suseb Dalamand*, & si parfaitement imitées, qu'on ne distingue pas les parties fausses d'avec celles qui sont vraies; & je n'ai vu personne qui d'en-bas ne fût persuadé que l'on pouvoit se promener tout autour des tribunes qui environnent le sallon.

Le plafond est une fresque de *Valerino* de Rome; il représente l'instant où un amour réveille Morphée quand l'aurore commence à répandre ses fleurs. Les deux tableaux qui sont sur les deux grands pans de la muraille sont aussi peints à fresque: le *Curato* y a représenté des sujets tirés des métamorphoses d'Ovide. Les tableaux, ainsi que le plafond, ne répondent pas à la beauté de l'exécution de l'architecture.

M. Cochin ajoute qu'il y a des plafonds de Danieli & de Corrado, dont il fait l'éloge, & plusieurs dessus de portes de Corrado, dont l'effet est piquant & la composition ingénieuse.

Les appartemens sont meublés de quantité de tableaux; le jardin est petit & n'a rien qui soit bien remarquable, si ce n'est une très-belle situation.

La montagne des Capucins eſt l'endroit où l'on va le plus volontiers pour avoir dans tout ſon entier la vue de Turin, celle du Pô, de la Dora, & de toute la plaine voiſine. Cette colline, qui ſe termine à la Superga, eſt délicieuſe. Les Capucins ſont plus élevés que la vigne de la reine & encore mieux placés. L'égliſe fut fondée par Charles - Emmanuel le Grand, mais elle ne fut conſacrée que le 22 Octobre 1656, avec une grande cérémonie; le duc y aſſiſta, de même que la reine Chriſtine de Suède, qui paſſoit alors à Turin.

Cette égliſe eſt ornée de marbres: elle a une grande coupole, & ſept autels, dont trois ſont en marbre. Il y a des peintures de *Cerano*. Sur le grand autel un tableau de l'Aſſomption, dont la perſpective eſt très-belle & forme ſept plans différens. Il eſt recouvert dans les jours ordinaires par un tableau commun dont le ſujet eſt le même.

L'hermitage des Camaldules eſt ſitué dans une plus grande élévation, ſuivant l'uſage de ces religieux, qui ſe placent toujours ſur les hauteurs écartées. Puiſque c'eſt la première fois que nous parlons des Camaldules, il n'eſt pas inutile d'ajouter que cet ordre fut fondé l'an 1009, par S. Romuald, Bénédictin de Ravenne, qui établit en occident la vie ſolitaire que ces pères ont conſervée d'une manière exemplaire juſqu'à préſent (1). Le nom vient de la ſolitude appelée *Camaldoli* ou *Maldoli* près d'Arrezzo en Toſcane, où fut bâti le premier monaſtère célèbre de l'ordre (2). L'égliſe royale des Camaldules, près de

---

(1) Il y a cependant une congrégation de cet ordre, qui eſt ſéparée de celle des Hermites, & qui habite dans les villes; on les appelle *Camaldoli Monachi*, pour les diſtinguer des Camaldules Hermites.

(2) Voyez l'hiſtoire de l'établiſſement des ordres religieux, par M. Hermant.

Turin, fut bâtie en 1602, en conſéquence d'un vœu fait par le duc Charles-Emmanuel le Grand dans le peſte de 1599; elle eſt affectée au grand ordre de l'Annonciade, & l'on y voit de riches ornemens que les chevaliers de cet ordre ont donnés à l'égliſe; un, par exemple, qui eſt brodé en or & en corail. Il y a auſſi des peintures eſtimées de Franceſchini, &c. La cène de N. S. qui eſt dans le réfectoire, eſt un très-bon ouvrage d'un peintre Flamand.

VERGINE DEL PILONE, égliſe ſituée à un mille de Turin ſur le bord du Pô; ſon nom vient d'un pilier où étoit peinte une image de l'Annonciation; une fille tombée dans le Pô le premier Mai 1644, & délivrée, comme par un miracle, augmenta la dévotion, & occaſionna un très-grand concours; on y fit bâtir une égliſe, qui eſt remarquable par ſon architecture & par ſes ornemens. Le grand autel eſt en marbre, & il eſt chargé d'*ex-voto* en argent, que des grâces obtenues ou demandées y ont fait offrir de toutes parts; c'eſt une choſe extrêmement commune en Italie, où l'on voit, ſurtout dans les villages ou les petites villes, des égliſes qui en ſont tellement tapiſſées & couvertes, qu'on ne ſait plus où les mettre.

MONCALIERI, petite ville ſituée ſur le Pô, avec une maiſon de plaiſance des ducs de Savoie; elle eſt à une lieue & demie de Turin; cette maiſon eſt comme S. Germain-en-Laye, & Windſor, par la ſituation; elle fut commencée par Iolande, femme du bienheureux Amédée, duc de Savoie, & continuée par Madame royale Chriſtine de France, ducheſſe de Savoie. Moncailler eſt remarquable par ſes bâtimens; le roi régnant, qui aime cette maiſon, y a fait travailler, & a rendu l'intérieur très-agréable; il y a des papiers chinois de toute beauté, & une fort belle galerie; d'ailleurs, elle eſt dans une poſition très-agréable.

La Superga, grande & belle église, bâtie sur le sommet de la montagne, à une lieue & demie de Turin. Elle doit son origine au vœu que le roi Victor-Amédée fit, en 1706, pendant le siège de Turin, comme on le voit par l'inscription : *Bello Gallico vovit.* Après que le duc de Vendôme eut gagné les batailles de Cassano & de Casinato, il ne lui restoit plus à prendre que Turin, pour être maître du Piémont : on en forma le siège. Le duc de la Feuillade, fils du maréchal de même nom, y commandoit sous le duc d'Orléans, à la tête de 60 mille hommes, & Chamillard, son beau-père, ministre de la guerre, avoit fait des dépenses énormes pour en procurer le succès; le duc de Savoie sortit de la ville & échappa aux François; le prince Eugène vint au secours de Turin, & le 7 Septembre 1706, il traversa la citadelle pour attaquer les endroits foibles du camp; il força les retranchemens du maréchal de Marsin, à qui la cour avoit défendu d'aller au-devant des ennemis, & qui fut obligé de les attendre, dans des circonstances où il lui eût été bien plus utile d'attaquer; ce fut la cause de sa défaite & de sa mort; car d'ailleurs les François qui avoient leur quartier-général sur la hauteur des Capucins, étoient placés d'une manière favorable, & maîtres de tous les environs; ils avoient assez d'avantage pour être moralement sûrs du succès. Au reste, la perte des François ne fut pas de plus de 2000 hommes; mais la dispersion de l'armée entraîna la levée du siège. On prétend qu'un Piémontois, en faisant remarquer à un François la beauté de l'édifice de la Superga, lui disoit : il faut que la *défaite des François* ait été terrible pour occasionner un si grand monument d'actions de grâces; non, repartit le François, il faut que ce soit *la peur des assiégés*, car le vœu a dû précéder la défaite. Au reste, le courage des Piémontois est assez connu pour que cela soit réduit au mérite d'une répartie.

Le bâtiment de la Superga fut commencé en 1715, & consacré en 1731. L'architecte fut le célèbre Philippe *Juvara*, & l'on ne peut rien voir de plus magnifique. On y entre par un grand portique orné de colonnes & de deux clochers d'une assez belle forme (1). L'église est ronde, bâtie en pierres de taille, avec une magnificence qui est d'autant plus singulière, que l'édifice est au haut d'une montagne escarpée où les matériaux ont dû être très-difficiles à transporter; aussi dit-on qu'elle a coûté plus de deux millions & demi; il y a de belles colonnes de marbre de Carrare, de marbre rouge de Piémont, & d'un marbre gris approchant du bleu turquin : cette église est en général de grande manière, au jugement de M. Cochin, quoiqu'il y trouve plusieurs détails de mauvais goût.

La coupole paroît avoir été faite sur le modèle de celle des invalides de Paris, mais elle est décorée intérieurement de colonnes, dont plusieurs sont torses jusqu'au tiers; l'architecte fut obligé, dit M. Cochin, d'employer cette mauvaise sorte de colonnes, le roi en ayant alors une quantité qu'il vouloit placer; d'ailleurs, le marbre rougeâtre dont ces colonnes torses sont formées, fait un mauvais effet dans la coupole, elles auroient été mieux si on les eût faites de marbre gris, comme dans le reste de l'édifice. On blâme aussi la grandeur disproportionnée de la balustrade qui couronne le portique de cette magnifique église.

On a l'agrément, quand on est au haut de la coupole, de découvrir toute la plaine & les montagnes du Piémont de tous les côtés; on m'a assuré que dans le beau temps on peut découvrir jusqu'à Milan, qui est à 25 lieues de-là, en ligne droite.

(1) On trouve seulement que ces deux campaniles, qui accompagnent le dôme, sont un peu maigres.

Il y a dans cette église trois beaux autels de marbre & d'albâtre; des bas-reliefs de Cametti y tiennent la place de tableaux, cela a plus de majesté; celui du grand autel est assez bien disposé, & fait un bon effet d'un peu loin; l'enfoncement dans lequel est le maître-autel, est décoré richement. Près de-là est le tombeau du roi Victor-Amédée.

Il y a aussi dans cette église des tableaux du chevalier de Beaumont, & un de Ricci. On va voir ensuite les souterrains destinés pour la sépulture de la famille royale. On travailloit en 1778 à une chapelle souterraine en marbre, digne du reste de l'édifice, & où l'on devoit mettre des mausolées pour les deux derniers rois; il y a deux caveaux latéraux pour les cercueils.

Les ornemens & l'argenterie de la sacristie méritent aussi de l'attention: il y a surtout un calice d'argent d'un beau travail, où l'on a représenté la passion de N. S. & les quatre Evangélistes, en relief.

Cette église est desservie par une société de douze prêtres gradués, qui continuent à y étudier pour parvenir à des places plus considérables. Il en est sorti plusieurs prélats, entr'autres l'archevêque de Florence, M. Martini, qui fut long-temps directeur des études à la Superga. Ces prêtres y sont dans la plus profonde retraite & dans la plus paisible solitude. La cour de leur bâtiment est de pilastres en bas-relief; les corridors sont très-beaux, & les appartemens vastes & commodes; le roi fournit aux frais & à l'entretien de cet établissement. La bibliothéque est aussi très-considérable; on emploie 1500 livres chaque année pour l'augmenter. On y montre un buste en cire de Victor-Amédée, fait par une dame de Palerme, & qu'on dit être très-ressemblant.

On peut voir le plan de la Superga dans le troisième volume des *Osservazioni letterarie* du mar-

quis Maffëi, imprimé à Vérone en 1738, avec un éloge de l'architecte *Juvara*. Il mourut en Espagne, où il avoit été demandé par la cour, mais où il étoit l'objet de la jalousie de tous les architectes du pays.

On emploie deux heures pour aller en voiture de Turin à la Superga, & environ une heure & demie pour en revenir. Lorsque j'y allai, les chemins étoient si dégradés & si rompus par les pluies & les ravins, qu'il fallut descendre plusieurs fois de voiture; cela arrive presque toutes les années, mais on songeoit à les réparer pour le 8 Septembre, jour où le roi va accomplir le vœu qui fut fait en 1706. Ce jour là on fait une procession à Turin, & l'on y porte Notre-Dame de la *Consolata*, qui est au couvent des Feuillans, & à qui l'on attribua, dans le temps, la délivrance de Turin; j'en ai parlé page 126.

LA PORTE NEUVE de Turin, qui est au midi, a aussi une façade extérieure revêtue de marbres, ornée de statues & de colonnes; on voit par l'inscription qu'elle fut faite en 1620, à l'occasion du mariage du duc Victor-Amédée, avec madame Christine de France.

Carolo Emanueli Sab. Duci, quod libertate armis vindicata, pace bello parta, securitate publica, Victoris-Amedei F. & Christianæ Christianiss. conjugio firmata, in eorum adventu novam urbem instituerit, & antiquam illustrarit; S. P. Q. T. Anno M. DC. XX.

VALENTINO est un château situé sur le bord du Pô, au-delà de la Porte-Neuve; il fut rebâti en 1660 par la duchesse Christine de France, comme l'annonce l'inscription: il est décoré de portiques & de colonnes, disposés autour d'une cour ovale qui fait un très-bon effet. A droite on trouve de grands jardins, où la famille royale va souvent se

promener, & que l'on ouvre auſſi aux étrangers qui ont envie de les voir. A gauche eſt un jardin de botanique à l'uſage de l'univerſité. Il y a auſſi un mail qui eſt très-fréquenté.

La promenade, qui conduit de la porte de Turin juſqu'au Valentin, eſt formée par trois grandes allées d'arbres qui en rendent l'abord du château plus agréable. Les princes y vont, & leurs carroſſes prennent la file comme les autres; ſeulement lorſqu'au tournant on les rencontre, on ſe lève le plus qu'on peut, & quelquefois on arrête. On va auſſi par une belle avenue juſqu'à l'égliſe des Servites. Ces avenues ſont remplies de carroſſes en été juſqu'à ſept heures du ſoir; de-là on va ſe promener à la citadelle, en attendant le ſpectacle, qui commence ſur les 8 heures.

Il y a auſſi de jolies promenades au rempart & au jardin royal, on en profite d'autant plus que le pavé de la ville eſt aſſez mauvais.

S. SALVATORE, belle égliſe que fit bâtir en 1653 la ducheſſe de Savoie, Chriſtine de France; elle eſt ornée de peintures; on y remarque ſurtout une bonne ſtatue de Notre-Dame de Pitié, faite par un chanoine régulier de l'égliſe de S. Pierre-aux-Liens, de Rome.

Plus loin, & ſur la même route, on trouve le château de *Millefiori*, ancienne maiſon de plaiſance du duc Emmanuel-Philibert; enſuite, à deux lieues de Turin, eſt celle de *Stupiniggi*.

STUPINIGGI eſt un petit château que le feu roi a fait faire à l'occaſion de la chaſſe, comme l'annonce le grand cerf coloſſal qui eſt au haut de l'édifice. On y arrive par un très-beau chemin planté d'ormes. A l'égard du bâtiment, il fut fait d'abord ſur les deſſins de Juvara, & il a été augmenté par le comte Alfiéri. C'eſt un tout vaſte & agréable, quoique bizarre. L'extérieur du château eſt décoré d'un ordre ionique; la forme ſingulière

de la façade prouve assez que Philippe Juvara, qui en a été l'architecte, a tout sacrifié pour le sallon du milieu (à peu-près comme en France dans le château de S. Hubert); on est surpris au premier pas que l'on fait de se trouver dans ce sallon, qui n'est précédé d'aucune antichambre, & dont la décoration théâtrale a l'air d'une salle de bal. Il est éclairé par six grandes croisées, dont trois de chaque côté sont très-près les unes des autres. Son plan est un ovale autour duquel il y a quatre tribunes tournantes, portées par des pilastres ioniques, & dont le dessous forme des espèces de bas-côtés. Le derrière des tribunes est décoré d'un attique, où il y a comme dans tout le reste du sallon, des peintures & des ornemens feints, qui se marient avec l'architecture. Dans les tribunes qui sont aux deux bouts de l'ovale, il y a deux renfoncemens qui sont comme de fausses galeries, pratiquées de manière à faire croire, lorsqu'on les apperçoit d'en-bas, que la partie supérieure de cette pièce a beaucoup plus d'étendue qu'elle n'en a réellement; chacune de ces galeries est terminée par une croisée. On ne peut regarder ce sallon que comme un caprice ou un rêve d'architecte, que l'on n'auroit pas hasardé dans un palais, mais qu'on a cru pouvoir essayer dans une maison de campagne.

Le sujet du plafond de ce sallon est Diane qui descend dans son char, traîné par deux biches blanches : l'aurore la précède & réveille les nymphes, qui dans l'instant partent pour la chasse. Les figures en sont lourdes, mais la couleur en est assez gracieuse, & la perspective aërienne y est bien observée. Le plafond de l'une des fausses galeries représente quatre nymphes aîlées, qui tirent de l'arc en volant. Dans le plafond de l'autre on voit quatre nymphes aîlées qui prennent des perdrix rouges au filet. Toutes les peintures de cette pièce sont à fresque, & ont été faites par deux frères

frères Vénitiens nommés les Valeriani ; l'un a peint les figures & l'autre l'architecture & les ornemens ; sous les bas-côtés de ce salon, il y a quatre portes symétriques pour conduire à différens appartemens.

Le plafond de la première chambre de l'appartement du roi représente le sacrifice d'Iphigénie, peint à fresque par le *Croisati* ; il participe de la manière de Paul Véronèse, & de celle de M. de Troy, qui, comme le *Croisati*, a cherché celle de ce maître. Il y a dans le surplus des appartemens de ce château quelques autres plafonds du même artiste, mais si foibles qu'il est inutile d'en faire ici mention.

Dans la chambre à coucher, on voit un plafond à fresque de *Carle Vanloo*, dont le sujet est Diane se reposant au sortir du bain. La composition en est bonne ; le groupe des nymphes est bien entendu ; les compagnes de Diane ont de jolis caractères, mais la figure de cette déesse est manquée ; il y a trop de ressemblance entr'elle & les nymphes ; on trouve plusieurs incorrections, & peu d'intelligence du clair-obscur dans le général de l'ouvrage.

Lorsque l'on est monté dans l'appartement du duc de Savoie, on remarque dix tableaux en grisailles, peints à fresque par *Alberoni* ; ils représentent des morceaux d'architecture qui sont bien entendus de perspective.

On remarque aussi des dessus de portes, par Olivet, des grisailles par Gaëtani, des peintures d'animaux par Vernin.

Le jardin de Stupiniggi est joli ; c'est un François, nommé *Bernard*, qui en a donné le dessin : le parterre qui est devant le château est à l'angloise ; il est environné par des galeries & des portiques de verdure, qui sont taillés dans le goût de ceux de Marly. Ces jardins conduisent à une

belle forêt bien percée, dout les routes droites & horizontales s'étendent à perte de vue. Il y a dans ce château des chevaux & des équipages de chasse très-bien entretenus, & dont le feu roi faisoit usage lui-même, encore quelques mois avant sa mort.

LA PORTA PALAZZO, qui est la porte la plus septentrionale de Turin, est décorée de marbres, & elle est d'une assez bonne architecture; les glacières royales sont au-dessus des bastions voisins. Cette porte conduit du côté du nord vers les 24 moulins de la ville, & vers le jeu de l'arquebuse, qu'on appelle ordinairement *Tavolazzo*. On trouve ensuite un fauxbourg, appelé *Borgo del Pallone*, où est l'église de S. Simon & S. Jude, & le moulin à poudre. Plus loin est le pont de la Dora, au-delà duquel il y a deux chemins; celui de la droite conduit à Milan, celui de la gauche à la Vénerie.

On trouve à moitié chemin l'église des capucins, appelée *Madonna di Campagna*, où fut enterré le maréchal de Marsin, homme de beaucoup d'esprit, bon officier plutôt que grand général. Il n'avoit jamais commandé en chef avant la bataille de Hochstet, donnée en 1704, où il avoit l'aîle gauche, il repoussa plusieurs fois le prince Eugène; & après que la bataille eut été perdue, il eut la gloire de faire une belle retraite; il fut tué en 1706 au siége de Turin.

VENERIA REALE, à une lieue & demie de Turin, est la principale maison de campagne du roi, celle qui est la mieux bâtie, la plus décorée, & où le feu roi alloit le plus volontiers se promener & passer une partie de l'automne; il l'a toujours affectionnée, dans le temps même qu'il étoit encore prince de Piémont, il y alloit souvent chasser; il n'a pas discontinué d'y faire travailler de temps à autres. Le chemin est planté de mûriers blancs;

on arrive par une large rue formée de bâtimens neufs, réguliers & alignés, au bout de laquelle est une grande place ovale, environnée de portiques, où il y a des bâtimens pour les troupes de la maison du roi, & deux églises l'une vis-à-vis de l'autre, décorées en marbres & en stucs, dont l'une est la paroisse. Il y a sur cette place deux grandes colonnes de marbre; sur l'une est la Vierge, sur l'autre l'ange Gabriel, qui annonce la rédemption; ces deux figures sont de marbre; elles ont été placées pour rappeler le grand ordre de l'Annonciade. On passe ensuite à une place plus petite, d'où l'on entre dans une vaste cour, qui est celle du château.

Le bâtiment de la Vénerie fut fait vers le milieu du dernier siècle, sous le duc Charles-Emmanuel II, qui en donna lui-même les dessins; mais il n'y a que l'aîle gauche qui ait été achevée. Le bâtiment est de briques, couronné d'une balustrade de marbre blanc, & bâti entièrement dans le goût françois. Le principal corps de logis a onze croisées sur sa longueur, & les deux pavillons dont il est flanqué en ont chacun cinq.

La salle des gardes renferme dix grands tableaux de Jean Miel, dont les meilleurs sont celui d'une halte ou repos de chasse, & celui de la curée; il y auroit bien quelque chose à dire sur leur effet, mais la touche en est libre & hardie. Le roi de Sardaigne est sans contredit le prince le plus riche qu'il y ait en tableaux de ce maître; mais on les a laissé dépérir. La plupart de ces morceaux sont troués par les hallebardes des gardes, ou pris par l'humidité, & ont poussé au noir. Les ouvrages de Miel sont ce qu'il y a de plus remarquable en peinture dans le château de la Vénerie, tout le reste n'étant que des portraits ordinaires, tant en copies qu'en originaux.

Il y avoit autrefois une collection de tableaux

précieux, qui furent dispersés dans le temps du siége de Turin, fait en 1706. Ce fut alors que se perdirent entr'autres de fameux tableaux de l'Albane, qui représentoient plusieurs histoires de l'amour & de Psyché, & dont les gravures sont très-recherchées actuellement. Peut-être ces tableaux sont-ils tombés entre les mains de quelqu'un, qui, n'en connoissant pas la valeur, les aura laissés dépérir (1).

La salle des valets de pied est décorée d'ornemens de sculpture, & elle est peinte toute en blanc. On y voit plusieurs bustes médiocres. Quatre tableaux d'amazones représentant des maîtresses du roi Victor.

Dans la chambre des pages, les portraits des princes d'Angleterre sont peints en bustes.

On voit dans la salle à manger les portraits des rois de France. La première & la seconde antichambre contiennent tous les portraits en pied de la maison de Savoie. Ceux de la maison d'Autriche & d'Espagne sont rangés dans la chambre de parade; la salle d'audience & la chambre à coucher ne renferment aucune collection.

Dans une chambre qui suit est une belle table d'un seul morceau de lapis, qui a deux pieds six pouces de long sur un pied huit pouces de large.

On passe ensuite dans une grande galerie qui a onze croisées sur sa longueur, avec des œils-de-bœuf au-dessus de sa corniche. Elle n'avoit d'autre décoration que celle de son architecture; mais on y a ajouté des trophées en bas-reliefs avec des piédestaux, où l'on a commencé à mettre des statues qui désignent les provinces ou les villes qui appartiennent au roi. On a placé aux angles qua-

(1) C'est ainsi que la collection des cuivres du célèbre graveur Callot, gentilhomme Lorrain, fut convertie en batterie de cuisine par une héritière de la famille. J'ai ouï dire que c'étoit la grand-mère de madame de Graffigny.

tre vases de marbre blanc, environnés de jeux d'enfans en bas-relief, dont la sculpture est médiocre.

L'appartement du duc de Savoie est très-galant; les curieux en vieux laque y trouveront un beau cabinet dans ce genre; il y a aussi dans l'appartement de la duchesse de Savoie un cabinet de toilette & un boudoir en laque : ce dernier est incrusté de pierre de lar.

La chapelle est de Philippe Juvara, & l'architecture en est élégante, à quelques maigreurs près. On y a employé l'ordre Corinthien; les colonnes sont de marbre gris; la coupole est d'une belle proportion: on voit à l'un des autels de la croisée un beau tableau de Ricci; il représente S. Sébastien, S. Roch & S. Eusèbe, quoique le ton en soit un peu gris & que la lumière y soit éparpillée, il est néanmoins gracieux de couleur & d'une touche séduisante. Il y a quatre statues en marbre qui représentent les pères de l'église.

Le bâtiment des écuries est d'une belle proportion, & suffit pour 200 chevaux.

L'orangerie est très-belle, le bâtiment est parallèle à celui des écuries; il y a 16 croisées sur la longueur, & la voûte est compartie de panneaux qui forment un assez bon effet. La façade du côté du jardin est traitée dans le goût qu'exige un édifice de cette nature; elle est décorée d'un ordre Ionique : tout ce bâtiment, même les colonnes, sont de briques. On va voir aussi le chenil, la faisanderie, la ménagerie : tout ce qui contribue à la grandeur & à la beauté d'une maison royale est rassemblé dans celle-ci.

Les jardins ont été plantés par un architecte François dans le goût des jardins de Marly, & on les compte parmi les plus beaux de l'Italie. Ils ne sont point de Le Nôtre, comme on l'a dit; ce sont les jardins de la *Villa Ludoviso* à Rome, & ceux de la *Villa Pamfili*, qui furent dessinés

par Le Nôtre. Louis XIV fit faire à ce célèbre artiste un voyage en Italie, en 1678, pour se perfectionner; mais loin d'y trouver des choses supérieures à son génie & propres à exalter son imagination, il y laissa des modèles de sa façon & qu'on admire, & qu'on imite encore; il est vrai que suivant *Montagne*, dans son voyage d'Italie, les premiers jardins françois avoient été faits à l'imitation de ceux d'Italie; mais il me semble qu'aujourd'hui les jardins de Tivoli, de Frascati, de Colorno, de Sassuolo & de Pratolino, qui passent pour les plus beaux de l'Italie, n'égalent pas la grandeur, la noblesse, la magnificence des jardins de Versailles, l'élégance de ceux de Marly & de Trianon, le naturel de ceux de S. Cloud, de Sceaux & de Chantilli. Je ne prétends pas dire, comme bien des François, que qui voit la France a tout vu; car il y a dans les jardins d'Italie une diversité, des singularités, des beautés qui leur sont propres, & qui méritent la curiosité des voyageurs.

Les jardins de la Vénerie ont une demi-lieue de long sur un quart de large, ils sont d'une simplicité noble qui a le caractère de la nature. Les arbres y sont dirigés de manière à laisser croire qu'ils ont toute leur liberté, lors même qu'ils forment un labyrinthe ou un portique. On peut voir ces jardins plus long-temps, ce me semble, que les chefs-d'œuvres de l'art le plus recherché, sans éprouver la même satiété. On y voit aussi des canaux & des pièces d'eau, mais point de jets d'eaux. Il y a un mail & de vastes pièces de gazon d'une belle simplicité champêtre, à-peu-près comme aux jardins de Richmond près de Londres; une salle en forme de théâtre; une allée garnie de petits obélisques, terminée par deux salles d'arbres; au milieu de chacune, il y a un cerf de bronze, mais mal modelé. Le feu roi aimoit beaucoup la décoration des jardins; il envoya, même en 1767,

le fils de son principal décorateur, M. Bernard, en France & en Angleterre, pour se former le goût & prendre de nouvelles idées.

Au bout du jardin l'on a le coup-d'œil des Alpes & des sommets couverts de neige. Des jardins on passe dans le parc de la Vénerie, où abonde le gibier de toute espèce, & où il y a de belles allées de peupliers d'Italie.

Au reste, on trouve à Turin une description particulière de cette belle maison, intitulée : *Veneria Reale*, avec des planches en taille-douce.

L'église paroissiale, qui est sur la place, est d'une belle architecture de Philippe Juvara ; les statues & les marbres y répondent à la beauté de l'édifice, & c'est une des belles églises qu'il y ait dans le Piémont.

Il y a autour du château beaucoup de bâtimens pour les officiers & équipages de chasse, & pour un grand nombre de gens attachés au service du roi ; le quartier-général des gardes-du-corps y est établi, & c'est de-là qu'on envoie chaque semaine à Turin les détachemens nécessaires pour la garde du château.

CHAPITRE XIV.

Restes de l'ancienne ville d'Industria.

INDUSTRIA, ancienne ville dont parle Pline en deux endroits, étoit entièrement oubliée, lorsqu'on en découvrit les ruines en 1745, à six lieues de Turin, du côté de Verceil. Les commentateurs croyoient qu'*Industria* avoit été l'ancien nom de Casal, capitale du Mont-Ferrat, qui est à 14 lieues de Turin, vers l'orient, tandis qu'il auroit fallu la chercher à moitié chemin.

Lorfque MM. Ricolvi & Rivautella eurent donné le premier volume des *Marmora Taurinenfia*, en 1743, ils voulurent, avant que de donner un fecond volume, parcourir le Piémont, reconnoître tout ce qui pourroit s'y trouver d'antiquités, & former un troifième volume, avec le titre de *Marmora fub-Alpina* ; ils voyagèrent pendant l'automne de 1743 & de 1744, & ils trouvèrent plufieurs chofes intéreffantes : les veftiges de l'ancienne ville de *Cimella*, près de Nice, d'*Augufta Vagiennorum*, près de Cumo ; une ancienne route des Romains près de Vintimille ; plufieurs antiquités dans le Val-d'Aoft ; un grand chemin par où les légions Romaines venoient dans la Gaule & la Germanie ; des ponts, un arc, & d'autres antiquités fort remarquables ; ils raffemblèrent plufieurs notices fur les peuples, dont il eft fait mention fur l'arc de Suze. (Voyez Chap. IV.)

Dans le cours de cette expédition littéraire, en 1743, un de leurs amis les avertit qu'il devoit y avoir des objets dignes de leur recherche à *Monteu di Pô*, terre fituée fur la rive droite du Pô, près de Brufafco & de la ville de Verrua, 6 lieues au-deffous de Turin, & 8 au-deffus de Cafal ; ils y allèrent & trouvèrent en effet des infcriptions qui citoient des magiftrats & des prêtres, & qui annonçoient l'emplacement de quelque ancienne ville ; mais rien encore ne leur apprenoit le nom qu'elle avoit pu porter. Ils y retournèrent en 1744, & ils trouvèrent une pierre rompue en plufieurs morceaux, fur laquelle il étoit queftion d'une ftatue décernée à Cocceia aux dépens du public, AB. IND. Ils pensèrent que cela vouloit dire, *ab Induftrienfibus*. Dans les titres de la paroiffe, on trouvoit que l'églife étoit appelée *S. Joannes-Baptifta de Luftria* ; or ce mot de *Luftria* pouvoit être une corruption de celui d'Induftria, d'autant plus que dans quelques éditions de Pline, on lifoit *Illuftria*

pour *Induſtria* : nos ſavans avoient donc lieu de préſumer qu'ils étoient ſur la place de l'ancienne ville d'Induſtria, & leur ſoupçon ſe changea bientôt en certitude.

Les payſans du canton leur apprirent que dans le bas du vallon, qui eſt auprès du Pô, on avoit autrefois trouvé des veſtiges de conſtruction antiques, avec quelques médailles ; en conſéquence ils chargèrent deux habitans de Monteu de creuſer pendant l'hiver en quelques endroits qu'ils déſignèrent, & de leur rendre compte de ce qu'ils y trouveroient. On leur annonça dans le mois de Février 1745, qu'on avoit trouvé une grande chambre ; on leur porta des médailles & des fragmens de bronze qui étoient travaillés ; & peu de temps après une belle inſcription, dont voici le contenu (1).

Genio & honori L. Pompei L. F. Pol. Herenniani, Eq. Rom. Eq. pub. Q. Ær. p. & alim. Ædil. II. viro, curatori Kalendariorum Rei P. Collegium Paſtophororum Induſtrienſium, patrono ob merita. Et au-deſſous de la bordure, on voit le nom de l'artiſte. *T. Græ. Trophimus Ind. fac.* C'eſt-à-dire, *Titus Græcus Trophimus Induſtrienſis faciebat.*

Cette inſcription eſt donc conſacrée au génie & à l'honneur, c'eſt-à-dire, au mérite de Lucius Ponpeius, fils de Lucius, & ſurnommé Herennianus, qui étoit de la Tribu Pollia, l'une des tribus dans leſquelles étoient inſcrits ceux qui jouiſſoient du droit de citoyen romain, quoique n'étant pas de Rome. On juge par les inſcriptions trouvées dans le Piémont, que toutes les villes de cette province étoient ou de la tribu Pollia, ou de la Stellatina, dont les noms ſe retrouvent ſouvent dans ces inſcriptions.

(1) Voyez la Diſſertation intitulée : *Il ſito dell' antica città d'Induſtria, ſcoperto ed illuſtrato da Giovanni Paolo Ricolvi, ed Antonio Rivautella*; *in Torino*, 1745, 45 pages in-8.

Après le titre de chevalier romain, on trouve ceux de *Equitis publici*, *quæstoris ærarii publici & alimentorum*, qui signifient que ce Pompée servoit dans la cavalerie, aux frais du public, qu'il étoit le trésorier de la ville d'Industria, & le commissaire des vivres, chargé de procurer aux troupes de l'empereur la subsistance & les provisions nécessaires.

La même inscription nous apprend que ce Pompée étoit Ædile, c'est-à-dire, chargé des bâtimens de la ville, de l'approvisionnement & des autres détails de police; qu'il étoit Duumvir, c'est-à-dire, l'un des deux magistrats que les villes choisissoient à l'imitation des consuls de Rome, & qui étoient à la tête du sénat de la ville, appelé quelquefois *Ordo*, ou à la tête des décurions, qui étoient les magistrats municipaux des villes d'Italie. Ce Pompée étoit encore *Curator Kalendariorum*, c'est-à-dire, dépositaire des registres sur lesquels on faisoit la perception des impôts. Enfin, il étoit patron de la ville, c'est-à-dire, le protecteur d'*Industria* auprès de l'empereur; ce qu'on peut aisément présumer, en voyant que tous les honneurs de la ville étoient réunis dans sa personne, quoiqu'il n'y ait aucune apparence qu'il ait été de la famille du grand Pompée.

Enfin, on voit que cette inscription lui avoit été décernée par le collége des prêtres, qui étoient appelés *Pastofores*, à l'imitation des prêtres les plus distingués de l'Egypte, qui portoient ce nom là. L'inscription étoit probablement sur le piédestal d'une statue, quoiqu'elle n'en parle pas; mais on a vu d'autres exemples de cette espèce.

Il fut donc constaté par la découverte de cette inscription, que Casal n'étoit point l'ancienne ville d'Industria, comme l'avoient avancé Baudrand & la Martinière dans leurs Dictionnaires géographiques, d'après Cellarius & Cluvier dans leurs géo-

graphies, Hardouin dans fon commentaire fur Pline, & Leandro Alberti dans fa defcription de l'Italie. Il n'y a qu'un auteur appelé Francefco Agoftino *della Chiefa*, qui, dans un livre intitulé: *Corona Reale di Savoia*, imprimé à Coni en 1657, *in*-4°. page 16, dit que cette ville étoit à Luftria près de Verrua. Cette remarque avoit échappé aux premiers auteurs, nous la devons à M. Bartoli.

Pline ayant parlé d'Induftria comme d'une ville fituée fur les bords du Pô, dans l'endroit où il commence à être le plus navigable, *ubi præcipua altitudo incipit*, les géographes s'arrêtèrent à la première ville remarquable qui fe trouve au-deffous de Turin le long du Pô, ne fachant pas qu'il y avoit entre Cafal & Turin des ruines fouterraines, dont la découverte étoit réfervée à notre fiècle.

Il eft vrai d'ailleurs que le Pô, lorfqu'il arrive à Monteu, au-deffous de Chivaffo, ayant reçu la Dora, la Stura, l'Orco, le Mallone, & entre Monteu & Crefcentino la Dora Baltea, devient beaucoup plus confidérable & plus navigable qu'il ne l'étoit à Turin. La navigation de ce fleuve dût rendre cette ville riche & floriffante, comme Pline nous la repréfente en difant : *Ab altero* (*Apennini*) *latere ad padum, amnem Italiæ ditiffimum, omnia nobilibus oppidis nitent... Induftria, &c.* L. III. Cap. V. Pline nous apprend encore (L. III. Cap. XVI.) l'ancien nom d'Induftria, qui étoit *Bodincomagum* : felon lui, il fignifioit profondeur du Pô; car le Pô s'appeloit *Bodincum*, ce qui vouloit dire, fans fond, dans le langage des Liguriens; ce nom femble prefque s'être confervé dans le pays, puifque la colline qui eft au-deffus d'Induftria, eft appelée encore par les payfans de l'endroit *Mondicoï*.

On trouva auffi, en 1745, des veftiges d'un ancien temple d'Induftria, un pavé de mofaïque,

beaucoup de médailles, huit inſcriptions, des idôles, & ſurtout un beau trépied de bronze, dont on voit la figure dans la diſſertation que j'ai citée, & qui, par la beauté du travail, ſurpaſſe de beaucoup tout ce qu'il y avoit auparavant de ce genre dans les cabinets des antiquaires. Chacun de ſes trois pieds eſt orné de figures; on y voit une demi-figure de Vénus; une victoire ou une figure aîlée, debout ſur un globe; une harpie avec des aîles & un viſage de femme; un vieux ſatyre ou un ſilène, ſert de pied aux trois montans. Il y a ſix traverſes de bronze, qui ſont trois charnières du haut en bas, par le moyen deſquelles ce trépied pouvoit ſe plier, ſe rétrécir & s'élargir juſqu'à avoir environ 19 pouces d'ouverture.

Le roi de Sardaigne continua de faire travailler pendant quelques années dans les ruines d'Induſtria, ſous la direction de l'abbé Rivautella; on y trouva un petit vaſe de bronze contenant 196 médailles en or, toutes du haut ſiècle & de la plus belle conſervation; une quantité prodigieuſe de médailles en argent, beaucoup de petites ſtatues de bronze, la plus belle eſt un Faune d'environ ſix pouces, auquel il manque un bras & une jambe, mais qu'on peut comparer aux plus beaux morceaux de l'antiquité; beaucoup de vaſes, d'uſtenſiles, de tuyaux de bronze, & d'autres curioſités dont le cabinet du roi eſt enrichi, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on publiât en faveur des antiquaires. Depuis la mort de M. Rivautella, arrivée en 1753, on a diſcontinué ces recherches.

CHAPITRE XVII.

De quelques autres parties du Piémont.

Nous avons parlé dans le Chapitre IV de la partie du Piémont qui est à l'occident de Turin. Nous allons jeter un coup-d'œil sur les autres parties, en commençant par le nord. Nous avons déjà parlé des hauteurs des principales montagnes, page 29 & suivantes.

Les montagnes qui sont au nord de Turin, offrent diverses singularités. Les volcans dont nous parlerons souvent, & qui se manifestent si bien dans la chaîne de l'Apennin, depuis Rome jusqu'à Naples, paroissent encore dans les Alpes; car il y a près d'Ivrée, à 8 lieues au nord de Turin, de petits lacs dont le terrain ressemble, & par la matière & par la forme, à des bassins de volcans éteints.

M. le comte du Perron de S. Martin, régent du département des affaires étrangères, a un jardin de botanique, & une ménagerie à Ivrée. Il fait travailler à la mine d'Olomont.

M. Gioanetti a publié une analyse des eaux minérales de S. Vincent, sur la route qui conduit d'Ivrée à la cité d'Aost; elles sont acidules, vitrioliques, & contiennent du sel de Glauber; elles sont très-propres à adoucir les humeurs & à fortifier les solides; on a vu des goîtres énormes guéris par ces eaux: il y a observé de petits animalcules phosphoriques, & il est tenté de croire que même le bois à demi-pourri ne doit sa qualité phosphorique qu'à des insectes microscopiques.

Un peu plus loin, du côté du nord, on trouve le *Monte-Barone*, qui est la première crête de mon-

tagne, & qui va toujours en s'élevant jusqu'au haut de *Monte-Rosa*, qui est une des montagnes les plus hautes de l'Europe. Le P. Beccaria la trouve plus élevée de 2359 toises que le niveau de la mer: c'est à cela qu'il attribue la déviation de 30 secondes qu'il a observée dans la direction du fil à plomb, ou de la pesanteur naturelle des corps, lorsqu'il faisoit ses observations à *Andra*, village situé sur le penchant de Monbaron, 10 à 12 lieues au nord de Turin. Ce grand effet de l'attraction des montagnes a été observé par M. Bouguer & M. de la Condamine, au Pérou, par le P. Boscovich, en Italie, le P. Liesganig, en Autriche, & M. Maskelyne dans les montagnes d'Ecosse; mais l'attraction doit être d'autant plus forte en Piémont, que la montagne, dont il s'agit, paroît être solide, & ne donne aucun indice de volcan, si ce n'est dans sa partie inférieure du côté du midi; ainsi l'attraction de la partie supérieure doit être plus considérable. (*Gradus Taurinensis*, 1774, *in-4°*.)

Au midi de Turin est le chemin de *Nice*, dont nous parlerons à la fin de notre voyage; on travaille à le rendre praticable pour les voitures jusqu'à Nice.

Mais on va de Turin à Coni en un jour dans des voitures, à un louis par place. On passe à *Racconigi*, petite ville où le prince de Carignan a sa maison de campagne, un grand parc & de beaux jardins. Avant d'y arriver, on passe le Pô, qui est petit & étroit, & l'on voit de loin le Mont-Viso, d'où ce fleuve descend.

Le pays est bien cultivé, on y voit des vignes perchées, des mûriers, des grains, des pâturages, du chanvre, des fruits de toute espèce; on y engraisse des troupeaux, on dirige & l'on emploie les eaux avec industrie.

M. Beraudo, dessinateur, aide-major du ba-

taillon de la ville, dans un voyage qu'il fit à Turin, nivella, par le moyen du baromètre, la route de Coni; voici ses observations qu'il m'a envoyées, sur une longueur de 34 milles ou 13 lieues.

	pouces.	lignes.	dist.
Turin.	27	9,0	0
Carignano.	27	9,0	7
Porto del Pô.	27	8,0	10
Racconigi.	27	6,5	14
Cavalier Maggiore.	27	5,5	17
Savigliano.	27	4,5	20
Valdiggi.	27	3,9	25
Centallo.	27	2,0	28
Tetto della Croce. . . .	26	10,0	30
Tetto del Pilone.	26	8,0	31
Tetto de Rabi.	26	6,0	32
Li tre Tetti.	26	5,0	32½
Madonna dell'Olmo. . . .	26	3,5	33
Cuneo, *Observatoire*. . . .	26	1,2	34

Par-là je trouve que Coni est plus élevée de 250 toises de Turin, & d'environ 400 toises au-dessus du niveau de la mer.

CONI, *Cuneo*, est une ville de 8 à 9 mille habitans, située à douze lieues au midi de Turin, & au nord de Nice, dans le diocèse de Mondovi; c'étoit un village formé par les habitans du pays vers l'an 1120, autour d'une chapelle de la Vierge, dépendante d'une abbaye des Bénédictins de S. Dalmazzo, qui en est à deux lieues. Le concours de deux rivières, la Stura & le Gezzo, qui s'unissent au-dessous de ce lieu, & y forment comme l'angle d'un coin, le fit nommer *Cuneo*.

La tyrannie & les guerres des seigneurs voisins occasionnèrent la construction d'un fort; mais l'érection en titre de cette ville n'est que du duc Emmanuel-Philibert, en 1559, suivant Partenio,

qui a fait imprimer une hiftoire de Coni, à Mondovi en 1710.

Sa fituation à la tête du Piémont, au centre de plufieurs vallées, & dans une pofition agréable & falubre, en fit un rendez-vous de commerce, ce qui augmenta la population, & la foire qui s'y tient à la S. Martin eft encore célèbre dans le Piémont.

Coni appartint à différens princes, & après la mort du duc d'Anjou, en 1284, elle prit une forme républicaine jufqu'en 1288.

En 1347, elle fe donna au duc de Savoie Amé VI, qui la fit fortifier. Cette ville fe vante d'avoir été affiégée fix fois, fans avoir été jamais prife.

Le premier fiége de Coni fut celui de 1374, par les Bretons & les Armagnacs; on célèbre encore le 19 Août, la fête de S. Louis, évêque de Touloufe, à qui l'on avoit fait un vœu pour la délivrance de la ville.

En 1484, par le marquis de Saluce & les Vaudois; en 1542, par les François; on en célèbre le 13 Décembre la délivrance, par un vœu fait à Ste. Lucie.

En 1557, elle fut affiégée par M. de Briffac, & la relation du fiége fut imprimée à Milan la même année; mais elle fut délivrée le 27 Juin.

Le cinquième fiége eft de 1691, par Bulonde, fous le marquis de Feuquière; elle fut délivrée le 22 Juin, aux approches du prince Eugène; mais Bulonde fut envoyé à la citadelle de Pignerol.

Le fixième eft de 1744, l'armée de France & d'Efpagne étoit commandée par Don Philippe & le prince de Conti. La ville fut délivrée le 22 Octobre.

Malgré cette prétention, on voit dans nos hiftoires que Coni fut prife par les François le 15 Septembre 1641, mais on obferve que c'étoit le prince

prince Thomas de Savoie qui étoit l'ennemi; que les François avoient été appelés par Mad. Royale, mère & tutrice du jeune duc Charles-Emmanuel, contre ses beaux-frères qui vouloient lui ôter la régence, & que si la ville de Coni se rendit au comte d'Harcourt, ainsi que celle de Turin, ce n'étoit que comme au défenseur du véritable souverain, contre les princes de Savoie, qui s'étoient alliés avec l'Espagne.

Cette place est défendue de trois côtés; elle n'est abordable que du côté du sud-ouest, que l'on fortifie encore plus que jamais.

Il y avoit autrefois cinq portes, mais il n'y en a plus que deux, celle de Nice & celle de Turin, qui se ferment tous les soirs avec des pont-levis. Elles donnent presque l'une & l'autre sur la grande place du marché, qui est garnie de portiques sur toute sa longueur.

La ville est assez bien bâtie, les maisons sont couvertes de lozes, & dans chaque rue il y a une eau courante pour la laver.

Il y a trois paroisses: la première est la collégiale, appelée Santa Maria del Bosco, c'est le nom de l'ancienne chapelle qui occasionna la formation de cette ville; l'église est en croix grecque, peinte en forme d'architecture. On y remarque un tableau du F. Pozzi, au grand autel.

Dans le clocher, il y a un assortiment de huit cloches, qui font un bon effet d'harmonie.

On remarque encore l'église de S. Ambroise, bâtie dans le goût de la Superga, le couvent de Ste. Claire, l'hôpital, l'église & la sacristie qui étoient aux Jésuites, où l'on a érigé une paroisse en 1775. L'arsenal, les casernes, les magasins, le palais de la ville où il y a une très-haute tour, d'où l'on a la plus belle vue sur le Montferrat & le Piémont: les palais Rubati, Tournafort, Stroppo; celui d'Andono, où le roi a logé en 1773; celui

du comte Demarie, où logea François I en 1515. Au dehors de la ville est le jeu de l'arquebuse, où les jeunes gens tirent des prix de 500 livres, fondés par le roi; une belle promenade formée par cinq rangs d'ormes, & un chemin de plus d'un mille qui conduit à l'église des Anges, le long du Gezzo, & qui forme aussi une promenade. Il y a dans cette église une relique très-honorée, & une horloge singulière à carillon.

La Madonna dell' Olmo, couvent d'Augustins, près duquel se donna la bataille du 30 Septembre 1744, entre l'armée Autrichienne & Piémontoise, & celle des Espagnols & des François : ceux-ci eurent d'abord l'avantage, mais finirent par se retirer & levèrent le siége.

Le gouverneur de Coni a dans son gouvernement plusieurs villes : Fossano, ville épiscopale, Dronero, Busca & Demonte.

La justice est exercée par un préfet ou docteur envoyé tous les trois ans par le sénat de Turin; les finances, par un intendant que le roi y envoie. Enfin les affaires de la ville sont régies par un conseil de 18 personnes, dont les deux plus anciens s'appellent *Raggionieri*; le trésorier a un maniement de plus de 300 mille livres.

Il y a 50 familles nobles à Coni; on distingue celles des Lovera, Chiesa, Andono, Demorri, Acceglio, S. Vitali, Mocchia, Pasquale, Lingua, Pellegrini, &c.

Il n'est pas surprenant qu'il s'y soit formé une société littéraire en 1770, comme on l'a vu dans le Journal des Savans. On y cultive les sciences; il y a un petit observatoire où M. Beraudo a fait plusieurs observations, surtout pour la météorologie. Cependant les syndics Margaria & Samone le firent mettre en prison en 1777, pour avoir élevé un conducteur électrique, afin de garantir le bâtiment du tonnerre, par les conseils du P. Beccaria.

On lui ôta l'obſervatoire; on détruiſit ſa méridienne. Mais nous avons bien vu s'élever même en France une pareille difficulté. On a imprimé les plaidoyers faits à cette occaſion.

M. Beraudo m'écrit que la plus grande hauteur du thermomètre en été, eſt de 26 degrés: cependant il l'a vu en 1774 à 28.

Dans les neuf premiers mois de 1774, il trouva qu'il étoit tombé 29 pouces d'eau.

Les environs de Coni ſont agréables & bien cultivés: on y voit des vignes, du bled, du ſeigle, du millet, du chanvre. Les fourrages y ſont abondans & des meilleurs du Piémont; les châtaignes y ſont très-bonnes, & l'on en envoie à Nice & à Marſeille.

Les châtaignes ſe mettent en biſcuits, pour cela on les fait ſécher à moitié; on les met enſuite dans un four, puis dans l'eau avec du vin; ces biſcuits ſont agréables, & on en envoie à Marſeille: ils ſe conſervent long-temps.

Les ſoies ſont auſſi très-abondantes & très-eſtimées: dans le mois de Juin, il n'y a pas une maiſon aux environs où il n'y ait des vers à ſoie appelés *Bigatti;* dans pluſieurs endroits, il y a une ſeconde récolte en automne.

Les bains de *Valdieri* ſont à cinq milles au S. O. de Coni; le roi va y prendre les eaux. Celles de *Vinadio* ſont à douze milles de Coni; M. Giavelli, médecin, qui en a la direction, eſt correſpondant de l'académie de Montpellier. On trouve près de-là une belle carrière de marbres blancs & gris, qu'on exploite pour Turin. Du côté de Boves, on trouve du beau marbre noir; & vers Coni, du marbre rouge veiné.

A Buſca, qui eſt à ſix milles de Coni, le comte Bellino a un cabinet de médailles & d'hiſtoire naturelle. Il paroît que les Romains ont habité ces

cantons ; car on y trouve fréquemment des inſcriptions, des médailles & autres antiquités.

Le château de *Demonte* eſt éloigné de dix milles de Coni vers le couchant; les François en firent ſauter les fortifications en 1744; mais elles ont été rétablies avec plus de perfection & de ſolidité.

Dronero, à huit milles de Coni vers le nord, eſt remarquable par un beau pont ſur la Maira; une tour très-ancienne, & un écho qui répète pluſieurs ſyllabes.

M. Bernoulli étant à Turin eut occaſion de faire un petit voyage dans les vallées de Luzerne, entre Turin & Embrun, au ſud-oueſt : voici ce qu'il en dit.

On paſſe par Pignerol, endroit célèbre, éloigné de Turin de 12 à 15 milles de Piémont, & où l'on arrive par une excellente chauſſée. Ne m'y étant pas arrêté, je n'y fais rien de remarquable que la maiſon de converſion où l'on reçoit les Vaudois, que la perſuaſion intérieure, ou la néceſſité, ou les ruſes, ou quelquefois des actes de violence, ignorés ſans doute par le gouvernement, y amènent pour être inſtruits dans la religion catholique. Luzerne eſt à 6 milles plus loin; c'eſt un bourg bien ſitué ſans être beau; le jardin du ſeigneur eſt agréable, dominant ſur un vallon arroſé de belles eaux, & il y a vis-à-vis des montagnes couvertes de châtaigners qui font un bon effet. Très-près de Luzerne ſont deux villages, nommés l'un Saint-Jean, l'autre la Tour. Dans ce dernier, j'ai vu une filature des plus conſidérables d'Italie; la quantité de cocons monte, à ce que l'on m'a dit, par an, juſqu'à 2000 rubs, ce qui feroit 50000 livres peſant, & la filature de ces cocons dure juſqu'à la fin de Septembre. J'ai remarqué qu'on y fait tourner la roue avec le pied, & non, comme je l'avois vu dans d'autres filatures, avec la main, moyennant une manivelle qu'on tourne alternati-

vement avec l'une ou l'autre main. L'avantage que celle qui tourne obtient en tournant avec le pied, eſt non-ſeulement de tourner plus vîte, mais encore de pouvoir mieux obſerver la main de celle qui gouverne les cocons, & s'arrêter quand il en eſt beſoin.

Ce pays eſt d'une grande fertilité, il reſſemble beaucoup à l'état de Lucques, & il eſt cultivé de la même manière. Autrefois on ne pouvoit preſque y arriver, tant les chemins étoient impraticables. Mais aujourd'hui en partant de Turin de bon matin, on peut arriver à Luzerne à midi, tandis qu'on pouvoit à peine autrefois y arriver avant la nuit, même en prenant la poſte.

Les Vaudois ſont une nation intéreſſante dont on voit avec peine les priviléges bleſſés par des adminiſtrateurs, qui ſans doute n'y ſont pas autoriſés par le prince.

CHAPITRE XVIII.

Route de Turin à Milan, par Verceil.

On peut aller de Turin à Gênes, qui en eſt à 25 lieues au ſud-eſt, & l'on paſſe alors par *Aſti*, *Alexandrie* & *Ottagio;* après quoi l'on monte par la *Bochetta*, & l'on paſſe à *Campo-Marone* pour aller à Gênes. Je n'ai point pris cette route, ayant laiſſé Gênes pour mon retour; je n'avois garde d'abandonner la belle plaine de Lombardie, remplie de villes dignes de la curioſité d'un voyageur.

Il y a auſſi une route de Turin à Parme vers l'orient, par Aſti, Alexandrie & Tortone, mais j'ai préféré celle de Milan; je vais donc indiquer d'abord la route de Gênes, & je reprendrai en

détail celle que j'ai suivie, au N. E. pour aller à Milan.

Détail des postes jusqu'à Gênes. Quinze postes & demie.

De Turin à Truffarel,	une poste royale.
De Truffarel à Poirin,	une poste.
De Poirin à S. Michel,	une poste.
De S. Michel au Gabaleon,	une poste.
Du Gabaleon à Asti,	une poste.
D'Asti à Non,	une poste.
De Non à Felissan,	une poste.
De Felissan à Alexandrie,	une poste.
D'Alexandrie à la Donna,	une poste.
De la Donna à Novi,	une poste.
De Novi à Ottagio,	deux postes.
D'Ottagio à Campo-Marone,	deux postes.
De Campo-Marone à Gênes,	1 ½ poste.

En suivant la route d'Asti, on passe à *Chieri*, qui est à 3 lieues de Turin, & à 2 lieues de Moncalier; c'est la patrie du grand-père du maréchal de Broglie. On y montre son hôtel, ou pour parler à la manière italienne, son palais, qui est aujourd'hui une auberge. La maison de Broglie a encore beaucoup de biens en Piémont.

Asti est la première ville du Montferrat, située à 5 lieues de Chieri, sur le Barbo & le Tanaro; elle est bien bâtie, il y a de jolies églises, de vastes palais. On a démoli les fortifications.

En passant par Felizano, on arrive à *Alexandrie*, ville où le feu roi a fait élever une citadelle remarquable. La ville est mal bâtie, mais elle est connue par des foires qui sont comme un rendez-vous, où les François, les Suisses & les Allemands viennent échanger leurs étoffes, leurs toiles & leurs clincailleries contre des soies du Piémont & des marchandises du Levant. On va voir le bâtiment destiné aux foires, en Avril & en Octobre; la salle de la comédie, le palais du

comte de Guilin, dont l'architecture eſt du comte Alfiéri; ce fut ſon coup d'eſſai. Madame la marquiſe de Caſſini s'y diſtingue par ſes talens & par ſon eſprit; elle eſt de pluſieurs académies.

De *Turin* on peut aller à Milan comme M. Roland, en paſſant par Aſti, Alexandrie, Tortone & Pavie; on fait cette route en trois jours, moyennant 84 livres de France pour deux perſonnes.

Tortone, à 4 lieues d'Alexandrie, eſt une des meilleures forteresſes du roi de Sardaigne. On y a fait de grands travaux, c'eſt le boulevard de l'Etat contre Gênes, Milan & la France. On voit dans la cathédrale un tombeau antique d'Ælius Sabinus, avec des bas-reliefs & une inſcription grecque.

La plaine qui eſt entre Alexandrie & Tortone eſt terminée par les Alpes & l'Apennin; on y trouve des peupliers, des mûriers, des vignes; on va de Tortone à Voghera, dans la partie du Paveſan qui appartient au roi de Sardaigne, & où il y a encore une citadelle. On paſſe le Pô à trois lieues de Voghera & à deux de Pavie, ſur un pont volant. De Voghera à Plaiſance il y a douze lieues; ainſi l'on peut aller de-là à Plaiſance ou à Milan.

DE TURIN à Milan j'ai ſuivi la route de Verceil, qui eſt au N. E. La diſtance eſt d'environ 30 lieues.

De Turin à *Settimo*, il y a une poſte royale, c'eſt-à-dire, qu'on paye poſte & demie.

De Settimo à Chivaſco, une poſte.

De Chivaſco à Cigliano, une poſte & demie. Ces lieux ſont peu éloignés de Monteu, où ſont les ruines d'Induſtria, de l'autre côté du Pô. Voyez Chap. XVI.

De Cigliano à S. Germano, une poſte & demie.

De S. Germano à Verceil ou *Vercelli*, une poſte.

VERCEIL, *Vercelli*, eſt une ville de 20 mille

ames. Juſtin en attribue la fondation à Bellovèſe, envoyé en Italie par Ambigat, roi des Bituriges, 613 ans avant l'Ere vulgaire. Pline la met au nombre des Municipes les mieux fortifiés de la Tranſpadane. S. Jérôme qui la met dans la Ligurie aux pieds des Alpes, dit qu'elle avoit été puiſſante, mais qu'elle étoit à demi ruinée & n'avoit qu'un petit nombre d'habitans. Après avoir fleuri ſous les Romains, elle forma une république à part, & paſſa enſuite ſous la domination des ducs de Milan; enfin elle a été cédée aux ducs de Savoie.

Les fortifications de Verceil furent raſées en 1709 par M. de Vendôme; les lambeaux des fortifications, qu'on a fait ſauter, ſont encore en place, ce qui lui donne l'air d'une ville déſolée & déſerte : on y trouve une place qui eſt aſſez jolie, plantée d'arbres, & où il y a un palais remarquable. On va voir auſſi le château de Verceil, où mourut le bienheureux Amédée de Savoie, & dans la cathédrale, la chapelle qui lui eſt dédiée. L'égliſe eſt nouvellement rebâtie ; le portique a un air de grandeur comparable aux égliſes de Rome ; l'expoſition en eſt majeſtueuſe ; elle domine ſur une grande & belle plaine couronnée par les Alpes : il y a un chapitre de 32 chanoines très-riches. Cette égliſe eſt célèbre par le nom de S. Euſèbe, martyr, qui mourut l'an 371, & par la donation que l'empereur Othon fit à cette égliſe du domaine & de la ſouveraineté de la ville. M. l'abbé Richard obſerve que c'eſt la première donation où l'on voie la puiſſance civile accordée à une égliſe ſans aucune réſerve. Il rapporte à l'occaſion de cette égliſe, ce que S. Jérôme raconte d'une femme fauſſement accuſée d'adultère, à qui l'on ne put venir à bout de couper la tête. *Deſcription de l'Italie*, Tom. II. p. 102.

On conſerve dans le tréſor un évangile latin

fur velin, qu'on affure avoir été écrit de la main même de S. Marc : on y trouve celui de S. Matthieu & celui de S. Marc, qui en eft, pour ainfi dire, un abrégé ; il fut donné à cette églife par Béranger, roi d'Italie.

L'églife de S. André eft d'une affez belle forme, fa conftruction eft d'un beau gothique fimple ; elle eft garnie de marbres & furmontée de quatre clochers ; on y conferve un crucifix miraculeux, dont on prétend que la matière eft abfolument inconnue. L'églife de Ste. Marie Majeure a un pavé en marbre, où eft repréfentée l'hiftoire de Judith. *La Trinité* eft une belle églife très-bien reftaurée ; en général, on voit partout dans le Plémont, que fous le règne de Charles-Emmanuel l'on a donné aux édifices facrés une attention particulière. Il y a plus de trente églifes dans cette petite ville ; il en eft de même à proportion dans tout le refte de l'Italie.

On paffe la Sefia au fortir de Verceil, & trois lieues plus loin la Gogna.

De Verceil à Novare, il y a une pofte & demie (1) ; on paffe enfuite le Tredopio, puis le *Tefin*, à une lieue de Buffalora, & le canal ou *Naviglio grande*, en approchant du village de Buffalora.

De Novare à Buffalora il y a une pofte ; de Buffalora à *S. Pietro l'Olmo*, une pofte ; de *S. Pietro l'Olmo* à Milan une pofte ; ces 11 poftes entre Turin & Milan font 30 lieues de France. Depuis Buffalora, où l'on entre fur le territoire de Milan, jufqu'à Plaifance, on paie 14 paules par couple de chevaux, & 5 paules par bidet. Sur les terres de Piémont, les poftes coûtent

(1) Novare eft une petite ville fort bien bâtie ; on remarque dans l'églife de S. Marc de beaux autels en marbre & de bons tableaux.

chacune 18 paules, ou 9 liv. 12 sols de France; pour une chaise à une ou à deux personnes. Ce prix est excessif. Il est vrai que lorsqu'on est connu, on obtient facilement la cambiature, comme nous l'avons dit à l'article de Chambéri; mais les maîtres de postes ne sont pas contens quand ils voient des gens qui ont la cambiature, & quelquefois ils fatiguent les voyageurs en faisant peser leurs équipages pour se faire payer ce qu'il y a au-dessus de cent livres. On donne 5 livres de Piémont par poste pour la cambiature; il est dû en outre 10 sols au postillon, mais l'usage est d'en donner 30 pour aller mieux; malgré cela, il me fallut 16 heures de route pour aller de Turin à Milan, y compris le temps qu'exige le passage du Tesin, qui est aux deux tiers du chemin.

En allant de Turin à Milan, on commence à s'appercevoir, & par les auberges & par les postes, que l'on n'est plus en France; il faut bien racheter par quelqu'endroit les agrémens de l'Italie: l'on est fort mal dans la plupart des auberges, si l'on excepte les grandes villes; on n'y trouve que du vin doucereux, auquel les François ont peine à s'accoutumer; on y est couché très-mal & sans rideaux, car les Italiens ne sont point délicats sur cet article. Les gens du peuple à qui l'on a affaire, regardent les étrangers comme leurs dupes, & les trompent quelquefois grossièrement, sans s'émouvoir de ce qu'on leur dit. Ils sont souvent d'une lenteur qui impatiente; ils répètent leur *adesso* (tout de suite) aussi souvent que nous leur disons *presto*, & l'on est souvent dans les postes une demi-heure avant d'être servi.

Parmi les usages Italiens, en voici un dont il est bon d'être averti; ce qu'on appelle *le nom*, *nome*, est toujours le nom de baptême; car celui que nous appelons en France nom de maison ou nom de famille, s'appelle en italien le surnom,

cognome; or l'uſage général en Italie eſt de déſigner les perſonnes par leur nom de baptême; *Signor Antonio*, *Don Giuſeppe;* c'eſt-là ce qu'on appelle le nom, *nome:* on appelle enſuite *cognome* ou ſurnom, celui que nous appelons nom de famille, & dont on ſe ſert toujours en France. Voilà pourquoi nous voyons que les plus fameux peintres de l'Italie, ne ſont connus vulgairement que par les noms de baptême: on dit Raphaël, Michel-Ange & Dominiquin, au lieu de Sanctio, Buonarotta, Zampieri, &c.

Cet uſage peut ſervir à reconnoître l'ancienne manière dont ſe ſont formés les noms de familles, & à déterminer la façon de les écrire; nous voyons en France des perſonnes qui s'appellent le Fort, le Bel, le Riche, le Rond, le Large, le Long, le Rouge, le Blanc, le Noir, le Gris, le Brun, &c. ce ſont en effet les ſurnoms qui avoient paru convenir à quelque père de famille, & dont la dénomination avoit paſſé par uſage à ſes enfans; en conſéquence il paroît qu'on doit l'écrire avec un article, & enſuite une capitale, *le Riche* & non pas *Leriche*, comme font quelques perſonnes.

On ne doit donc pas être ſurpris de ce que nos rois même, autrefois, n'avoient pour l'ordinaire d'autres noms que ceux qu'on leur donnoit au baptême, & qui ſouvent étoient des noms de ſaints; on y joignoit enſuite les ſurnoms que des qualités perſonnelles occaſionnoient; les noms de provinces & de terres, comme celui de Bourbon, ne furent uſités que long-temps après. Mais il me ſemble que les noms de baptême en Italie ne ſont pas toujours des noms de ſaints.

CHAPITRE XIX.

De l'histoire de Milan, & de son état actuel.

MILAN, en italien *Milano*, en latin *Mediolanum*, est une ville d'environ 120 mille habitans, située dans la plaine de Lombardie, entre l'Adda & le Tesin ; c'est certainement la quatrième ville de l'Italie dans l'ordre de la population ; car on peut la compter après Rome, Naples & Venise, les seules qui soient plus considérables que Milan ; mais Naples est la ville la plus peuplée de l'Italie.

Suivant le dénombrement de 1766, on a trouvé 111450 ames, sans compter les maisons religieuses & les habitans des fauxbourgs appelés *Corpi-Sancti*, qui peuvent faire monter ce nombre à 120 mille.

La latitude de Milan rapportée au centre de la coupole de la cathédrale est de 45 degrés 27 minutes 34 secondes, suivant les dernières observations de MM. Césaris & Reggio ; sa longitude est de 26 degrés 41 minutes & demie, en supposant 20 degrés pour celle de Paris, suivant l'usage le plus ordinaire, & que je suivrai toujours dans ce livre.

On a fait sur l'origine de Milan beaucoup de fables extraordinaires, que je ne rapporterai pas ; elles sont la matière d'un assez gros volume, qui a pour titre : *Theatrum triumphale Mediolanensis urbis, per Salvatorem Vitalem, Ord. Min. Obs.* in-fol.

Il est probable qu'elle fut fondée par les Gaulois Cénomans, qui passèrent du Maine en Italie, 584 ou 590 ans avant J. C., vers le temps où régnoit Tarquin l'Ancien. Freret, *Mém. de*

l'Acad. des Belles - Lettres. T. XVIII. Schœpflin *Vindiciæ Celticæ.* (Tite-Live, L. V.)

Marcellus ayant ſubjugué les Inſubriens 222 ans avant J. C., il prit la ville de Milan & la fortifia : elle s'accrut enſuite au point de devenir la principale ville de la Gaule Ciſalpine, & fut enſuite la réſidence de pluſieurs empereurs d'Occident.

Dans le ſixième ſiècle, Milan fut priſe par les Oſtrogots : mais les habitans encouragés par leur archevêque ſe révoltèrent, & ſe donnèrent à l'empereur, dont les troupes étoient commandées par le célèbre Béliſaire. Les Oſtrogots reprirent Milan, ſous la conduite de Vitigès, l'an 539, & la dévaſtèrent au point qu'il y périt trois cent mille perſonnes par le fer ou par la faim. Cette ville ſe rétablit enſuite dans ſon ancienne ſplendeur ; mais elle fut ruinée de fond en comble l'an 1162, par l'empereur Frédéric Barberouſſe ; on a fait à ce ſujet un conte ridicule : l'impératrice étoit venue à Milan par curioſité ; le peuple qui depuis long-temps ſouffroit avec peine les prétentions & le pouvoir de l'empereur, s'attroupa autour de l'impératrice, diſperſa ſon cortège, & l'ayant miſe ſur un âne le viſage tourné vers la queue, la promena ignominieuſement dans la ville. Animés par ce premier coup de hardieſſe, les Milanois crièrent à la liberté, & ils égorgèrent la garniſon impériale. L'empereur ne tarda pas à s'en venger : il vint aſſiéger Milan, il la prit à diſcrétion, la fit raſer juſqu'aux fondemens, & força les révoltés, pour obtenir la vie, à prendre avec les dents une figue ſous la queue de l'animal qui avoit ſervi à inſulter l'impératrice. Mais les écrivains les plus eſtimés, Ottone di Friſinga, Radavico, les deux Morena, Caffaro Burcardo, Raul, ne parlent point de ce fait, & attribuent cette déſolation au reſſentiment des

villes voisines que les Milanois avoient saccagées, & à l'envie que l'empereur avoit d'intimider les villes qui s'opposoient au rétablissement de l'autorité impériale en Italie.

On ne tarda pas à rebâtir Milan; mais elle n'a cessé d'être le siége des guerres les plus fréquentes; & de-là vient le proverbe des Italiens, *qu'il faudroit ruiner Milan pour le bien de l'Italie.* Elle fut surtout en proie aux guerres les plus horribles dans le douzième & treizième siècle, lorsque l'Italie étoit déchirée par les factions des Guelfes & des Gibelins, dont nous parlerons plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage.

C'est en Allemagne que les noms de *Guelfi* & *Ghibellini* ont pris naissance: dans la bataille de Winsberg, donnée en 1141, entre les Impériaux & les Bavarois, le cri de guerre des Impériaux étoit *Weiblingen*, & celui des Bavarois étoit *Welf*; ces noms devinrent familiers; la prononciation s'altérant peu-à-peu, les Italiens appelèrent *Ghibellini* ou Gibelins, ceux du parti de l'empereur; & Guelfes, ceux du parti contraire: ce fut ensuite celui des papes, dans le temps des longues divisions du sacerdoce & de l'empire.

Lorsque les villes d'Italie, après avoir été longtemps sous la forme républicaine, commencèrent à perdre presque généralement leur liberté & à devenir la proie des seigneurs particuliers, les *Torriani*, sous le nom de Podesta ou chefs du peuple, acquirent à Milan la principale autorité. L'archevêque Othon Visconti parvint ensuite à former un parti contr'eux, & les défit à la bataille de Desio. Ils se rétablirent cependant, & ils ne furent totalement expulsés, que par Matthieu Visconti, surnommé *le Grand*, qui fut reconnu pour seigneur de Milan en 1313. On trouvera ces détails dans l'ouvrage de *Corio*, qui est estimé, non pour les premiers temps, où l'auteur raconte beau-

coup de fables, mais pour les temps postérieurs au treizième siècle; personne n'a mieux écrit que lui l'histoire ancienne de Milan (1): si l'on en excepte M. le comte Giulini, qui a donné 9 volumes in-4°. sur l'histoire de Milan, depuis l'an 773 (2). Les coutumes, les révolutions, les faits avec leurs circonstances & leurs causes y sont très-détaillés. Cette histoire finit à 1311; on n'y trouve point par conséquent la victoire de S. Ambroise, du 11 Février 1339, remporté sur les François, & pour laquelle dans un missel Ms. intitulé, *Missale Ambrosianum*, de 1482, on trouve une préface qui est propre à ce jour-là; l'on y rend grâce de la victoire due à S. Ambroise, *de victis latrunculis Gallicæ gentis.*

Jean Galeas Visconti (petit-fils de Matthieu le Grand) mort en 1402, fut le plus célèbre des ducs de Milan. Ce fut lui qui ramena l'art militaire en Italie; il étendit sa domination depuis le Piémont jusqu'en Toscane; il fut aussi le premier qui gouverna Milan comme un véritable souverain, & il transmit sans contradiction son autorité à ses successeurs (3). Ce fut Jean Galeas qui fit bâtir la cathédrale de Milan, la citadelle de Pavie, aussi-bien que le pont du Tesin & la Chartreuse de Pavie où il est enterré. Il enrichit sa patrie en y établissant l'agriculture. Ses conquêtes l'avoient conduit au point d'aspirer à se faire roi d'Italie; & s'il eût vécu plus long-temps, il en

---

(1) Voici le titre exact de la première édition de son ouvrage : *Dello eccellentissimo oratore Messer Bernardino Corio Milanese, historia continente dall' origine di Milano tutti li gesti, &c. Mediolani* 1503.

(2) *Memorie spettanti alla storia e al governo di Milano ne' secoli bassi, del comte Giorgio Giulini. Milano* 1760, 9 vol. *in*-4.

(3) Voyez *Le Vite de' dodeci Visconti che signoreggiarono Milano, descritte da Monsignor Paolo Giovio vescovo di Nocera; in Milano*, 1745, *in*-4.

pouvoit venir à bout; son nom fait encore la gloire des plus illustres maisons de Milan, qui prétendent être de sa famille, & l'on voit partout le serpent qui forme les armoiries des Visconti.

La postérité de Jean Galeas finit dans la maison de France. Le duc d'Orléans, père de Louis XII, & héritier légitime du duché de Milan par Valentine Visconti sa mère, se disposoit à y régner à la mort du dernier mâle, lorsque François Sforce parvint à se faire déclarer duc de Milan en 1450; il étoit fils naturel de Sforce, paysan de Cotignole, qui s'étoit avancé du rang de simple soldat à celui de premier général de l'Italie. François Sforce, aussi grand guerrier que son père, fut en même-temps le prince le plus juste, le plus éclairé, le plus accompli de son temps; il mourut en 1466: son fils & son petit-fils régnèrent encore à Milan; mais cette maison est éteinte actuellement, & les seigneurs qui en portent le nom ne descendent pas des souverains de Milan. Le jeune duc Jean Galeas Marie Sforce ayant été empoisonné par son oncle en 1494, Louis XII fit valoir ses droits sur le Milanez, comme petit-fils de Valentine Visconti; il y entra au mois de Juillet 1499, & s'en rendit maître dans l'espace de 15 jours; il le perdit peu de temps après, mais il y rentra en 1500, en allant à la conquête de Naples. Il fut obligé de conquérir encore le Milanez quelques années après; & il se préparoit même à y aller une quatrième fois avec une armée formidable, lorsqu'il mourut l'an 1515, âgé de 53 ans.

Son successeur, François I, reprit le Milanez en 1515. Il falloit que la ville de Milan fût encore de son temps bien florissante, puisqu'il y a des historiens qui disent que dans la peste de 1424, il y mourut trois cent mille personnes; les auteurs

auteurs contemporains ſont plus modérés ſur ce nombre ; mais on raconte qu'à l'hôtellerie de l'Ecreviſſe (*del Gambaro*) à Milan, douze perſonnes étant à ſouper enſemble, il en mourut onze le même ſoir. François I conſerva quelque temps le Milanez ; mais la bataille de Pavie, l'un des grands événemens de l'hiſtoire de France, qu'il perdit le 25 Février 1525, fit paſſer tout le Milanez à l'empereur Charles-Quint, qui en inveſtit en 1535 ſon fils Philippe II, & la branche Eſpagnole de la maiſon d'Autriche y régna juſqu'à ſon extinction.

Dans la guerre de ſucceſſion, l'empereur en fit la conquête en 1706 ; le roi de Sardaigne, aidé de la France & de l'Eſpagne, s'en empara en 1733 ; mais cette province retourna bientôt à la maiſon d'Autriche, qui l'a tranſmiſe à l'empereur. Les François qui ont eu ſi ſouvent la guerre avec la maiſon d'Autriche, ont été attirés plus d'une fois dans le Milanez ; & l'on y parle encore des ſiéges de la citadelle qui furent faits dans les guerres de 1707 & 1733, & de celui qu'on préparoit en 1747.

Milan, dans ſon état actuel, fait une ville grande, riche & belle ; on peut encore lui attribuer ce qu'Auſone, poëte & conſul Romain, en diſoit dans le quatrième ſiècle.

> . . . . . *Mira omnia copia rerum,*
> *Innumeræ cultæque domus, faconda virorum*
> *Ingenia, antiqui mores, &c.*

Il y a dans cette ville pluſieurs grandes & belles rues, qui ſans être auſſi régulières & auſſi alignées que celles de Turin, font un très-bel effet. Milan, auſſi-bien que Breſſe & Bergame, eſt pavée de galets ou cailloux roulés, (en italien *Ghiarra*), parce qu'étant ſituée au pied des montagnes, d'où les eaux détachent continuellement des cailloux,

cette matière y eſt la plus commune : ce n'eſt pas la plus commode pour les gens de pied; mais dans les belles rues, il y a des pavés larges & unis, & le long des maiſons, des trotoirs en briques pour les gens de pied.

La deſcription de Milan dans ſon état actuel, & les choſes remarquables qu'on y trouve, font la matière d'un ouvrage conſidérable de *Latuada* (1): mais un voyageur auroit peine à y diſtinguer ce qui eſt véritablement digne de curioſité; je vais donc indiquer en abrégé ce qui m'a paru le plus remarquable dans cette ville.

La ville de Milan a cinq mille toiſes ou un peu plus de deux lieues de tour, dans la grande enceinte de ſes fortifications, en y comprenant le château; mais la première enceinte, ou la partie peuplée, n'a que 3000 toiſes de circonférence, ou 4 milles romains, c'eſt-à-dire, une lieue & un tiers.

Depuis la porte orientale juſqu'à la porte du Teſin, il n'y a que 1540 toiſes; & cet intervalle contient preſque toute la partie habitée de la ville. En examinant le plan de Milan, la deſcription de Latuada, & l'almanach intitulé, *Milano Sacro*, on trouve qu'il y avoit en 1765 dans la ville, 61 paroiſſes, 43 couvens de religieux, & même 50, en comptant les colléges ſous la direction des religieux ou des oblats, c'eſt-à-dire, des prêtres qui ſe conſacrent à ce miniſtère; 51 couvens de religieuſes, ou 62 en comptant les conſervatoires ou hôpitaux pour l'entretien des jeunes filles; ils ſont pour la plupart ſous la direction des ſœurs voilées qu'on appelle *Orſoline*, fort différentes de

(1) *Deſcrizione di Milano; ornata con molti diſegni in rame delle fabriche piu coſpicue che ſi trovano in queſta Metropoli, racolta e ordinata da Serviliano* LATUADA *Sacerdote Milaneſe.* 1737, 5 vol. *in*-8.

celles qu'on connoît en France ſous le nom d'Urſulines.

Nous n'aurons preſque point à parler de monumens antiques dans la deſcription de Milan : on ne peut guère trouver de veſtiges d'antiquités dans une ville qui a été ruinée de fond en comble en 1162, comme nous l'avons dit, & ce n'eſt que par tradition ou par conjecture que l'on parle de ſes anciens monumens. Auſone parle d'un cirque, d'un théâtre & d'un palais, & les noms en ſont conſervés à trois égliſes, qu'on appelle Ste. Marie du Cirque, S. Victor du Théâtre, S. George du Palais ; ce palais devoit être de l'empereur Trajan. On croit qu'il y avoit un amphithéâtre à l'endroit où eſt S. Etienne ; à S. Nazaire, des loges pour les animaux qui ſervoient aux combats ; à S. Sauveur, une citadelle appelée le Capitole ; à S. Laurent, des bains de l'empereur Maximien, qui portoient le nom d'Hercule, & dont parle Auſone ; c'eſt-là que ſe voient encore 8 colonnes antiques, le ſeul monument entier qui ait échappé à la deſtruction. Il y a encore quelques reſtes d'antiquités du bas-âge, depuis le ſixième ſiècle, qui méritent d'être vus par les amateurs. Il y a auſſi quelques inſcriptions, qui ont été recueillies & publiées par André *Alciati* ; & un ouvrage du P. Grazioli, ſur les anciens édifices de Milan (1), dans lequel il traite de ceux qui devoient y être quand cette ville fut détruite par Frédéric Barberouſſe, l'an 1162 ; il examine quelle étoit l'enceinte de la ville ; il parle de ſes murs, de ſes portes, de ſes temples, de ſes idoles, du palais des empereurs, du théâtre, de l'amphithéâtre,

(1) *De præclaris Mediolani ædificiis quæ Ænobarbi cladem anteceſſerunt diſſertatio, cum duplici appendice ; altera de ſculpturis ejuſdem urbis, &c. altera de carcere Zebedeo, auctore P. Petro* GRATIOLIO *Bononienſi. Mediol.* 1735. *in*-4. 194 *pages.*

des acqueducs, des thermes. La prifon dont il eft fait mention dans le titre de cet ouvrage, eft celle dont nous parlerons à l'occafion de S. Alexandre des Barnabites. L'auteur s'étaie, autant qu'il peut, des anciennes infcriptions qui fe trouvent encore en plufieurs endroits de la ville, & du témoignage des auteurs qui ont vécu au temps de cette deftruction ou même auparavant.

Les fculptures dont le P. Grazioli parle dans fon ouvrage, font des ftatues & autres monumens anciens, dont la plupart font encore à Milan, fur lefquels il a fait de favantes recherches pour parvenir à en donner l'explication.

Pour voir cette grande ville avec méthode, je tire une méridienne par le dôme ou la cathédrale, & une perpendiculaire à cette méridienne; je partage ainfi la ville en quatre quarrés d'environ 500 toifes de long & de large, que l'on pourroit voir en quatre jours, fi l'on étoit fort preffé; celui qui eft au nord-oueft renferme la citadelle & S. Ambroife; dans celui du nord-eft, on trouve le lazaret & la porte orientale; celui de fud-eft eft le quarré de *porta Tofa* & de l'hôpital; le dernier eft au fud-oueft; c'eft celui de *porta Ticinefe* & de S. Celfe. Mais nous parlerons d'abord de la cathédrale dans un chapitre à part, car elle mérite, auffi-bien que la bibliothéque Ambrofienne, d'être vue plus à loifir que le refte de la ville.

CHAPITRE XX.

Defcription de la cathédrale de Milan.

LA CATHÉDRALE (*il Duomo*), eft placée au centre de la ville; c'eft le bâtiment le plus confidérable qu'il y ait à Milan, & même après S.

Pierre de Rome, la première église de l'Italie, par sa grandeur & sa célébrité. Le vaisseau a 449 pieds de longueur, 275 de largeur dans la croisée, & 180 dans la nef; il a 238 pieds de hauteur sous la coupole; 147 dans la nef; 110 dans les bas-côtés, & 73 dans les chapelles. La hauteur extérieure de la coupole & du couronnement qu'on y a mis est de 202 bras de Milan, de 22 pouces chacun, ou 370 pieds de Paris. Cette église est soutenue par 52 colonnes gothiques, qui ont 84 pieds de hauteur, y compris les chapitaux & les bases, & 24 pieds de circonférence; les 4 colonnes qui sont sous la coupole sont un peu plus grosses, elles ont 27 pieds & demi de tour.

Ce bâtiment fut commencé par Jean Galeas Visconti en 1386, & il n'est pas encore achevé; il y a eu long-temps un grand nombre de successions laissées à la fabrique, pour la continuation des travaux, & peut-être cela contribuoit-il à retarder l'ouvrage.

Les riches fondations qu'on avoit faites pour la continuation de cet édifice, sont réduites aujourd'hui à environ 72 mille livres de rente, monnoie de France, & dont il n'y a que 11 mille qui soient effectivement appliquées à leur destination; cette somme ne suffit pas pour entreprendre un ouvrage considérable; le portail même qui est à peine commencé, ne peut s'achever faute de fonds suffisans; ce portail fut dessiné par le *Pellegrini*, & approuvé par S. Charles; le cardinal Frédéric Borromée le fit commencer, sous la conduite de *Bassi*, autre architecte de réputation. Pellegrini avoit choisi pour ce portail un certain milieu entre l'architecture grecque & la gothique, à-peu-près comme Vignole & Jules Romain, pour S. Pétrone de Bologne, & le Bramante pour la façade de la Chartreuse de Pavie.

Mais on est effrayé de la quantité des travaux que tout le reste du bâtiment a exigés ; aussi cette église est-elle appelée la huitième merveille du monde dans la description imprimée (1). Ce titre fastueux lui convient à quelques égards ; il n'y a point d'église en Italie aussi chargée d'ornemens que celle - ci : on prétend qu'elle renferme 400 statues tant grandes que petites ; elles sont faites d'un beau marbre blanc qu'on tire des environs du lac majeur ; tout le bâtiment est revêtu de ces statues tant au-dedans qu'au-dehors ; & pour suivre le même plan, on continue encore à décorer jusqu'au-dessus du toît, des parties que personne ne distingue. On y fait de petites aiguilles, des statues, des bas-reliefs, & l'on continuera peut-être cette folle dépense, jusqu'à ce que le bâtiment lui-même tombe de vétusté. Cependant il y a long-temps que les gens de goût se sont élevés contre cet abus de richesses ; entr'autres Scamozzi. *Perchè questo tempio manca prima nell' eccellenza dell' intenzione e forma universale, e poi nella corrispondenza delle parti, e finalmente nella corrispondenza delle membra e connessione delle cose, perchè hanno tutte del debile e molto trinciate ; però egli alla fine non risulta altro che un monte traforato di marmi.* L. 1. C. 18.

Parmi les ouvrages considérables que l'on a continué de faire au-dessus de la coupole de Milan, on forma en 1765 le projet d'y élever une aiguille ou pyramide de marbre surmontée d'une grande statue de marbre, le tout de 64 bras ou 117 pieds de hauteur ; on consulta plusieurs mathématiciens à ce sujet ; le P. Frisi représenta d'abord que ce seroit une difformité dans l'architecture ; que d'ail-

(1) *Distinto ragguaglio dell' ottava maraviglia del mondo, o sia della gran Metropolitana dell' Insubria, volgarmente detta il duomo di Milano, &c. In Milano* 1739, *in*-12.

leurs cette aiguille feroit trop expofée aux coups de tonnerre, qui ont déjà renverfé d'autres aiguilles moins élevées, en différens endroits de la couverture. Il ajoutoit que la coupole avoit déjà fouffert en quelques endroits, qu'on y avoit remarqué des morceaux de marbre brifés par le poids des parties fupérieures ; & qu'il étoit très-dangereux d'y ajouter le nouveau poids de la pyramide (1). Le P. Ré, Barnabite, fut d'avis qu'on ne pouvoit entreprendre cet ouvrage, à moins qu'on ne renforçât les flancs de la coupole, par les aiguilles latérales qui avoient dû y être. Le P. Bofcovich jugea que, pour diftribuer l'effort, il faudroit couvrir le haut de la lanterne d'un feul bloc de *Migliaruolo* (efpèce de granite du pays) ; il calcula rigoureufement à cette occafion l'effet de la pouffée de la voûte, la réfiftance dont elle eft capable, & la manière dont elle peut manquer ; il trouva que la coupole (abfolument parlant) étoit capable de foutenir la pyramide & la ftatue. Mais il déclara qu'il n'étoit point d'avis que l'on entreprît un tel ouvrage. Cependant on a élevé la pyramide, furmontée d'une ftatue de la Vierge en marbre doré, qu'on y a placée en 1774. Vafari nous apprend que Brunelefchi, célèbre architecte de la coupole de Milan, recommandoit par fon teftament qu'on achevât la conftruction de la lanterne, afin que ce poids fervît à contenir & affurer la voûte principale de la coupole ; mais c'eft un préjugé que le P. Bofcovich, le P. Jacquier, le P. le Sueur & le P. Frifi ont combattu. D'ailleurs l'expérience a fait voir combien ces poids énormes font dangereux : la coupole de

(1) Ces réflexions donnèrent lieu à un mémoire du P. Frifi : *Saggio fopra l'architettura Gotica*, 1766, où il fait voir que l'architecture gothique nuit à la folidité, autant qu'elle péche contre le goût.

S. Pierre de Rome, celle de Florence, & une douzaine d'autres, parmi les plus considérables de Rome, ont extrêmement souffert, tandis que le Panthéon, S. Pierre in Montorio, & d'autres coupoles sans lanternes sont encore dans leur entier.

On doit monter sur la couverture de l'église de Milan, non-seulement pour y voir l'immense travail dont elle est chargée, mais encore pour y jouir de la vue. On y découvre une plaine charmante, semée de villes & de villages, entrecoupée de canaux, & terminée par l'angle de jonction de l'Apennin & des Alpes.

L'intérieur de cette église est de forme absolument gothique, comme les cathédrales d'Amiens, de Paris, de Chartres, d'Orléans, de Rouen, de Vienne, de Strasbourg, de Rheims; les églises d'Anvers, de Cantorbery, d'York, de Chiaravalle, de Monza, de Pavie, &c. (1). Ces grands édifices où tous les arcs sont pointus, n'ont pas autant de solidité, que si les arcs étoient circulaires, & qu'on eût suivi les règles de l'architecture grecque & romaine; ils n'ont pas la bonne grâce ni la solidité apparente, qui met le spectateur à son aise: le seul éloge qu'on peut leur donner, est celui de la grandeur des édifices, de l'étendue des arcs, de la proportion de quelques parties principales, de la légéreté de quelques autres, & de la prodigieuse quantité de travail.

L'église de Milan a quelque chose de grand & d'imposant au premier coup-d'œil; elle seroit même d'un bon gothique, si elle n'étoit gâtée par les couronnemens des pilastres, qui sont faits avec une ceinture de niches, dans lesquelles il y a des figures, car on a voulu en mettre par-tout.

Cette église n'a rien de plus remarquable que

(1) De toutes les belles églises gothiques d'Italie, il n'y en a aucune qui égale celle d'Amiens, & même celle de Paris.

la chapelle fouterraine où repofe le corps de S. Charles Borromée, mort en 1584; la fculpture, la cifelure, l'orfévrerie y ont épuifé leurs ornemens, pour exprimer les vertus de ce faint, & embellir l'autel où il repofe. Sa chaffe eft d'argent avec des panneaux de cryftal de roche, & des moulures de vermeil: on y voit le corps de S. Charles; fa tête qui eft à découvert eft noire & defféchée, le nez eft rongé, le refte du corps eft couvert par les habits pontificaux, la croffe eft enrichie de diamans, auffi-bien que la couronne, qui eft fufpendue au-deffus de fa tête. L'intérieur de la chapelle ou du caveau eft revêtu de panneaux d'argent. Il y a une grille & un foupirail qui éclairent le haut de cette chapelle; la frife ou la courbure de la voûte qui règne autour de cette grille, eft garnie de huit bas-reliefs d'argent, exécutés par *Rubini*, orfèvre de Milan, fur les deffins de *Cérano*; ils font affez eftimés. Le premier repréfente la naiffance de S. Charles; dans le fecond, on voit ce faint à la tête d'un Concile provincial; dans le troifième, il donne l'aumône aux pauvres; dans le quatrième, il adminiftre les facremens dans un temps de pefte; le cinquième repréfente S. Charles quand il reçut un coup de fufil de *Farina*, religieux de la Congrégation des Humiliés; le fixième, quand il fit le tranfport des reliques de la cathédrale; le feptième repréfente fa mort; le huitième, fa gloire & fon élévation dans le ciel. Il y a dans une petite facriftie derrière cette chapelle, un portrait de S. Charles Borromée, brodé par la Périgrina, qui a eu de la célébrité dans ce genre.

On conferve dans l'églife de grands tableaux qui repréfentent les actions les plus remarquables de la vie de S. Charles, & dont on garnit tout le tour de la nef dans le temps de fa fête; ils font de *Cerano*, de *Morazzone* & de *Giulio-Cefare Procaccino*. Il y

avoit aussi dans les chapelles quelques tableaux de *Camillo Procaccino*, de *Federigo Zuccaro*, &c. mais on se proposoit de les ôter pour y mettre des statues.

Au-dessus du grand autel est le *Sacro-Chiodo*, clou de la Passion, l'un de ceux que Constantin avoit employés à faire le mors de son cheval de bataille, mais que Théodose donna à l'église de Milan; on le porte en procession le 3 de Mai. Mais M. Giulini observe à ce sujet, que même depuis les deux empereurs Théodose, le *Santo Freno* se voyoit encore à Constantinople.

Le chœur est tout sculpté en marbre par-dehors, & en bois dans l'intérieur; les sculptures du dedans sont surtout d'une beauté & d'un travail exquis.

Les quatre docteurs, en forme de cariatides de bronze qui soutiennent la chaire, & l'intérieur de la grande porte sont remarquables. Le pavé de l'église est très-beau, supérieur même à celui de S. Pierre du Vatican; mais il en manquoit environ un tiers; le marbre y est mis en gros blocs, & non point débité en dalles, ou lames minces comme partout ailleurs, & il sera d'une durée prodigieuse.

Près de la sacristie à droite de l'église, on voit une très-belle statue de S. Barthélemy, semblable aux écorchés de nos anatomistes, très-estimée par la grande vérité de sa miologie, c'est-à-dire, des muscles du corps qui sont entièrement à découvert; on lit sur le piédestal cette inscription (1), qui contient un éloge un peu outré du sculpteur Agrati.

Non me Praxiteles sed Marcus finxit AGRATI.

Un de plus beaux morceaux de sculpture qu'on ait à remarquer dans cette église, est le tombeau du marquis Marignano, frère du pape Pie IV, de la maison *Medici* de Milan. Il y a des statues de

(1) M. l'abbé Richard, d'après les délices de l'Italie, (T. IV, p. 220) dit que cette statue est de Christophe Cibo.

bronze qu'on dit avoir été faites par le Cav. *Leoni*, ſur les deſſins de Michel-Ange.

Le tréſor de l'égliſe de Milan eſt le plus riche que l'on connoiſſe, après celui de Lorete. Les ſtatues de S. Ambroiſe & de S. Charles, auſſi-bien que pluſieurs autres, y ſont en argent & plus grandes que nature. Il y a quatre calices d'or maſſif, dont un damaſquiné & enrichi de diamans, & un émaillé. On y voit un petit ciboire d'or qui ſert pour porter le S. Sacrement à l'archevêque: une croix d'or qu'on porte devant lui quand il marche en cérémonie, &c. En général les vaſes ſacrés en or, les croix, les reliquaires, & les ſtatues de même matière, y ſont en ſi grande quantité, qu'on ne daigne pas même les parcourir en détail; on y conſidère plutôt ou les diamans, ou les pièces dont le travail ſurpaſſe la matière, & qui ſont en grand nombre. On y remarque, par exemple, un étui de cuivre, ouvrage en moſaïque d'une très-grande antiquité; un coffre d'or ciſelé en perfection; les figures y ſont drapées en émail, avec un ſoin dont on voit peu d'exemples; un grand ciboire de cryſtal de roche, &c. Les eccléſiaſtiques prépoſés à la garde de ce tréſor le montrent facilement; mais il ne faut pas que le reſpect qu'on a en France pour leur habit, empêche le voyageur de leur donner des preuves de ſa reconnoiſſance; car on m'avoit averti que la dignité de leur miniſtère ne les empêchoit pas de les demander: au reſte, cela eſt aſſez général en Italie.

Le baptiſtère de cette égliſe eſt un grand vaſe de porphire, auſſi-bien que celui de S. Denys en France; c'eſt ici le premier que l'on trouve en arrivant en Italie, & en même temps un des plus beaux qu'il y ait.

Ce fut S. Barnabé qui, ſuivant quelques auteurs, porta l'évangile à Milan. Les évêques étoient élus par le peuple, & les empereurs les confirmoient;

ils étoient métropolitains de toute la Lombardie, & même au-delà.

L'église de Milan a donné cinq papes, Alexandre II en 1061, Urbain III l'an 1185, Célestin IV l'an 1241, Pie IV en 1559, & Grégoire XIV en 1590. Cette église est une de plus célèbres de l'Europe par ses conciles, ses archevêques, ses saints, surtout S. Ambroise & S. Charles Borromée; on peut voir leur histoire fort étendue dans l'ouvrage de Sassi (1).

La grande réputation de S. Ambroise donna à ses successeurs une très-grande autorité temporelle & spirituelle, & cette autorité s'étendit presque à la souveraineté. On lit qu'Albert, roi d'Italie, consentit à ne point entrer dans les murs de Milan, parce que depuis que S. Ambroise en avoit chassé Théodose, aucun empereur n'avoit osé s'y montrer. Il est vrai du moins, qu'après le neuvième siècle, il se passa bien du temps sans que les souverains d'Italie misent le pied à Milan.

Après S. Ambroise le plus grand des archevêques de Milan a été S. Charles Borromée. Tout annonce dans la ville entière de Milan la plus profonde vénération pour la mémoire de S. Charles; on retrouve partout ou les établissemens qu'il a formés, ou les traces qu'il a laissées de ses vertus & de son zèle; & il faut convenir que jamais un prélat, mort à 46 ans, n'a rendu à son peuple de services aussi considérables; la régularité & la discipline qu'on admire dans le diocèse, est le fruit de ses réglemens & de ses exemples, & l'on peut dire qu'il vit encore à Milan par les fruits de son zèle, & par le respect qu'on y conserve pour lui. Il parvint à établir dans son clergé une régularité exemplaire, par ses réglemens sages, par son auto-

(1) *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica. Josephi Antonii* SAXII, *SS. Ambrosii & Caroli oblati, opus posthumum. Mediolani*, 1755, 3 *vol. in-4.*

rité, ſa vigilance & ſon exemple. Le clergé influa ſur le reſte du peuple ; & l'on voit encore les traces de la piété & des mœurs qui diſtinguoient Milan du reſte de l'Italie. S. Charles, qui avoit extrêmement à cœur la ſanctification des dimanches & des fêtes, établit l'uſage de viſiter les ſept baſiliques de Milan, tous les dimanches, en récitant tout haut le chapelet dans les rues, & cela y eſt encore pratiqué par beaucoup de perſonnes, ſurtout dans les premiers dimanches de chaque mois. Tous les dimanches de l'année, il y a ſermon au milieu des vêpres; & il y a encore d'autres exercices de piété particuliers à la ville de Milan. On trouve quelquefois une demi-douzaine de prédicateurs au-dehors dans les environs de la cathédrale, diſperſés, mais prêchant tous en même temps ; ſans compter 200 enfans dans l'égliſe rangés en différentes bandes, à chacune deſquelles prêche un eccléſiaſtique, & 7 à 8 tables où ſont rangés d'autres enfans, à qui l'on apprend à écrire.

La réputation de S. Ambroiſe a contribué à faire reſpecter le rit Ambroſien, & à le conſerver à Milan, lors même que la lithurgie romaine a été adoptée dans tout le reſte de la catholicité ; ce rit Ambroſien s'étend à beaucoup de cérémonies & de pratiques; par exemple, on y baptiſe par immerſion, comme dans la primitive égliſe. Le carême commence ſeulement le dimanche de la quadragéſime, & les bals y durent encore pendant la première ſemaine de notre carême ; mais auſſi l'on jeûne à Milan pendant les trois jours de rogations, qui tombent dans la ſemaine avant la fête de Pentecôte. Le Vendredi-Saint, les quatre Paſſions entrent dans l'office, & le rendent d'une longueur extraordinaire. La muſique eſt plus ſimple que dans le plain-chant Grégorien.

Les cérémonies de la meſſe, ſuivant le rit Ambroſien, diffèrent ſurtout de celles du Rituel Ro-

main, on commence la messe par le verset *Confitemini Domino quoniam bonus* : le *Kyrie-eleyson* ne se chante qu'après le *Gloria in excelsis*, au lieu de notre épître, on chante deux leçons : l'évangile se lit sur un pupitre fort élevé, au bas du cœur, afin qu'il puisse être entendu du peuple. On fait un sermon à la suite de l'évangile, après quoi le prêtre descend du grand autel, & vient au bas du chœur où le pain & le vin lui sont présentés. Il y a dix vieillards & dix vieilles femmes, attachés au service de la cathédrale, habillés de noir & suivant l'ancien costume : ils s'appeloient autrefois l'école de S. Ambroise ; ils représentent ici tout le peuple de Milan, & offrent en son nom le pain & le vin. Les vieillards montent jusqu'à la seconde enceinte du chœur ; ils ont sur les épaules une écharpe de toile blanche qui descend sur les mains ; ils tiennent dans l'une les hosties, & dans l'autre un vase d'argent qui contient le vin. Les femmes habillées presque comme des religieuses avec les mêmes écharpes, font leur oblation à la première enceinte. Après l'offrande on dit le *Credo* : le célébrant ne se lave les mains qu'immédiatement avant la consécration : la messe finit par un second *Kyrie-eleison* : enfin il y a plusieurs tranpositions dans l'ordre des cérémonies de la messe. On n'en dit point les vendredis de carême ; le dimanche on ne dit la messe d'aucun saint : les messes de la Vierge & de plusieurs saints ont des préfaces particulières : tels sont les caractères qui m'ont paru les plus marqués dans le rit Ambrosien. M. le chanoine Irico avoit commencé un grand ouvrage sur cette matière ; mais depuis qu'il a été élevé au rang de prévôt de Trino sa patrie, on dit qu'il ne s'occupe plus à composer. Au reste on peut voir des détails sur le rit Ambrosien dans la dissertation de Muratori (1) avec l'indication des auteurs qui en ont parlé.

(1) *Antiquitates Italicæ.* Tom. IV, pag. 833.

Le diocèse de Milan est un des plus nombreux qu'il y ait en Italie; on y compte 851 paroisses, y compris les 61 paroisses de la ville : c'est beaucoup pour l'Italie, où les plus petites villes sont fort souvent des villes épiscopales.

CHAPITRE XXI.

Description du quarré qui renferme la citadelle, & la bibliothéque Ambrosienne.

LA division que nous avons faite de la ville de Milan, par une méridienne & une perpendiculaire, partage la ville en quatre quarrés, qui feront la matière de quatre chapitres : nous commençons par celui du nord-ouest, qui renferme la bibliothéque Ambrosienne.

PIAZZA DE' MERCANTI, est une place où l'on passe en quittant celle de la cathédrale; elle est occupée par une espèce de portique, ou de halle très-commode pour les rendez vous ou conférences de commerce. C'est aussi là qu'est le palais où s'assemblent les officiers municipaux, appelé *Palazzo di città* ou *de' Decurioni;* les Décurions sont des magistrats tirés du corps de la noblesse, au nombre de 60; il y a dans leur chapelle un S. Joseph peint par le Guide.

Les archives qui sont au-dessus de la grande halle méritent d'être vues & sont très-bien ordonnées. On voit sur la même place un bâtiment où s'assemblent les docteurs du collége, *Palazzo de' Dottori di collegio.* C'est une compagnie de docteurs laïcs ou ecclésiastiques au nombre d'environ 150 & même davantage, à qui le pape Pie IV, qui avoit été de leur corps, donna des priviléges considérables : ils disent même qu'il faut être de leur société

pour devenir archevêque de Milan ; auſſi le cardinal Cavalchini en étoit, lorſqu'on parloit de lui donner cet archevêché. Il étoit d'uue famille ancienne & diſtinguée ; mais il étoit de Tortone, & pour être patricien de Milan, il faut être d'une famille réſidente depuis 100 ans dans le duché.

LA BIBLIOTHÉQUE Ambroſienne eſt la choſe la plus intéreſſante de Milan, après la cathédrale. Ce grand établiſſement fut fait par le cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan, & neveu de S. Charles, dont il ſuivit les exemples ; on doit à ces deux prélats les plus belles inſtitutions en tout genre. Celle de la bibliothéque Ambroſienne eſt remarquable à tous égards : indépendamment des livres, on y trouve une collection de peintures, de ſculptures, de médailles, de machines, d'hiſtoire naturelle ; il n'y a guere que l'inſtitut de Bologne, où l'on ait raſſemblé une ſi grande variété de choſes intéreſſantes.

La bibliothéque proprement dite eſt compoſée de quarante mille volumes imprimés ; elle en renfermoit, dès le temps de Saſſi, trente-cinq mille, avec plus de quinze mille manuſcrits, dont le nombre s'eſt encore augmenté depuis quelques années. Comme il y a un fonds pour cette augmentation, la place commençant à manquer, on ſe propoſe d'acheter un bâtiment voiſin pour y mettre les peintures. Cette bibliothéque eſt publique, & l'on y trouve ſans ceſſe un grand nombre de perſonnes qui étudient.

Un des manuſcrits les plus célèbres de la bibliothéque Ambroſienne, eſt celui des antiquités de Joſephe, traduites par Ruffin : ce manuſcrit, l'un des plus ſinguliers qui exiſte, eſt écrit ſur du *Papyrus* d'Egypte qu'on a collé double & à fibres croiſées, pour lui donner plus de force. Il paroît avoir 1100 ans d'antiquité, ſuivant le P. Mabillon ; il pourroit même avoir été écrit du vivant de Ruffin.

Il

Il est fort incomplet & ne contient que cinq livres des antiquités Judaïques; savoir, depuis le sixième jusqu'au dixième, encore sont-ils imparfaits: ces lacunes sont cause qu'on ne peut vérifier dans ce manuscrit, si le passage sur J. C. tant contesté entre les savans, est véritablement de Josephe. Au reste, ceux qui sont sans prévention, trouvent évident que le passage est supposé, & même fort mal-adroitement; car coupant en deux la narration des deux faits subséquens, il partage deux phrases qui devoient se suivre immédiatement.

Il y a encore dans la bibliothéque Ambrosienne, un manuscrit curieux de la vie des papes, qui nous donnera lieu de faire une digression au sujet de la papesse Jeanne.

Plusieurs auteurs disent en effet que Léon IV mourut en 853, & qu'il eut pour successeur un cardinal qui étoit une femme déguisée en homme depuis long-temps, & qui s'étoit distinguée par son mérite; les hérétiques ont ajouté qu'elle étoit accouchée près du Colisée, à une procession. Mais les meilleurs auteurs disent que Léon IV mourut en 855, & qu'il eut pour successeur immédiat Bénoît III. Voyez le P. Labbé *cænotaphium eversum Joannæ Papæ*. Quelques-uns de ceux qui ont soutenu la vérité de cette histoire, se fondent en partie sur un manuscrit d'Anastase, le bibliothécaire, auteur de la vie des papes, qui étoit presque contemporain de la papesse. L'un d'eux assuroit que l'on avoit ce manuscrit dans la bibliothéque Ambrosienne, mais qu'ayant demandé à le voir, on le lui avoit refusé; peut être étoit-ce une façon de se dispenser d'en rapporter les paroles: quoiqu'il en soit, M. le président de Brosses fut plus heureux: passant à Milan en 1739, le docteur *Sassi* lui communiqua sans difficulté les manuscrits d'Anastase, qui sont à la bibliothéque Ambrosienne au nombre de trois; le résultat fut que c'est avec

bien peu de raison qu'on s'appuie sur ces manuscrits, pour assurer que Scholt & Martin Polonus, premiers auteurs de cette histoire, (du moins à ce qu'on croit,) l'ont puisée dans des auteurs plus anciens qu'eux.

On étoit en usage autrefois de faire asseoir le pape nouvellement élu dans la chaise percée de porphyre qui est au cloître de S. Jean de Latran; on a dit que cette cérémonie avoit été introduite à cette occasion; mais cette cause est chimérique, puisque, selon la remarque de Mabillon, l'usage de cette chaise se pratiquoit plus d'un siècle avant que Martin Polonus eût commencé à faire mention de la papesse Jeanne. On y faisoit asseoir le pape; mais c'étoit pour faire allusion à ces paroles du Psalmiste, *de stercore erigens pauperem.* On prenoit alors cette chaise pour une vraie chaise stercoraire, quoiqu'elle ne soit réellement qu'une chaise de bains: nous en parlerons dans la description de S. Jean de Latran. Voyez Mabillon *Mus. Ital.* Tom. I, pag. 57.

Après cette digression occasionnée par la bibliothéque Ambrosienne, revenons aux différens objets que renferme le bâtiment dont il s'agit.

Le cabinet ou *Museum* de *Settala*, dont la description est imprimée, a été réuni pour la plus grande partie, à la bibliothéque Ambrosienne, vers 1730. L'auteur de cette collection, *Manfredo Settala* étoit un Milanois, très-célèbre par son érudition, & par ses connoissances en mathématiques, en histoire naturelle, &c. C'est le premier qui ait fait en Europe un cabinet ou une collection considérable d'histoire naturelle, d'antiquité, de machines, de curiosités de physique. Il en est parlé à la fin du second tome de *Latuada*, & la description en fut donnée en 1664, par Terzaghi, en latin; & en italien, par Scarabelli, en 1666. On y voit entr'autres curiosités, une boule de cryf-

tal dans laquelle on apperçoit une goutte d'eau, des coraux & autres madrepores, des coquillages; un miroir concave de métal, des ouvrages légers en ivoire faits au tour; chefs-d'œuvres de l'art, &c.

Parmi les curiosités diverses de ce cabinet, on montre la forme du gros doigt du pied du colosse de bronze élevé à *Arona*, sur le lac Majeur, en l'honneur de S. Charles, qui y étoit né; le voyageur qui, n'ayant pas été aux isles Borromées n'a pas vu cette immense statue, peut s'en faire une idée en voyant cette partie.

Dans une salle destinée à servir d'école de sculpture, on voit des plâtres faits d'après les plus belles statues antiques de Rome, & de Florence (1), comme les deux belles figures de *Michel-Ange* qui sont à Florence; ces figures sont de la plus grande manière, & nous en parlerons dans la description de S. Laurent de Florence. On y voit aussi un plâtre du bas-relief de l'Algarde qui est à S. Pierre de Rome, & représente Attilla, mis en fuite par l'apparition des saints Apôtres.

Il y a dans cette même salle beaucoup de tableaux précieux; une Vierge d'Annibal *Carrache*, très-estimée; le portrait d'un docteur, par le *Correge*; le carton de l'école d'Athenes, par *Raphaël*, de la même grandeur que le tableau du Vatican, morceau très-précieux. Une Vierge de *Rubens* environnée d'une guirlande de fleurs, qui est de *Breughel*; la Vierge & l'enfant sont d'une couleur fraîche & vigoureuse, digne de ce maître (2). Une adoration des Mages, par le *Schiavone*; la

(1) On en voit de même dans l'académie de France à Rome, dans l'institut de Bologne, chez M. Farsetti, à Venise, & à Paris dans la salle des antiques qui est à la partie occidentale & méridionale du Louvre.

(2) M. Cochin, Tom. II, pag. 46.

guerre contre Mezence, par *Jules Romain*; un concert, tableau admirable du *Georgion*; un crucifix de Pierre de *Cortone*; un panier de fruits, par Michel Ange de *Caravage*; ces fruits sont de la plus grande vérité: un S. Jérôme & une tête de portrait, par André *del Sarto*, pièces très-estimées. M. Cochin parle d'une tête peinte par Raphaël, on n'a pu me l'indiquer: il y a une tête du pape Paul III, mais elle est de Michel-Ange.

On y voit de Léonard *Vinci*, une Vierge, une duchesse de Milan, un docteur, & un médecin qui tient la main droite sur un poignard. Du *Bassan*, un Ange qui avertit les pasteurs de la naissance de J. C. tableau bien composé & d'une belle couleur. Il y a aussi un tableau très-estimé, qui représente la Vierge avec J. C., S. Joseph & plusieurs pasteurs: quelques-uns prétendent qu'il est de la première manière du Bassan.

De Frédéric *Barrozzi*, un étable avec S. Joseph & les pasteurs, où il y a de bonnes choses. De Pierre *Nef*, la cathédrale d'Anvers: la perspective en est très-juste.

De Jean *Breughel*, peintre Flamand, surnommé Breughel de Velours (1) les quatre élémens, petits morceaux admirables, qu'il faut voir à la loupe pour en connoître la difficulté & le mérite. La terre est figurée par une espèce de paradis terrestre rempli de quadrupèdes. Pour la mer, il a représenté Neptune & Thétis environnés de poissons & d'oiseaux aquatiques. Pour l'air, c'est une muse qui tient une sphère, & qui est environnée d'oiseaux; le feu est exprimé par des forges & différens ouvrages forgés. Ces petits tableaux sont dessinés & touchés de la manière la plus spirituelle & du plus grand fini, au jugement de M. Cochin; ils sont travaillés avec tant de délicatesse, qu'on prétend

(1) On prononce Breugle.

à Milan qu'ils coûtèrent la vue à l'auteur. On y voit plusieurs autres ouvrages de lui, des paysages, & un S. Antoine dans le désert qui est extrêmement beau; Daniel dans la fosse aux lions; une Vierge avec une couronne de fleurs & deux vases de fleurs; un portrait de Merula, fameux organiste; un rat qui est parfaitement rendu; une guirlande de fleurs peinte autour d'une Vierge; mais la Vierge est de *Rubens.*

On voit encore dans cette salle un bénitier où il y a quatre petits tableaux de *Breughel*, qui sont ce qu'il a fait de plus petit; il y en a trois qui sont parfaits, même à la loupe: le premier représente J. C. portant sa croix; le second, J. C. au calvaire; le troisième, une procession du saint sacrement, faite par des Capucins; le quatrième est moins beau, il représente une Vierge appaisant la tempête. Breughel étudioit encore à Rome pour s'y former, lorsque le cardinal Frédéric Borromée, qui connut ses talens, l'attira près de lui à Milan, où ce célèbre artiste travailla en petit avec un succès étonnant; il mourut en 1642; son père Pierre Breughel, né en 1565, & son frère Pierre Breughel ont été aussi des peintres célèbres; il y a dans la salle dont nous parlons, une vingtaine de tableaux de Breughel, qui, suivant M. Cochin, sont plus beaux que tout ce qu'on voit ordinairement de ces maîtres.

On remarque dans la même salle une figure de David tenant la tête de Goliath, gravée sur une glace à la pointe de diamant, ensuite enfumée dans les ombres; elle est remarquable par la singularité; & d'ailleurs elle n'est pas mauvaise.

Une des choses qu'on prise le plus dans ce cabinet est la collection des manuscrits de *Leonardo da Vinci*, ou *del Vinci*, qui a coûté, dit-on, des sommes considérables, & qu'on laisse voir à peine, surtout aux savans; il y a un grand volume, &

onze petits; il y en a ſur les ombres & les couleurs; mais la plupart ne contiennent que des croquis, tantôt une figure, tantôt une machine, avec une note abrégée; cependant on a imprimé que Jacques I, roi d'Angleterre, avoit voulu donner 3000 piſtoles d'or pour un ſeul de ces volumes, à Galeas Arconati, & que ce zélé citoyen aima mieux en enrichir la bibliothéque de Milan; c'eſt en conſéquence de cette généroſité qu'on lui a élevé un buſte de marbre, avec une inſcription à ſon honneur. Ce volume contient pluſieurs deſſins: on voit parmi ces machines des figures de bombes; mais M. Cochin aſſure qu'elles ſont deſſinées d'une autre main, & poſtérieures à Léonard da Vinci. Quoiqu'il en ſoit, ce grand homme avoit un eſprit propre à tout; il étoit mathématicien, poëte, peintre, ſculpteur, architecte, chymiſte, anatomiſte; il avoit même encore toutes les qualités extérieures & aimables; il étoit éloquent, d'une belle figure, & d'une force de corps extraordinaire. On ſait la réponſe de François I, qui marque tout le cas qu'on faiſoit de lui, même dans ſa vieilleſſe. Ce prince étoit venu le voir dans ſa dernière maladie à Fontainebleau, en 1518, il mourut à l'inſtant que le roi le ſoutenoit pour lui faire prendre un bouillon; le déſeſpoir du monarque étonnoit les courtiſans; l'un d'eux oſa marquer ſa ſurpriſe, mais le roi lui répondit avec indignation: *Je puis faire tous les jours de grands ſeigneurs comme vous, & Dieu ſeul peut faire un homme tel que celui que je perds.*

On conſerve à Londres un manuſcrit ſur les rivières, par *Leonardo da Vinci*, où le P. Friſi m'a aſſuré qu'on trouve la première explication de la lumière cendrée de la lune, quand elle eſt nouvelle, quoiqu'on en ait fait honneur à Mæſtlinus. Dans ſon livre ſur le deſſin, Léonard explique le relief de la peinture, & la cauſe qui fait que l'on peut

véritablement y être trompé quand on ne regarde que d'un œil. Il connut bien long-temps avant Newton, que le blanc est formé du mêlange de toutes les couleurs. Comme peintre, on sait qu'il fut pendant un temps le rival de Michel-Ange, & qu'il en éprouva une jalousie qui tenoit de la fureur; il excella surtout à peindre des petits enfans, avec autant de naturel que de grace; enfin, on peut dire que Léonard da Vinci a été un des hommes les plus rares qui aient paru en Italie.

On remarque aussi deux beaux manuscrits de lettres du pape Pie II, un de Galilée sur les fortifications, un S. Grégoire de Nazianze, &c.

Il y a dans le cabinet dont nous parlons, une collection de médailles qui est peu considérable. Nous remarquerons à cette occasion qu'on peut voir des collections de médailles à Milan au collége de Brera, chez M. Peralta, près de Sainte-Marie *del Paradiso*; chez M. l'abbé Trivulzi, près S. Alexandre, & dans la bibliothéque Pertusati, comme nous en avertirons dans la suite.

CASA BORROMEA, située sur une petite place qui est à 200 toises plus loin, est remarquable, non-seulement par de beaux appartemens, mais aussi comme étant le palais de la maison Borromée, devenue si célèbre par le nom de S. Charles.

S. AMBROGIO, église célèbre, desservie alternativement par des Chanoines qui ont des priviléges considérables, & par 40 religieux de Cîteaux, qui habitent un très-beau couvent. C'est la quatrième basilique de Milan; on appelle *basiliques*, les sept églises anciennes & distinguées, auxquelles sont attachés des priviléges, & des indulgences spéciales. Les reliques de S. Ambroise qu'on y conserve, suivant l'opinion commune, ont donné à cette église beaucoup de célébrité (1). Il y a des

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Ambrosianæ Basilicæ & Monasterii Cistercienfis monumenta, à Petro* Puricello, 1645, in-fol.

auteurs qui prétendent que c'est celle dont S. Ambroise refusa l'entrée à l'empereur Théodose; nous en parlerons à l'occasion de l'église de S. Victor; il s'est tenu plusieurs conciles dans cette église de S. Ambroise, & c'étoit là qu'anciennement les empereurs recevoient la couronne de fer, comme rois d'Italie. Le vaisseau de cette église est ancien; il y a trois nefs, une pour les moines, une pour les chanoines, & une pour l'archevêque; on remarque les portes qui sont en bronze, & une grille de fer du *Santi-Moro*. La voûte du chœur est en mosaïque, & l'on peut monter au cul-de-four. Il y a des chapelles remarquables, surtout du côté des religieux. Le grand autel est très-beau, il est soutenu par quatre superbes colonnes de porphire, & enrichi de pierres précieuses. Le devant d'autel est d'or & la bordure en vermeil; Sinlini en parle comme d'une chose unique. On conserve dans cette église un portrait de S. Bernard, qu'on dit avoir été peint de son vivant, & un bas-relief très-ancien qu'on dit être le portrait de S. Ambroise; il est gravé dans l'ouvrage de *Pucinelli*, qui contient les vies des 12 premiers évêques de Milan. L'on y voit une inscription curieuse de Louis II, fils de Lothaire, & petit-fils de Louis le Débonnaire, & un serpent d'airain, placé sur une colonne de marbre; les uns l'appellent le serpent de Moyse; d'autres, le serpent d'Esculape, & quelques-uns le regardent comme le symbole de la guérison du genre humain (1).

Dans le couvent il y a deux cloîtres doriques & ioniques, formant deux grands quarrés en portiques, dont les colonnes font un bon effet. Le réfectoire est peint à fresque.

On voit près de-là une petite église, appelée S.

(1) Voyez à ce sujet la dissertation 59 de Muratori, dans ses antiquités d'Italie, & abrégé chronologique de M. de S. Marc, Tome III, à la fin.

Agoftino, où S. Auguftin fut baptifé l'an 388, fuivant la tradition vulgaire, qui eft cependant contredite par plufieurs favans.

Dans le jardin de S. Ambroife, il y a une autre chapelle, bâtie à l'endroit même où l'on affure qu'il trouva le livre qui produifit fa converfion, & qu'il entendit une voix lui dire, *Tolle & lege.*

Dans l'ancien chapitre du couvent, on montre le tombeau & l'épitaphe de Bernard, roi d'Italie, & fils de Pepin, à qui fon oncle Louis le Débonnaire fit crever les yeux, l'an 818. On y conferve un devant d'autel garni de pierres précieufes, extrêmement riche.

Dans un des corridors du couvent, il y a une grande méridienne faite par le P. *Ferramola* mort en 1765, le gnomon a 28 pieds de hauteur; on a gravé fur la méridienne que le midi arrive en été à 16 h. 16', & en hiver à 19 h. 44'; mais je trouve à ce fujet deux chofes à remarquer : la première, c'eft qu'en calculant exactement par le coucher du foleil, on auroit dû trouver 16 h. 19' & 19 h. 49'; la feconde, c'eft que les heures italiques commencent uue demi-heure après le coucher du foleil; ainfi le midi en heures italiques eft véritablement 15 h. 49', à la fin du mois de Juin, & 19 h. 19', à la fin de Décembre, comme on l'a vu par la table qui eft à la fin de la préface. Cependant il y a une table dans les éphémérides de Milan pour 1776, où l'on fuppofe le coucher du foleil à 23 heures en été, & à 23 heures & demie en hiver, & dans les autres temps à proportion. Cela annonce une diverfité d'ufage auquel le voyageur doit faire attention.

La bibliothéque du couvent de S. Ambroife eft très-riche en manufcrits latins; on y conferve plufieurs tableaux de prix. Les archives y font en très-bon ordre; elles renferment une quantité prodigieufe de cartes & de diplômes, qui remontent

jusqu'au huitième siècle, & qui sont étendus sur des layettes, de manière à ne point se couper ; le P. Georgi qui les a mises dans cet ordre, a déchiffré lui-même toutes ces cartes, les a copiées de sa main, & en a fait différentes notices pour servir à la chronologie, à l'histoire, aux généalogies, à la langue, aux terriers & aux différentes familles : il étoit dans l'ordre de Cîteaux, ce que Mabillon avoit été dans l'ordre de Clugny. Il y a dans ce couvent une imprimerie & une tres-belle papetterie.

S. FRANCESCO *Maggiore*, la plus grande église moderne de Milan, avec un ordre de cordeliers conventuels. Dans la chapelle de la conception, il y a une Vierge avec deux anges, peints sur bois, par Léonard *da Vinci*, & plusieurs autres tableaux estimés.

Revenant de-là sur ses pas, & traversant le canal, on trouve la manufacture de laines, *Imperiale e Regia fabrica di Lanificio* ; nous en parlerons à l'article du commerce de Milan.

SAN VITTORE, église des Olivetains, la troisième basilique de Milan, rebâtie vers l'an 1560 ; c'étoit autrefois l'église portienne, une des premières de la ville. C'est-là que S. Ambroise composa ses hymnes sacrés, & combattit les Ariens, qui soutenoient, contre la décision du concile de Nicée, que J. C. n'avoit pas existé de toute éternité, & n'étoit pas substantiel à Dieu le père. C'est aussi dans cette église, suivant quelques auteurs, qu'il donna ce bel exemple de fermeté apostolique, en fermant les portes à l'empereur Théodose l'an 390 ; & lui imposant une pénitence publique, pour le massacre de quinze mille hommes qui avoit été fait après une révolte de Thessalonique. M. Giulini pense que c'est plutôt dans une église qui étoit à la place de la cathédrale.

L'église de S. Victor est jolie, elle est décorée d'un ordre de pilastres Corinthiens cannelés &

presque toute dorée : mais il y a trop d'ornemens ; les caissons de la voûte sont mal distribués, & ne font pas un bon effet.

Il y a au troisième autel à gauche un tableau de Battoni, qui passoit en 1765 pour le premier peintre de Rome ; il représente le bienheureux Bernard *Tolomei*, fondateur des Olivetains, assistant les pestiférés. Ce saint présente un crucifix, & veut donner de l'eau bénite à un homme mourant ; ce tableau est assez bien composé, il y a de la couleur, de la vérité dans l'expression, mais il est dessiné de petite manière.

Au quatrième autel à gauche, il y a un tableau de Daniel Crespi, représentant S. Paul hermite, mort, & S. Antoine qui arrive & voit l'ame de S. Paul enlevée par deux anges. Ce tableau est très-médiocre ; seulement les deux anges ont assez bonne couleur.

Dans cette église, comme dans la plupart de celles de Milan, on trouve à la porte un tambour ou retranchement en menuiserie pour garantir du froid, & un très-grand nombre de bancs pour la commodité du public : on n'y connoît point l'usage des chaises louées, qu'un petit intérêt a fait établir dans la plupart des églises de Paris, & qui peut en écarter un certain ordre de personnes. Le cloître du couvent est très-beau & très propre, il va de pair avec celui de S. Ambroise. Le réfectoire mérite d'être vû.

LE GRAZIE, église des Dominicains qui fut fondée par Louis Sforce, duc de Milan ; Béatrix sa femme y est enterrée ; cette église est grande & belle ; on y remarque une belle coupole, & un tableau du plus grand prix, qui est le couronnement d'épine, par le *Titien*, qu'on regarde dans le pays comme l'un des meilleurs de ce célèbre artiste ; il est en effet bien colorié ; mais on trouve que le mouvement des jambes du Christ ne forme

pas un bon effet. D'ailleurs les ombres ont beaucoup noirci.

Dans la sixième chapelle à gauche, il y a un S. Paul de Godenzio *Ferrari* de Novare; la figure est bien composée, bien drapée, mais de couleurs tranchantes, & peinte avec sécheresse.

C'est dans le réfectoire de cette maison, qu'est le tableau le plus célèbre de *Leonardo da Vinci*, qui représente la cène de N. S. Ce tableau est à fresque, bien composé, vigoureux de couleur, il n'est point dans la manière séche de ce peintre, & il est moins maniéré qu'aucun de ses ouvrages; la salle y est bien perspectivée, mais il y faudroit un peu plus d'intelligence de clair-obscur; on y trouve aussi quelques mouvemens de bras & de mains un peu outrés. M. Cochin (T. I, p. 42) dit que ce tableau a de grandes beautés (1), les têtes sont belles, de grand caractère & bien coëffées, & il est bien drapé, & en général fort dans le goût de Raphaël. Ce tableau du temps de Misson, dans le dernier siècle, étoit si noir qu'on n'en distinguoit plus les figures. Un Anglois vers 1725, au rapport des religieux du couvent, entreprit de le nettoyer. M. de la Condamine soupçonne qu'il l'avoit repeint, & le cardinal Pozzobonelli, alors légat à Milan, approuva sa conjecture, de manière à lui persuader qu'il étoit sûr du fait. Si cela est, on ne peut plus regarder que le trait comme l'ouvrage de Léonard; & le préjugé quant au coloris pourroit avoir influé sur les jugemens qu'on en a portés dans les derniers temps. (*Mém. de l'Acad.* 1757, 404.) Actuellement les religieux prétendent qu'on avoit seulement blanchi cette peinture, & que l'Anglois n'avoit fait qu'ôter l'enduit; au reste le tableau

(1) S. Jean n'est point appuyé sur la poitrine de J. C. comme le dit M. Cochin. Ce n'est pas S. Jean, mais S. Simon ou S. Thomas qui a six doigts à la main, & il est à gauche de N. S., au lieu que S. Jean est à droite.

n'eſt point ſi frais qu'on ſoit obligé de croire qu'il a été repeint.

Dans la chapelle du Roſaire, le tableau de l'autel eſt auſſi de Léonard da Vinci. Dans les peintures à freſque de la vie de S. Dominique, on ne trouve rien de ſingulier, ſi ce n'eſt le purgatoire au fond d'un puits, & la ſainte Vierge puiſant des ames avec un chapelet qui fait la chaîne. Dans la ſacriſtie, il y a un tableau de Léonard da Vinci.

On trouve enſuite ſur le canal, une petite égliſe connue ſous le nom de S. Jérôme, qui appartenoit aux jéſuites, où il y a une repréſentation au naturel du tombeau de J. C. que l'on va viſiter à Jéruſalem; la forme, les dimenſions en ont été données par un jéſuite qui avoit fait le voyage de la Terre-Sainte. On en voit une à-peu-près ſemblable au Mont Valérien près Paris.

On peut revenir par le *Corſo di porta Vercellina* : on donne à Milan le nom de *Corſo*, à toutes les grandes rues qui pourroient ſervir à des courſes de chevaux. On trouve dans celui-ci le palais du marquis *Litta*, (autrefois *Caſa Viſconti*); il a l'air d'une maiſon royale : la façade en eſt très grande & très-ornée, il y a 32 colonnes de granite, & 4 en portique; l'eſcalier eſt magnifique, les appartemens en ſont meublés richement & de bon goût; on y voit de très-beaux tableaux; je dois ajouter que c'eſt la maiſon où l'on vivoit le plus grandement de mon temps, & où l'on recevoit la meilleure compagnie; les étrangers y trouvoient une ſociété pleine d'urbanité & d'agrément; il n'y avoit rien dans le reſte de l'Italie qui reſſemblât davantage aux grandes maiſons de Paris.

MONASTERIO MAGGIORE, bâti à l'endroit où l'on croit qu'étoit le temple de Jupiter; ce couvent étoit, dit-on, en ſi grande réputation, qu'il fut reſpecté par l'empereur Fréderic Barberouſſe, dans la deſtruction de Milan, en 1162;

mais la vérité eſt, qu'on épargna pluſieurs édifices ſacrés. L'égliſe eſt quarrée, petite, mais peinte en dedans. Il y a une adoration d'*Antonio Camei.*

CASTELLO, citadelle hexagone & régulière, où étoit l'ancien château des ducs de Milan, avec ſix baſtions & pluſieurs ouvrages extérieurs. La cour eſt grande & belle, & forme un quarré long. Le château a 270 toiſes d'une pointe de baſtion à l'autre. On y entretient une garniſon, & il peut ſoutenir huit jours de tranchée ouverte; cette citadelle ſeroit d'une meilleure défenſe, ſi elle n'étoit acceſſible de tous côtés pour les aſſiégeans. Elle fut priſe au mois de Décembre 1733, & rendue à la paix. Dans la guerre de 1747, il y eut encore un commencement de ſiége de la part des Eſpagnols, mais il n'eut pas de ſuite.

S. SIMPLICIANO, égliſe de bénédictins, qui a le rang de la ſeconde baſilique de Milan. Le couvent eſt vaſte, on y loge actuellement les gardes nobles, & leurs chevaux.

S. MARCO, égliſe de grands Auguſtins, qui fut bâtie après une peſte terrible, pendant laquelle on avoit invoqué S. Marc. L'égliſe eſt vaſte, mais trop longue, & décorée d'un ordre compoſite fort lourd; d'ailleurs, c'eſt une des plus grandes & des plus belles de Milan. Dans le ſanctuaire à droite, il y a un grand tableau *du Procaccino*, repréſentant la diſpute de S. Auguſtin avec S. Ambroiſe; il eſt bien compoſé, bien deſſiné. Les draperies ſont traitées d'une manière large & méplatte, d'une couleur peu vigoureuſe, mais d'un bon accord. Les grouppes de devant ſont giganteſques.

Le tableau qui fait pendant à la gauche, eſt de *Cerano*; il repréſente le baptême de S. Auguſtin; il y a bien du feu dans cette compoſition, la couleur en eſt vigoureuſe quoique factice; il y a beaucoup d'incorrection en général, & des figures giganteſques. Deux autres tableaux du ſanctuaire ſont du *Genoveſino*.

Le cul-de-four du chœur est peint à fresque ; on y a représenté cinq couronnes d'épines ; un rang d'évêques & de cardinaux sont sur la première, un rang de bénédictins sur la seconde, un d'augustins sur la troisième, un autre rang d'augustins debout sur la quatrième, un rang d'augustines debout sur la cinquième ; les anges qui forment une gloire leur distribuent des couronnes d'épines ; ce n'est qu'une capucinade mal peinte.

On conserve encore à S. Marc deux beaux tableaux de Paul Lomazzo, surtout la chûte de Simon le magicien : c'est une fresque un peu effacée. Il y a dans le mur du cloître un tombeau antique, au-dessus duquel on voit sculptées trois grâces nues, dont deux qui sont vues par-devant, montrent trop distinctement le caractère de leur sexe ; elles sont d'une belle forme. Ce cloître étoit peint à fresque, mais il est blanchi actuellement.

S. CARPORO, petite église bâtie, à ce qu'on conjecture, sur les ruines d'un ancien temple de *Vesta*. On voit en-dedans près de la porte quatre colonnes de porphire d'environ dix pieds, mais elles sont cassées & ne servent que d'objet de curiosités.

BRERA, grand & beau collége, qui a le titre d'université. Il étoit habité par 80 jésuites, & l'on y instruisoit 1200 écoliers ; le collége du Plessis à Paris n'en a pas autant. Celui de Milan avoit appartenu à une célèbre congrégation appelée des *Humiliés*, qui fut abolie en 1571, en conséquence de la fureur de quelques religieux de cet ordre qui avoient voulu assassiner S. Charles (1).

On voit dans ce collége un grand & bel escalier, avec de belles galeries à deux étages, portées par des colonnes grouppées de granite ; le premier ordre est dorique, le second ionique ; peut-

(1) Voyez l'ouvrage du P. Tiraboschi, intitulé : *Vetera Humiliatorum monumenta*, in-4. 1766.

être que les travaux qui sont au fond des galeries, nuisent à la simplicité de cette architecture. Cette colonnade devoit être répétée de l'autre côté de la cour ; mais telle qu'elle est, c'est un des plus beaux édifices de Milan.

On remarque au pied de l'escalier une statue colossale de la Vierge sur un croissant, & à quelques pieds de-là un globe de marbre surmonté par un dragon de bronze. Autour de ce globe, il y a une zone de bronze, qui représente en relief quelques signes du zodiaque, parmi lesquels est le verseau, & c'est de l'urne de ce verseau, que l'eau sort quand on fait jouer la pompe qui est près de ce globe.

La bibliothéque du collége de Brera est une des plus belles de Milan ; & l'on y a encore réuni celle de Pertusati ; le cabinet de médailles est le plus complet de la ville : il renferme trois parties principales. La première contient les médailles des empereurs & des villes ; il y en a une suite en grand bronze, & une en moyen & en petit bronze ; l'une & l'autre en sont très-nombreuses. Non-seulement on y trouve les médailles de tous les empereurs, excepté le petit nombre de celles qu'il est presqu'impossible de trouver, mais plusieurs de ces empereurs y sont sous des formes différentes : il y a entr'autres une médaille de Gordien le père, & une d'Annia Faustina, femme d'Eliogabale, qui sont très-rares.

La seconde partie contient les monnoies des villes & des princes dans les bas siècles, dont on peut voir le catalogue dans le recueil de dissertations sur les monnoies d'Italie, donné par M. Argelati. Depuis mon voyage M. l'abbé Giordano y a fait des augmentations considérables.

La troisieme partie comprend les médailles frappées à l'honneur des grands hommes, & il y en a beaucoup. On conserve encore dans ce cabinet plusieurs

plusieurs médailles des papes & des bas-reliefs antiques de bronze.

L'OBSERVATOIRE du collége de *Brera*, que l'on termina en 1766, est un des plus commodes, des plus solides, des plus ingénieusement disposés & des mieux assortis que je connoisse. Le P. Boscovich en donna le plan, il en fit exécuter le modèle, & en dirigea la construction; il contribua même de ses propres deniers à cette construction, tandis que le P. *Palavicini*, recteur du collége de Brera, faisoit contribuer la maison pour la majeure partie. On fit venir de Londres un excellent télescope de Short, avec un micromètre objectif acromatique, c'est-à-dire, composé de différentes sortes de verres, dont le mélange corrige l'aberration des couleurs, & rend les instrumens plus parfaits. On a fait venir aussi de Paris un quart-de-cercle mural & un sextant, de six pieds de rayon; une lunette méridienne ou instrument des passages, propre à observer les astres dans le méridien; une lunette parallatique propre à suivre leur mouvement diurne dans toutes les parties du ciel. Ces trois instrumens sont de Canivet, le plus habile artiste qu'il y eut alors à Paris, pour les grands instrumens de mathématiques. L'horloge ou pendule astronomique, dont on se sert dans cet observatoire, est de M. le Paute, célèbre horloger du roi à Paris, qui en a fait pour la plupart des observatoires de l'Europe. La verge est composée de neuf règles, pour remédier à la dilatation que produit la chaleur. Le P. la Grange, dont nous parlerons ci-après, fut demandé par le collége de Brera, & il y a travaillé plusieurs années aux observations astronomiques. Le P. Luino y fut aussi employé; le général avoit même décidé qu'il y auroit de jeunes jésuites du royaume de Naples, qui seroient occupés de cette partie, sous la direction du P. la Grange. Actuellement MM. de Césaris & Reggio, conti-

nuent à faire la réputation de l'obſervatoire de Milan. Ils ont acquis de nouveaux inſtrumens, on a augmenté les bâtimens, & il paroît chaque année un volume d'éphémérides qui contient diverſes obſervations.

Un des obſtacles qu'on trouva dans la conſtruction de cet obſervatoire, vint de la part d'un couvent dont les religieuſes ſe plaignoient d'être dominées du haut de cet obſervatoire, juſques dans l'intérieur de leurs cellules. Les ſciences n'y ſont pas encore au point de mériter le ſacrifice des petites formalités, ou des bienſéances d'étiquette : on eût pu répondre à ces bonnes ſœurs, que rien n'eſt ſi aiſé que d'avoir des rideaux de fenêtres : que dans un jardin il ne doit ſe paſſer rien qui ne puiſſe être vu de tout le monde; mais on commença par examiner ſérieuſement & long-temps le ſujet de leurs plaintes, & l'on ne paſſa qu'avec quelque peine ſur cette difficulté.

On a mis encore au collége de Brera l'académie de peinture & de ſculpture, & le cabinet de phyſique.

La porte de la ville, qui eſt près du collége de Brera, s'appelle *Porta Beatrice*, du nom de Beatrice d'Eſt, femme de Louis Sforce, duc de Milan, parce que ce fut cette princeſſe qui la fit réparer; on l'appelle auſſi porte S. Marc, à cauſe de l'égliſe qui en eſt proche. C'eſt à cette porte que commence le canal de l'Adda, dont nous parlerons dans le chap. XXIV.

On peut voir encore l'égliſe de S. *Euſébio* qui eſt vis-à-vis de Brera, la *Caſa Cuſani*, dont la façade eſt d'une grande & belle architecture, quoiqu'on y trouve des défauts; & la *Caſa Simonetta*, où logeoit la comteſſe Simonetta qui avoit été créée princeſſe de *Vareſe*, dans le temps où le duc de Modène penſoit à déclarer ſon mariage avec elle. Cette maiſon eſt meublée richement : celle

qui l'avoit fait faire avoit pour le goût & pour les modes françoises une inclination décidée ; mais elle étoit si gracieuse, que les Anglois & les Allemands se flattoient d'avoir chez elle la préférence.

En revenant vers le milieu de la ville, on trouve l'église de S. *Joseph*, où il y a un bel autel, & une autre église appelée *Il Giardino* ou *Santa Maria del Giardino*, remarquable par la grande largeur du vaisseau, la voûte est formée par de grands arcs surbaissés. La *Casa Porta* est une belle maison que l'on peut voir un peu plus loin.

Le théâtre qui est dans ce quartier a été bâti à la place de *la Scala*, qui étoit une assez belle église, avec un chapitre royal. Cette église avoit été bâtie sur les ruines du palais des Turiani, après leur expulsion ; & Regina, femme de Barnabé Visconti, & fille des Scaliger ou seigneurs de la Scala, souverains de Vérone, en avoit été la fondatrice.

La salle du théâtre qu'on y voit actuellement a été bâtie en deux ans, par un certain nombre de particuliers, qui se sont remboursés sur la vente des loges ; les premières se sont vendues jusqu'à 1400 livres. Mais outre cela on est obligé de payer 200 livres par année ; & trois paules pour l'entrée de chaque personne qui va aux loges.

L'extérieur de ce bâtiment est beau, on entre par un grand vestibule qui conduit au parterre & à deux grands escaliers pour cinq rangs de loges. Il y a un sixième rang pour les domestiques ; mais on y va par un autre escalier. Une grande terrasse communique aux loges, & l'on peut y aller prendre l'air.

Les loges sont grandes & commodes ; des personnes qui y passent le quart de leur vie, doivent être jalouses de les meubler agréablement. Vis-à-vis de la loge est un office où l'on sert les rafraîchissemens, & où l'on fait réchauffer les plats

quand on veut souper dans la loge ; les domestiques s'y tiennent pour être à portée de servir.

M. l'archiduc a vis-à-vis de sa loge un appartement & même une chambre à coucher. Ce prince s'intéresse à ce spectacle, & contribue à le rendre magnifique ; on y voit quelquefois 400 personnes & 40 chevaux sur le théâtre, & à l'exception des danses & des machines, cet opéra l'emporte sur celui de Paris.

On joue l'opéra à Milan pendant le carnaval ; la comédie succéde à l'opéra ; mais en automne il n'y a aucun spectacle. L'usage de tenir assemblée dans les loges, d'y recevoir des visites, d'y faire la conversation, d'y jouer, est aussi commun à Milan que dans le reste de l'Italie. On prend peu de part au spectacle ; si ce n'est à l'instant de quelqu'ariette de préférence, & l'on se donne la liberté de la faire répéter 3 à 4 fois. Le parterre y fait un bruit scandaleux : il n'y a qu'à Rome où les loges sont dans l'obscurité, & où l'on est forcé d'écouter les acteurs ; on le fait d'ailleurs par goût dans une ville où le spectacle n'est ouvert que pendant le carnaval, & quelquefois point du tout. Il est vrai qu'à Venise on ferme quelquefois les loges avec des volets pour ne pas troubler le spectacle par le bruit ; mais ce n'est pas là le goût général des femmes, qui aiment assez à se montrer & à voir. En été le spectacle commence à 9 heures, & finit à une heure du matin.

CASA CLERICI, maison superbe, meublée avec magnificence, & dans le meilleur style ; c'est ce que l'on cite de préférence à Milan pour un modèle d'élégance & de goût. Le prince gouverneur du Milanez y a logé.

S. FEDELE étoit la maison professe des jésuites ; on y a mis les barnabites ; l'église est belle, l'architecture est du Pellegrini. Elle est décorée d'un ordre corinthien qui est estimé, quoique l'archi-

teĉte y ait pris bien des licences. Il y a dans la ſeconde chapelle à droite un morceau ſingulier d'architeĉture ; le fronton qui eſt derrière l'autel, avec ſon entablement, eſt porté par deux anges qui ſoutiennent les chapiteaux d'une main, tandis que de l'autre ils tirent à eux chacun une colonne pour la placer ſous ſon chapiteau ; idée folle qui n'a pu être enfantée que par l'envie de faire du nouveau, & qui du reſte produit un mauvais effet dans l'exécution. Il y a ſix colonnes de granite rouge d'une hauteur prodigieuſe.

CASA MARINO, ſituée fort près de S. Fedele ; c'eſt un des plus beaux palais de Milan, qui appartient à la maiſon Omodei, qu'on loue pour y placer la douane & l'hôtel des fermes. Il a trois étages : le premier eſt dorique, le ſecond ionique, le troiſième eſt un mauvais compoſé de cariatides, qui tiennent lieu de colonnes.

CHAPITRE XXII.

Deſcription du quarré du Lazaret.

REVENUS ainſi dans le centre de la ville, après avoir parcouru le premier quarré, c'eſt-à-dire, celui du nord-oueſt, qui eſt le quartier de la citadelle ; nous repartirons des environs de la cathédrale pour aller au nord-eſt dans le quartier du Lazaret.

On trouve d'abord le *Corſo di Porta orientale*, grande & belle rue, près de laquelle eſt le palais DURINI, remarquable par une belle architeĉture. A l'entrée de cette rue eſt l'égliſe de S. Babila ; on conjeĉture qu'à cet endroit il y avoit un temple du ſoleil : auprès de cette égliſe eſt un lion, ſur une colonne, monument d'une viĉtoire que les

Milanois remportèrent ſur les Vénitiens. Plus loin eſt la *Caſa* ARESE, dans laquelle il y a de belles peintures.

LE SÉMINAIRE, fondé par S. Charles, eſt d'une belle architecture, de Joſeph Mela, avec une colonnade fort noble & fort majeſtueuſe, à double étage, autour d'une cour quarrée, d'environ 130 pieds. Le premier ordre eſt dorique, le ſecond ionique; les colonnes ſont d'un granite appelé pierre azur ou *migliarolo*, dont nous parlerons ci-après, & qui n'eſt point poli. Ces colonnes ſont grouppées & laiſſent entr'elles neuf eſpaces; le coup-d'œil général a quelque choſe de grand & d'agréable. La porte d'entrée eſt à boſſages & à refends, trop travaillés. Les deux figures de la piété & de la ſageſſe y ſont en gaine, & ne ſont pas un bon effet; la ſageſſe eſt trop découverte.

S. PIERRE CÉLESTIN eſt la première égliſe que l'on trouve en ſuivant le canal, après être ſorti de la première enceinte de la ville.

LE COLLÉGE HELVÉTIQUE, qu'on rencontre peu après, eſt un des beaux établiſſemens de S. Charles Borromée. Le bâtiment eſt magnifique. L'architecture eſt de *Pelegrino Pelegrini.* On trouve que la façade & la porte d'entrée ont l'air un peu lourdes. L'intérieur a deux grandes cours qui communiquent l'une à l'autre par un veſtibule de colonnes qui forment un percé aſſez heureux. Ces cours ſont environnées de deux galeries à jour, l'une ſur l'autre : le premier ordre de la première cour eſt de colonnes doriques; le ſecond ordre eſt de colonnes ioniques. On a employé les mêmes ordres dans la ſeconde cour, mais il n'y a des colonnes que de deux côtés; & dans les autres, on a mis au ſecond ordre des pilaſtres au lieu de colonnes. Toutes les colonnes ſont à égales diſtances les unes des autres : elles ſont de pierre *azur*. Cet édifice a en général un air très-grand,

quoique l'architecture soit maigre dans les détails.

S. DIONISIO, église bâtie à l'honneur de S. Denys, archevêque & citoyen de Milan, qui mourut en exil dans la Capadoce, & dont S. Ambroise obtint les reliques pour les placer dans cette église. Elle est occupée par les Servites; ils y font voir un trou qu'ils disent être l'endroit où S. Barnabé planta la croix en arrivant à Milan. C'est auprès de cette église que Louis XII monta à cheval pour faire son entrée à Milan, comme on le voit par cette inscription qui est à côté de la première porte d'entrée sur la gauche.

M. D. IX. 1a. *Julii Ludovi. Galiar. Rex Et Mli Dux, parta de Venet. victoria, hic equum ascendit ut in urbe triumpharet. Jussu Jafredi Carolipsidis lapis iste erigit. Die* 29 *Junii* 1510.

LAZZARETTO, hôpital situé hors de la porte orientale; c'est un grand édifice construit autrefois pour les pestiférés, par Louis Sforce, en 1489, & que Louis XII fit achever en 1507: il sert aujourd'hui de caserne & d'écuries pour les chevaux des gardes-du-corps; & l'on sème du gazon dans la cour. Ce seroit un bel emplacement pour une foire. On est étonné de la grandeur & de la solidité de ce bâtiment, qui fait la plus belle perspective; il a 203 toises de longueur & 197 de largeur; les grands côtés ont chacun 131 arcades, & les petits côtés en ont 127; ces arcades sont portées par de petites colonnes mesquines d'un ordre composé, & renferment 296 chambres à cheminée, qui toutes reçoivent l'air des deux côtés, & ont la vue sur une vaste cour au milieu de laquelle est la chapelle. La destination de ce bâtiment exigeoit en effet cette grande masse d'air qu'on y avoit ménagée, & ce courant d'air sans cesse renouvelé dans toutes les parties du bâtiment.

CASA DI CORREZIONE, est un hôpital-général situé au nord de la ville, & nouvellement rebâti

au-dedans du rempart près de la porte-neuve, dans lequel on renferme les personnes de mauvaise vie. Il y a deux grandes galeries auxquelles répondent les portes des prisonniers. On se propose d'étendre cet établissement, de manière à pouvoir soulager les pauvres, & faire travailler ceux qui peuvent y être utiles, comme dans les maisons de l'hôpital-général de Paris.

En sortant par la porte-neuve, on peut voir le *Naviglio di Martesana*, canal qui va se joindre à l'Adda, à moitié chemin de Bergame du côté de l'orient; nous en parlerons dans le chap. XXV.

S. ANGELO est une jolie église, que l'on trouve en revenant de l'hôpital-général; elle est ornée en-dehors de statues & d'obélisques de marbre; au-dedans il y de très-belles chapelles, des tableaux & des statues remarquables.

CHAPITRE XXIII.

Description du quarré de la Porte Romaine.

LE troisième quarré de la division que je me suis faite pour parcourir Milan, est au sud-est, c'est celui de *Porta Tosa* & de *Porta Romana*. La première chose qu'il contient aux environs de la cathédrale, est l'archevêché: ce palais est moins remarquable par son architecture, que par une belle collection de tableaux, dont quelques-uns sont des premiers maîtres d'Italie. Il y a dans la galerie un S. Jérôme de *Cesare da Sesto*, une adoration des mages de *Morazzone*; cet ouvrage a quelque chose du Titien, à qui on l'a attribué; mais la composition est éparse, les figures isolées; la Vierge a peu de noblesse, elle est incorrecte de dessin.

David qui a coupé la tête à Goliath, & Judith

qui coupe la tête d'Holopherne; deux petits tableaux du *Guerchin*, peints fur ardoife. Il y a beaucoup d'action & d'expreffion dans le dernier, il eft même piquant d'effet, quoique le coloris n'en foit pas bien vrai.

Un S. Sébaftien du Caravage traité dans le clair; la tête a de l'expreffion, mais peu de nobleffe.

Moyfe fauvé des eaux, par le *Giorgion;* ce tableau eft regardé comme un chef-d'œuvre; les têtes en font belles & pleines d'expreffion, les chairs très-vraies; on trouve cependant qu'il n'eft pas bien compofé, que les figures fe grouppent mal, que le peintre a trop employé de draperies noires, qui par le temps ont changé, & ont gâté l'effet du tableau: la perfpective y eft mal obfervée.

Une Magdeleine à qui un ange parle; elle eft du *Proccacino*, & d'une grande manière.

La femme adultère, du *vieux Palme*, tableau compofé fagement, & l'un des meilleurs de ce maître pour la couleur locale & l'expreffion. Il pourroit y avoir plus d'intelligence de clair-obfcur. Une autre femme adultère, du *Tintoret*, fuivant M. Cochin.

Un tableau de trois peintres différens; fainte Rufine prête à recevoir le martyre, par le *Proccacino;* fainte Seconde déjà morte, du *Cerano*; un bourreau, qui a été peint par *Morazzone*. Ce tableau eft vigoureux de couleur; mais les ombres font fi fortes & fi noires, qu'elles détruifent le bon accord du tableau.

Le mariage de Sainte-Catherine, par le *Proccacino*. L'enfant Jéfus lui donne fa main à baifer. La fainte eft belle, mais les anges de derrière font trop vigoureux de couleur, & il n'y a pas affez de variété dans les chairs des différentes figures.

Dans une des chambres de cet archevêché, il y avoit douze tableaux de Jean-Paul Panini, qui depuis ont été tranfportés à la campagne. On peut

consulter une liste particulière des tableaux de la galerie, lorsqu'on veut plus de détail.

On y montre aussi un dessin de Michel-Ange, sur papier, qui représente un groupe nud; & deux dessins de *Leonardo da Vinci.*

CARCERI, les prisons; on y entre par une belle & grande cour, & par un portail d'une très-bonne architecture; je ne crois pas qu'il existe une prison dont les abords soient aussi magnifiques; voilà pourquoi l'on dit à Milan que cette façade fait mentir le proverbe françois, *triste comme la porte d'une prison.*

CASA CASTELLI, que l'on trouve près du canal, en allant par le *Corso di Porta Tosa*, est un des plus beaux palais de la ville. Il est meublé avec autant de goût que de richesse : on y voit de beaux tableaux, une bibliothéque, un collection d'instrumens de physique & d'astronomie. Le marquis Castelli est recommandable par ses connoissances & par l'emploi qu'il fait de ses richesses.

LA PASSIONE, église des Chanoines réguliers, appelés *Rocchetini* à cause du rochet blanc qu'ils portent sur leur habit, de même que les Chanoines de Ste. Geneviève en France. On arrive à cette église par une belle allée: la façade est fort belle; on y lit cette inscription : *Amori & Dolori Sacrum.* Plusieurs bas-reliefs représentent d'une manière expressive & pathétique les différens mystères de la passion. Dans la première chapelle à droite, il y a une sainte famille du *Campi* bien coloriée; tous les caractères en sont vrais, l'enfant Jésus est bien de chair, & a une attitude naïve; mais les deux anges de la gloire sont trop bruns & d'une couleur enfumée; d'ailleurs, la disposition des jambes de la Vierge & celle de S. Joseph, sont trop semblables, & également mauvaises; ce qui donne aux draperies un mouvement qui n'est pas heureux.

Au-dessus de la porte, S. Charles Borromée a

ſon bureau, méditant ſur un livre, à côté duquel eſt ſon déjeûné : tableau de Campi bien compoſé, & où il y a de l'expreſſion ; les ombres en ſont un peu dures, la main incorrecte ; mais les acceſſoires ſont vrais & bien rendus. Il y a dans cette égliſe d'autres bons tableaux, détaillés dans la deſcription de Milan. On y voit auſſi un mauſolée en marbre de Carrare, de l'archevêque Birago, fondateur de l'égliſe. Le grand autel eſt des plus riches. La boiſerie du chœur eſt très-recherchée.

FOPPONE, ou *Sepolcri del oſpital maggiore*, grand portique d'une forme à-peu-près circulaire, nouvellement conſtruit aux frais de M. Annone, marchand de ſoie, qui s'y eſt fait enterrer ; on arrive à ce cimetière par une belle allée, & le coup-d'œil en eſt frappant ; le portique eſt ſoutenu par un grand nombre de colonnes doriques de granite, de 10 en 10 pieds, avec des grilles de diſtance en diſtance. Sous ce portique ſont les caveaux qui ſervent de ſépulture ; dans l'eſpace vuide, on a bâti une égliſe qui eſt en forme de croix ; elle eſt très-fréquentée par les Milanois. Le portique eſt régulier & percé de fenêtres qui donnent ſur la campagne & ſur la ville ; il a un air de grandeur, & n'a point du tout l'aſpect lugubre & funéraire de ſa deſtination.

En revenant, on paſſe devant S. Philippe de Néri, qui eſt une petite égliſe de religieuſes, aſſez jolie.

S. BARNABA, c'eſt la première égliſe de l'ordre des Barnabites, ou Clercs réguliers de S. Paul, & celle qui a donné le nom à leur congrégation. Les Barnabites furent inſtitués à Milan en 1530, par trois ſaints perſonnages, nommés Morigia, Ferrari & Zacharie de Crémone, qui s'unirent dans l'intention de prêcher, d'enſeigner la jeuneſſe, de confeſſer & d'exercer le ſaint miniſtère, ſous la direction & ſelon les vues des évêques dio-

céſains. S. Charles Borromée fit le plus grand cas du P. Baſcapé, religieux de cet ordre, & l'employa dans le gouvernement de ſon diocèſe; ce ſaint préſida à un chapitre général où les Barnabites dreſsèrent la plupart de leurs conſtitutions, & il ſe retiroit quelquefois chez eux ponr y faire des retraites; auſſi montre-t-on encore ſa chambre dans ce couvent, de même que celle de S. François de Sales qui y a logé.

Le grand autel de cette égliſe eſt remarquable par ſa propreté & ſa richeſſe; il eſt tout garni de petits panneaux d'écailles enchaſſés dans des cadres d'argent, ce qui lui donne un air de marqueterie. Le deſſin en eſt ſimple ſans être d'un excellent goût.

En s'éloignant de nouveau du centre de la ville, pour aller dans le *Borgo di Porta Romana*, on alloit voir la bibliothéque Pertuſati, que la ville a achetée, & qui eſt placée au collége de Brera. On l'eſtimoit encore plus que la bibliothéque Ambroſienne, pour la rareté des livres & des éditions. Le préſident Pertuſati qui l'avoit formée mourut vers 1755; c'étoit l'ami le plus puiſſant & le plus zélé des gens de lettres; il avoit un cabinet de machines, & un recueil de plus de 12000 médailles, fait au commencement de ce ſiècle, où le goût des médailles étoit fort répandu.

Près de-là & vis-à-vis le *Paradiſo*, étoit l'habitation ou plutôt la retraite de Mlle. Agneſi, dont nous parlerons à l'occaſion des gens de lettres de Milan.

S. ANTONIO, égliſe de Théatins. On remarque au ſecond autel un S. André Avelino, qui tombe en extaſe en montant à l'autel, par *Franceſco del Cairo*, bien compoſé, d'un effet piquant, mais d'une couleur factice. A la troiſième chapelle une ſainte famille, d'une couleur gracieuſe, mais dont les figures ſont trop longues, d'ailleurs médiocres: le peintre n'eſt pas connu.

OSPEDALE MAGGIORE, bâtiment vaste, & qui a un air de grandeur & de noblesse, tel qu'il convient à un édifice public ; mais il n'a point l'apparence d'un hôpital. Le portail est moderne; il y a un nouveau bâtiment dont la cour est quarrée, elle a près de 300 pieds; elle est environnée de deux rangs d'arcades, qui forment un portique à double étage, ou deux galeries l'une sur l'autre; le premier rang est en colonnes ioniques, le second en colonnes composites, toutes de granite ou de pierre azur : un des rangs a 21 arcades, l'autre 19. Il y en a qui trouvent l'architecture un peu lourde. L'on entretient dans cet hôpital 7 à 800 malades, il y en a eu même jusqu'à 1700 dans des temps d'épidémie. Il y a aussi des salles où l'on fait travailler à différens métiers un très-grand nombre d'ouvriers. Ce bâtiment fut construit du produit de la succession d'un riche Milanois, nommé Jean-Pierre Carcano. Il y a dans la grande cour une église, dont le grand autel est orné d'une Vierge, du Guerchin. L'ancien bâtiment a quatre cours à portiques, il fait comme une aîle du bâtiment total, & il y en a un autre qui est moderne, mais qui n'a pas encore de façade.

S. STEFANO, église située sur la place du Broglio; c'est la septième basilique de la ville, dans l'ordre où on les visite pour gagner des indulgences. On l'appelle aussi S. *Stefano alla Rotta.* C'est-là que Galeas-Marie Sforce, duc de Milan, devenu odieux aux Milanois par sa férocité & ses débauches, fut assassiné le 26 Décembre 1476. On y montre la place où l'on prétend que, par un miracle, le sang des Catholiques fut séparé de celui des Ariens, après une escarmouche entre les deux partis.

CHAPITRE XXIV.

Description du quarré de la porte du Tesin.

LA quatrième partie de Milan, qui est au sud-ouest, renferme le côté de S. Celse & de la *porta Ticinese* ; pour le parcourir avec méthode, en partant du centre de la ville, on commence par le palais du gouverneur.

CORTE DUCALE, ou palais ducal ; il a été restauré sur les dessins du Vanvitelli, à l'occasion du mariage de M. l'archiduc Ferdinand, gouverneur du Milanez. Dans la salle du sénat, il y a un tableau de J. C. portant sa croix, par Daniel Crespi ; & dans la chapelle du sénat, la venue du S. Esprit par Antoine Campi.

La salle du sénat est petite, mais on se proposoit d'en disposer une beaucoup plus grande qui est derrière la chapelle.

C'est aussi dans ce palais que s'assemble le tribunal ou conseil ordinaire des finances, appelé *il Magistrato*, ou *la Camera*.

LE THÉATRE étoit attenant à ce palais ; M. Patte en a donné le plan dans son architecture théâtrale. Ce théâtre a été brûlé en 1776, mais il a été rebâti à la Scala, & l'on a bâti ici une belle salle de bal, qui appartient à M. l'archiduc ; elle est richement ornée.

De-là en allant à S. Nazaro, on peut passer par *Casa Annone*, palais qui mérite d'être vu.

S. NAZARO, grande église collégiale, la sixième basilique de Milan, avec un chapitre séculier. On entre par un vestibule octogone où l'on voit les tombeaux de la famille des *Trivulzi*, & spécialement de Jean-Jacques Trivulce, maréchal de

France, qui commanda sous Charles VIII, Louis XII & François I, & se distingua dans les batailles de Fornoue, d'Agnadel, de Novare & de Marignan; il mourut en 1518.

Cette église est près de la porte Romaine, dont on doit remarquer la construction: toutes les pierres y sont taillées en échellons, & forment un assemblage d'une solidité singulière.

S. PAOLO, c'est la plus belle église de religieuses qu'il y ait à Milan; la façade en est surtout remarquable. Le maître-autel est joli; on y voit de beaux tableaux de *Campi*.

MADONNA DI S. CELSO, ou *Madonna del Celso*, que l'on trouve après être sorti de la première enceinte de la ville, est une des églises les plus estimées de la ville; son architecture est d'*Alessio Perugino :* cependant on y remarque un ordre dorique au-dessus du corinthien, ce qui blesse les yeux accoutumés aux proportions reçues. La façade qui donne sur la rue a trois portes formées par des arcades décorées de colonnes corinthiennes, cette façade est simple & d'un bon genre. On trouve ensuite, comme dans les anciennes basiliques, une cour environnée d'une belle colonnade; le portail de l'église est moins bon, étant trop divisé & chargé de parties qui s'accordent mal ensemble: on y voit des colonnes de marbre d'afrique, des statues d'Adam & d'Eve par *Astaldo de' Lorenzi*, qui sont assez bien pensées, dont les mouvemens tiennent de l'antique, & dont les contours sont assez coulans (1). Les deux Sybilles de marbre qui sont assises sur les coins du fronton de la porte sont d'Annibal *Fontana*, & ne sont pas mal. Il y a aussi des bas-reliefs, mais moins estimés, & qui sont un peu lourds. En entrant dans l'église, on voit à

(1) Il y a des personnes qui les attribuent à Adolphe Florentin.

gauche au-dessus d'une porte des bas-côtés une Vierge en marbre, qu'on croit d'Annibal *Fontana*; elle étoit placée autrefois dans le portail, d'où on l'a tirée pour la mettre en-dedans de l'église; elle a beaucoup d'expression. Auprès du chœur à gauche il y a une autre Vierge, & dans trois niches, entre les piliers voisins du chœur, un S. Jean-Baptiste & deux prophêtes; le S. Jean d'Annibal *Fontana*, & les prophêtes sont de la main de Lorenzi: ces quatre figures sont fort belles; cependant elles sont un peu courtes, & les plis ne forment pas d'assez grandes masses.

L'autel est orné de pierres dures avec beaucoup de richesse. Le pavé & les murs sont revêtus de marbre; l'autel de la Vierge est enrichi de quatre colonnes d'argent, dont les bases & les corniches sont dorées; ou y voit un grand nombre de lampes d'argent d'un très-grand poids, & d'un travail précieux.

On remarque dans cette église une Vierge avec S. Jérôme, de *Paris Bordone*, disciple du Titien, &c. Dans la seconde sacristie, un tableau qu'on assure être de Raphaël, mais M. Gougenot croit que ce n'est qu'une copie, ou un ouvrage de quelqu'un de son école. Il représente la Vierge avec J. C., S. Joseph & S. Jean-Baptiste. Il y a aussi une Vierge avec Ste. Elizabeth & S. Jean-Baptiste jouant avec un agneau, tableau fait par *Sabai*, mais sur les dessins de *Leonardo da Vinci*; ce tableau est médiocrement composé. Le fond est dur & mauvais; les têtes, quoique sur des plans différens, y sont peintes avec la même force, elles sont trop rouges, d'une manière séche, & trop finies; cependant les caractères en sont beaux. Enfin on y montre un buste de S. Charles, moulé sur le saint même, après sa mort.

Dans l'église de S. *Celso*, qui est près de-là, on montre une transfiguration de *Procaccini*. On peut aller

aller ensuite jusqu'à *porta Ticinese*, hors de laquelle est une grande place pour le marché aux chevaux, & où commence le grand canal qui va au Tesin, avec la branche qui va du coté de Pavie : celle-ci avoit été commencée pour former un canal de navigation ; mais n'ayant point été achévée, elle ne sert qu'à arroser les campagnes par des rigoles de dérivation. Vers le même endroit l'*Olona* vient se joindre au canal, & en augmente le volume d'eau ; mais cette rivière est appauvrie par la quantité d'eau qu'on en tire pour arroser les campagnes, & qu'on estime de 600 pouces du pays, chacun produisant 2416 pintes de Paris par minute. A 70 toises de cette embouchure, le canal de l'Adda tombe dans l'Olona, après avoir passé la *Conca* ou écluse qui en est proche.

S. EUSTORGIO, église de Dominicains, que S. Eustorge lui-même avoit fait bâtir vers l'an 330, pour y mettre les reliques des trois rois, qu'il avoit apportées de Constantinople. Après la destruction de Milan, ces reliques furent transportées à Cologne : on n'en conserve actuellement que la châsse dans l'église dont nous parlons. On y remarque le tombeau de S. Pierre martyr, en albâtre, qui fut fait vers 1340, par Balducci de Pise, dont on estime le dessin. Le tombeau d'Etienne Visconti, l'un des fils de Matthieu le Grand, ceux des Turiani, celui du savant George Merula, sont aussi dans cette église.

Près de-là étoit un champ, où grand nombre de martyrs ont été enterrés ; on y voit encore un puits où l'on croit qu'il y eut beaucoup de chrétiens de précipités. La tradition populaire porte aussi que la fontaine voisine sortit à la prière de S. Barnabé, pour baptiser les Néophytes.

LA VITTORIA est une église de religieuses Dominicaines ; elle est sur le bord du canal, en dedans de la ville. Elle est décorée de pilastres

composites, cannelés, de marbre blanc, d'une architecture fort sage; la coupole est d'une jolie courbure, c'est dommage que l'on ait diminué les grainons jusqu'à la lanterne, & qu'on ne les ait pas arrêtés plus bas. Au maître-autel, il y a une Assomption, que l'on dit de *Salvator Rosa*; c'est un tableau bien composé, bien dessiné, où il y a beaucoup d'expression: il est un peu gris & peu vigoureux. Au deux côtés du sanctuaire, il y a deux grands & beaux paysages; dans celui qui est à droite, on voit S. Jean dans le désert, par *Francesco Mola;* dans celui qui est à gauche, S. Paul, hermite, de *Salvator Rosa*. Au premier autel de la nef à droite, S. Charles donnant la communion aux pestiférés, tableau d'Augustin *Brandi*, composé avec génie, d'une couleur vigoureuse, mais où les ombres sont trop forcées. Tombeaux en marbre noir, des frères du cardinal Omodeo, avec des médaillons; un bel autel de pierres dures; une grande chaire en marbre; une châsse de S. Vast.

S. LORENZO, église que l'on trouve en rentrant dans la ville; elle est annoncée par un beau reste d'antiquité; c'est une colonnade antique, le seul ouvrage des Romains qui soit resté sur pied; on y voit quatre tours antiques qui retiennent l'église, & huit grandes colonnes corinthiennes cannelées, de marbre, avec leurs chapiteaux; on y a ajouté un fronton moderne. Il y a une inscription à l'honneur de l'empereur Verus, qui se rapporte à l'an 165 de J. C., & donne lieu de croire que ce bâtiment fut élevé à son honneur, quoique le principal mérite de ce prince fût d'être gendre de Marc-Aurèle, dont il déshonora l'alliance par les plus infâmes débauches. Quelques auteurs croient que c'étoit un temple d'Hercule, avec des bains bâtis par l'empereur Maximien, qui fut associé à l'empire l'an 186.

L'église de S. Laurent est une espèce d'octogone en treffle d'un plan fort singulier, soutenu par de belles rangées de colonnes, qui font un très-bon effet; il y a quatre grandes tribunes pratiquées dans quatre culs-de-fours qui sont entre les pendentifs du dôme : l'idée de cette architecture paroît avoir été prise de S. Vital, église gothique de Ravenne. Celle de S. Laurent est de *Martino Bassi*, architecte de très-grande réputation, qui fit à Milan plusieurs autres ouvrages considérables. Quoique S. Laurent soit regardé par bien des personnes comme une merveille en architecture, il y en a qui désapprouvent la coupole octogone, dont les côtés sont égaux, appuyée sur une base dont les côtés sont inégaux (1). Il y a dans cette église un chapitre séculier. C'est la cinquième basilique de Milan.

CASA VISCONTI est une des maisons remarquables de Milan. Nous avons dit ci-devant que les Visconti ont été long-temps les souverains du Milanez, & ceux qui existent encore à Milan prétendent être les uns d'une branche collatérale à celle qui a régné; les autres de la même branche par un fils naturel.

SANTA MARTA est une église du même quartier, où est la statue de Gaston de Foix, avec une inscription qu'on y plaça en 1624, lorsque la reconstruction de l'église obligea les religieuses à démolir son tombeau. Les bas-reliefs qui y étoient sont à Castellazzo, chez le comte Arconati, comme nous le dirons en parlant des environs de Milan.

Le cabinet des médailles de M. l'abbé marquis *Carlo Trivulzi*, situé sur la place S. Alexandre, est une chose digne de la curiosité des voyageurs: on y voit aussi des statues antiques, des vases, des

(1) Au reste, on peut voir à Milan des coupoles de toutes les espèces & de toutes les formes.

manuſcrits & des livres rares; le poſſeſſeur eſt lui-même un homme très-ſavant, quoiqu'il n'ait rien donné au public.

S. ALESSANDRO, égliſe des Barnabites, avec une très-belle maiſon, & un collége qui a le titre d'univerſité; l'égliſe eſt bâtie ſur un plan aſſez joli; elle eſt décorée d'un ordre compoſite, mais elle ſeroit encore mieux, ſi elle n'étoit pas couverte de tant de peintures modernes. Le grand autel, & ſurtout le tabernacle, la chaire, les confeſſionnaux, & pluſieurs autres parties de l'égliſe ſont ornés de pierres précieuſes, comme lapis, agathes, &c. avec une profuſion dont je n'ai point vu d'exemple, même dans le reſte de l'Italie. On dit qu'elles proviennent d'une ſucceſſion conteſtée, & furent données pour cette égliſe. La forme générale de l'autel eſt bonne; mais les détails ne ſont pas d'un grand goût, à cauſe de la quantité de petites maſſes qu'il a fallu former pour employer toutes ces pierres; ainſi il faut ſe réduire à eſtimer la matière, plutôt que la forme de toutes ces richeſſes. Il y a dans le couvent une bibliothéque, un cabinet d'hiſtoire naturelle, beaucoup d'inſtrumens & de machines pour la phyſique & l'aſtronomie, d'une conſtruction moderne.

Dans l'endroit même où eſt actuellement l'égliſe de S. Alexandre, il y avoit anciennement une priſon où fut enfermé S. Alexandre, l'un des martyrs de la légion Thébéenne, au temps de l'empereur Maximien, c'eſt le *Carcere Zebedeo*, ſur lequel le Grazioli a fait une diſſertation dans l'ouvrage que j'ai cité: c'eſt en conſéquence de cet événement qu'on a changé la priſon en une égliſe, dédiée au même ſaint, mais on ne ſait pas en quel temps a été fait ce changement.

COLLEGIO IMPERIALE, collége qui appartenoit aux Barnabites, mais on les a transférés au collége des nobles; c'eſt celui où habitoit le P. Friſi,

l'un des meilleurs mathématiciens de l'Italie, connu dès sa jeunesse par un grand nombre d'ouvrages, & qui a été long-temps professeur de mathématiques à Pise. Ce collége a été vendu, & il est habité actuellement par des particuliers. On trouve ensuite la CASA ERBA, que l'on peut voir en allant à S. Sébastien.

S. SEBASTIANO, petite église paroissiale, en rotonde d'une belle construction, bâtie aux dépens du peuple & du sénat de Milan, à l'occasion de la peste de 1576. Cette église est près du *Pozzo*, auberge, où logeoient la plupart des étrangers, & où nous finissons nos courses de Milan (1).

Les collections de tableaux qui sont à la bibliothéque Ambrosienne & à l'archevêché, ne sont pas les seules qui méritent d'être vues; il y en avoit une immense & précieuse chez M. le comte de Firmian, & d'autres chez M. le marquis Castelli, sur le Naviglio vis-à-vis le *Corso della passione*; chez le marquis Calderara, près S. *Giorgio in Palazzo*; chez le comte Arèse, vis-à-vis le séminaire; chez le marquis Corbella, près S. Satiro; chez Don Peralta, près *Santa Maria del Paradiso*; chez le marquis Gallarati, près *Santa Prassede*; chez le marquis Litta, dans le cours de *porta Vercellina*; chez le comte Annone, dans le cours de *porta Romana*, &c. Le cabinet de M. Peralta étoit en vente en 1767; il contenoit, outre beaucoup de tableaux, plus de 13000 médailles, & beaucoup de livres relatifs aux antiquités & aux médailles, en toutes sortes de langues.

La ville de Milan n'est point éclairée pendant la nuit; on trouve seulement devant les principaux palais quelques reverbères, & quelques images devant lesquelles brûlent des lampes. Les rues ne

(1) Depuis ce temps-là, l'*Albergo Imperiale* & les trois Rois sont devenues aussi fameuses.

ſont point marquées, mais les demeures ſe déſignent principalement par les égliſes voiſines, & ce ſecours eſt toujours prochain, car il y a environ 260 égliſes à Milan.

En été, le cours eſt arroſé par des galériens : on en attèle ſix à une charette, qui porte un tonneau, un ſeptième ſert de cocher ; ils ont des fers aux deux jambes, & une chaîne de deux pieds de long leur laiſſe la liberté d'agir. Cela ſert d'exemple pour le peuple.

La ville eſt pavée de pierres roulées, & arrondies par l'Adda ou par les autres rivières des environs ; ces galets ſont toujours des granites rouges, verds, gris, ou d'autres couleurs, ou des pierres qui reſſemblent au porphyre. Ce granite eſt très-commun à Milan, comme nous l'avons déjà remarqué ; il y en a ſurtout un qui tire ſur le rouge. On l'appelle dans le pays *Migliaruolo Roſſo* (on prononce *Miarollo*) ; il y en a auſſi qui eſt blanchâtre, c'eſt le *Migliaruolo bianco* : le premier vient d'une carrière qui eſt près de Baveno, village à 50 milles de Milan aux environs du lac Majeur ; le ſecond ſe tire des environs de Margozzo, autre village ſitué auſſi ſur le lac Majeur à 54 milles de Milan. On en fait des obéliſques, des colonnes, des jambages de portes, des autels, des marches d'eſcalier : on le travaille très-bien, il eſt aiſé à tailler, mais il ſe durcit à l'air ; il prend un aſſez beau poli.

Cette abondance de granite eſt un avantage conſidérable pour la bâtiſſe, à Milan, de même que le marbre blanc qu'on tire des montagnes du lac de Côme. Ce marbre n'eſt pas auſſi parfait que celui de Carrare, mais il ne laiſſe pas d'être encore fort beau ; la carrière en fut découverte dans le temps que les ducs de Milan entreprirent l'immenſe édifice de la cathédrale ; on continue toujours à l'exploiter, & le marbre en eſt actuellement plus

beau que jamais : c'eſt une veine qu'on dit avoir cinq milles de longueur ſur quinze à vingt pieds de profondeur (1).

CHAPITRE XXV.

Des canaux de Milan.

LES deux grands canaux qui joignent Milan avec l'Adda & le Teſin, ſont la principale cauſe de la fertilité du territoire de cette ville, & la principale reſſource du commerce. On a dit qu'ils avoient été conſtruits par les François ſous Louis XII. Mais il eſt prouvé qu'ils étoient commencés longtemps auparavant. Le canal du Teſin, *Navilio di Gaggiano*, *Navilio grande*, fut commencé en 1179, il s'appeloit Teſinello, & ne venoit que juſqu'à Abiate Graſſo ; en 1257 on le continua juſqu'à Milan; en 1271 on le rendit navigable; il tire ſon nom du canton de Gaggiano, par lequel il paſſe.

Le canal de l'Adda appelé *Navilio della Marteſana*, à cauſe d'un canton d'où il vient & qui porte ce nom, fut fait ſous François Sforce; il tire ſes eaux du fleuve *Adda;* étant arrivé à un mille de la porte neuve, au nord de Milan, il ſe trouve plus haut de 5 pieds que le *Navilio grande* qu'on tire du Teſin. Pour les réunir dans la ville ſans inondation & ſans chûte, on a pratiqué cinq écluſes qui portent le canal de l'*Adda* juſques dans le canal du Teſin; la première au-deſſus de Milan à la *Caſſina de' pomi* ; la ſeconde à l'*Incoronata;* la troiſième vers l'égliſe S. Marc; la quatrième dans *Borgo nuovo;* la cinquième eſt celle de *Via-*

(1) Voyez M. Guettard, *Mémoires ſur différentes parties des ſciences*, &c. Tome I, pag. 404.

rena près de la jonction des deux canaux, du côté de *porta Ticinese*. Il y en a encore une sixième près de la porte orientale. *Leonardo da Vinci*, que le duc de Milan avoit fait venir de Toscane, forma ainsi la jonction des deux canaux, par le moyen des écluses, dont on venoit de faire usage à Padoue, d'après l'idée de deux architectes de Viterbe (1). Le P. Lechi donna, en 1755, une dissertation sur les dégradations arrivées à ce canal, & sur les remèdes qu'il étoit nécessaire d'y apporter pour empêcher qu'il ne devînt impraticable, & il fut chargé par M. le comte Cristiani de ces travaux, qui ont très-bien réussi (2).

Pour prévenir aussi les inondations qui auroient pu venir de la *Martesana*, on a pratiqué au-dessus de la ville, près de la porte neuve, un déchargeoir, *scaricatorio*, qui porte les eaux hors de la ville; on l'appelle aussi *Redefosso*; il coule tout le long des murs de la ville jusqu'à *porta Tosa*; là il reçoit un ruisseau nommé *Roggia Borgognona*, & se divise en deux branches; l'une prend à gauche vers la Senavra, qui est une maison de campagne, où les Jésuites faisoient des exercices spirituels; il s'appelle *Naviglietto*; il sert à arroser les campagnes de ce côté-là par un grand nombre de saignées; l'autre branche continue à circuler autour de la ville jusqu'à *porta Romana*; où elle sert aussi à l'arrosement des campagnes. Le P. Lechi a fait imprimer, en 1762, un plan des travaux à faire pour empêcher les inconvéniens des eaux de ce torrent.

Il y a encore dans la ville une autre espèce de canal appelé *Vecchiabia*, qui sert d'égout souterrain,

---

(1) Voyez le Traité des Canaux, in-fol. 1778, chez la veuve Desaint, & le Traité des Rivières & des Torrens, par le P. Frisi, Paris, 1774, in-4. On y trouve des détails sur les canaux de l'Adda & du Tesin, & sur la navigation de ces fleuves.

(2) Voyez le Journal des Savans, Mai, 1767.

& va ſortir près de la porte du Teſin ; il eſt formé par l'eau de pluſieurs petits ruiſſeaux qu'on a raſſemblés, & il va ſe rendre dans le *Lambro* vers Marignano, à trois lieues de Milan.

. Non-ſeulement ces canaux ſont utiles pour la fertilité des campagnes, ils ſont encore d'un très-grand ſecours pour le commerce ; la *Marteſana* amène du bois & d'autres proviſions néceſſaires à la ville ; le grand canal apporte les marbres du lac Majeur, & établit avec Milan une communication très-intéreſſante. La ſcience des eaux & de l'architecture hydraulique eſt employée dans toute l'Italie avec autant d'intelligence que de ſuccès.

On travaille à un nouveau canal, du lac de Côme à Brivio ; cette ville eſt ſur l'Adda, cinq lieues à l'orient de Côme, en allant du côté de Bergame.

On a fait en 1775 une lieue de canal pour rendre l'Adda navigable, en creuſant 20 & 40 pieds dans le rocher ; M. Chalumeau m'a raconté qu'on y avoit trouvé un ſquelette humain, ayant un dard dans le corps, & un bras humain pétrifié.

CHAPITRE XXVI.

Du gouvernement & de l'adminiſtration de Milan.

LE gouverneur-général de la Lombardie Autrichienne eſt S. A. R. Mgr. l'archiduc Ferdinand, qui réſide à Milan depuis 1771. Il y a auſſi un miniſtre ou commiſſaire plénipotentiaire de l'empereur, & un ſénateur de régence, qui eſt actuellement M. Pecci. Le ſénat rend la juſtice, les officiers municipaux ſont chargés des détails de la police & de l'adminiſtration intérieure.

Avant l'arrivée de l'archiduc, le duc de Modène qui avoit marié sa petite-fille à ce prince, étoit administrateur du gouvernement; il tenoit à Milan la place de la reine, & il avoit des gardes & tous les honneurs de la ville, & il commandoit les troupes qui étoient au nombre de 6000 hommes dans le Milanez; il est mort en 1780.

M. le comte Firmian, conseiller d'état, chambellan de la reine & de l'empereur, chevalier de la Toison-d'Or, né à Trente, exerçoit à Milan le rang de ministre d'état de l'empereur; il recevoit ses ordres, il veilloit sur toutes les parties de l'administration, avec intelligence, avec zèle & avec douceur; il est mort en 1782. Son prédécesseur, le comte Cristiani, mort en 1758, étoit aussi un homme du plus grand mérite: fils d'un meûnier du Plaisantin, & ensuite juge de village, il s'étoit élevé à la plus haute faveur (1). Il avoit le titre de grand chancelier, qui est supprimé actuellement. Au reste, sa famille avoit été autrefois distinguée, car il fut élu décurion à Pavie, ce qui suppose de la naissance, & son fils qui fut chambellan impérial, en a donné les preuves.

Le sénat de Milan est composé d'un président & de dix sénateurs; le podestà de Crémone & celui de Pavie en sont membres. Les sénateurs de Milan jugent en dernier ressort de toutes les causes civiles & criminelles, ainsi que les parlemens en France, & les sentences de mort s'exécutent sans appel. Le conseil de Vienne a le droit de casser leurs jugemens, mais cela arrive rarement. Le président du sénat, en 1766, M. Corrado, étoit un magistrat fort appliqué & dont on faisoit très-grand cas; il y avoit encore parmi les sénateurs des personnes distinguées par leur mérite, leur intégrité, & leur savoir; M. Verri,

(1) Voyez M. Grosley, Tome I.

M. Pecci, font ceux que j'ai ouï citer le plus : le premier a fait un très-bon ouvrage fur la jurifprudence de Milan (1) ; fon fils étoit déjà placé dans la magiftrature, & jouiffoit d'une très-grande confidération : je le citerai parmi les gens de lettres.

Le droit romain eft modifié dans le Milanez comme partout ailleurs, par des coutumes & des lois particulières ; la plupart des ftatuts de Milan font du roi Louis XII, & ils s'obfervent encore actuellement.

Il y a un tribunal ordinaire pour les finances, appelé fimplement *il magiftrato*, compofé de neuf perfonnes, y compris le *prefidente del magiftrato ;* c'eft actuellement le comte *Verri.*

Le *capitano di Giuftizia* eft chargé de l'exécution des décrets de juftice ; il a 30 sbirres à fes ordres, pour l'intérieur de la ville, & 24 pour la campagne. Le capitaine de juftice reçoit les plaintes contre les malfaiteurs ; il a une partie des fonctions qu'exerçent à Paris le lieutenant criminel & le lieutenant de police.

Le *Vicario di provifione* eft à Milan le premier officier municipal, ou *Capo della città*, il eft à la tête du confeil des 12 *fignori di provifione*, qui font chargés de l'approvifionnement de la ville, de l'infpection des arts & métiers, & qui fixent le prix des denrées. Le confeil des foixante décurions élit chaque année fix fujets, & le gouverneur en choifit un, pour remplir la place *de tenente regio ;* celui-ci eft le fecond officier de ville, & devient *Vicario di provifione* l'année fuivante. On voit les noms de ces magiftrats dans le *Calendario Milanefe*, qui s'imprime chaque année. C'eft toujours parmi les nobles & les docteurs du collége, que l'on prend le *Vicario di provifione.*

(1) *Comitis Gabrielis Verri de ortu & progreffu Juris Mediolanenfis Prodromus ; feu apparatus ad hiftoriam Juris Mediolanenfis antiqui & moderni. Med. in Regia curia.* 1747. fol. 167 pag.

Les ſoixante décurions, appelés communément *I Seſſanta* ou *Signori della città*, forment le conſeil de la ville, & règlent tout ce qui intéreſſe le bien public; ce ſont des perſonnes de la première nobleſſe qui ſont dans ce conſeil pour toute la vie, & qui, communément, tranſmettent cette prérogative à leurs enfans; quoique cette ſucceſſion ne ſoit pas de droit, elle eſt du moins de tolérance & d'uſage.

La nobleſſe a par-là beaucoup de prérogatives, de diſtinctions & de part dans le gouvernement; c'eſt ce qui l'attache à la patrie; cette petite portion d'influence républicaine a fait un très-grand bien au Milanez, en y retenant la nobleſſe, qui, dans un gouvernement trop monarchique, tend toujours à ſe rapprocher du maître & à ſurcharger les environs de la capitale. La nobleſſe ſeconde les vues ſages & économiques de l'empereur pour le bien de l'agriculture, le ſoulagement des pauvres, l'augmentation de la population.

Le gouvernement eccléſiaſtique eſt confié à un tribunal compoſé de prêtres nommés par l'archevêque. On y juge en dernier reſſort les cauſes civiles & criminelles des eccléſiaſtiques du diocèſe; mais on n'a pas à ſe plaindre de cette autorité du clergé, parce qu'il eſt très-inſtruit & très-zélé: l'adminiſtration des hôpitaux & l'inſtruction publique forme ſa principale occupation.

C'eſt la ville de Milan qui ſe garde elle-même; car elle a le privilége de ne recevoir jamais de troupes. La milice bourgeoiſe garde les portes en temps de guerre; mais la ville n'étant point en état de défenſe, la milice bourgeoiſe n'eſt point obligée de ſoutenir de ſiéges; ſeulement il y a des troupes réglées dans la citadelle pour la défendre. Les troupes que l'empereur entretient dans le Milanez, ſont très-bien diſciplinées & très-bien entretenues.

CHAPITRE XXVII.

De la littérature à Milan.

LA ville de Milan a eu beaucoup de perſonnages célèbres dans les lettres ; l'hiſtoire littéraire de Milan forme ſeule quatre gros volumes in-folio (1) ; elle fut ſurnommée nouvelle Athènes, & Virgile même y étudia. On compte parmi les anciens auteurs que cette ville a produits, Cæcilius Statius, mort à Rome 168 ans avant J. C., que Aulugelle cite comme le premier des auteurs comiques ; Valère Maxime, que Alciat prouve avoir été de Milan ; Virginius Rufus, général d'armée, dont les ouvrages de rhétorique ſont cités par Quintilien, & qui mourut l'an 97 ; Salvius Julianus, juriſconſulte dont Hadrien faiſoit grand cas. Parmi les modernes, Jérôme Cardan, mathématicien célèbre, qui a étendu les bornes de l'algèbre. On appelle encore règle de Cardan, celle qui ſert à réſoudre les équations du troiſième degré, quoique *Scipio Ferreus* de Bologne, & *Nicolas Tartalea* de Breſce l'euſſent connue ; mais Cardan la développa, en connut tous les uſages, il ſentit même le cas irréductible qui a tant exercé les mathématiciens ; il apperçut la diſtinction des racines poſitives & négatives dans les équations ſupé-

(1) *Philippi Argelati, Bononienſis, Bibliotheca Scriptorum Mediolanenſium ; præmittitur Joſephi Saxii (Saſſi) Prodromus de ſtudiis Mediolanenſibus & Hiſtoria Litterario-Typographica Mediolanenſis. Mediolani in ædibus palatinis* 1745, quatre volumes in-folio ; le premier a 616 pages, les trois autres ſont enſemble 268 pag. Voyez auſſi deux petits ouvrages intitulés : *Hieronymi Tiraboſchi Soc. J. de patriæ Hiſtoria oratio, Mediolani, in Univerſitate Braidenſi habita* 1759, & *Pauli Friſii prælectio habita Mediolani*, 1764.

rieures, & par-là il ouvrit la route dans laquelle Harriot, Viette & Descartes ont fait ensuite de si grands pas, Cardan mourut en 1576. Voyez sa vie par Gaudé, ses ouvrages composent 10 volumes in-fol.

Concorigio, médecin du quinzième siècle, fut le premier qui écrivit sur l'anatomie, science qui, dans le moyen âge, avoit été totalement abandonnée; il est regardé comme un des restaurateurs de cette science.

Cavalieri, Hiéronimite, né en 1598, publia en 1635 l'ouvrage célèbre des indivisibles, époque des grands progrès de la géométrie des infinis, où l'on voit la première source du calcul différentiel, & dont la seule idée doit immortaliser son auteur: Galilée l'appeloit un nouvel Archimède. Il faut voir à ce sujet le discours latin du P. Frisi, prononcé en 1764 à Milan, & que je viens de citer.

Alciat, célèbre jurisconsulte, auteur de la grande Glose.

Corio, orateur, historien du Milanez; nous avons cité son ouvrage en parlant de l'histoire de Milan.

Il y a maintenant encore beaucoup de gens de lettres & de bons auteurs à Milan: voici ceux que j'ai connus.

Le P. Frisi, ci-devant Barnabite, & professeur de mathématiques à Pise, ensuite au collége impérial, qui a donné des ouvrages sur l'astronomie & l'hydraulique, il est regardé comme un des meilleurs mathématiciens de toute l'Italie.

Le P. Ant. *Lecki*, Jésuite, étoit célèbre par ses connoissances dans la théorie des eaux & l'architecture hydraulique; il avoit donné des élémens de géométrie; une édition de l'arithmétique universelle de Newton, avec des commentaires en 3 vol. *in-8°.*; une dissertation sur le canal de

Muzza, deux ſur le torrent de Redefoſſo, une ſur le *Naviglio grande*, deux ſur les digues du Pô, dans les confins du Milanez & du Plaiſantin ; une ſur les torrens de Tradate, Gardaluſo & Bozzente, & ſurtout un excellent ouvrage imprimé en 1766, *Idroſtatica eſaminata ne' ſuoi principj*, in-4°. : il fut appelé en 1767 pour l'examen des eaux de Bologne & de Ferrare, & nous parlerons dans la ſuite de ce qu'il fit pour remédier à cette ancienne calamité.

Le *P. Porta*, Dominicain, a donné pluſieurs diſſertations ſavantes ; il étoit occupé en 1766 de l'examen des manuſcrits orientaux, pour ſervir à une nouvelle bible poliglotte dont M. Kennicot préparoit l'édition à Oxfort, & pour laquelle l'on avoit conſulté les ſavans de tous les pays, depuis 1760. Il y avoit déjà cent huit copies de variantes dépoſées dans la bibliothéque Bodleienne, & il y avoit plus de 130 manuſcrits de comparés, dont pluſieurs venoient d'Italie.

Le comte Gabriel *Verri*, ſénateur, a donné l'hiſtoire de la juriſprudence du Milanez ; il a deux fils : le comte Pierre *Verri*, conſeiller au conſeil ſuprême de commerce, a écrit des méditations ſur le bonheur, & d'autres diſſertations métaphyſiques & politiques. M. Alexandre *Verri*, ſon ſecond fils, eſt auteur de pluſieurs articles du Journal appelé *il Caffé*, dont nous parlerons ci-après.

Le marquis Céſar *Beccaria Boneſano*, l'un des ſavans les plus diſtingués de Milan, n'avoit que vingt-ſept ans, lorſqu'il publia le *Traité des délits & des peines* : il le fit imprimer à Monaco en 1764. L'érudition & le jugement dont ce livre eſt rempli, donnèrent à ſon auteur la plus grande réputation. La Suiſſe s'empreſſa la première à lui en donner des preuves. Quelque temps auparavant il s'étoit formé à Berne une ſociété de citoyens reſpectables, dans la vue de concourir à répan-

dre les lumières les plus utiles aux hommes. Cet ouvrage parut si conforme aux vues de cette société, qu'elle offrit une médaille de vingt ducats à l'auteur anonyme; elle le pria de se nommer, & lui fit un compliment public sur la bonté de son livre. M. l'abbé Morelet le traduisit en françois, & il en a paru une nouvelle traduction en 1783. L'impératrice reine donna des marques de son estime à l'auteur, & créa en sa faveur une chaire *d'économie politique* dans l'université de Milan. Plusieurs souverains ont été si satisfaits du Traité des délits & des peines, qu'ils ont consulté l'auteur sur différens objets de législation. Mais la récompense la plus agréable sans doute pour un écrivain vertueux, est d'être témoin des heureux changemens que ses écrits étoient dignes de produire. On a vu le roi de Suède confirmer les réformes que son père avoit faites dans la législation, & supprimer de nouveau la *Chambre des Roses*, où l'on exerçoit une torture rigoureuse. En France on a aboli la question préparatoire dont on usoit pour suppléer à des preuves.

Le marquis *Carpani*, qui avoit fait un ouvrage sur les forces & le commerce du Milanez, & le comte *Giulini*, qui avoit donné un grand & savant ouvrage sur les antiquités de Milan, sont morts depuis mon passage.

Le comte *Carli* est célèbre par son traité des monnoies, & par d'autres dissertations savantes; il a été président du conseil de commerce, dans le temps qu'il y en avoit un à Milan.

Le *P. Re*, ou *Francesco Maria de Regi*, Barnabite, étoit surintendant des eaux dans le duché de Mantoue, & pensionné de l'impératrice comme un habile ingénieur; il a donné plusieurs ouvrages de géométrie, & en particulier un livre sur la mesure des eaux en 1765. Il demeuroit au collége de S. Alexandre, ainsi que le P. Recani & le P. Pini,

P. Pini, connus par leur ſavoir. Nous parlerons de ce dernier.

Mlle. *Agneſi* (*Maria Gaetana*) membre de l'inſtitut de Bologne, eſt connue dans les mathématiques par ſes inſtitutions analytiques en 2 volumes *in*-4°., ouvrage très-ſavant qu'elle avoit donné en 1748, étant encore jeune; on a traduit en françois la partie du calcul différentiel & intégral. J'ai ouï dire à M. le Préſident des Broſſes, que voyageant en Italie en 1739, il fut auſſi enchanté que ſurpris de l'entendre diſputer en latin & en françois, ſur les courbes, ſur la phyſique Newtonienne, ſur la métaphyſique, avec une facilité & une pureté de langage qui étonnoient tout à la fois les orateurs & les ſavans; parler les langues orientales, & ſoutenir thèſe, pour ainſi dire, *de omni ſcibili* à l'âge de vingt-ans. Sa ſœur étoit grande muſicienne, compoſoit & exécutoit très-bien.

Le P. *Guido Ferrari*, Jéſuite, a écrit en latin d'un très-beau ſtyle.

M. *Oltrocchi*, oblat de S. Charles, a écrit ſur l'hiſtoire.

Les docteurs Branda & Redaelli, gardes de la bibliothéque Ambroſienne.

Le P. Jean *Silva*, le docteur *Sormanni*, bibliothécaire, qui ſont morts; le P. *Branda*, & le P. *Sacchi* Barnabites, le P. *Allegranza*, Dominicain; le P. *Noghera*, Jéſuite, &c. ont donné divers ouvrages d'érudition.

Le P. *Cantova*, qui étoit bibliothécaire du collége de Brera, a donné en 1771 une très-bonne traduction des trois livres de Cicéron *de Oratore*, avec des notes.

Le P. *Gianella*, un petit ouvrage ſur le calcul des fluxions, en 1771.

Le P. *Draghetti*, un traité de pſychologie.

M. le comte *Andreani* eſt le premier qui ait

fait conſtruire en Italie un globe pour voyager en l'air, après la fameuſe découverte de MM. Montgolfier, & il a eu la ſatisfaction le 13 Mars 1784, d'être le premier voyageur aërien au-delà des Alpes, comme MM. de Rozier d'Arlandes, Charles & Robert, l'avoient été en France dans les expériences du 21 Novembre, & du 1 Décembre 1783. Voici l'inſcription qui ſera placée ſur un monument qui doit être élevé à cette occaſion.

Paullo, Petri Paulli Senatoris F. ANDREANO Patritio Mediolanenſi, qui primus omnium extra Galliam Montgolfierium, æmulatus cùm ageret ætatis ann. XX ingenio & ſumptu ſuo globum carbaſinum latum ped. LXVIII, ſubjecto ad aerem interiorem rareſaciendum aheno ignifero, conſtruendum curavit, & in currum penſilem cum Sociis II operariis alacriter ingreſſus, dux ipſe novi itineris, Maxuma inſpectante & acclamante frequentia inſubrum & advenarum, ex hoc loco avolavit III Idus Mart. an. 1784. Sublatus ped. 2700 in nubes evanuit, poſt decimam horæ partem emerſit. Progreſſus M. paſſ. IIII. ſponte cùm imber ingrueret aquam flammæ irrorans deſcendit.

Joannes Marius Andreanus Comes fratri cariſſimo reduci gratulatus.

On a auſſi frappé une médaille à ſon honneur ; il étoit naturel qu'une expérience auſſi neuve & auſſi ſingulière excitât en Italie le même enthouſiaſme qu'à Paris, où elle avoit fait l'objet unique de toutes les converſations pendant plus d'un mois, à la fin de 1783. Jamais peut-être événement n'avoit produit une ſi longue ſenſation dans cette ville, où l'on ne s'occupe jamais long-temps du même objet.

M. le chevalier *Landriani* eſt très-connu parmi les phyſiciens, comme ayant imaginé le premier,

en 1775, l'eudiomètre, qui sert à mesurer la salubrité de l'air, d'après les principes de Priestley. Cet instrument a été ensuite perfectionné par MM. Fontana, Magellan, &c.

M. *Landriani* a donné, en 1783, des opuscules physiques & chymiques sur la formation de l'air déflogistiqué, sur la chaleur des corps, sur la métamorphose des acides; sur un instrument propre à annoncer la pluie, sur la manière de conserver les couleurs des papillons, &c.

Le P. Hermenegildo *Pini*, Barnabite, professeur d'histoire naturelle, a donné deux volumes *in*-4°. *De venarum Metallicarum ex coctione*, en 1779 & 1780; des observations sur les mines de fer de l'isle d'Elbe, & sur le mont S. Gothard; un mémoire où il a fait connoître beaucoup de formes inconnues jusqu'alors, des crystaux de spath étincelant, pierre vitrifiable dont la cassure est chatoyante, ou à reflets brillans, composée de fragmens romboïdaux, & qui étincelle sous le briquet. Enfin le P. Pini a publié une nouvelle machine à élever les eaux, & des dialogues sur l'architecture, où il traite des coupoles, & des fortifications des places, par des principes mathématiques.

D. Joseph *Pecis* a fait des ouvrages d'érudition & de goût: il a publié un poëme *dell' Austriade*; il a donné à son poëme le nom de la maison d'Autriche, parce qu'à l'exemple de Virgile & du Tasse, il y annonce d'un style prophétique les héros de la maison régnante. Il a donné, en 1782, des observations savantes sur la campagne de Jules-César en Espagne, contre les lieutenans de Pompée, 49 ans avant Jésus-Christ.

L'abbé *Passeroni* a fait un poëme burlesque sur la vie de Cicéron.

L'abbé *Parini* a fait diverses satyres, il passe pour un excellent poëte.

Madame la ducheſſe *Sorbelloni* a traduit, en italien, les comédies françoiſes de Deſtouches.

M. l'abbé *Caſſola* a fait un poëme ſur les métaux, & un ſur l'aſtronomie.

Le P. *Fumagalli*, religieux du couvent des Bernardins de S. Ambroiſe, a donné, en 1772, la vie du P. Ilarione *Rancati*, religieux de Milan.

Le P. *Savioli*, Barnabite, profeſſeur de mathématiques au collége impérial des nobles, a donné, en 1783, des inſtitutions de dynamique.

Je dois citer auſſi un François, dont les talens faiſoient honneur à la ville de Milan ; le P. *la Grange*, de Macon, profeſſeur de mathématiques au collége de Brera, habile aſtronome ; il avoit donné pluſieurs mémoires & obſervations dans les trois volumes de mémoires, rédigés à l'obſervatoire de Marſeille par le P. Pezenas, & qui ont paru à Avignon vers 1755 ; depuis ce temps-là le P. la Grange s'eſt retiré à Macon, où il eſt mort en 1783.

Dans l'hiſtoire des académies d'Italie, Milan fournit une époque remarquable : dès l'an 1380, Galeas Viſconti avoit formé une académie d'architecture, à laquelle il aſſiſtoit lui-même.

L'académie *de' transformati* de Milan, s'eſt diſtinguée long-temps par des productions agréables de poéſie ; elle s'aſſemble encore quelquefois près de S. Fedèle.

L'émulation avoit formé, il y a quelques années, une autre aſſemblée littéraire, compoſée de dix perſonnes, qui publioient toutes les ſemaines une feuille d'impreſſion, intitulée : *le Café ;* c'étoit le P. Friſi, le marquis Beccaria, les comtes Alex. & Pierre Verri, Joſeph Viſconti, & Pierre Secchi, le marquis Alfonſe Longhi, MM. Colpani, Franzi & Lambertenghi. Ils donnoient de petites pièces, des diſſertations, ou des remarques ſur des matières de ſciences, de belles-lettres, d'agrément ou

de critique; les auteurs ne ſe nommoient point, mais ils étoient déſignés chacun par une lettre: cette ſociété a ceſſé en 1767. Il s'en eſt formé une autre pour la publication d'un Journal, ou recueil de mémoires, *Scelta d' Opuſcoli ſcientifici*, où il y a des choſes intéreſſantes.

Quoiqu'il y ait beaucoup de gens de lettres à Milan, il y en auroit davantage, ſi l'eſprit de procédure, le goût de chicane, & l'envie de gagner, introduits par les Eſpagnols, n'avoient affoibli les diſpoſitions des Milanois pour d'autres genres d'occupations; c'eſt du moins le jugement que j'en ai ouï porter à un Milanois des plus inſtruits.

Il y a eu dans ce ſiècle à Milan une imprimerie très-célèbre, appelée l'imprimerie Palatine; elle fut établie par des ſeigneurs Milanois, ſous le nom de *Socj Palatini*, qui en firent les fonds, par le ſeul amour des lettres. Les noms de ceux que cite le P. Tiraboſchi, ſont Archinti, Pertuſati, Trivulzi, Pozzobonelli d'Adda, Herba, Crevenna, Silva, Caccia, Crucci, Rena, Argelati. C'eſt-là qu'on a fait un recueil des poëtes latins, avec la traduction italienne, en 31 vol. in 4°. en 1743, &c. La collection des écrivains de l'hiſtoire d'Italie, par Muratori, en 25 vol., depuis 1723 juſqu'en 1751, les ouvrages de Sigonio, &c. Cela prouve combien on a de diſpoſitions à Milan pour les lettres: la moindre circonſtance ſuffit pour les développer.

On y trouve encore beaucoup d'imprimeurs & de libraires; les frères Reycends, libraires François, s'y diſtinguent & méritent d'être connus des gens de lettres. Pour l'état actuel de la peinture & de la ſculpture, je n'ai rien appris qui puiſſe intéreſſer les voyageurs.

CHAPITRE XXVIII.

du caractère des Milanois.

LE caractère de la nobleſſe eſt plein de généroſité, de magnificence; on y eſt reçu avec amitié, à la ville & à la campagne, & c'eſt de toutes les villes d'Italie celle où les étrangers reçoivent le plus d'accueil; les François y ſont bien venus, on les regarde comme à moitié fous, & l'on s'en amuſe.

La ſociété y eſt nombreuſe, on voit quelquefois 200 carroſſes au cours, & la plupart très-beaux, comme ſur le boulevard à Paris. Il y a un vauxhall qui eſt très-fréquenté. Un étranger eſt invité à manger dans les meilleures maiſons, & l'on y ſert de manière à ne point faire regretter la cuiſine françoiſe. Enfin on y voit de la magnificence & même du luxe.

Il y a cependant grand nombre de maiſons qui n'ont pas encore pris tout-à-fait à cet égard les uſages modernes. On y joue des jeux de haſard à la redoute du théâtre, mais les banquiers paient le droit de tenir, & l'on eſtime le produit de ce jeu à 4 mille louis, qui ſont employés à ſoutenir le ſpectacle. Il eſt défendu de jouer ailleurs; l'on ne reçoit à la redoute que la nobleſſe, & l'on ne peut entrer qu'après avoir pris un billet. Dans les converſations on joue au taro & au cavagnol. Il y a auſſi à la redoute un club, aſſemblée de la nobleſſe, où l'on ne joue point, mais où on lit les gazettes étrangères, pour parler enſuite de nouvelles.

La *Sigisbéature* ou *Cicisbéature*, n'eſt point à Milan une étiquette pour les femmes, & une ſervi-

tude pour les hommes, comme elle l'eſt à Gênes, à Rome & à Naples; la moitié des dames n'ont point de cicisbé ou de *cavalier ſervente;* celles qui en ont ne paroiſſent point extraordinaires; par ce moyen elles en changent plus facilement, & ne ſont point aſſervies à ſe voir accompagnées ſans ceſſe, par un homme qui laſſe ou qui déplaît; les dames de Milan ont un air d'aiſance, & l'on n'y remarque point l'air compoſé & les attitudes contraintes qu'elles ont dans le reſte de l'Italie.

La gravité eſpagnole, qui domine encore un peu dans le moyen ordre, fait qu'on ne trouve pas à Milan, dans les ſociétés bourgeoiſes, autant de gaieté & de vivacité que l'on en trouve à Paris; cela rend les aſſemblées un peu ſérieuſes, à moins qu'il n'y ait beaucoup de monde, & cela fait auſſi que les rendez-vous de ſociété ne ſont pas ſi nombreux qu'en France. Cependant la maiſon d'Autriche a produit dans les mœurs des changemens avantageux; les aſyles ſont ſupprimés; on n'y craint pas les meurtriers comme à Turin & à Gênes.

Le peuple de Milan paſſe pour avoir de bonnes mœurs, mais peu d'eſprit; il paſſe auſſi en Italie pour être bon; on appelle même les Milanois *Bonacci*, ſimples, bonaces; on les appelle auſſi *Boni Buſecconi* (1), parce qu'ils mangent beaucoup, du moins en comparaiſon des peuples de la baſſe Italie. M. G. prétend que les Milanois ſont Lombards dans toute la rigueur du terme, il en cite pour preuve un fait qui lui eſt arrivé; mais ceux qui n'y ont point été attrapés nommément, & qui examinent le caractère d'un peuple d'une manière plus générale, en diſent moins de

(1) Ce mot vient de *Buſecca*, qui exprime les entrailles des animaux, les tripes; on en mange beaucoup parmi le peuple.

mal. Les marchands demandent le triple du prix qu'ils veulent avoir; mais quand on le fait, il n'y a plus d'inconvénient. Au reste, cet usage a lieu dans bien d'autres pays, par exemple à Pétersbourg.

Les Milanois passent pour être défians; on leur reproche aussi de porter l'économie à l'excès, & l'on fait à leur sujet divers contes en Italie (1).

Cette grande économie fait que le peuple est appliqué à son état; les marchands étalent de bonne heure & ferment tard, & chacun y travaille plus que dans le reste de l'Italie. C'est par une suite du même caractère, qu'une augmentation dans le prix des denrées met le peuple au désespoir, & feroit capable de causer une révolte générale.

CHAPITRE XXIX.

Des impositions & du commerce du Milanez.

LES domaines de l'empereur sont considérables dans la Lombardie Autrichienne, qui comprend le Milanez & le Mantuan, & les impositions assez fortes: quoique le Milanez ait été démembré, la cour de Vienne en retire toujours le même revenu, ce qui rend les impositions plus onéreuses, & produit des mécontentemens & de la pauvreté dans le peuple.

La reine d'Hongrie y levoit environ dix millions de livres Milanoises, ce qui en fait six &

(1) Tel est celui d'un homme qui enseignoit à sa famille, à se garantir du froid tout l'hiver avec un seul fagot; on en a fait en France un des problèmes d'arlequin.

deux tiers de notre monnoie (1); les trois cinquièmes de cette somme étoient imposés sur les terres, & le reste étoit le produit des fermes; cette somme, quoique considérable, étoit presque toute employée au paiement des troupes & des autres charges de l'Etat; en temps de paix, on n'envoyoit qu'environ 400 mille livres de notre monnoie à Vienne, pour le paiement des chevaux, des armes & des habits; mais en temps de guerre tout s'envoyoit à la cour. Actuellement on assure que le Milanez rend près de 13 millions de notre monnoie, quoiqu'il n'y ait pas 12 cent mille habitans.

Quelques-uns des droits domaniaux sont concédés à une ferme générale, d'autres à des fermes particulières. Quelques-uns se régissent au nom du souverain, & plusieurs sont aliénés à des corps, ou à des particuliers.

Les objets de la ferme générale sont les plus étendus, ils comprennent les droits qui se perçoivent à l'entrée, à la sortie, & à la circulation des marchandises; ceux de la vente & de la distribution du sel & du tabac; l'extraction du salpêtre, la fabrication & la vente de la poudre à canon; enfin quelques autres droits locaux, & des droits de douane.

Les fermes particulières sont celles des cartes à jouer, des spectacles, de la poste aux chevaux & des loteries; on affermoit aussi de même le droit de donner à jouer des jeux de hasard; ce droit a été supprimé en 1774.

Les différentes régies administrent les droits d'entrée & de sortie sur les toiles écrues; le droit de port d'armes pour la chasse, le papier timbré & le sceau des actes; un droit de dix sols, pour les marchandises déposées au tribunal de santé,

(2) Le revenu total de l'impératrice-reine étoit estimé de 40 millions de florins, ou 90 millions monnoie de France.

dans les temps où l'on craint la peste ; des droits sur l'exportation des grains, lorsqu'elle est permise.

Les droits aliénés sont en plus grand nombre ; ils s'étendent principalement sur l'entrée & la vente des consommations dans les bourgs & les villes. Il y en a sur la farine, le vin, l'eau-de-vie, la viande, le gibier, le bois ; sur le charbon, sur la paille & sur le foin; sur l'huile, sur la cuisson dans les fours, sur la volaille, le poisson, &c.

Il y a encore parmi les droits aliénés des péages sur les chemins, à l'entrée des villes & de quelques villages, aux passages des ponts, des rivières & des canaux; enfin divers octrois obtenus pour un temps limité, par des villes chargées de dépenses extraordinaires.

Les droits qu'on paie sur les mêmes objets sont divisés & non réunis, soit qu'on en ait créé successivement sous différentes dénominations, soit qu'on ait fait des augmentations à d'anciens droits : les différens droits sur une même marchandise ne s'acquittent pas tous au même bureau, parce qu'on n'a pas concédé les nouveaux droits à ceux qui avoient les anciens, ce qui rend ces droits plus onéreux.

Les fermes sont aussi odieuses à Milan que partout ailleurs ; en 1754 & en 1766, toutes les villes du Milanez renouvellèrent la conspiration contre la ferme du tabac & contre les fermiers ; on ne voyoit que satyres, menaces, assemblées tumultueuses ; mais l'on donna quelque satisfaction au peuple, & ces mouvemens cessèrent.

Les fonds de terre ont été évalués par des commissaires qui furent nommés en 1723, lesquels en ont fixé la valeur à tant la perche.

En 1760, on a fixé la taille réelle par le cadastre, à 24 deniers par écu, & ensuite à 25, c'est-à-dire, 25 sur 1440, ou $\frac{1}{57}$ de la valeur du fond ; ainsi en supposant que les fonds rendent cinq pour

cent, ou un vingtième de la valeur totale estimée, on payoit environ le tiers du revenu à l'impératrice-reine. C'est aussi sur ce pied-là qu'on m'en a parlé dans le pays : on compte qu'un tiers du produit total des fonds est pour l'impôt, un tiers pour les frais de culture, & l'autre tiers pour le propriétaire ; il paie donc la moitié du produit net. M. Roland croit même que l'impôt excède cette moitié du revenu net qui reste, quand on a défalqué les frais de culture, parce que, dit-il, la taxe est le tiers du produit total sur l'estimation du capital, sans égard aux réparations & aux non valeurs.

Une partie des entrées de Milan appartient à une compagnie qu'on appelle, *Banco di S. Ambrogio;* c'est une assemblée d'actionnaires qui ont prêté à la ville ou à la chambre des sommes considérables; le revenu de cette banque consiste en des droits aliénés par le prince, sur la farine, la viande, le vin, l'huile; on les perçoit aux portes de la ville, pour compte de la compagnie. Elle est administrée par le *Vicario di provisione*, le *Provicario del Banco*, un commissaire de l'empereur, *Regio delegato*, & des gentilshommes du pays. Les actions, qu'on appelle *Cartelle di Banco*, se vendent & s'agiotent; les unes rendent deux pour cent, les autres quatre.

Il y a en faveur des pauvres des établissemens considérables à Milan, appelés *Luoghi pii*, administrés par des compagnies de gentilshommes réunis en corps, & qui élisent eux-mêmes leurs confrères, lorsqu'il y a quelques places vacantes; ils fournissent aux pauvres, du pain, du riz, du bois, des habits, & même des dots pour le mariage des filles. Ils administrent aussi les hôpitaux, qui sont fort bien tenus.

Le Mont-de-Piété roule sur un fond de 100000 liv. de Milan, (66666 liv. de France.) On y prête

ſans intérêt, mais pour trois mois ſeulement; au bout de ce temps-là, on fait avertir le propriétaire des gages, & ſi perſonne ne paroît, on les fait vendre pour remplacer les fonds. Nous avons déjà parlé de ces ſortes d'établiſſemens à l'occaſion de celui de Turin.

Le commerce & l'induſtrie des Milanois ont toujours été remarqués. La ſituation de cette ville en faiſoit un entrepôt général pour toute l'Italie, & les arts y étoient en vigueur: nous voyons dans Brantome, que les meilleurs fuſils ſe tiroient de Milan dans le quinzième ſiècle; Strozzi & d'Andelot, colonels généraux de l'infanterie, réformèrent l'arquebuſerie de France avec les armes du Milanez, qui étoient ſupérieures à celles de Metz & d'Abbeville; mais ce commerce eſt tombé.

Quant au commerce d'entrepôt, la difficulté des tranſports a fait prendre la route de la mer: on voit arriver annuellement ſur les côtes d'Italie plus de 300 vaiſſeaux François, une flotte Angloiſe, beaucoup de bâtimens Eſpagnols, Suédois, Hollandois, Danois & Ruſſes; Gênes, Livourne & Veniſe s'occupent du cabotage ſur les côtes d'Italie; le roi de Sardaigne & le pape même ont auſſi une eſpèce de marine marchande. D'ailleurs les impôts qu'on avoit mis ſur le commerce, l'avidité dans les profits des financiers, avoient ruiné le commerce, & répandu l'eſprit de fiſcalité parmi les Milanois; mais depuis quelques années on a rétabli la libre circulation des matières premières qui s'emploient dans les manufactures; on a accordé des franchiſes pour l'exportation des ouvrages fabriqués dans le pays; on a diſtribué des gratifications pour favoriſer le rétabliſſement, l'accroiſſement des manufactures de cryſtal, de fayances, de ſavons, de galons, de broderies, & d'étoffes de ſoie.

On a ſubſtitué, en 1774, une taxe modique aux droits qu'on exigeoit pour l'exercice de chaque art:

on a conſtruit de novelles routes ; on détruit les moulins qui embraſſoient la navigation & cauſoient des inondations ; on a fait des arrangemens de commerce avec les Etats voiſins ; enfin l'on a pris toutes les meſures poſſibles pour le rétabliſſement du commerce.

Celui de la ſoie eſt actuellement le principal commerce du Milanez, il rapporte au pays huit à neuf millions, monnoie de France ; auſſi les marchands de Milan ſont-ils en poſſeſſion de faire la loi pour toutes les ſoies de Lombardie, comme en ayant la majeure partie. M. Groſley dit que les principaux marchands font entr'eux une ſociété pour exercer le monopole, au préjudice de Marſeille, de Lyon, de Londres. Mais M. Roland traite cela de roman.

Voici un état des produits du commerce fait par une perſonne inſtruite, mais dans lequel j'ai ouï conteſter divers articles. La ſoie 11 millions du pays ; les fromages un million ; il s'en fait du côté de Pavie, de Lodi & de Crémone ; le bled deux millions, dont un tiers eſt pour la ſeule ville de Rome ; le lin près d'un million ; on y ajoutoit les vaches & les chevaux pour cinq millions, & les laines pour 3 millions. Ces 23 millions, qui en ſont 15⅓ de France, ſont un objet bien conſidérable pour un pays qui n'a qu'un million d'habitans, & dont l'étendue n'eſt pas de plus de 36 lieues ſur 15. On trouvera dans l'ouvrage du marquis Carpani, ſur les forces & le commerce du Milanez, des évaluations différentes de celles-ci ; d'autres aſſurent que les vaches & les chevaux ſe tirent en grande partie de la Suiſſe, de l'Etat de Veniſe, & du duché de Parme, que le Milanez manque de laines, & que les exportations ſont compenſées par les importations.

Enfin M. Roland, qui ne parle de tout cela que très vaguement, dit que les ſeuls articles des ſoies & du riz emportent la balance ſur tout ce que nous

fourniſſons au Milanez. Il ajoute, « qu'il ne s'y » fait que quelques draperies communes : la fabri- » que des camelots tombe : toute la clincaillerie » ſe tire du dehors ; la fine d'Angleterre & de » France ; la commune d'Allemagne & de Bohême. » Les draperies ſe tirent de France & d'Angle- » terre ; les toiles de Suiſſe & de Siléſie ; beau- » coup de ſoieries de Lyon, quoiqu'elles paient ici » des droits d'entrée énormes. Car dans ce pays » les manufactures de ſoie ſont peu conſidérables. » Ce qu'on y fait le plus ſont des bas au métier, » à l'aiguille, & des mouchoirs ; encore la fabri- » cation de ces derniers articles eſt-elle plus ré- » pandue dans les campagnes du côté des mon- » tagnes que dans la ville ». Il y a peu de grandes maiſons de négocians à Milan, l'excès des impôts & la quantité de nobleſſe, qui éclipſe tout le reſte, ont nuit aux progrès du commerce en grand. Il y a plus de banquiers que de négocians, dit M. Roland ; on y trouve cependant quelques manufactures remarquables, dont je vais donner une notice. *Caſa Clerici*, eſt celle qui tient le premier rang ; c'eſt une maiſon d'une vaſte étendue, bâtie ſeulement depuis 1645 environ ; elle renferme dans ſon enceinte une fabrique de verre, une autre de fayance qui imite la porcelaine, & qui eſt ſurtout remarquable par la peinture ; une troiſième pour le poil de chèvre, où il eſt filé & dévidé ; une quatrième enfin pour la laine, (*Lanifice*) laquelle occupe ſeule plus de 300 ouvriers. Le nombre des ouvriers employés dans ces diverſes fabriques, monte environ à 450. La machine à dévider le poil de chèvre eſt ſingulière par ſon étendue, par la multitude de ſes pièces, & par la ſimplicité de ſon jeu. A côté d'une très grande ſalle eſt une chambre de grandeur ordinaire, où l'on voit une roue garnie d'échelons, & qui peut avoir 12 à 15 pieds de diamètre. Deux femmes qui marchent tranquillement ſur ces

échelons, & qui filent en même temps leurs quenouilles, font tourner la roue, celle-ci met en jeu un nombre prodigieux de dévidoirs & de bobines qui remplissent la salle supérieure. Les laines brutes qui entrent dans cette maison en sortent transformées en étoffes de diverses qualités. Il y a dans cette manufacture une chapelle analogue au lieu où elle est bâtie ; le retable, ou le cadre du grand tableau, l'autel, le devant d'autel, les chandeliers, le marche-pied, y sont revêtus de fayance.

Casa Pensa est encore une maison considérable de commerce, ou plutôt une grande manufacture, dirigée par MM. Pensa & Lorla ; elle est située dans la rue de *Rugà bella* ; il y a plus de 110 métiers de toutes sortes d'étoffes en soie & en dorure : on en estime surtout les velours, qu'on prétend supérieurs à ceux de France. On occupe dans cette manufacture plus de 500 ouvriers, environ 350 hommes & 150 femmes, & l'on y exécute des travaux de toutes espèces ; on y file la soie, on la teint ; il y a des instrumens pour tirer l'or & pour le réduire en feuilles (*Tira-oro ; Battilame*), pour lustrer & pour calendrer les étoffes (*Lustratore, Mangano*) ; on y fait aussi des mouchoirs de soie, des satins, des gros-de-tours, & des bas de soie au métier.

Il y a long-temps que les velours de Milan sont estimés en France : la manufacture de MM. Pozzi, qui subsiste encore, a été long-temps très florissante ; on m'a assuré qu'il y avoit à Versailles un des carrosses du roi, garni d'un beau velours de cette manufacture.

Casa Bovara, (on prononce *Bouvara*) est une maison renommée, & qui mérite de l'être pour sa fabrique de rubans. On y emploie un métier ingénieux, qu'un seul homme fait aller sans se fatiguer beaucoup, & sur lequel il se fabrique tout à la fois jusqu'à 24 pièces de rubans de différentes

couleurs & qualités; il y a dans la manufacture 25 ou 30 métiers de cette espèce; en sorte qu'il s'y fabrique en même temps environ 60 douzaines de pièces de rubans; mais ils sont étroits & d'une qualité médiocre.

Il y a plusieurs marchands qui tiennent boutique ouverte, & qui font en même temps fabriquer des étoffes de prix; un des plus distingués en ce genre étoit M. Biumi; il faisoit travailler du brocard à fonds de fil d'or, du prix de dix sequins l'aune, ce qui revient à environ 112 liv. de notre monnoie, & une autre sorte de brocard à fonds de lames d'argent & fleurs d'or, du même prix; il faisoit aussi travailler du damas & autres étoffes de soie. C'est actuellement M. Pensa Lorla qui se distingue dans ce genre.

La maison Ravelli étoit la plus considérable dans le genre de négocians en gros, ayant magasin de draps & d'étoffes, des mieux fournis qu'il y eut à Milan; mais leur principal établissement est actuellement à Plaisance.

Les banquiers forment une classe plus nombreuse & plus considérée; on les appelle *Negozianti*, au lieu qu'on ne donne que le nom de *Mercanti* à ceux dont nous venons de parler, ou, pour mieux dire, à ceux qui sont dans la même classe, mais moins puissans; car on n'appellera pas Mercanti, par exemple, les *Clerici*, &c. Les banquiers plus connus en 1765 à Milan, étoient Tomaso Carli, Giuseppe Zappa, & Caldara, (*Associés*) Annoni & Perego, &c.

Les dentelles faisoient autrefois un objet de commerce à Milan; mais on n'y en fait plus que de communes.

Les matières d'or & d'argent que les Espagnols tirèrent de l'Amérique, se répandirent dans le Milanez, qui étoit de leur domination : voilà pourquoi les tireurs d'or & les brodeurs ont fait long-temps une

une partie considérable du commerce de Milan. Nos tireurs d'or sont obligés de mettre 100 grains d'or sur un marc d'argent, pour que le fil d'argent soit doré sur toute la surface: on prétend qu'à Milan, ils ont l'adresse de ne dorer qu'un côté du fil d'argent, c'est-à-dire, celui qui doit paroître, ou environ la moitié de sa circonférence; mais on m'a assuré que cela se pratiquoit seulement pour les paillettes. Aujourd'hui la plupart des doreurs & des brodeurs de Milan sont réduits, par la rareté de l'argent, à travailler en faux.

Il y a beaucoup de fondeurs & de ciseleurs qui travaillent le cuivre à Milan, soit au marteau soit en fonte; des lapidaires qui taillent le crystal de roche, l'agathe & autres pierres dures, ils fournissent presque toutes les provinces circonvoisines; on y fait des tabatières, des lustres, & autres ouvrages de crystal qui sont précieux, soit par la matière, soit par le travail, & qui coûtent peu à Milan, aussi-bien qu'à Modène, où l'on en fait également.

Les carrossiers de Milan font grand nombre de voitures légères & de bonne qualité, telles qu'il les faut pour voyager en Italie; ils en fournissent une partie de l'Italie, & beaucoup d'étrangers qui ne peuvent parcourir les montagnes de l'Italie avec les grandes voitures de France & d'Angleterre. Mais pour les voitures élégantes, les gens riches dans les grandes villes d'Italie les font venir de Paris.

Évaluation des bras usités en différentes villes de la Lombardie Autrichienne, en pieds, pouces, lignes & centièmes de lignes, mesure de Paris.

	Pour le bois.			Pour la soie.			Pour le drap.		
	pi.	pou.	lig.	pi.	pou.	lig.	pi.	pou.	lig.
Milan . . .	1	9	11,87	1	7	5,06	2	0	8,01
Pavie . . .	1	11	2,88	1	7	5,63	2	0	8,90
Cremone . .	1	5	10,39	1	10	10,93	2	0	9,27
Lodi . . .	1	4	10,02	1	7	5,54	2	0	8,14
Côme . . .	1	6	8,05	1	7	6,66	2	0	9,84
Casal Maggiore	1	6	0,00	1	10	10,77	2	0	7,82
Valsasina . .	1	7	4,53	1	7	0,44	2	1	4,18
Soncino . .	1	5	11,92	2	0	8,24	2	0	8,24

Lugano, Braccio Lungo	2	0	3,42
Corto	1	7	9,14
Mantova, Braccio di Seta, tela, e lana . . .	1	11	8,02
Piccolo	1	5	3,29

On emploie à Milan un bras pour la mesure de la soie, *Braccio da Seta*, de 19 pouces 5 lignes & $\frac{6}{100}$; & un bras pour la mesure du drap, *Braccio da Panno*, celui-ci a 24 pouces deux tiers de France. C'est ce qui a occasionné la confusion que fait M. Rolland, en disant que le bras de Milan a 25 pouces moins une ligne, & il m'accuse d'erreur avec autant d'assurance que de légéreté; mais le bras de 22 pouces, celui des maçons, ou *Braccio da Legno*, est le plus connu, celui que l'on entend toujours, quand on dit simplement le bras de Milan, & c'est à celui-là que se rapportent les mesures suivantes.

Le Trabucco dont on se sert pour l'arpentage, est de 4 bras 4 pouces & 8 ou 9 points : (Voyez *Scuola di Geometria pratica*) il sert à former la table & la perche, qui sont des surfaces dont nous allons parler.

La table, la *tavola*, est une surface composée de 4 *Trabucchi* quarrés, ou environ 7 toises quar-

rées de superficie. La perche, *pertica*, est une surface composée de 24 tables quarrées, ainsi elle est de 173 toises quarrées; il faut donc plus de cinq perches de Milan pour faire l'arpent de Paris, qui est de 900 toises quarrées. Si l'on veut réduire la perche de Milan en bras quarrés, on trouve qu'elle en contient 1849$\frac{1}{4}$; mais ce sont des mesures indépendantes l'une de l'autre.

Le bled se mesure par *Staro*; huit *Staro* font le *Moggio*, qui pèse environ 130 ou 150 liv. poids du pays, chacune de 28 onces légères, dont on verra bientôt la valeur; les 150 livres font 233 liv. de France; c'est presque le setier de Paris, qu'on estime peser 240 livres. Le Staro diffère peu de notre boisseau de Paris, qui pèse 20 liv. & dont la capacité est de 661$\frac{7}{18}$ pouces cubes, mesure de France.

Toutes les monnoies étrangères ont cours à Milan, parce qu'il n'y a pas assez de monnoie du pays: les louis-d'or de France y passoient ordinairement, en 1765, pour 34 livres numéraires du pays; ils en ont valu ensuite 36, actuellement ils valent 30 livres 8 sols de Milan, ainsi la livre numéraire de Milan valoit 14 sols & demi de France, c'est-à-dire, qu'on pouvoit avoir en 1765, à-peu-près 3 livres de Milan pour 2 livres de France. Aujourd'hui elle vaut 15 sols 9 deniers, & $\frac{4}{19}$.

Les sequins de Florence y passoient, en 1765, pour 15$\frac{1}{3}$ liv. du pays. En 1776, ils en valoient 16$\frac{1}{4}$. Il y avoit une confusion d'espèces, telles qu'en changeant & rechangeant son argent, on pouvoit parvenir à n'avoir plus rien. Mais depuis peu l'on a fixé un tarif pour les espèces, suivant lequel le louis-d'or vaut 40 liv. 8 sols de Milan, le sequin de Venise & de Florence 14 liv. 10 sols, & celui de Rome 14 liv. M. Bernouilli observe qu'il y a souvent des variations, relativement à la différence de l'or & de l'argent. Vers la fin de 1774, le louis-

d'or valoit 35 liv. 5 ſols de Milan & quatre écus de ſix francs ne valoient que 35 livres, mais quelques mois après, l'or rendoit moins que l'argent : : le louis-d'or étoit à 35 liv. 10 ſols, & quatre écus de ſix francs à 36 livres. La différence étoit moins grande en banque: le louis valoit 31 liv. 8 ſols, & quatre écus valoient 31 liv. 10 ſols. Ces différences viennent de l'abondance ou de la rareté des matières dans le commerce.

On emploie quelquefois à Milan le terme de *Scudo*, & l'on entend alors 6 livres de Milan. On ſe ſert auſſi de celui de *Filippo*, qui ſignifie 7½ liv. de Milan, du moins *per grida*, c'eſt-à-dire, par le tarif du gouvernement, quelquefois plus par l'uſage & le crédit que le commerce donne à ces monnoies, c'eſt-à-dire, abuſivement, ſuivant l'expreſſion du pays. Actuellement le Filippo paſſe pour 8 liv. 10 ſols ou 6 liv. 14 ſols de France.

On ſe ſert du mot *Doppia* ou *Dobbla*, comme monnoie idéale, pour ſignifier 24 liv. de Milan; mais il y a auſſi des pièces d'or ou monnoies réelles, qui ſelon le tarif valent 25 liv. 5 ſols du pays, & dans le commerce ordinaire vont juſqu'à 27 liv. Celles-ci ont d'un côté une tête de duc couronnée, de l'autre les armes des ducs de Milan, & valoient autrefois 24 liv. comme la monnoie idéale dont j'ai parlé. On donne même le nom de *Doppia* en général à toutes les pièces d'or, excepté les ſequins, c'eſt-à-dire, aux louis-d'or de France, aux pièces d'or d'Eſpagne, de Portugal, de Savoie, de Gênes, de Florence, de Rome, &c. mais il faut ſpécifier alors ce qu'on entend par *Doppia*.

La livre commune & uſuelle de Milan, la livre des marchands, *libra groſſa*, eſt de 28 onces légères, & cette livre fait exactement 24 onces 7 gros, 36 grains de notre poids de marc; ainſi les 18 onces de Milan ſont à-peu-près 16 onces de France ou une livre de Paris. Cette once de Milan

fe divife en 8 dragmes, la dragme en 3 deniers ou fcrupules, le denier en 24 grains.

L'once qui fert à pefer les matières d'or & d'argent eft plus forte : on l'appelle *oncia di marco d'oro*. Elle pèfe 7 gros & demi, & $13\frac{1}{11}$ grains poids de marc, fuivant l'étalon ou le modèle qui eft chez le *Bollatore*; c'eft celui qui marque & contrôle les poids de tout le Milanez, & qui fait les balances de la monnoie; cette once paffoit pour être égale à la nôtre, mais elle en diffère de $22\frac{10}{11}$ grains : les 8 onces qui font à Milan le marc-d'or, ou le marc des orfèvres, reviennent par conféquent à 7 onces 5 gros & 33 grains de France. L'once des orfèvres fe divife en 24 deniers, & le denier en 24 grains; mais les 24 deniers en font 26 de l'once commune de Milan, dont nous avons parlé en commençant, parce que l'once qui eft appelée à Milan *oncia di pefo leggiere* ou *di mercanzia* doit avoir, fuivant l'ancien réglement, un treizième de moins que celle des orfèvres; ainfi elle devroit pefer 7 gros 6 grains; cependant l'once que M. le comte Firmian m'a fait faire, qui eft autentiquée & légalifée avec toutes les précautions convenables, examinée à Paris avec foin, s'eft trouvée être de 7 gros & 9 grains; mais on n'eft pas furpris de cette petite différence entre d'anciens étalons, faits dans un temps où l'on ne pefoit pas avec la précifion qu'on a portée depuis dans tous les arts.

Le fucre, le caffé, la bougie, la droguerie, la foie, fe vendent à la livre de douze onces, *liretta*, *libretta*, ou *libra piccola*; elle eft de 12 onces légères, les mêmes que les onces de la livre commune, c'eft-à-dire, 10 onces $5\frac{1}{2}$ gros, du poids de Paris.

La *Brenta*, qui eft la mefure du vin, eft beaucoup plus grande que celle de Turin; elle contient 96 *Bocali*, chacun d'une livre ou de 28 onces; ainfi la *Brenta* pèfe 150 livres de France, & contient environ 75 pintes de Paris. Le *Bocale* contient 37 pouces cubes, ou plus des trois quarts d'une pinte;

car la pinte de Paris eſt de 48 pouces cubes, & pèſe 2 livres poids de France.

Le prix du bled à Milan, année commune, vers 1766, revenoit à 18 liv. le ſetier, argent & meſure de Paris; car le *Moggio* qui pèſe 150 livres de Milan, ou 233 livres de France, y coûtoit 24 livres, qui répondoient alors à 17 livres 8 ſols de France.

Le pain ſe vendoit en détail par miches d'un ſol de Milan, peſant 5 ou 6 onces du pays; en ſuppoſant 6 onces, cela revenoit à 27 deniers la livre, argent & poids de France; c'eſt à-peu-près comme à Paris du moins pour l'ordinaire.

Le bœuf y coûtoit 5 ſols 2 deniers la livre, le veau 6 ſols 1 denier, le mouton 4 ſols 2 deniers, argent & poids de France. A Paris le prix de la viande étoit indiſtinctement de 8 ſols la livre; mais actuellement elle ſe vend 9 ſols.

M. Bernoulli m'obſerve que les prix à Milan étoient auſſi conſidérablement augmentés en 1775: les voici en argent, & poids de Milan.

	En 1765	En 1775
Le moggio de bled.	24 l.	45 liv.
La livre de bœuf (poids de 18 onces).	12 ſ.	14 ſols.
. . . . Veau.	14 $\frac{3}{4}$	16 . . .
. . . . Mouton.	10 $\frac{1}{2}$	10 . . .

Le quintal de foin coûtoit environ 7 livres, & dix ans auparavant il n'en coûtoit que quatre.

En 1782, on m'écrit que la viande coûte 12 à 15 ſols, poids & argent de Milan. Les 12 ſols font 5 ſols la livre, poids & argent de France; car pour faire cette réduction, il faut multiplier les 12 ſols par $\frac{14}{314}$ qui eſt le rapport total des monnoies, par $\frac{6}{18}$, qui eſt le rapport des nombres d'onces, & par $\frac{9}{8}$ qui eſt celui de l'ouce de Milan à celle de France; or le produit de ces trois rapports eſt à-peu-près. — Aiuſi la viande n'y coûte que les deux tiers de ce qu'elle coûte à Paris.

CHAPITRE XXXI.

Des environs de Milan.

IL y a aux environs de Milan beaucoup de belles maisons de campagne ; une des plus remarquable est *Castellazzo*, située dans une belle plaine à deux lieues de la ville ; on y trouve des jardins immenses, une ménagerie, de grandes allées couvertes ; des cédras en pleine terre, & en si grande quantité qu'il en coûte plus de 8000 livres de France pour les barraquer tous les ans ; les grilles des jardins sont dorées, tout y est orné d'une manière noble & riche : c'est presqu'entièrement l'ouvrage du comte Arconati ; on prétend que cette famille est françoise.

Les appartemens offrent de belles enfilades, dont les pièces sont décorées en stuc, avec des bas-reliefs, des moulures dorées, des fleurs, & autres ornemens qui tiennent lieu de tapisseries, dont on ne fait pas grand cas en Italie.

On y voit une belle statue de Pompée, plus grande que nature, apportée de Rome en 1627, avec une inscription à l'honneur de ce héros, où l'on voit qu'il avoit pris 1538 villes ou châteaux, & 846 vaisseaux, dans un âge peu avancé.

Les François voient aussi avec plaisir à Castellazzo, des bas-reliefs qui étoient autrefois dans l'église de Sainte Marthe de Milan, & qui représentent les exploits de Gaston de Foix ; ce héros étoit neveu de Louis XII, & gouverneur de Milan ; il fut tué en 1512, à l'âge de 24 ans, après avoir gagné la bataille de Ravenne, & remporté sur les ennemis de la France d'autres avan-

tages, qui le firent regarder comme un des plus grands capitaines de ſon temps.

Des appartemens on paſſe de plain pied à l'égliſe paroiſſiale. C'eſt une commodité dont manquent les châteaux des plus grands ſeigneurs, de ceux même à qui elle ſeroit le plus utile.

LAINATE, ſituée à une lieue plus loin, eſt une belle maiſon de campagne du marquis de *Litta*, où il reçoit pendant l'automne très-grande compagnie.

On peut citer encore *Monbello*, qui appartient à la maiſon Grivelli, *Birago*, ſur le chemin de Côme, maiſon du marquis Caſnedi, *Comazzo* ſur la Muzza, en allant vers Lodi; celle-ci appartient au comte Pertuſati.

A une lieue de Milan, du côté du nord, eſt la maiſon de campagne appelée *Caſa Simonetta*, où eſt un écho poliphone des plus fameux, qui répétoit un mot plus de 100 fois; cela eſt fort diminué aujourd'hui par les dégradations & par les reconſtructions qu'on y a faites, & cela devoit arriver. Car dans une plaine toute plantée d'arbres, il n'y a que la ſituation des angles correſpondans du bâtiment, qui peut produire cet écho ſingulier; actuellement il faut un coup de piſtolet tiré de la fenêtre du milieu de l'aîle gauche au ſecond étage, pour pouvoir diſtinguer 60 à 65 répétitions dans l'eſpace de 15 ſecondes. Un éclat de voix eſt répété 35 à 37 fois dans l'eſpace de 8 à 9 ſecondes, les deux premières fois lentement, après cela très-vîte; quelque haut d'ailleurs qu'on parle, cet écho ne répète que la dernière ſyllabe, & le ſon ſe perd comme par caſcades, toujours en diminuant (1).

---

(1) Les échos les plus célèbres ſont celui de Woodſtrock en Angleterre; celui qui eſt ſous le pont du Drac près de Grenoble, il répète juſqu'à 12 fois un mot de deux ſyllabes;

Cette maison du comte Simonetta, trop proche de la ville, a été long-temps abandonnée par le propriétaire, fatigué de la multitude des personnes que le voisinage de la ville y attiroit; elle appartient à madame la comtesse de Castelbargo, mais elle est encore inhabitée.

MONZA est à 8 ou 10 milles de Milan, on y va voir l'église de S. Jean-Baptiste, fondée par la reine Théodelinde, mais rebâtie vers l'an 1380; son trésor contient des choses remarquables : par exemple, la couronne de fer, qui est une de celles qui ont servi à couronner autrefois les empereurs, comme rois de Lombardie; on l'appelle couronne de fer à cause d'un cercle de fer dont elle est garnie en dedans, & qui fut fait, dit-on, avec un des clous de la passion. On y conserve la couronne de Théodelinde & du roi Agilulphe son mari : une croix de crystal que S. Grégoire le grand lui envoya; on y montre son éventail, son peigne, &c. enfin quelques antiques dignes d'être examinées.

CHIARAVALLE, abbaye qui est à une lieue de Milan, vers le sud-est, fut fondée par S. Bernard; l'église en est belle; on y admire surtout les stalles des religieux, où est représentée la vie de S. Bernard; c'est un des beaux ouvrages qu'il y ait dans ce genre de sculpture. On y montre la maison & le tombeau de Guillelmine, espèce de visionnaire, qui mourut en 1281 avec une

ceux de Clobentz & de Genetay près Rouen (*Mém. de l'Acad.* 1692), celui de Verdun, (*Hist. de l'Acad.* 1710.) Il y en a un à la Roche-Pot en Bourgogne, qui répète 14 syllabes de suite : lorsqu'on tire un coup de pistolet à l'entrée de la gorge de la Roche-Pot, on entend six coups, qui se succèdent comme si l'on eut tiré six fois, mais les derniers sont plus foibles. Enfin il y a un écho très-singulier à Bosneath près Glascow en Ecosse, où un air de cor-de-chasse est répété trois fois : *Observations faites à Londres*, 1770. *Encyclopédie*, au mot *Echo*.

grande réputation de ſainteté; mais qui fut déterrée enſuite, condamnée, brûlée, comme ſorcière, impie, extravagante en 1300. On cite cette égliſe comme un exemple de l'abus introduit dans l'architecture gothique, de ſurcharger le ſommet des voûtes & des coupoles; celle-ci a une coupole octogone, oblongue, de 30 pieds dans un ſens, & 26 dans l'autre; elle porte une tour de briques à quatre faces, de 18 pieds en un ſens, & de 16 ½ dans l'autre, avec 57 pieds de hauteur. Cette tour eſt encore terminée par une pyramide de 34 pieds. Il eſt abſurde de faire ſortir ainſi une tour immenſe de la partie la plus foible d'un édifice: & cela eſt auſſi périlleux dans l'exécution, que biſarre dans le projet.

CHAPITRE XXXII.

De la valeur & du produit des terres, & du climat du Milanez.

LE duché de Milan contient un excellent territoire; on diſoit autrefois *Optimum regnum Galliæ, optimus comitatus Flandriæ, optimus ducatus Mediolanum.*

On compte dans le Milanez & le Mantouan environ 1114000 habitans, mais les nobles & les eccléſiaſtiques y ſont en grand nombre. Le territoire contient environ deux millions d'arpens & 2383 communautés. On y trouve des terres qui ne ſe repoſent jamais, & donnent deux récoltes par an, l'une de froment, l'autre de bled de Turquie, de millet ou d'autres menus grains. Beaucoup de prés ſe fauchent trois fois l'an; ceux qui ont de l'eau, & c'eſt le plus grand nombre, peuvent ſe faucher juſqu'à quatre fois; ceux qui n'en ont point

ne donnent quelquefois que deux récoltes de foin.

Les champs féparés par des alignemens d'arbres font en même temps couverts d'arbres fruitiers, de mûriers, de vignes, de légumes & de moiffons.

Ces riches cultures attirent principalement l'attention des voyageurs, par l'art avec lequel on dirige les arrofemens; on raffemble les eaux près des fources dans de grands réfervoirs, d'où on les diftribue dans plufieurs autres fucceffivement moins élevés, & avec des rigoles on les conduit dans tous les terrains inférieurs. Par ces nivellemens, toute terre fufceptible de recevoir des eaux fupérieures, en reçoit par droit de propriété.

Le fol du Milanez, quoiqu'expofé à une température plus froide que celui du refte de l'Italie, ne laiffe pas d'être très-favorable à la culture de toutes les efpèces de fruits & de légumes : le riz, le lin, le chanvre & la vigne y font cultivés avec le plus grand fuccès; le cotonier, le caprier, & l'olivier même s'y cultivent avec avantage; les mûriers y produifent des feuilles deux fois l'année. Les premières fervent à nourrir quantité de vers à foie, les fecondes fuppléent à la pâture des beftiaux. Les plantations de ces arbres n'y font nulle part auffi multipliées; elles le feroient encore bien davantage, fi la culture n'eût été arrêtée par une impofition mife en 1732, fur chaque mûrier. Malgré cette fertilité & cette culture, on y éprouve cependant quelquefois des difettes. Le confeil économique permet ou défend l'exportation des grains fuivant les circonftances, limite les marchés où l'on peut vendre les grains, & prefcrit à chaque particulier ce qu'il peut en acheter, ou en conferver. Il défend l'exportation, lorfque le prix eft trop fort; il accorde des primes fur les bleds étrangers qui arrivent dans le Milanez. Enfin il y a dans les villes des greniers d'abondance, où les propriétaires ou les fermiers doivent

conduire une quantité de grains, à laquelle ils sont taxés, & qui leur est payée selon le prix courant. Mais cette administration est un peu traversée par les impôts établis sur le commerce des grains ; on y acquitte deux livres de droit de mouture par mesure, équivalente à cent cinquante livres poids de marc : on paie un droit de cuisson dans les fours bannaux, dans ceux des boulangeries publiques, & dans ceux des aubergistes qui vendent du pain, & on perçoit lors de l'exportation des grains, un droit de sortie réglé par la loi qui le permet. Cependant on s'efforce d'encourager l'agriculture; on y a vu, en 1763, le souverain se dépouiller d'un de ses plus beaux droits en faveur du cultivateur, en supprimant les réserves de ses chasses, ainsi que celles de ses officiers. Peu de temps après, il fut fait un fond de deux cent mille florins, dont on prête à deux pour cent au pauvre cultivateur, seulement jusqu'à concurrence de dix-huit cent livres.

On a formé en 1770 à Milan, un établissement pour instruire continuellement dans les principes de la meilleure culture, 220 enfans qu'on établit dans divers cantons. En 1775, un édit a affranchi de toute augmentation d'impôt, les terres qu'on amélioreroit, ainsi que celles que l'on défricheroit : dans le même temps, on a choisi dans divers cantons, des jeunes gens qu'on a envoyés en France, pour y apprendre l'art vétérinaire ; enfin on est continuellement occupé à dessécher les marais que le Pô forme, & à prévenir par des travaux considérables, par des digues & des chaussées, les ravages qu'occasionnoient les inondations de ce fleuve, qui est peut-être le plus difficile à contenir de tous les fleuves de l'Europe, comme on le verra quand nous parlerons de Ferrare.

La répartition de l'impôt territorial dans le Milanez est faite avec beaucoup de soin. On a

pour le cadastre des regiſtres qui expliquent la valeur des propriétés, les titres des propriétaires, & les mutations ; on a des plans topographiques, ſur leſquels ſont repréſentées toutes les circonſtances locales des terrains, la figure & les rapports de leur étendue ; les ruiſſeaux, chemins, rochers, ravins, la poſition reſpective des riverins ; on y voit les carrières, les mines, la population des lieux, les priviléges des habitans.

Ce cadaſtre eſt peut-être le ſeul en Europe qui ſoit parfait & déterminé ; mais il a exigé dans l'exécution une conſtance à toute épreuve, & jamais adminiſtration n'a eſſuyé autant de contradictions, d'oppoſitions & de diſcuſſions, qu'en éprouva celle de Milan pendant cette opération ; on prétend qu'elle avoit été commencée ſous Louis XII, lorſqu'il occupoit le Milanez, & qu'elle n'a été terminée définitivement qu'en 1760. Il eſt vrai qu'en commençant, on n'avoit pas pris la meilleure voie, parce qu'au lieu de travailler d'abord à diſtinguer les territoires par grandes parties, on procédoit en détail au cadaſtre des propriétés de chaque particulier, ce qui étoit ſujet à plus d'incertitudes & de variations.

L'étendue des terres étant déterminée, & leurs propriétaires connus, on en a fait l'eſtimation en onze différentes natures, prés, bois, vignes, jardins, &c. que l'on a ſubdiviſées en pluſieurs parties, bonnes, médiocres, mauvaiſes, pires, &c. La valeur des maiſons a été eſtimée relativement à leur étendue, à leur ſtructure, & à leur ſolidité. On a évalué le produit de tous ces biens à raiſon de quatre pour cent, déduction des frais de culture, & de toute charge de propriétaires. Enfin la répartition de l'impôt s'eſt faite à raiſon de tant de ſols & tant de deniers par écus de ſix livres de ce produit.

Les terres des eccléſiaſtiques compriſes dans

l'évaluation générale, avoient présenté des difficultés pour la répartition : il avoit d'abord été réglé en 1756, entre les cours de Rome & de Vienne, que les terres possédées par le clergé, depuis 1599, acquitteroient toutes les taxes supportées par les autres fonds, & que celles qu'ils possédoient antérieurement, ne contribueroient que pour un tiers de leur valeur. Mais cette distinction fut supprimée en 1775, en compensation de divers priviléges honorifiques que l'on accorda alors aux ecclésiastiques.

Les autres exemptions furent aussi annullées; on soumit même les terres domaniales à l'impôt; & pour celles qui en étoient exemptes, on dédommagea les propriétaires qui justifièrent de leurs acquisitions.

Par un réglement général, cet impôt varie selon les besoins de l'état.

Le Milanez étant une des parties les plus fertiles & les plus cultivées de l'Italie, je pense que l'on verra avec plaisir une notice de la valeur des différentes espèces de terres. On sent assez que cela dépend des circonstances sans nombre, qui font varier l'estimation : telles sont la proximité des grands chemins, des rivières, des villes, & les différences qui varient à l'infini dans les qualités du terrain.

On y distingue onze espèces, ou onze natures de terrains, qui sont encore subdivisées chacune en plusieurs qualités, mais je ne parlerai que des deux extrêmes ; j'y joindrai les prix de chacune, d'abord en perches & monnoies de Milan; l'écu de 6 liv. milanoises, valant 4 liv. 7 sols de France, en 1765, & la perche de Milan 173 toises quarrées ; un terrain de 8 écus la perche, valoit par arpent 181 liv. de France, & ainsi des autres à proportion.

Il y a des terrains d'une bonté singulière, que

l'on ne prend point pour exemple, lorſqu'on veut donner une idée de la qualité d'un pays : il y en a tel dans l'état de Milan, qui vaut 100 écus la perche ou 2263 livres l'arpent. On trouveroit la même choſe aux environs de Paris; mais les terres labourables ordinaires, y valent environ 400 livres l'arpent, ce qui peut ſervir de terme de comparaiſon.

Des onze eſpèces de terrain qu'on a diſtinguées dans le cadaſtre, je n'en citerai que trois : la première eſt appelée *Aratorio ſimplice*, ou terre labourable ordinaire : il y en a cinq qualités dont les prix ſont 7, 6, 4 ½, 3 ½, & 2 ½ écus la perche, ou 158, 136, 102, 79 & 57 liv. l'arpent.

Celle dont l'eſtimation eſt la plus forte, s'appelle *prato Adaquatorio*, pré qui peut être arroſé; il y en a depuis 4 ½, juſqu'à 19 écus la perche, ou de 102 liv. à 430 liv. l'arpent.

La moindre eſpèce s'appelle *Paſcolo ſimplice*, mauvais terrain qui ne ſert que pour le pâturage, & qui s'eſtime de 1 ½, ou 2 écus la perche, ou de 23 à 34 livres l'arpent.

Pour donner auſſi une idée du produit des terres aux environs de Milan, nous rapporterons la valeur de l'amodiation des campagnes, en 1765. Les prés ſe louoient 5 à 6 livres la perche, c'eſt-à-dire, environ 20 livres l'arpent, comme les terres labourables des environs de Paris. Les riſières, *riſare*, 4 livres la perche, ou 15 livres l'arpent. Les vignes depuis 5 juſqu'à 7 livres la perche; les terres labourables entre 3 ½ & 4 ½. Les coupes de bois qui ne ſe font que de 9 en 9 ans, entre 16 & 20 livres la perche. Une ferme compoſée de prés, de vignes & de terres ſe loue 4 à 5 livres la perche, ou de 15 à 19 livres de France chaque arpent; mais lorſqu'elles ſont très-près de la ville, le prix commun va juſqu'à 45 livres l'arpent, à cauſe de la facilité des engrais.

On

On eſtime ordinairement le revenu net des biens de campagne, déduction faite des charges, à 3½ pour cent de leur valeur, ou du capital de leur acquiſition.

Parmi les choſes que nous remarquons en arrivant en Lombardie, il y a une plante peu connue en France, mais qui eſt fort cultivée en Italie, & qu'on y appelle *Sagina;* c'eſt celle qui eſt dans Bauhin ſous le nom de *Milium arundinaceum ſubrotundo ſemine, ſorgho nominatum;* & dans Linné, *Holcus glumis villoſis ſeminibus ariſtatis* (*Speci.* p. 1045, première édition). On en fait des balais, *Scopa di Sagina*, & même des broſſes, & les cannes ſervent à faire des nattes, & à couvrir des maiſons, à-peu-près comme chez nous les roſeaux, dont on peut voir l'emploi dans l'art du couvreur, que M. Duhamel a publié. La petite eſpèce de *Sagina* à tête ramaſſée, donne une graine que les payſans font entrer dans le pain.

On cultive auſſi beaucoup en Italie le bled de Turquie ou *Maïs*; il y eſt appelé *gran-Turco*, & c'eſt probablement de-là qu'eſt venu le nom françois bled de Turquie; ce n'eſt pas qu'on ait reçu des Turcs cette eſpèce de culture, mais parce que la tête nue & le panache des épis les a fait comparer à une tête de Turc: à Bourdeaux on l'appelle bled d'Eſpagne.

On commence auſſi à trouver en Lombardie un fruit qui eſt commun à Rome, & qu'on connoît peu à Paris: les pommes d'or, *Pomidoro*, ou *Tomate* des Eſpagnols. C'eſt *le Solanum pomiferum fructu rotundo ſtriato molli* de Gaſpard Bauhin, & *ſolanum caule inermi herbaceo foliis pinnatis inciſis, racemis ſimplicibus* de Linné (*Species plantarum* 185): le fruit eſt connu des botaniſtes François, ſous le nom de *Lycoperſicon Galeni*, *Anguillaræ*, & de pomme d'amour; il eſt doux & agréable,

on l'emploie dans toutes les ſauces, & il leur donne la couleur d'un coulis d'écreviſſe.

L'uſage des glaces eſt auſſi très-commun au-delà des monts; & c'eſt un des agrémens de l'Italie, que de trouver à chaque pas ces ſortes de rafraîchiſſemens qui ſont encore ſi rares en France. On eſt ſurpris quand on arrive en Provence pour la première fois, de voir de petits garçons ſur des ânes, manger les plus belles oranges en menant du fumier; mais à Milan, on trouve des chartiers en ſarots de toile, prenant des glaces dans un café.

Le climat de la Lombardie n'eſt pas de nature à y voyager agréablement l'hiver; les chaiſes à l'italienne, ouvertes de tous côtés & expoſées à tous vents, ſont très-déſagréables pour le froid, & les chemins preſqu'impraticables en certains endroits; c'eſt à Naples, ou tout au plus à Rome qu'il faut reſter quand on veut paſſer l'hiver en Italie; ailleurs on eſt expoſé à ſouffrir beaucoup du froid, parce que les Italiens mettent leur attention à ſe garantir de la chaleur, de même que dans le nord tout eſt diſpoſé pour éviter le froid; & l'on ſe trouve ſouvent aſſez dépourvu dans la ſaiſon contraire. On ne ſe chauffe point, les portes & les fenêtres ſont mal fermées; on ſe promène ſans chapeau & ſans manteau; mais auſſi l'on ſouffre le froid par étiquette. En effet, il y a de temps en temps d'aſſez grands froids à Milan. Le 7 Janvier 1767, le thermomètre deſcendit à 12° au-deſſous de la congélation; le 11 il étoit encore à 10½, & le 12 à 7¼ ſeulement; ce jour-là il étoit à Paris à 14 degrés. Le 13 à Milan il étoit à 10 degrés. La plus grande hauteur de la neige à Milan fut de 15 pouces (1), & les champs en furent couverts depuis le 4 Janvier, juſqu'au

(1) On a eu de même à Paris en 1784, 15 à 18 pouces de neige, mais cela y eſt très-rare.

17 Février; les vignes souffrirent beaucoup, on crut que tous les figuiers étoient morts, & l'on en coupa un grand nombre : cependant parmi ceux dont on n'avoit rien espéré, beaucoup poussèrent quelques jets vers le milieu de Mai.

Il pleut beaucoup plus à Milan qu'à Paris : la quantité moyenne de pluie est de 33 pouces à Milan, & elle a varié en 14 ans de 26 à 47½. A Paris, cette quantité moyenne est de 17 pouces, & elle varie de 8 à 26. M. *Cotte*, *Traité de Météorologie*, pag. 312.

On trouve dans les éphémérides de Milan, pour 1779 & 1780, une suite d'observations météorologiques faites avec assiduité, depuis 1763, en sorte qu'on y peut voir un tableau exact du climat de Milan.

CHAPITRE XXXIII.

Description de Pavie.

PAVIE est une ville assez ancienne & assez célèbre pour mériter l'attention des voyageurs ; elle n'est qu'à sept lieues de Milan, ainsi il est naturel d'en placer ici la description, quoique je ne l'aie vue qu'en allant à Gênes, à la fin de mon voyage d'Italie. Il y a des voyageurs qui vont de Milan à Gênes, & de-là en Toscane ; mais je ne parlerai de Gênes qu'à la fin de cet ouvrage.

La route de Milan à Gênes contient 13 postes & demie : Binasco 1, Pavie 1, Voghera 3, Tortona 1, Novi 2, Ottagio 2 : on ajoute ici un cheval ; Campomarone 2, Gênes 1 & demie.

De Milan à Voghera, & de Novi à Gênes, on paie 14 paules par couple, & 5 paules par bidet. Il y a une demi-poste de plus en passant

par la Chartreuſe de Pavie, qui eſt hors de la grande route.

De Voghera à Novi, état du Piémont, on paie 8 paules par cheval, tant d'attelage que de ſelle.

On peut aller de Pavie à Lodi, qui n'en eſt qu'à ſix lieues, pour continuer par la route de Parme.

La Chartreuſe de Pavie, que l'on trouve en venant de Milan, avant d'arriver à Pavie, eſt une des plus célèbres de l'Italie; elle eſt à un mille du chemin ſur la gauche, & à cinq milles de Pavie.

Cette Chartreuſe fut fondée par Jean Galeas Viſconti, premier duc de Milan, mort en 1402, & dont on voit le tombeau dans l'égliſe. Les bâtimens ſont beaux & vaſtes; on y comptoit, en 1765, environ 50 religieux (1), jouiſſans de cinq cent cinquante mille livres de rente. On arrive au couvent par une grande allée de trembles; l'on entre par une grande cour, au fond de laquelle eſt l'égliſe, bâtie, à ce qu'on prétend, ſur les deſſins du Bramante. Le portail eſt de marbre, chargé de beaucoup de ſculpture d'un genre gothique, mais fait dans le temps qu'on travailloit à perfectionner le goût; on y a fait auſſi quelques incruſtations de marbre, qui lui donnent l'air d'un cabinet de marquetterie.

L'intérieur de l'égliſe eſt joli; la voûte en croix d'ogive reſſemble, quoiqu'en petit, à la cathédrale de Milan: les arcades de cette voûte ſont alternativement garnies d'étoiles d'or ſur azur, & de petits deſſins à compartimens, exécutés pareillement en or ſur un fond azur.

(1) Les Chartreux ont été ſupprimés dans tous les états de l'empereur en 1782; les biens de la Chartreuſe de Pavie ſont adminiſtrés par le gouvernement, & l'on a aſſigné à l'hôpital de Pavie 16 mille livres de rente. L'égliſe eſt deſſervie par 4 prêtres, autrefois Chartreux; on parle d'y mettre les Bernardins de deux couvens qui doivent être ſupprimés.

Au second autel à droite, on remarque six tableaux en un seul cadre, qui forment le tableau d'autel, de *Macrino*, contemporain du Pérugin; on y voit la Vierge, S. Anselmo, & S. Hugo, chartreux; une résurrection, & les quatre évangélistes; deux dans chaque tableau : ces peintures sont très-médiocres, elles sont à la mauière de ce temps-là, sèches, incorrectes de dessin, mais propres à faire voir les progrès successifs de la peinture.

Dans la quatrième chapelle à droite, un ancien Christ d'Ambroise *Fossani*, composé gothiquement, avec de l'or sur le bord des habits; il y a de la finesse dans les têtes, la douleur y est bien exprimée.

Dans la sixième chapelle, une Vierge avec S. Pierre & S. Paul qui écrit, tableau du *Guerchin*, dans sa manière rouge & noire; les têtes des deux apôtres sont belles, mais la Vierge ne l'est pas; les ombres ont poussé au noir.

A l'autel de la croisée à droite, un tableau de *Cerano*, représentant S. Charles Borromée & S. Bruno qui invoquent la Vierge; la figure de S. Bruno est belle & bien coloriée, mais les ombres ont tellement changé, que l'effet en est totalement détruit; la tête de la Vierge est très-belle & d'une bonne couleur.

Le devant d'autel est formé par un très-beau bas-relief de Tomaso *Orsolino* de Gênes; il représente S. Bruno au pied de la croix : le saint a de l'expression, mais la figure est un peu courte; les petites figures de chartreux ne sont pas mal; mais tous les anges sont mauvais.

Auprès de cet autel est le mausolée de Jean Galeas, fondateur de la maison; les figures n'en valent rien du tout, mais les petits ramages & les petits trophées sculptés sur les pilastres, quoique d'une manière très-sèche, ne sont pas mal.

Dans la seconde chapelle à gauche, le tableau

de l'autel est composé de six tableaux réunis en un seul, dont quatre sont de Pierre *Perugin*; ils représentent le Père éternel dans la gloire; la Vierge priant l'enfant Jésus, qu'un ange tient; elle est très-belle, & la tête peinte avec légéreté & finesse; dans les autres on voit S. Michel & l'ange gardien : le caractère de ce dernier est très-beau, ces tableaux sont cependant toujours d'une manière fort sèche.

A la troisième chapelle, un S. Jean-Baptiste invoquant J. C. avec des chartreux, tableau de Jean *Carlone de Gênes*, mort en 1630; il y a de l'expression, mais il est médiocre d'ailleurs.

Dans la quatrième chapelle, un tableau de *Pietro Negri*, mort en 1673, représentant l'adoration des Mages; la tête de la Vierge n'est pas d'un beau caractère, non plus que l'enfant Jésus; la tête du roi qui est à genoux est belle, vraie de chair, & bien pensée; le groupe du fond du tableau est trop noir.

Dans la cinquième chapelle, un tableau du *Cairo*: l'enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge, présente à Ste. Catherine, qui fut martyrisée l'an 307, un lis à flairer, & met une couronne d'épines sur la tête de Ste. Catherine de Sienne, morte en 1460, qui lui baise le pied : c'est un tableau d'une belle couleur; la Ste. Catherine de Sienne a l'air d'une pénitente; l'autre a un très joli profil, un air fin & mignon; la Vierge est très-belle, & d'une grande noblesse.

Dans la septième chapelle, une Madone du Rosaire, par *Morazzone*, très-médiocre.

A l'autel de la croisée à gauche, dans le chœur des frères, un tableau de Daniel *Crespi*, représentant J. C. dans la gloire, en-bas S. Bruno qui l'invoque, & plusieurs autres saints; la couleur en est belle & vigoureuse : S. Bruno est surtout bien rendu; mais le haut du tableau ne vaut rien, le Christ est très-incorrect.

Dans la vieille ſacriſtie, ſur l'autel, une eſpèce de portail gothique, renfermant 64 petits bas-reliefs d'ivoire : on dit que les piliers ſont de corne de licorne ou de narval ; cet ouvrage eſt très-joli ; on l'eſtime par ſa ſingularité, autant qu'on peut faire cas de ces ſortes d'ouvrages ; il fut donné par Catherine, femme de Jean Galeas Viſconti, duc de Milan. On montroit auſſi dans cette ſacriſtie deux calices d'or, dont un eſt incruſté de diamans (1) : un fort bel oratoire, où Annibal Fontana a gravé ſur un cryſtal de roche en-deſſous, la flagellation, (on l'a doré dans les creux) ; en haut il y a deux jolis camées repréſentant l'eſpérance & la charité : ils ſont auſſi d'Annibal Fontana.

Une croix de cryſtal de roche, dans le pied de laquelle Annibal Fontana a gravé J. C. allant au calvaire.

Dans la ſacriſtie neuve, huit tableaux médiocres de différens maîtres : le meilleur eſt une annonciation de *Procaccino*.

Au retable de l'autel, un tableau du *Morazzone*, peint ſur pierre de touche : c'eſt une adoration de bergers, de petite manière.

On y conſervoit dans une armoire pluſieurs beaux ouvrages brodés en ſoie, par Antonia Péregina ; ſavoir, l'adoration des bergers ; S. Bruno qui prie dans le déſert ; la pièce du fond d'un dais, où l'on voit la manne donnée aux Iſraélites ; cet ouvrage eſt beau comme de la peinture, & d'une belle exécution ; en haut du dais une gloire & un Chriſt.

Le chœur eſt peint entièrement à freſque, par Daniel Creſpi, de Milan ; les ſujets des quatre pièces principales, ſont, 1°. la naiſſance de J. C. 2°. l'adoration des rois ; 3°. la préſentation de N. S.

(1) Une partie de ces richeſſes a été tranſportée à Milan en 1782.

au temple ; 4°. N. S. diſputant au temple parmi les docteurs. Les peintures d'en-haut repréſentant la vie de S. Bruno ; elles ſont à freſque, d'une manière large & aſſez bonne ; la compoſition eſt bien, mais il y a peu de nobleſſe ; les chairs ſont un peu rouges, on y trouve peu de clair-obſcur.

L'autel mérite une attention ſingulière par ſes incruſtations d'agate, de lapis-Lazuli, & autres pierres dures qui y ſont en général bien diſtribuées, ſingulièrement celles du premier gradin : ces pierres dures ſont tellement prodiguées dans cette égliſe, qu'il y en a même autour de la baluſtrade de la communion ; ces ouvrages étoient exécutés par des ouvriers attachés au couvent ; quelquefois ils imitent des fruits avec beaucoup de perfection, par la nuance naturelle de la pierre.

Dans la bibliothéque on montre deux coffres à bas-reliefs d'ivoire, avec des fleurs-de-lis ſur les bords, comme les bas-reliefs de la vieille ſacriſtie ; ouvrage gothique fait en France.

Dans l'appartement du père Prieur, on voyoit une Madelaine de Bernardino *Campi* de Crémone, pleine d'expreſſion, & dont la tête ſurtout eſt très-vraie ; ce tableau eſt peint d'une manière sèche.

Les campagnes voiſines de cette Chartreuſe de Pavie, ſont remarquables par la bataille du 24 Février 1525, où François I fut fait priſonnier par un François attaché au connétable de Bourbon qui commandoit les troupes de Charles-Quint (1). Le courage de François I à la bataille de Pavie fut admiré, autant que ſon malheur fut plaint ; l'Arioſte dit en parlant de cette journée :

> Vedete il meglio de la Nobiltade
> Di tutta Francia a la Campagna eſtinto, &c.
> *Can. XXXIII. ott. 52.*

---

(1) *Mirabello* eſt le château où le roi fut conduit ; il eſt à une lieue de la Chartreuſe & de là ville.

Ce fut pour laver cette injure, que l'année ſuivante Lautrec prit & pilla la ville de Pavie.

Entre Pavie & la Chartreuſe on voit de grands reſtes de murailles, qui formoient l'enceinte du parc des anciens rois Lombards.

PAVIE, en italien *Pavia*, en latin *Ticinum*, & enſuite *Papia*, eſt une ville de près de 30 mille ames, non compris la garniſon qui eſt de trois mille hommes. Cette ville eſt ſituée à ſept lieues de Milan, & à 20 lieues de Gênes, ſur une colline agréable au bord du Teſin, qui tombe dans le Pô à une lieue de la ville.

Les auteurs la mettent dans la Gaule Ciſalpine ou dans l'Inſubrie. Pline dit qu'elle fut fondée par les *Levi* & *Marici*, habitans de la Ligurie. (L. 3. c. 17.) Les Romains s'étant rendus maîtres de cette partie de l'Italie, vers l'an 106 avant J. C., Pavie devint une ville municipale, avec droit de cité à Rome, ce qui étoit une prérogative marquée. Et comme elle étoit réunie à la tribu Papia, elle en prit le nom, lorſqu'ayant été brûlée par les Hérules ſous Odoacre, elle eut été rebâtie l'an 476. Ce fut-là que Oreſte, tuteur d'Auguſtule, fut fait priſonnier, & que l'Empire Romain d'Occident reçut le dernier coup.

En 493, Théodoric, roi des Goths, ayant fait mourir Odoacre, Pavie fut comme la capitale du nouveau royaume, juſqu'à l'année 553. Théodoric y fit bâtir un palais, des thermes, & un amphithéâtre, qui fut achevé ſous ſon ſucceſſeur Alaric; il en eſt parlé dans une inſcription qui eſt chez M. le marquis Malaſpina, & qui ſe rapporte à l'an 529. Alboin, roi des Lombards, s'en empara, malgré une réſiſtance de trois ans; & il y fit ſa réſidence, de même que ſes 22 ſucceſſeurs, & pluſieurs rois d'Italie qui y firent bâtir beaucoup d'égliſes. Ainſi Pavie fut long-temps la capitale de la Lombardie.

Charlemagne ayant fait prisonnier dans Pavie le roi Didier l'an 774, & détruit le royaume des Lombards, tint à Pavie des assemblées pour régler le sort de l'Italie; il y trouva Pierre de Pise, & le conduisit en France, où il a été regardé comme le fondateur de l'université de Paris, suivant Budée; il laissa le moine Jean, Ecossois, pour rétablir l'enseignement à Pavie.

Pavie fut aussi la résidence de plusieurs empereurs; mais en 927 elle fut brûlée par les Hongrois.

Dans le douzième siècle elle reprit sa liberté, & forma un gouvernement républicain, ainsi que la plupart des villes d'Italie; elle se distingua dans les croisades: la croix qui forme les armoiries de la ville, vient vraisemblablement de la croisade de 1100: Pavie fournit 15 mille hommes dans l'armée de Lombardie. On y tint, en 1160, un concile qui fut regardé comme concile œcuménique par ceux qui défendoient l'anti-pape Victor contre Alexandre III.

Les comtes de Langosco & les Beccaria, eurent successivement le pouvoir souverain à Pavie. Ceux-ci gouvernèrent pendant 60 ans; mais en 1359, Galeas Visconti s'empara de Pavie, qui lui avoit résisté sept ans: alors cette ville devint partie de l'état de Milan. Maximilien, roi des Romains, en fit, en 1491, l'appanage du fils aîné du duc de Milan. Après la mort du dernier duc, le Milanez étant retourné à l'empereur, comme nous l'avons dit, la branche espagnole de la maison d'Autriche conserva Pavie. En 1706, l'armée Impériale, assiégeant la garnison Françoise de Pavie, les habitans la forcèrent à se rendre à la maison d'Autriche, qui l'a possédée jusqu'à présent.

On peut voir sur cette ville célèbre dans l'histoire d'Italie, les ouvrages de Gatti, de Zanetti,

du P. Maroni, & une nouvelle hiſtoire, par le P. *Capſoni*, Dominicain (1).

Parmi les hommes célèbres de Pavie, on remarque S. Syrus, S. Epiphane, qui fut fait à 28 ans évêque de cette ville, & qui fut appelé le pacificateur de l'Italie, ayant réuſſi dans ſept négociations importantes.

S. Ennodius, célèbre par ſon éloquence, dont les ouvrages ont été publiés en France par Sirmond, en Allemagne par Scott, & ſont inſérés dans la bibliothéque des Pères.

Lanfrancus Beccaria, religieux de l'ordre de Vallombreuſe, qui profeſſa avec diſtinction dans différentes univerſités, & ſurtout à Paris, qui réfuta l'héréſie de Berenger, & mourut archevêque de Cantorbéri & primat d'Angleterre. *Gatti*, *Hiſt. Gimn. Ticinenſis.*

Luitprand, hiſtorien, évêque de Crémone.

Le pape Jean XIV, qui avoit été chancelier de l'empereur Othon I. Alexandre V, qui étoit de Candia dans le Paveſan, ainſi que Sannazar, célèbre poëte de Naples. Bernard, prévôt de la cathédrale, qui le premier raſſembla les décrétales; Cardan, qui y étoit né le 24 Septembre 1501. Nous en avons parlé à l'article de Milan.

Pluſieurs juriſconſultes célèbres, Catton Sacco, deux Curtius ou Corti, deux Coſta, Rippa, Menochius, Roveſcalla, Pechius, Oppizzoni, Ferrari & Jaſon Maino. Ce fut pour le doctorat de celui-ci qu'on éleva une tour de briques qui ſembloit renverſée, & qui a été démolie de nos jours.

---

(1) *Memorie del regno de Longobardi in Italia*, di *Bernardino Zanetti*, *Venezia*, 1753. *De Eccleſia & epiſcopis Papienſibus Commentarius*, *in quo Ughelliana ſeries emendatur*, *continuatur*, *illuſtratur*, *Fauſto Antonio Maroni*, *Romæ* 1757. *Flavia Papia Sacra*, *P. Romualdo*, *Ticini* 1699. *Memorie iſtoriche della regia città di Pavia*, *e ſuo territorio antico e moderno*, *Siro Severino Rapſoni*, 1782-1784. Le ſecond volume finit à la chûte de l'Empire d'Occident.

Dans la médecine, Silano Negro, Matteo Corte, Girolamo da Borgo Franco, médecins des papes; Theodoro Gainero, premier médecin de Louis X, roi de France; un autre Gainero, écrivain remarquable pour ſon temps; Gattinara, Landolfi, trois Friggi & Gallarati; actuellement M. Brambilla, chirurgien de l'empereur.

Pour la théologie, Theſeus Albonifius, ou Ambrogio de' Conti d'Albonèſe, Chanoine régulier, qui dans le ſeizième ſiècle publia une introduction à toutes les langues orientales. Jean Etienne *Menochius*, Jéſuite, qui a donné un bon commentaire ſur l'écriture; l'abbé Beliſoni, qui avec Lambertini (depuis le pape Bénoît XIV) avoit établi à Rome une académie théologique; le P. Negri, Barnabite, qui a commenté les annales ſacrées de Tornielli.

Pour les belles-lettres, Decembrio, qui étoit de Vigevano, village du Paveſan, Bernard Sacco, Jérôme Boſſius, le comte François Mezzabarba, Alexandre *Guidi*, célèbre en Italie; actuellement le P. *Lucca*, Dominicain, poëte & improviſateur en pluſieurs langues, & ſur toutes ſortes de ſujet, & qui eſt de plus un prédicateur fort eſtimé, & le P. Corveſi, Dominicain, qui eſt auſſi un très-bon improviſateur.

Pavie avoit eu pour évêques le pape Jules III, & Jacques Ammanati, appelé le cardinal de Pavie.

On cite encore le comte Criſtiani, grand chancelier du Milanez, & des gens célèbres qui y ont habité, comme Aſellius, qui découvrit les veines lactées, *Alciat*, Philelfe, Laurent *Valla*, *Calcondile*, *Merula*, & le pape Sixte IV.

La ſeule famille *Botta Adorno* a fourni pluſieurs généraux & feld-maréchaux dans les armées impériales. Les maiſons Malaſpina, Maino, Beccaria, Mezzabarba, Corti, Beliſoni, Bellingeri, Ollevano, Belcredi, Pietra, ont eu auſſi des illuſtrations.

L'église de Pavie est distinguée dans l'histoire ecclésiastique, ainsi qu'on le peut voir dans un grand ouvrage, qui a pour titre : *Flavia Papia sacra*, *a* P. *Romualdo*.

La liste des évêques de Pavie remonte à S. Syrus, qui prêcha la foi à Pavie, & il y en a plus de trente qui ont été mis au nombre des saints. Ils relèvent immédiatement du S. Siége; ils ont le droit du Pallium, de la chaussure des archevêques, & celui de faire porter la croix. L'évêque de Pavie est même toujours archevêque *in partibus*, en sorte qu'on l'appelle *Vescovo-Arcivescovo*.

On comptoit à Pavie 30 paroisses, 28 couvens d'hommes, 18 de femmes; mais l'empereur vient d'en supprimer plusieurs.

La ville a environ 850 toises de longueur, d'occident en orient, depuis la porte Borgorato jusqu'à la porte de Crémone, un peu moins du nord au midi, ou depuis la porte de Milan jusqu'à celle du Tesin. Cette étendue est beaucoup plus grande qu'il ne faut pour contenir 30 mille habitans, aussi la ville paroît-elle un peu déserte. La rue la plus peuplée & la plus remarquable est la *Strada Nuova*, qui traverse la ville du nord au Sud, & qui est assez droite. Les maisons en sont basses; elles ont été reblanchies à l'occasion de l'Infante d'Espagne, qui passa dans cette ville en 1765, pour aller à Inspruck épouser l'archiduc, depuis grand-duc de Toscane: le duc de Modène vint la recevoir à Pavie, & l'on plaça en l'honneur de cette princesse des inscriptions qui se lisent encore sur les portes de la ville. Il y a sept portes à Pavie, mais on vient de fermer celle de Sta. Maria in Pertica, & l'on a rouvert en 1783 une ancienne porte au nord de la ville, appelée porta S. Vito. Elle est en-face de la Strada Nuova, derrière l'arsenal: elle épargne un circuit qu'on étoit obligé de faire pour aller chercher la route de Milan. La ville est

entourée d'anciennes fortifications; mais l'empereur les ayant abandonnées aux habitans, on les détruit peu-à-peu.

LA CATHÉDRALE se rebâtit; il n'y en a guère que la moitié de faite, & depuis 1768, on n'y a pas travaillé. On a couvert le tambour de la coupole avec une charpente, en sorte que l'église peut servir dans l'état où elle est. Ce bâtiment s'exécute au moyen des quêtes & des contributions volontaires, ce qui rendra l'ouvrage très-long.

On voit dans la partie où se fait le service divin, plusieurs tableaux d'un bon peintre de Pavie, nommé *Carlo Sacchi;* & sur l'autel du Rosaire, les mystères peints par *Sojaro*, autre peintre de Pavie, élève du Corrége, & que l'on trouve digne d'un tel maître; il y a aussi des tableaux du F. *Pozzi*, Jésuite, d'*Abiati*, & de *Rossi* de Pavie.

La statue équestre en bronze qui est élevée sur une colonne dans la place de la cathédrale, passe pour être celle de l'empereur Lucius Verrus: Montfaucon la croyoit de Marc-Aurèle, & Mabillon de l'empereur Antonin le Pieux; c'est un ouvrage médiocre, le peuple l'appelle *Regisole*, parce qu'on disoit autrefois que par un art magique, elle se tournoit du côté des rayons du soleil.

On voit aussi vers la porte Borgorato, un bas-relief en marbre, qui représente un consul, & qu'on appelle *il muto*.

S. PIETRO *in Ciel d'Oro*, ou plus correctement *in Cielo Aureo*, est une ancienne basilique, occupée ci-devant par les Chanoines réguliers de Latran; l'empereur les a supprimés en 1781, & leur a substitué les Cordeliers conventuels qui étoient à S. François. L'on y conserve les reliques de S. Augustin. Le roi Luitprand les acheta des Sarrasins, qui ravageoient la Sardaigne. Il y a au grand autel une châsse d'albâtre, ornée de près de 300 figures, & qui avoit été faite pour mettre ces reliques,

mais elles n'y font pas encore. Cette églife eft celle où Boëce fut enterré.

Il y a encore beaucoup d'autres reliques à Pavie, comme celles de S. Brice, évêque de Tours, &c. que les rois de Lombardie s'étoient procurées.

S. *Michel* eft une ancienne églife des rois Lombards: on croit même qu'elle avoit été bâtie par Conftantin : les empereurs & les rois s'y faifoient couronner.

Parmi les églifes de Pavie, on diftingue encore S. Salvadore, églife des Bénédictins, hors de la porte occidentale ou de Borgorato; S. *Giovanni in Borgo*, ancienne bafilique; *Santa Maria in Pertica*, qui étoit un temple antique; *Olivetani*; *Padri della miffione*.

A S. Roch eft un tableau d'Alexandre *Tiarini*, dans le goût des Carraches; il repréfente la décollation de S. Jean-Baptifte: on y voit encore d'autres tableaux eftimés.

Aux Dominicains un petit tableau du *Titien*.

Aux Carmes (*gran Carmine*) un crucifix, peint par *Maloffi*, élève des Carraches.

A Ste. Marie de Lorette, une Vierge de Daniel *Crefpi*, & à S. Matthieu, un autre tableau du même, qui repréfente l'aveugle guéri par Jéfus-Chrift.

A S. Thomas, une chapelle peinte à frefque, & un tableau d'autel repréfentant S. Argucione. A Ste. Croix, l'adoration des Rois, du même maître.

A la Trinité, il y a un S. André de Camillo *Procaccini*; aux Auguftins déchauffés, un Saint-Charles; & un autre tableau du même à Ste. Thérèfe (Carmelitani Scalzi.)

A l'églife des Barnabites, appelés *Canepa-Nuova*, plufieurs tableaux de *Procaccini*, repréfentant des hiftoires de l'Ecriture-Sainte; deux du *Tiarini*, qu'on reconnoît à la manière des Carraches; & deux de *Moncalvi*, dont un qui repréfente Salo-

mon, tient un peu du Véronèse, suivant les amateurs du pays.

Il y a des tableaux de *Calvi* à S. Jacques & S. Philippe, & à S. Michel; & de *Cerano* aux Capucins.

A S. Zeno, on remarque l'épitaphe d'un petit-fils de Plutarque, écrite en latin.

Il y a environ dix colléges de l'université, on distingue celui qui s'appelle *Collegio del Papa*, ou *Collegio Ghislieri*; il fut fondé par S. Pie V, de la famille Ghislieri. Les Boursiers (*Collegiali*) qui sont élevés gratuitement dans ce collége, portent une étole sur laquelle on lit ces mots, PIETAS; un plaisant me disoit que c'étoient les lettres initiales de cette légende, *Panis iste erit tibi ad septennium*, parce qu'en effet on les garde pendant sept ans dans ce collége, c'est-à-dire, qu'ils y font trois ans de philosophie, & quatre de théologie.

Dans la chapelle, il y a un tableau du Cav. *del Sole*, représentant la bataille de Lepante. Sur l'escalier, une statue en marbre par *Meloni*, elle est fort estimée.

La statue colossale de S. Pie V, en bronze, qui est devant le collége, est d'une bonne attitude: les draperies en sont bien jetées; mais le travail de la tête est un peu sec.

Le collége Borromée est un autre établissement considérable, fait par S. Charles; le bâtiment en est beau, & l'on estime surtout des peintures à fresque des Zuccari (Fréderic & Louis), qui ornent la grande salle; ils y ont représenté la procession du sacré Clou de N. S. faite en temps de peste par S. Charles, & la promotion de ce saint au cardinalat; ces deux ouvrages sont bien composés, & peints d'une manière large; les figures sont un peu gigantesques.

S. FRANÇESCO, ou collége Germanique, est un grand

grand & beau couvent qui étoit occupé par les Cordeliers conventuels; mais l'empereur les a mis en 1781, à S. Pietro in Ciel d'Oro, & il a formé à S. François un collége pour les jeunes eccléſiaſtiques d'Allemagne; ils alloient ſouvent étudier à Rome au collége Germanique, dont une partie des biens ſont dans le Milanez : l'empereur les a affectés au collége de Pavie, & l'on y entretient 30 bourſiers.

L'égliſe eſt grande & décorée ſurtout par une belle chapelle de la Conception, ornée de peintures de Carle Maratte, de marbres & de dorures, avec un bel autel fait ſur les deſſins de M. le marquis Louis Malaſpina, que nous citerons parmi les perſonnes diſtinguées dans les ſciences & dans les arts. Le célèbre juriſconſulte Baldus eſt enterré dans cette égliſe, & l'on y voit ſon épitaphe avec une figure en bas-relief. On y remarque auſſi le tableau de S. Matthieu, par Bernardino *Campi* de Crémone; celui de Ste. Catherine, par *Procaccini.*

Il y a quelques belles maiſons à Pavie, tels que le palais Mezzabarba, le palais Botta, où logent les princes qui paſſent à Pavie, & les palais Beliſomi & Ollevano.

Dans le palais Mezzabarba, il y a un tableau de *Solimène*, & beaucoup d'autres; on y trouve des inſcriptions & un cabinet d'antiques.

Dans le palais Botta, il y a une ſtatue du *Donatello*, repréſentant S. Jean-Baptiſte, un S. Jérôme ſur bois, par *Albert Durer*, uu portrait par *Vandyck*, &c.

Chez M. le marquis *Ghislieri*, une ſainte famille de *Raphaël*, un ange du *Guerchin*, quatre petits tableaux du Cav. *del Cairo.*

Il y a encore des tableaux eſtimés dans le palais *Paleari.*

Dans le palais Beliſomi, il y a une collection

fort intéressante & fort étendue de modèles, de curiosités, d'instrumens de toutes les sciences & de tous les arts, qui seroit digne de servir d'exemple à tous ceux qui veulent étendre & diversifier leurs connoissances d'une manière agréable & utile. On y voit des médailles, des coquilles, des pièces d'anatomie, &c. Ce cabinet fut formé par le marquis *Gaetano Annibale Belisomi*, mort vers 1745. Il acheta le cabinet du cardinal Gualtieri; son fils le marquis Pio, chambellan de l'empereur, l'a encore augmenté. Il a des tableaux du Guerchin, de le Brun, du Caravage, du Procaccino. Mad. la marquise Belisomi sa mère est une Françoise, née à Dijon, & qui s'appeloit de Perci; elle a quitté la France depuis 1734, mais se souvient avec plaisir de sa patrie, & lui fait honneur en Italie.

Les tours que l'on voit à Pavie sont très-anciennes & très-hautes; il y en avoit tant autrefois, qu'on l'appeloit *Pavia Turrita*, ou la ville aux cent tours; il en reste encore douze, tant grandes que petites. La plus remarquable est celle du palais *Belcredi*, vis-à-vis le palais Mezzabarba; elle a 94 bras de Milan, ou 172 pieds de hauteur. Il y en avoit une appelée *Torre del pitz in zo*, c'est-à-dire, sans-dessus-dessous, parce que le sommet étoit plus large que la base, mais elle est tombée. On aimoit, il y a 300 ans, les singularités, & les tours de force en architecture; c'est ce qui a fait croire à bien des personnes que le *Campanile torto* de Pise, avoit été fait exprès avec le degré d'inclinaison qu'on lui voit; mais il y a des indices du contraire, comme on le verra ci-après.

Il y avoit aussi vers l'Annonciade à Pavie, une tour appelée *Torre di Boezio*, parce que c'est-là que l'on prétend que le consul Boëtius fut enfermé par ordre de Théodoric l'an 524. Cette tour tomba en 1584; elle est représentée dans Spelta, *Pavia*

trionfante : au reste l'anonyme de Valois dit, que ce fut à Calvensano, près de Marignan, que Boëtius fut prisonnier. C'est dans sa prison qu'il composa son livre des Consolations, qu'on a traduit plusieurs fois en françois, & dernièrement encore, en 1784, à Paris, chez Gogué: il fut mis à mort par le crédit des ennemis que lui suscitèrent son zèle à réprimer les abus & à soutenir la religion, & les droits du sénat contre le prince lui-même.

On remarque à Pavie les égouts ou aqueducs souterrains qui sont anciens & très-bien faits, & où passe le ruisseau de la Carona, qui vient du Naviglio ou canal de Milan.

Le pont de Pavie est de marbre; il fut construit aux frais de la ville en 1351, sous Castellino Beccaria.

Le château fut bâti par Galeas II, & ce prince y avoit rassemblé une collection précieuse de manuscrits à la sollicitation de Pétrarque. Lautrec ayant pillé la ville, les emporta en France en 1526.

L'université de Pavie est très-ancienne, comme on le peut voir dans l'ouvrage intitulé : *Gymnasii Ticinensis historia & vindiciæ à sæculo V ad finem XV. Anton. Gatti, Mediolani*, 1704. M. l'abbé Ange Théodore Villa, professeur d'éloquence & d'histoire, travaille par ordre de la cour à une histoire complète de cette université, & il en a déjà donné un essai en 1782 : *De studiis litterariis Ticinensium ante Galeatium II. vice-comitem, sive ad historiam Gymnasii Ticinensis Prodromus.* Il a paru aussi l'année dernière 1783, un ouvrage de M. *Siro Comi* sur le même sujet : *Franciscus Filelfus, Archigymnasio Ticinensi vindicatus : plura intercessere de re scholastica ejusdem urbis ante Galeatium II vice-comitem.* On y traite fort au long de l'université de Pavie, depuis le temps de Charlemagne

jufqu'à Charles IV, qui lui donna un diplôme en 1361.

Galeas II Vifconti la rétablit, & elle a eu de la célébrité; c'eft-là qu'enfeignèrent autrefois Jafon, Baldus & Alciat, les plus célèbres jurifconfultes de leur temps; mais elle a été enfuite fort abandonnée; il n'y avoit pas, en 1766, dans l'univerfité, ni même dans la ville, une bibliothéque publique : on y cherchoit en vain les mémoires de nos académies, & les livres qui contiennent les nouvelles découvertes faites dans les fciences. On n'y voyoit ni obfervatoire, ni cabinet d'hiftoire naturelle ou de phyfique; enfin les études y étoient dans une extrême léthargie; dans cet état, on faifoit des vœux pour voir transférer à Milan l'univerfité de Pavie, ou pour obtenir les fecours qui lui manquoient; mais déjà la cour de Vienne s'en occupoit : le fénat de Milan qui avoit la direction de l'univerfité, y avoit attiré le P. *Bofcovich*, un des hommes les plus célèbres de l'Italie, dont nous parlerons à l'article de Rome; & le P. Grégoire Fontana des écoles Pies, habile mathématicien, y profeffoit déjà; nous avons de lui plufieurs ouvrages fur le calcul intégral, c'eft-à-dire, fur la partie la plus abftraite & la plus profonde de l'algèbre & des mathématiques; & il fait encore actuellement l'honneur de cette uviverfité.

On y diftinguoit M. Gallarati, profeffeur de médecine, auteur d'un ouvrage fur les poifons; M. le docteur Mofcati, profeffeur d'anatomie, qui étoit à Milan, ainfi que le P. Vidmann, Bénédictin, alors profeffeur de botanique. Il y avoit encore M. Paul Valcarenghi, médecin, & le P. Vai, Somafque, profeffeur de phyfique; mais ils font morts l'un & l'autre.

Enfin le gouvernement a pris la direction immédiate de l'univerfité, & lui a donné un nouvel éclat; on a augmenté le nombre des profeffeurs;

on a établi une grande bibliothéque, dont le P. Fontana a la direction; un jardin de botanique au bastion S. Epiphane, & un laboratoire de chymie, dont M. Scopoli est chargé; un amphithéâtre, une salle d'anatomie, & une pour les accouchemens, dont MM. Rezia & Nessi ont la garde; un cabinet d'histoire naturelle, à la tête duquel est M. Spallanzani, connu par d'excellens ouvrages. Il étoit à Modène en 1768, il y publia une dissertation sur l'action du cœur, où il y avoit des observations délicates, adressées à M. de Haller, à l'occasion de son livre sur le mouvement du sang. Depuis ce temps-là il a donné des recherches curieuses sur les réproductions animales, sur la digestion, &c. Voyez les œuvres de M. Bonnet.

Le cabinet de physique est dirigé par M. le chevalier Volta, célèbre par les découvertes de l'électrophore, & de l'air inflammable des marais: le génie de M. Volta, dans cette partie, est tel que M. de Luc, un de nos plus célèbres physiciens, disoit qu'il comparoit Franklin à Kepler, & que M. Volta lui paroissoit le Newton de l'électricité.

On y a de même attiré le P. *Natali*, connu pour la théologie dogmatique, & en 1781, M. *Tissot* pour la médecine-pratique, à la place de M. Borsieri, qui fut choisi pour médecin de l'archiduc Ferdinand; mais M. Tissot y a resté peu de temps.

M. l'abbé Pierre Tamburini, de Brescia, professeur de théologie, a donné une analyse de divers livres des pères de l'église, & autres ouvrages estimés.

M. l'abbé Joseph Zola, de Brescia, est recommandable par une grande connoissance de l'hébreu & du grec, il a écrit sur l'histoire ecclésiastique.

On a attaché de la considération à l'état des professeurs: ils ont les titres & les honneurs de

la nobleſſe ; ils ont le pas avant le collége des docteurs qui font des preuves de nobleſſe, & qui forment le corps le plus diſtingué après celui des décurions. On ne peut exercer la médecine ou poſſéder une charge dans l'étendue de la Lombardie Autrichienne, ſans avoir pris des grades dans cette univerſité ; & l'on a décidé que dans les actes de l'univerſité, l'on dateroit de l'année où cette reſtauration a été faite : *Anno ab Athenis inſubricis reſtauratis* (*vigeſimo*).

M. le marquis Louis *Malaſpina* Carrara, d'une famille illuſtre, originaire de Maſſa, dont elle étoit ſouveraine, eſt diſtingué à Pavie par ſes connoiſſances dans les ſciences & dans les arts ; il a voyagé utilement, en 1783, en Angleterre & en France, il a dans ſon palais des inſcriptions antiques.

Le territoire de Pavie eſt abondant en riz, vins & ſoie ; ce qu'on appelle fromages de Parme, de Lodi & de Plaiſance, viennent en grande partie du Paveſan.

Le commerce des ſoies ſe fait avec Turin, Gênes & Lyon, & il eſt conſidérable.

Les vins s'envoient à Milan, Lodi & Crême.

Le riz va dans toute l'Italie, à Gênes, dans l'Etat de Veniſe, & dans l'Etat eccléſiaſtique par Ferrare ; l'uſage des riſières & des prairies arroſées, a rendu dans ce ſiècle-ci l'air de Pavie moins bon qu'il ne l'étoit autrefois.

Les fromages paſſent pour la plupart à Gênes, & toutes les villes maritimes le recherchent comme étant de garde ſur les vaiſſeaux, & préférable aux viandes ſalées pour ceux qui craignent le ſcorbut.

Le Teſin eſt célèbre par la victoire d'Annibal ; il prend ſa ſource au Mont S. Gothard, ainſi que le Rhône & le Rhin ; il traverſe le lac Majeur, & va tomber dans le Pô à une lieue de Pavie : les eaux du Teſin ſont remarquables par leur lim-

pidité & leur ſalubrité ; elles ſont un peu purgatives & réſolutives ; elles blanchiſſent parfaitement les toiles ; elles donnent une bonne trempe à l'acier ; on y pêche d'excellens poiſſons ; on y trouve du ſable aurifère (1), des pierres recherchées pour les verreries de Veniſe.

La Rotta, à un quart de lieue de la ville, étoit, ſuivant la tradition, le lieu de l'ancien confluent du Teſin & du Pô près du village de S. Martin.

Le château de *Belgioioſo*, qui eſt à quatre lieues de Pavie, eſt remarquable par ſa poſition & par ſes ornemens.

A *Retorbido*, lieu dont parlent Tite-Live & Polybe, il y a des eaux minérales ſur leſquelles ont écrit Lucca & Fraſcati, profeſſeurs de l'univerſité ; on y trouve auſſi une terre dont on ſe ſert avec avantage pour la fayance de Lodi, eſtimée comme celle de Faenza.

Corte Ollona, étoit autrefois la maiſon de campagne des rois Lombards, à cinq ou ſix lieues de Pavie.

Mirabello eſt célèbre par la priſon de François I en 1525, à une lieue de la ville.

Binaſco, en latin, *Binæ Columnæ*, à 3 lieues. On croit qu'il y avoit deux colonnes pour marquer les limites des Inſubriens & des Liguriens, & le château appartient encore en commun aux villes de Milan & de Pavie ; la première étoit des Gaulois Inſubriens, & la ſeconde des *Levi*, Liguriens.

---

(1) Sur les paillettes d'or qui ſe trouvent dans les rivières de France, voyez M. de Reaumur, *Mém. de l'Acad.* 1718, & un ouvrage de M. de Gua.

CHAPITRE XXXIV.

Des lacs, des montagnes, & des pays qui ſont au nord de Milan.

Ce ſeroit une partie intéreſſante du voyage d'Italie, qu'une excurſion vers les lacs qui ſont au nord de Milan; mais je ne l'ai point faite, & il y a peu de voyageurs qui en aient le loiſir, ainſi je ne donnerai qu'une légère indication de cette partie de l'Italie.

Il n'y a guères de pays en Europe où il y ait de ſuite tant de lacs, & d'où l'on tire tant de bon poiſſon, que des pays ſitués entre la France & le Milanez. Sur un eſpace de 75 lieues, on trouve les lacs de Genève, de Neuchâtel ou d'Yverdon, de Morat, de Bienne, de Quinti, de Lucerne, de Conſtance, de Valeſtat; le lac de Côme, celui de Lugano, le lac Majeur & le lac de Garda, qui a douze lieues de long. Tous ces lacs ſont remplis d'excellens poiſſons, ſurtout de truites; le *carpione* du lac de Garda eſt plus délicat que la truite & le ſaumon, mais il n'eſt pas ſi grand; on n'en trouve pas de plus de dix ou douze livres.

Le lac de Côme eſt celui qui eſt le plus voiſin de Milan, du côté du nord; il tire ſon nom d'une ville ancienne dont il nous reſte à parler.

Come, *Como*, en latin *Commum*, eſt une ville de 15 mille habitans, ſituée à 8 lieues de Milan vers le nord, à la pointe d'un lac qui a dix lieues de long, dans une plaine agréable & bien cultivée, mais entourée de montagnes. Pline dit qu'elle fut fondée par les Orobiens, venus de la Grèce, de même que Bergame & *Liciniforum*, qui étoit près de Lecco, ſur le lac de Côme, ſuivant M. le comte Rezzonico.

Cette ville eſt bien bâtie. La cathédrale eſt belle, elle eſt revêtue de marbre; les trois chapelles principales ſont ſur les deſſins du Bramante.

On doit voir le couvent des Cordeliers conventuels, l'égliſe du S. Crucifix, celle de S. Jean *in Atrio*, le couvent des Dominicains, & un ancien portique devant leur égliſe, reſte précieux d'antiquité chrétienne. On y voit l'ancien tombeau de la famille Rezzonico.

Il y a des bibliothéques remarquables au couvent des Carmes, au collége qu'occupoient les Jéſuites, & au collége des docteurs; celle-ci eſt publique.

Le collége des comtes, chevaliers & juges a de la réputation, les papes Innocent XI, & Clément XIII en étoient.

La ville eſt adminiſtrée par 40 décurions; pour être reçu décurion ou docteur du collége, il faut prouver une ancienne nobleſſe.

Les environs de Côme ſont garnis de maiſons de campagne; on y trouve des vignes, des mûriers, des oliviers; le poiſſon y abonde; la ville eſt commerçante en ſoie & velours; on y a établi une manufacture de draps. On y voit beaucoup de fondeurs, ciſeleurs, ſculpteurs & marbriers; la ville a un air vivant. Les Milanois accuſent les Comaſques d'être avares & difficultueux.

Côme eſt la patrie de Pline le jeune, neveu maternel de Pline le naturaliſte; on voit dans l'égliſe de S. Jean, ſix colonnes de marbre Egyptien, reſte d'un célèbre portique de Calpurnius Fabatus, beau-père de Pline. On prétend auſſi que Catulle étoit de Côme.

C'eſt encore la patrie de Paul Jove ou Giovio, évêque de Nocera, de Bénoît ſon frère, qui a écrit l'hiſtoire de Côme, des deux Cigalini, de M. Volta, célèbre phyſicien dont nous avons parlé, du comte Rezzonico dont nous parlerons à l'arti-

cle de Parme. Le chanoine Rezzonico a donné des poësies, *Job*, & *il Trionfo della chiesa*.

M. *Luini*, habile professeur de mathématiques, réside à Côme, quoique né à Milan; il est connu par plusieurs ouvrages d'analyse & de métaphysique. Il étoit professeur à Milan en 1769, & à Pavie en 1773; il y publia, en 1778, des méditations métaphysiques sur une substance unique dans l'univers. Cela déplut à Rome: on demanda sa destitution; il a été placé à Côme, où il s'occupe utilement à répandre le goût de l'instruction & des sciences.

Torno est sur le lac, à 6 milles de Côme: on y voit les restes d'une ancienne maison de campagne, appelée la *Pliniana*, & une fontaine intermittente dont plusieurs auteurs ont parlé; elle devoit occuper un livre dans le grand ouvrage des *Desquisitiones Plinianæ* de M. le comte Rezzonico, qui l'appelle *Fontaine des deux Plines*; mais cette partie n'a pas paru.

Plus loin sont les cavernes de *Varena*, d'où il sort en été une grande abondance d'eau. Voyez M. Rolland, Tom. I, pag. 273.

Canzo est un village de 1500 habitans, qui est à 3 lieues de Côme. Il y a des filatures de lin; la matière vient des bords du Pô. On y travaille aussi la coque des vers à soie, macérée, cardée & filée. M. Rolland donne une description détaillée de ce canton, du caractère & des mœurs de ses habitans, ainsi que des environs de Lecco, & du pays situé entre Côme & Bergame; c'est par cette route que M. Rolland entra dans l'Italie.

Il décrit aussi le lac Majeur, & le val Sesia, dont la capitale est *Varallo*, remarquable par le sacré mont: c'est un assemblage de plus de cinquante chapelles, où les mystères de l'ancien & du nouveau Testament sont représentés en figures grandes comme nature. Il parle des rizières, &

il explique la culture du riz au-dessus de Novare & dans le Mantouan.

Les bains de *Masino* dans la Valteline, à vingt lieues de Milan, ont une célébrité qui mérite que j'en dise ici quelques mots. Il est vrai que la Valteline est soumise aux Grisons ; mais on n'y parle qu'italien ; elle a été cédée sous la garantie formelle des souverains de Milan ; la religion catholique y est la seule permise, & à tous égards on peut la regarder comme une dépendance de l'Italie.

Ces bains de Masino sont placés au fond d'une longue & étroite vallée, vers la source du Masino, qui, après s'être précipité au travers des plus affreux rochers entre deux cimes de montagnes d'une hauteur énorme, se jette dans l'Adda, une lieue au-dessous de Masino, & quatre lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Côme. Ces montagnes, toutes horribles & toutes désertes qu'elles sont, font un spectacle admirable pour ceux même qui ont déjà traversé les Alpes ; on y voit de tous côtés des cascades qui tombent d'une si grande hauteur, que l'eau se convertit en écume & ressemble à de la neige ; il y en a qui sont formées par des fleuves entiers, qu'on voit tomber de 200 pieds de hauteur. Les productions de la nature y sont d'une variété singulière ; on y trouve des fraises d'un parfum admirable, des faisans, des perdrix, des francolins d'un goût que l'on ne connoît point dans nos plaines ; des animaux qui donnent une espèce de musc, &c.

On va chercher les eaux minérales dans ces déserts, malgré des chemins presqu'impraticables, où les dames sont obligées de se faire porter, avec bien plus de peine qu'au Mont-Cenis. Ces eaux sont thermales, & M. Moscati, célèbre chirurgien de Milan, assure qu'elles sont très-

apéritives & résolutives; on les prend intérieurement, on s'y baigne, on y prend les douches, on en applique les boues, & l'on en éprouve de bons effets.

LE LAC MAJEUR est à 7 lieues du lac de Côme, du côté de l'occident, à 127 toises au-dessus du niveau de la mer. On y va de Milan, pour voir les isles Borromées, qu'on regarde comme ce qu'il y a de plus singulier dans cette partie de l'Italie, par la situation, le coup-d'œil, la grandeur & les ornemens de ce beau séjour. Les isles Borromées sont situées sur la partie occidentale du lac Majeur, c'est-à-dire, dans la partie qui dépend du roi de Sardaigne, à 15 lieues de Milan. On va en 9 heures à Sexto, où l'on s'embarque sur le lac, & l'on y arrive en cinq heures. Les descriptions romanesques des isles d'Armide, de Calipso, ou des Fées, les plus célèbres, semblent avoir été faites pour le délicieux séjour de l'*Isola bella* & de l'*Isola madre*, mais surtout de la première; c'est une chose unique dans son genre, pour laquelle un curieux pourroit faire le voyage de l'Italie. Les terrasses, les grottes, les jardins, les fontaines, les berceaux de limoniers & de cédras; la vue admirable du lac & des montagnes, tout y est charmant, & l'on est bien dédommagé de la peine que donne ce voyage. On en peut voir une description dans le livre de M. l'abbé Richard; & depuis son voyage, on m'assure qu'il s'est fait encore des changemens & des embellissemens dans ces lieux enchantés. Aussi M. Rolland qui loue avec tant de peine, est d'accord sur cet article.

« Tant de richesses naturelles, dit-il, tant de » gradations & de variétés, unies à tant d'art, » jointes au tableau vaste & pompeux qui s'offre » au loin, à la vue du lac même, animé par la » navigation & par la pêche, à celle de ces eaux

» superbes & de ces rivages charmans, font de
» ce lieu un séjour enchanteur, & le rendent
» digne d'un prince, tant par sa situation que
» par son genre unique d'élégance. L'*Isola bella*
» est occupée en entier par le château & les jar-
» dins; l'*Isola madre*, qui est à un mille de-là,
» est habitée par le comte Frédéric, avec envi-
» ron 150 habitans. »

La troisième isle, *Isola del Pescatore*, où est la paroisse, n'a rien de remarquable; elle renferme environ 400 habitans. Je dois, en finissant cet article, avertir que M. le baron de Castille, quoique plein de curiosité & de goût, m'a dit que les voyageurs étoient des enthousiastes, & que les isles Borromées ne dédommageoient pas du pénible voyage qu'il faut faire pour y aller.

La maison Borromée, à qui appartiennent ces isles en toute souveraineté, est très-considérable: le peuple dit ici qu'elle commande dans le ciel, sur la terre & en enfer.

En allant aux isles Borromées & sur le bord du lac, on voit le château d'*Arona*, où naquit S. Charles, & la statue colossale que sa famille lui a fait élever vers 1650, en cuivre battu. On a écrit qu'elle avoit 60 bras, ou 100 pieds de hauteur, 64 pour la statue, & 46 pour le piédestal.

Cette figure semble dominer tout le lac, qui a 50 milles de longueur sur 9 de largeur. Le saint donne sa bénédiction de la main droite, il tient un livre de la main gauche. A côté de la statue est un collége; de l'autre côté du lac, dans la partie qui appartient à l'empereur, sont des maisons de campagne du duc de Modène, & du maréchal Serbelloni.

LE MONT SAINT-GOTHARD est dix lieues au nord du lac Majeur, & dix lieues au nord-ouest du lac de Côme: c'est le passage de Suisse en

Italie. M. Rolland, qui a fait le voyage en 1776, en donne la description dans le premier volume de ses *Lettres*, que j'ai déjà citées. En parlant de Lucerne, qui est dans la Suisse, on va jusqu'à Altorf par le lac de Lucerne ou des quatre Cantons, & l'on monte le long de la rivière de Russ jusqu'à la vallée d'Urseren, en traversant un antre taillé dans le roc vif sur une longueur de 80 pas, qu'on a été obligé de percer, parce que la montagne est trop haute, & les bords trop escarpés. Urseren est une petite république qui s'est donnée au canton d'Uri, mais qui se gouverne d'une manière presqu'indépendante; de-là on monte encore près de trois lieues. On arrive au haut de la route ou du passage, mais non pas au sommet des montagnes, qui sont presqu'inaccessibles. On trouve à ce point de partage un lac dont les eaux vont d'un côté par la Russ au lac de Lucerne, & de l'autre au lac Majeur par le Tesin; c'est des environs de ces montagnes que partent les grands fleuves de l'Europe pour se répandre vers différentes régions : le Rhin, le Rhône, le Danube, & même le Tesin qui va du côté de Milan. On trouve dans ce passage de S. Gothard un hospice de Capucins, qui tirent leur subsistance de l'Italie, car il n'y croît rien; les poissons ne peuvent subsister dans les lacs, & l'on n'y trouve que rarement des ours, des chamois & des chevreuils. On s'y chauffe toute l'année, on y boit l'eau de neige fondue. La cime du mont S. Gothard, apelée *Fieudo*, la plus haute de toutes, est élevée de 1431 toises au-dessus du niveau de la mer, & le couvent des Capucins de 1105 toises, suivant le mémoire du P. Pini sur cette montagne, imprimé en 1783. Le couvent du grand S. Bernard est à 190 toises plus bas que le sommet du mont S. Gothard.

M. Rolland qui n'a point d'idée de ces sortes

d'obſervations, parle de 2700 toiſes, mais il n'y a point en Europe de montagnes de cette hauteur.

De l'hoſpice du mont on deſcend à *Airolo*, qui eſt à 650 toiſes de hauteur; on commence à y voir des arbres, des eaux, des caſcades, on ſuit le Teſin, on deſcend à Giurnico, qui termine le canton d'Uri.

Il paſſe ſur cette route des bandes de muletiers qui tranſportent de la ſoie, des vins & des cuirs verds d'Italie en Suiſſe.

Ce n'eſt qu'à Bellinzona, trois lieues au nord du lac de Locarno ou du lac Majeur, qu'on commence à joüir de toutes les productions de la terre, & à trouver des voitures. Cette petite ville appartient aux trois cantons, d'Uri, Schwitz & Underwald, elle eſt à 148 toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

De Bellinzona on va à Lugano, dont le territoire eſt riche en grains, fourrages, vins, huiles, fruits, légumes; on y voit des mûriers, des orangers. C'eſt-là que ſe fait le commerce entre la Suiſſe & l'Italie. Il s'y tient des foires conſidérables par la quantité de bétail qu'on y amène de la Suiſſe. Le lac de Lugano tombe dans le lac Majeur, par un canal & une haute caſcade, mais il eſt ſéparé du lac de Côme par des montagnes.

Il ſort de la vallée de Lugano un grand nombre de chaudronniers, de marbriers & de ſtucateurs, qui vont en Italie, en France, & juſqu'en Angleterre; il en vient auſſi des marchands de lunettes.

Quand on a traverſé le lac de Lugano, on n'eſt plus qu'à trois lieues de Côme, qui appartient véritablement à l'Italie.

Les montagnes du Milanez ſont très-peuplées, mais elles le ſont cependant moins que celles des Suiſſes qui les joignent. Il y a quatre villages qui faiſoient partie autrefois du duché de Milan, &

que Louis XII, lorſqu'il conquit ce duché, donna aux Suiſſes; on les appelle Lugano, Locarno, Mendris & Bellinzona. Le territoire de Lugano contient 99 villages, le ſol n'y eſt point auſſi bon que dans le Milanez, qui lui eſt contigu; cependant il eſt plus cultivé, plus peuplé, les habitans y paroiſſent plus riches & plus contens; on n'y voit point de mendians, ni d'indices de misère: leurs maiſons ſont bonnes, bien bâties & bien meublées. Il n'en eſt pas de même dans le Milanez: le terrain y eſt certainement un des meilleurs de l'Italie; il produit en abondance du vin, du bled, de l'huile, de la ſoie, & toutes ſortes de denrées; il y a des pâturages conſidérables; cependant les payſans y ſont plus pauvres, la population y eſt moindre qu'à Lugano, & il y a beaucoup de terre en friche. La raiſon de cette différence vient ſans doute du gouvernement & des guerres; le Milanez a été ſucceſſivement ſous la domination des Eſpagnols ou des Allemands; le peuple y a toujours été chargé d'impôts, & gêné par des droits qu'on ne connoît point dans les républiques de la Suiſſe; d'ailleurs la proximité d'une grande ville appauvrit les campagnes par un luxe deſtructeur.

Lorſqu'on veut prendre la route d'Allemagne par le Tyrol, on paſſe à Roveredo, Trente, Brixen & Inſpruck; je parlerai de la première de ces villes, qu'on peut regarder comme étant encore italienne, à la ſuite de l'article de Vérone, parce que ces deux villes ne ſont pas fort éloignées.

En allant de Milan à Roveredo, on paſſe d'abord à *Vaprio;* on remarque le long de l'Adda les rochers de poudingues dont on fait les meules à Bergame: ces pierres ſont employées pour les digues, & ſoutiennent le canal, qui, dans cet endroit, eſt élevé de 15 à 20 pieds au-deſſus de l'Adda, dont il n'eſt ſéparé que par la digue.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXV.

Route de Plaisance, par Lodi & Crémone.

LE chemin le plus ordinaire pour continuer le voyage d'Italie, est celui de Milan à Parme. On compte de Milan à Marignano une poste, Lodi une poste, Zorlesco une poste, Plaisance deux postes, Fiorenzola deux postes, Borgo S. Donnino une poste, Parme une poste.

Ces neuf postes de Milan à Parme font 25 lieues jusqu'à Plaisance; elles coûtent chacune 14 paules ou 7 livres 9 sols de France, à raison de 10 s. 8 d. par paule: c'est un peu moins que dans le Piémont, où l'on paie par poste 8 livres 10 sols, quoique les postes soient plus courtes. Depuis Plaisance jusqu'à Samoggia, qui est au-delà de Modène, c'est-à-dire, dans l'étendue des Etats de Parme & de Modène, on m'a fait payer 15 paules pour deux chevaux de selle, & 5 paules par bidet, d'autres disent qu'on ne doit que 5 paules par cheval, tant d'attelage que de selle.

Le village de Marignan est connu par la victoire que François I y remporta sur les Suisses en 1515; le combat dura trois jours: le maréchal de Trivulce, qui avoit été à dix-huit batailles, disoit que les autres n'avoient été que des jeux d'enfans, mais que celle-ci étoit un combat de géans. François I passa encore trois autres jours sur le champ de bataille, le premier pour rendre grâces à Dieu de sa victoire, le second pour faire enterrer les morts, le troisième pour reconnoître le mérite de ceux qui s'étoient distingués, & se faire recevoir chevalier par la main de Bayard.

Cette bataille, qui le rendit maître du Milanez,

le fit respecter jusques dans Rome, & obligea Léon X à renoncer, par le concordat de Bologne, à toutes les entreprises & à tous les abus dont on se plaignoit, par rapport à la nomination des bénéfices; ainsi l'on peut dire que nous jouissons encore en France des fruits de la bataille de Marignan, quoique dix ans après, la bataille de Pavie nous ait fait perdre le Milanez, le 24 Février 1525.

C'est cette fameuse bataille de Marignan, que l'Arioste célèbre dans un éloge pompeux de François I, qu'il met dans la bouche de Malagigi, après que Marphise & Roger l'ont délivré.

E quindi scenderà nel ricco piano
Di Lombardia, col fior di Francia intorno,
E si l'Elvetio Spezzerà, che in vano
Farà mai più pensier d'alzare in corno:
Con grande e de la chiesa e de l'Ispano
Campo, e del Fiorentin vergogna e scorno:
Espugnerà il castel, che prima stato
Sarà non expugnabil stimato.

Orl. Fur. c. 26. ott. 45.

Il en parle encore à l'occasion des peintures de de la forteresse de Tristan.

E con megliore auspitio ecco ritorna
Vedete il re Francesco inanzi à tutti
Che così rompe à suizeri la corna,
Che poco resta a non gli haver distrutti.
Si che'l titolo mai piu non gli adorna
Ch' usurpato s'havran quei villan bruti
Che domator de' principi e difesa
Si nomeran de la christiani chiesa.

Orl. Fur. c. 33. ott. 42.

LODI, en latin *Pompeia* ou *Laus Pompeii*, est une ville d'environ dix mille ames, qui est dans le Milanez, sur l'Adda, à 7 lieues de Milan, & à 10 lieues de Plaisance. Elle avoit été fondée

par les anciens Gaulois qui avoient inondé l'Italie; elle étoit alors à 4 milles de l'Adda, où il y a encore un village appelé *Lodi Vecchio*. Cette ville dût son nom & son agrandissement à Pompée Strabon, père du grand Pompée.

Les Milanois avoient saccagé & détruit la ville de Lodi en 1158; mais l'empereur Frédéric Barberousse ayant détruit Milan, donna aux habitans de Lodi un terrain pour rebâtir leur ville sur le bord de l'Adda; elle devint bientôt une ville considérable, garda long-temps sa forme républicaine, & fut en proie aux divisions des Guelfes & des Gibelins, jusqu'à ce qu'enfin elle fut contrainte de céder à la puissance des ducs de Milan.

Lodi est la patrie de *Masse Vegio*, auteur d'un excellent traité d'éducation, & de plusieurs autres ouvrages estimés.

Il n'y a de remarquable à Lodi que l'église de l'*Incoronata*.

Le climat de Lodi est tempéré, l'air y est bon, l'eau saine & belle; son territoire est fertile & supérieurement arrosé, mais par-là même un peu humide, & sujet aux brouillards; il abonde surtout en bestiaux. Les fromages connus en France sous le nom de *Parmesan*, se font exclusivement dans le pays de Lodi, à la gauche du Pô, dans le Pavesan & le long de l'Adda. Ce fromage porte le nom de Parmesan, parce que le commerce principal s'en faisoit à Parme, ou parce que ce fut une princesse de Parme qui le fit connoître en France.

On prépare à Lodi des langues de veau fumées qui sont recherchées. On y fait de la vaisselle de terre qui est très-bonne.

Quand on est à Lodi, on laisse Créma à quatre lieues sur la gauche, pour prendre la route de Crémone ou celle de Parme. Le Serio, fleuve qui coule près de Créma, passe pour avoir un

fable fort riche en paillettes d'or. Les comtes Bonzi en ont le privilége, mais on n'en continue pas l'exploitation.

De Lodi à Bologne, si l'on veut passer à Crémone & à Mantoue, on suit les postes suivantes : Zorlesco ou Sorlesco, Pizzighitone, une poste & demie ; Crémona, Piève, S. Giacomo, S. Pier Medicale ou Medegallo, Bozzolo, deux postes ; Castelluccio, Mantova, S. Benedetto, une poste & demie ; Concordia, une poste & demie ; Bologna. Mais la route de Plaisance & de Parme est plus agréable & plus fréquentée.

Quelquefois aussi, quand on est à Lodi, on prend la route de Venise par Crémone, Mantoue & Vérone ; mais Rome étant le plus grand objet du voyage d'Italie, l'impatience qu'on a de la voir, fait qu'on commence volontiers par le voyage de Rome : d'ailleurs, c'est ordinairement en automne que l'on commence ce voyage d'Italie, & il importe d'être pendant l'hiver dans la partie la plus chaude & la plus méridionale de l'Italie ; c'est-à-dire, à Rome & à Naples, & l'on revient pour l'Ascension à Venise.

CRÉMONE est située à dix lieues de Lodi, & à six lieues de Plaisance ; elle est plus grande, mais moins peuplée que cette dernière ville. Crémone fut fondée autrefois par les Gaulois Sénonois, qui passèrent en Italie sous la conduite de Brennus, 391 ans avant Jésus-Christ. Il y a cependant des auteurs qui rapportent sa fondation aux Troyens, d'autres aux Etrusques ; mais il ne peut y avoir là-dessus que de l'incertitude. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle fut faite colonie romaine, l'an de Rome 535, ou 219 avant Jésus-Christ. Ce fut une des villes qui souffrit le plus, du temps des guerres civiles, comme on en juge par ce vers de Virgile :

Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ. Eclog. IX.

En effet, Crémone ayant pris le parti d'Antoine contre Octave, celui-ci abandonna la ville & son territoire à ses soldats; la ville de Mantoue en souffrit même, parce que le territoire de Crémone n'étant pas assez considérable, on y engloba une partie de celui de Mantoue. Les mauvais traitemens que Virgile éprouva dans cette occasion, donnèrent lieu à sa neuvième éclogue : *Quo te, Mæri, pedes, &c.* & au voyage qu'il fit à Rome pour implorer le secours d'Octave, l'an 41 avant Jésus-Christ. Il s'étoit sauvé à la nage au travers du Mincio, & avoit couru risque de sa vie, par la violence d'un centurion; Virgile étoit âgé pour lors de 29 ans. Crémone fut encore ruinée l'an 67, dans la guerre de Vespasien & de Vitellius; ensuite par les Lombards l'an 603. On a dit que l'empereur Frédéric Barberousse l'avoit saccagée quelques siècles après : mais peut-être a-t-on mis Crémone au lieu de Creme: au reste, Crémone se releva toujours de ses ruines avec honneur (1).

L'empereur Sigismond, en 1413, ordonna l'établissement d'une université, à laquelle il donna les mêmes priviléges qu'à celle de Bologne; mais cela n'eut pas beaucoup de suite. Crémone a appartenu long-temps aux Vénitiens, Louis XII la possédoit en 1512, elle fut assiégée, en 1648, par les François, mais inutilement. Le prince Eugène la surprit en 1702, mais il en fut chassé sur le champ par la valeur des François & des Irlandois. Cependant le maréchal de Villeroy y fut fait prisonnier. Elle fait partie aujourd'hui du duché de Milan.

Cette ville a environ 2800 toises de tour. On

---

(1) *Cremona fidelissima città, e nobilissima colonia de' Romani, &c. De Antonio Campo pittore e Cavalier Cremonese. In Milano.* 1645. *in*-4. Zaccaria, *Serie cronologica de' vescovi di Cremona.*

y voit des bâtimens qui de loin se présentent assez bien ; ses rues sont larges & droites, il y a quelques belles maisons ; la ville est traversée par un petit canal qui est souvent fort mal propre, appelé *la Cremonella*, ou la Seriola ; ce canal passe par-dessous les maisons, & va tomber dans le Pô.

IL DUOMO, la cathédrale de Crémone, est une grande église très-ornée, la façade est garnie en marbre blanc de Brescia, & en marbre rouge de Vérone, avec beaucoup de figures. L'intérieur est orné de peintures faites par plusieurs bons peintres de Crémone, Bernardino Gatti ; Bernardino, Antonio, Giulio & Vincenzo Campi ; Boccacino Bocaccio, Altobello Mellone Cristoforo Moretti, Girolamo Romanini, Giov. Licinio.

Dans le baptistère, qui est voisin de l'église, on remarque un vase immense d'une seule pièce, de pierre de Vérone, & qui sert pour le baptême.

On vante beaucoup la tour de Crémone, *Torazzo*, qui est auprès de la cathédrale, & d'où l'on voit tout le cours du Pô, & des campagnes vastes & agréables. Cette tour a 372 pieds de hauteur, y compris la croix, c'est-à-dire, 250 bras de Crémone (1). On monte pour aller jusqu'aux cloches 498 marches ; la partie quarrée n'a que 247 pieds de hauteur. Elle est surmontée de deux parties octogones à jour, ornées de colonnes, ensuite d'une partie conique & d'une croix, qui font encore 125 pieds ; aussi il n'est pas surprenant que cette tour passe dans le pays pour la plus haute de l'Europe (2). La manière dont

(1) Le bras de Crémone est de 17 pouces, 10 lignes & deux tiers, suivant le P. Frisi. Ce ne seroit que 8 lignes suivant le livre de M. Cristiani.

(2) La tour de Malines avoit, dit-on, 600 pieds de haut, mais le tonnerre en a abattu environ un tiers. Je parlerai de ces hauteurs à l'occasion de S. Pierre de Rome.

l'aiguille eſt portée ſur des colonnes, eſt ſurprenante.

On y voit une horloge ſingulière où ſont repréſentés les mouvemens du ſoleil & de la lune; cette horloge fut faite par Divizioli, de Crémone.

PALAZZO DELLA CITTA, grand édifice dont la façade principale eſt ſur la grande place. On y va voir la ſalle du conſeil genéral, & celles des tribunaux particuliers. Ce palais renferme auſſi la chancellerie, le bureau des marchands, & le *Palazzo Pretorio*, logement du Podeſtà, qui eſt un ſénateur de Milan; il change tous les deux ans: le lieutenant criminel *Giudice di maleſizio*, y habite également. Les priſons ſont près de-là; on les a placées dans une des anciennes tours de la ville.

S. LORENZO, abbaye d'Olivetains, renferme beaucoup de bons tableaux, & un mauſolée en marbre de Carrare; le couvent eſt vaſte & bien bâti.

S. MARIA *del Caſtello*, petite égliſe de Bernardines, où il y a un tableau eſtimé, qui repréſente la Vierge & S. Bernard.

SS. NAZARO *e Celſo*, égliſe paroiſſiale; tableau eſtimé qui repréſente la Vierge.

S. ABONDIO, égliſe des Théatins; tableau remarquable au fond du chœur; peintures à freſques faites par de bons maîtres. Chapelle toute ſemblable à celle de Lorette, & qui attire un grand concours.

S. FRANCESCO, égliſe des Cordeliers conventuels, grande & ornée; il y a des autels en beaux marbres, & de bons tableaux.

S. DOMENICO, *e SS. Vito e Modeſto*, paroiſſe, avec un couvent de Dominicains. Le tableau du grand autel repréſente l'adoration des mages; il y a d'autres tableaux eſtimés, & des autels en marbres fins. C'eſt un des beaux couvens de la Lom-

bardie. La bibliothéque eſt conſidérable, on y fait des bonnes études. C'eſt là qu'étoient autrefois l'inquiſiteur & les priſons de l'inquiſition.

PALAZZO DELL' AFFAITA, ou Pal. *Maggi*, eſt la plus belle maiſon de la ville; la façade eſt décorée de colonnes de marbre, l'eſcalier eſt beau.

PALAZZO SCHINCHINELLI, eſt auſſi un bâtiment moderne d'une architecture dorique, orné de marbres, avec des appartemens décorés du meilleur goût.

SS. MARCELLINO *e Pietro*, égliſe occupée ci-devant par les Jéſuites, où il y a des chapelles en ſtuc, des tableaux eſtimés. Il y a auſſi un grand & beau collége où ſe faiſoient de bonnes études, avec des congrégations, dont les exercices étoient nombreux & édifians.

PALAZZO ALI, belle maiſon, où logent les ſouverains quand ils paſſent à Crémone.

S. AGOSTINO, paroiſſe deſſervie par les Auguſtins de la congrégation de Lombardie; égliſe grande & majeſtueuſe; chapelle remarquable de la *Madonna della Cintura*; bons tableaux, un entr'autres du Pérugin; ſtatue en ſtuc; grand & beau couvent; belle bibliothéque ornée de peintures.

S. BARTOLOMEO, paroiſſe occupée par les Carmes. Dans la chapelle de la Vierge, un bel autel & une coupole qui repréſente le Paradis.

S. PIETRO AL PÒ, grande égliſe paroiſſiale, deſſervie par les Chanoines réguliers de la congrégation de Latran, qui ſont fort riches, & ont ſept égliſes dans leur dépendance. Celle-ci eſt une des plus belles de Crémone; la coupole repréſente le jugement dernier, la voûte eſt auſſi ornée de peintures, ainſi que le réfectoire des religieux.

S. OMOBONO, égliſe collégiale, toute couverte de peintures: la coupole repréſente le ſaint évêque porté dans le ciel par des anges; dans d'autres parties on a repréſenté divers traits de la vie de ce ſaint,

qui étoit né à Crémone. Un comte Vifconti s'eft plu fpécialement à orner cette églife à fes frais.

SANTA MONICA, belle églife, qui eft aux religieufes de l'ordre de S. Auguftin; on y remarque des autels très-riches, & un tableau du baptême de S. Auguftin, qui eft au grand autel.

SANTA MARGHERITA, églife du Séminaire; autrefois prieuré qui appartenoit à Jérôme Vida, dont nous parlerons bientôt; il la fit peindre jufqu'à la voûte; il y a dans les fix chapelles des hiftoires de la vie de J. C.

SANTA AGATA, églife collégiale, où l'on remarque des tableaux de St. Agathe & de S. Sébaftien; il y a auffi dans le presbytère qui touche à l'églife, quatre tableaux de la vie & de la mort de cette fainte.

C'eft fur la même place qu'eft le corps-de-garde où réfide l'officier qui diftribue les patrouilles dans la ville, pour veiller au bon ordre.

PALAZZO RAIMONDI, remarquable par fon architecture & fes portiques ornés de bronzes, de marbres & de buftes antiques. La grandeur des appartemens, la hauteur des fenêtres rendent ce palais incommode pour l'habitation, mais cela eft fréquent en Italie.

On montre volontiers aux François la maifon où le maréchal de Villeroi fut prifonnier en 1702.

Crémone fut la patrie de Jérôme VIDA, évêque d'Albe, excellent poëte latin, qui vivoit dans le fiècle de Léon X, & qui le premier compofa un art poëtique en vers latins, à l'exemple d'Horace. C'eft à lui que Pope, dans fon Effai fur la critique, adreffe cette belle apoftrophe où il le compare à Virgile.

Immortal VIDA! *on whofehonour'd Brow*
The poet's Bays and critick's ivy grow
Cremona now shall ever boaft thy name
As next in place to Mantoua, next in fame.

Crémone fut encore la patrie de Platina, bibliothécaire du Vatican, connu par ses vies des papes; d'Antonio del Campo, peintre estimé; de Guido Grandi, géomètre célèbre au commencement du siècle. Il faut voir sur les gens de lettres de Crémone, un grand ouvrage intitulé : *Cremona letterata dall' anno 51 al 1741 di Francesco Arisio.* 3 vol. in-folio.

Quand on sort de Crémone, on est à 14 lieues de Mantoue, & à 10 lieues de Brescia; mais nous ne parlerons de ces deux villes qu'au retour de Venise, & nous allons prendre la route qui va de Lodi à Plaisance, Parme & Bologne.

Avant que d'arriver à Plaisance, on passe le Pô fort commodément sur de petits ponts volans, qui aboutissent de côté & d'autre sur le rivage, à des estrades ou culées de bois, par le moyen desquelles on place les voitures sur le pont ou sur le bac; ce pont a des anneaux, on y passe une corde le long de laquelle on le fait couler avec assez de facilité. Les voitures n'ont besoin ni de monter ni de descendre pour s'y placer, & l'on ne met pas pied à terre, à moins que les eaux ne soient trop grosses.

CHAPITRE XXXVI.

Description de Plaisance.

PLAISANCE, en italien, *Piacenza*, passe pour une ville d'environ 10 mille ames (1), elle est entre Milan & Parme, à 13 lieues de l'une & de l'autre,

(1) M. Richard dit 25 mille, & il y en a qui m'ont dit 30 mille, mais cela me paroît incroyable, surtout depuis que cette ville se dépeuple pour la capitale.

tout près du Pô & de l'embouchure de la *Trebia*, & dans l'Etat du duc de Parme. Son nom de Plaisance paroît venir de l'agrément de sa situation, & de la salubrité de l'air qu'on y respire : Pline dit que dans le dénombrement de l'Italie, on y trouva six vieillards de 110 ans, un de 120, & un de 140.

Plaisance fut faite colonie romaine, suivant Rollin, 219 ans avant J. C., & c'étoit une ville distinguée dans l'empire ; cependant il n'y reste aucun vestige d'antiquité. Il y avoit hors de la ville un amphithéâtre qui fut brûlé pendant la guerre d'Othon & de Vitellius ; la ville même fut saccagée ensuite, & S. Ambroise la comptoit parmi les villes dont il ne restoit que des ruines : *Semirutarum urbium cadavera.* Le siége de Plaisance, par Totila, l'an 545, est un des exemples mémorables des horreurs de la guerre : on s'y défendit plusieurs mois, & l'on supporta la disette jusqu'à se nourrir de chair humaine. Alboin la prit encore l'an 570 ; elle appartint ensuite aux rois d'Italie, successeurs de Charlemagne. A la décadence de l'empire, elle prit une forme républicaine ; mais elle éprouva plus d'une fois le sort des principales villes de l'Italie, qui furent désolées par les guerres du moyen âge, soit entre les Guelfes & les Gibelins, soit dans d'autres circonstances ; les ducs de Milan, les rois de France, le pape, s'en emparèrent successivement ; mais depuis longtemps elle a suivi le sort de la ville de Parme, comme nous le dirons dans le chapitre suivant. Le duc de Parme y entretient une garnison de 500 hommes.

La ville de Plaisance est grande & bien bâtie, la citadelle & les fortifications sont en bon état, & capables de soutenir un siége, les rues sont larges, mais désertes.

La place du palais public est la plus remarquable de la ville, moins vaste cependant que celles

de la cathédrale & du palais ducal. Ce n'est à la vérité qu'un marché, environné de maisons particulières, telles qu'on les pourroit voir dans un bourg, excepté le palais du gouverneur qui est un grand édifice gothique; mais cette place est décorée par deux statues en bronze des princes Farnese. Ces statues passent pour être de Jean de Bologne, sculpteur habile (1), dont nous parlerons plus d'une fois; mais elles sont réellement de Mocchi, son élève, qui en fut chargé en 1612, comme le prouve Poggiali dans le Tome XI de son histoire de Plaisance. La première statue représente Alexandre Farnese, qui servit en France pour la ligue, dans le temps que Henri IV assiégeoit Paris. Les troupes espagnoles qui venoient soutenir & ranimer la ligue, étoient commandées par Alexandre Farnese. On admira sa marche, ses opérations savantes, & il fut célèbre même par la retraite qui sauva des mains du conquérant & du père des François les restes de la ligue. Voici l'inscription qu'on lit au bas de la figure.

Alexandro Farnesio Placentiæ Parmæ, &c. Duci III. S. R. E. *Gonfaloniero perpetuo; Belgis devictis, Gallis obsidione levatis, Gallico; Placentia civitas ob amplissima accepta beneficia, ob Placentinum nomen sui nominis gloria ad ultimas usque gentes propagatum, invicto Domino suo, equestri hac statua sempiternum voluit extare monumentum.*

En voici la traduction: « A Alexandre Farnese, » troisième duc de Plaisance, de Parme, &c. Gon-

(1) Ce célèbre artiste étoit né à Douay, il fut formé par Miche-Ange : le cheval de bronze qui est sur le pont neuf à Paris, & porte la figure d'Henri IV, est un ouvrage de Jean de Bologne; mais on en trouve beaucoup plus en Italie que dans son propre pays. Au reste Mocchi réussissoit mieux que lui pour les animaux, & le cheval d'Henri IV n'est pas aussi beau que ceux des Farneses.

» falonier perpétuel de la fainte églife romaine, » furnommé le François, pour avoir vaincu les » Flamands, & avoir fait lever des fiéges aux » François; la ville de Plaifance a érigé ce mo-» nument pour les bienfaits qu'elle en a reçu; » & par reconnoiffance de ce que la gloire de fes » exploits a porté le nom de Plaifance jufqu'aux » extrêmités du monde, elle a voulu que cette » ftatue équeftre fût un manument éternel à l'hon-» neur de fon invincible fouverain ".

La feconde figure eft celle de Ranuce Farnefe, fils du précédent. Il y a fur le piedéftal cette autre infcription :

RANUTIO *Farnefio*, *Placentiæ*, *Parmæ*, *&c. Duci* IIII. S. R. E. *Gonfaloniero perpetuo*, *cuftodi juftitiæ*, *culeori equitatis*, *fundatori quietis*, *ob opifices allectos*, *populum auctum*, *patriam illuftratam*, *Placentia civitas principi optimo equeftrem ftatuam.* D. D. O.

C'eft-à-dire: « A Ranuce Farnefe, quatrième » duc de Plaifance, de Parme, Gonfalonier per-» pétuel de la fainte églife romaine, protecteur » de la juftice, amateur de l'équité, confervateur » du repos public. Pour avoir attiré les artiftes, » avoir augmenté la population de fon Etat, & » illuftré fa patrie, la ville de Plaifance lui a fait » élever cette ftatue équeftre, comme au meilleur » des princes ".

La première de ces deux ftatues a beaucoup plus d'action que la feconde; cette figure & le cheval font bien compofés, & dans un bon mouvement. L'artifte a faifi, avec toute la précifion poffible, l'inftant où le cheval part; fa tête furtout eft touchée avec tant de feu, que l'on croiroit l'entendre hennir. Quant à la figure du duc, elle fuit bien le mouvement du cheval, & fon manteau eft parfaitement drapé; mais le côté

opposé à celui du manteau ne présente point un aspect aussi heureux, ni pour la composition, ni pour les lumières. On y trouve aussi trop de travail, & ce défaut s'étend jusqu'à la crinière du cheval, qui est confuse.

La seconde figure, c'est-à-dire, celle de Ranuce Farnese, est bien composée, quoique dans un mouvemens moins vif que la première ; le côté du manteau est aussi le plus beau. Sur les piedéstaux de ces statues sont des bas-reliefs de bronze, où l'artiste, pour mieux faire ressentir les plans de devant, a imaginé d'en faire les figures sur des lames peu épaisses, découpées & totalement détachées du fond ; ce parti ne lui a point réussi, & a tellement privé d'effet ses compositions, que l'on n'y peut admirer que ce qui est lié avec le fond, dans lequel il se trouve en effet des beautés de détail ; il paroît que c'est le seul monument où l'on ait tenté une pratique aussi singulière. M. Cochin trouve que ces figures sont drapées d'une manière pleine de feu & de très-grand goût, que les têtes sont belles, & que les enfans, qui décorent le piedéstal, sont modélés avec goût (*Voyage d'Italie*, Tom I, page 57).

LA CATHÉDRALE de Plaisance, *il Duomo*, est une vielle église d'un mauvais gothique ; mais où l'on voit un autel en argent, & beaucoup de peintures remarquables. Le tableau du fond du cœur est de *Camille Proccacini* ; il est entre deux tableaux de Louis *Carrache*, dont l'un représente une sainte, que l'on porte au tombeau ; & un groupe d'anges volans. Dans l'autre on voit différentes personnes qui font toucher des linges au tombeau de la sainte. Ces deux morceaux sont dessinés & drapés d'une manière large ; mais les figures en sont colossales, d'une couleur foible & sans effet.

Au-dessus de ces tableaux, il y en a deux autres en forme de frise, qui sont du même peintre,

dans lesquels sont des prophètes vus en raccourci : les figures en sont belles, & d'un bon ton de couleur. Louis Carrache a encore peint une gloire, & des anges dans le cul de four de la voûte du chœur : elle est à fresque, & le fond en est bleu. Le coloris en est bon, mais les attitudes des figures sont outrées, & les raccourcis en sont manqués : tout cela n'empêche pas que M. Cochin ne trouve ces trois morceaux dignes d'admiration (Tom. I, pag. 61).

La coupole a été peinte à fresque par le Guerchin ; elle est compartie en un grand nombre de tableaux. Les huit du milieu représentent des prophètes avec des anges. Au-dessus de ces tableaux, il y en a de plus petits où l'on ne voit que des enfans, & au-dessous, & on en trouve de très-grands, où sont les Sybilles & quelques sujets du nouveau Testament.

Toutes ces peintures sont aussi vigoureuses que si elles étoient peintes à l'huile ; on peut même dire qu'elles le sont trop, ce qui fait que les figures n'ont pas cette légéreté aërienne que l'on doit rechercher dans les plafonds. M. Cochin, qui aime de préférence le Guerchin, juge qu'il n'y a point de peintures à fresque en Italie, qui approchent de celles qu'on voit de lui à Plaisance & à Rome (Tom. II, pag. 189).

Dans une des chapelles des bas-côtés, on voit un trait de l'histoire de S. Alexis, par un peintre inconnu ; les caractères de têtes en sont beaux & les chairs vraies ; mais l'attitude de l'ange qui est en haut est outrée. Au reste, on ne jouit pas parfaitement de ce morceau, parce qu'il pousse au noir.

Je remarquai dans cette église un grand crucifix attaché au bord de la chaire, par un bras de fer qui peut s'écarter, pour que le prédicateur puisse tourner le crucifix du côté qu'il juge à propos. Cet usage est commun en Italie, où les prédica-

teurs font uſage du crucifix, dans preſque tous les ſermons, pour émouvoir, & attendrir davantage leurs auditeurs, comme cela ſe fait en France au ſermon du Vendredi-Saint.

S. AGOSTINO, belle égliſe qui eſt de l'architecture de *Vignole*, & décorée d'un ordre dorique; la nef a des doubles bas-côtés, dont les arcs doubleaux ſont ſoutenus par des colonnes, & ſéparés par des arcades ſimples; il y a autant de petites coupoles que d'arcades dans chacun des flancs; la croiſée eſt toute en arcades, & les flancs de la croiſée ont encore un double rang d'arcades, qui font un effet aſſez noble & aſſez élégant. Tout ce que l'on peut reprocher à cette égliſe, eſt peut-être d'avoir une voûte trop ſimple, & des ſeconds bas-côtés trop ornés.

La coupole eſt remarquable par ſa légéreté; les piliers qui la ſoutiennent, n'ont dans leur plan que 22 pieds quarrés de ſuperficie, & nous en avons parlé à l'occaſion de Turin.

Dans la ſacriſtie, il y a un calvaire exécuté en bois avec un travail infini.

Les cloîtres, les jardins, & les ſouterrains ſont conſidérables.

MADONNA DI CAMPAGNA, égliſe remarquable par les peintures; on voit dans une petite chapelle en entrant, un tableau à freſque, du *Parmeſan*, repréſentant un ſaint qui a les mains ſur les livres ſaints. Il y règne un bon caractère de deſſin, & une belle couleur idéale. Il y a dans la même égliſe des peintures du *Pordenone*; on dit même que pluſieurs des freſques de cette égliſe ſont de Paul Véronèſe; il eſt vrai qu'elles tiennent un peu de ſa manière; mais elles ne ſont pas aſſez belles, ſuivant M. Cochin, pour être de ce grand peintre.

Dans l'égliſe de S. Sixte, l'on fait remarquer aux étrangers, deux petits enfans qui pleurent, à côté du mauſolée de Lucretia Alziati, noble Genoiſe,

Genoise; on fait beaucoup de cas à Plaisance de ces deux figures, qui sont en marbre; mais les connoisseurs ne les trouvent que médiocres; elles paroissent avoir été copiées d'après François Flamand.

Un voyageur alloit chercher au fond du chœur de cette église une Vierge de Raphaël fort vantée, dont il ne trouva que la copie; l'original ayant été vendu, en 1753, au roi de Pologne, vingt mille écus romains, 107000 liv. de France. Un bon vieux prêtre qui le vit s'arrêter & regarder la copie, craignant qu'il ne la prît pour un original, l'aborda en lui disant tristement : *Forestiere non bisogna lasciarvi nell' errore; questo famoso quadro che cercate non è più*; & en finissant ces mots, il se met à répandre des larmes. Les Italiens jaloux des trésors de leur patrie ont souvent à déplorer des pertes de cette espèce; le goût & les richesses avancent toujours vers le nord, & ne sont pas encore au terme de ce progrès.

On doit voir encore à Plaisance l'église de S. Antonin, ancienne cathédrale.

LE PALAIS DUCAL annonce la puissance & la grandeur des princes de la maison Farnèse, qui le firent bâtir sur les dessins de *Vignole*, quoiqu'il n'y en ait qu'un tiers de fait, & qu'il soit de briques. L'architecture en est assez bonne quoique peut-être un peu maigre. Il y a au rez de-chaussée un grand appartement qui est démeublé, mais décoré très-ingénieusement & du meilleur goût. M. Cochin propose cette décoration d'appartemens comme un modèle digne d'être suivi. On y admire surtout de petits enfans en stuc, modelés par l'*Algarde*, ils sont dans l'alcove de la chambre à coucher. Ils ont un caractère de vérité singulier, & sont traités dans le goût le plus gracieux. Ce palais renfermoit autrefois beaucoup de tableaux précieux, que Don Carlos fit transporter à Naples,

en 1737, lorqu'il quitta Parme & Plaisance pour aller prendre possession de ce royaume; nous en parlerons à l'occasion de Naples.

Le théâtre de Plaisance tient au palais; il est d'une moyenne grandeur, mais bien construit & fort commode. Les autres édifices publics, comme la douane, le palais, le collége des marchands, & les maisons de plusieurs nobles, sont dignes d'attention.

On trouve bonne compagnie à Plaisance, la noblesse y a une conversation publique, c'est-à-dire, un *Casino*, dans lequel on se rassemble, comme à Parme, à Bologne, &c. En été, l'on va se promener au cours; c'est une grande rue, qui est longue & alignée; les carosses s'y rangent ou s'y promènent lentement; l'usage est d'y prendre l'air jusqu'au souper, quoique souvent par une chaleur très-incommode.

Il y a plus de carosses à Plaisance que la grandeur & la richesse de la ville ne semblent le comporter; il en est de même de toutes les petites villes d'Italie; c'est un besoin auquel on est plus sensible dans les pays chauds, & qui d'ailleurs coûte bien moins qu'en France. Les étrangers ne trouveroient pas certainement, dans ces petites villes, des carosses de remise; mais on assure qu'ils peuvent louer ceux de certains particuliers; & pour peu qu'ils soient recommandés ou connus, on leur en offre gratuitement avec beaucoup d'honnêteté.

Plaisance a donné des personnes illustres à l'Italie; c'étoit la patrie de Murennus, beau-père de l'empereur Auguste, & celle du pape Grégoire X.

Le cardinal Alberoni, devenu si fameux en Europe par le ministère glorieux qu'il a exercé en Espagne, naquit le 10 Mars 1664, dans une chaumière à l'extrémité de Plaisance. M. de Vendôme, à la suite duquel il se mit, fut le premier auteur

de sa fortune. Devenu premier ministre sous Philippe V, il fut le Richelieu & le Cromwel de l'Espagne; son système étoit de rendre à la monarchie espagnole son ancienne puissance, en embrassant le commerce des deux Indes avec l'Europe, & d'établir une circulation vivifiante dans ce grand corps trop engourdi; ses vues s'étendoient jusqu'à former de nouveaux établissemens dans la mer du sud, au nord de la Californie, & il le tenta en 1716. (*Hist. de la Californie*, Tom. II). Ayant été remercié, en 1719, il se retira en Italie, d'abord à Rome, ensuite à Plaisance; il y étoit encore, en 1746, âgé de 80 ans, & il y vivoit de la manière la plus modeste (Voyez M. Grosley, Tom. I. pag. 170). Il y a fondé un beau collége pour 60 prêtres tirés de la noblesse.

Les familles des Scotti, des Landi, des Anguissola, qui sont de Plaisance, ont été distinguées en Italie. Le Lanfranc avoit été page dans la maison des Scotti, & l'on y a conservé longtemps de magnifiques tableaux de maître, tels que l'enlèvement d'Helène, & l'embrasement de Troye; l'on en voit un de lui dans la cathédrale. Il y avoit, en 1765, dans cette ville un homme savant qui étoit prévôt du chapitre : M. Cristopho Poggiali, très-connu par son savoir dans l'Histoire Sacrée & Profane de son pays.

On voit au-dessus de Plaisance *Campremoldo*, dont le nom vient de *Campo morto*; Annibal y défit les Romains à la bataille de la Trebie, l'an de Rome 535, ou 219 ans avant J. C. au commencement de la seconde guerre punique. Sempronius, homme téméraire & présomptueux, voulut, contre l'avis de Scipion son collégue (père de Scipion l'Africain,) engager le combat, malgré la saison & les circonstances peu favorables, & il fut défait. Annibal gagna encore la bataille de Trasy-

mène l'année d'après, comme nous le dirons en parlant de la Toscane.

C'est aussi près de Plaisance que les François & les Espagnols attaquèrent avec le plus grand courage les Allemands, en 1746, à la bataille de Plaisance, sous la conduite du maréchal de Maillebois, que le conseil de Madrid força d'engager cette action, mais elle ne réussit pas.

Tout le pays qu'occupent les duchés de Parme & de Plaisance est très-agréable; on y trouve de très-beaux chemins; il est très-fertile en vins, en huiles & en fruits de toute espèce. Le pain y est excellent; les vins sont ce que les François y estiment le moins; les uns ayant un goût mielleux, & les autres étant inférieurs à ceux de France. Mais il y en a de bons dans certains cantons; on parle surtout du vin *Santo*, & de celui de *Statto*, dans le Plaisantin. Les vignes y sont très-abondantes, on les voit croître au pied des ormes & s'étendre le long des chemins, comme des guirlandes d'un arbre à l'autre, avec une symétrie agréable. Ce pays présente des plaines vastes, où tous les héritages sont clos de haies & d'arbres, ce qui fait paroître le pays couvert, sans que pour cela il y ait beaucoup de bois. Nos armées en ont ressenti toute l'incommodité dans les guerres d'Italie. Il y a aussi d'excellens pâturages où l'on nourrit une grande quantité de bestiaux, dont le lait sert à faire des fromages, comme du côté de Lodi; nous en parlerons plus en détail quand il s'agira de Bresce & de Bergame, où il s'en fait une très-grande quantité. On élève aussi dans le Plaisantin beaucoup de troupeaux de mouton dont les laines sont estimées. Tout ce que nous venons de dire est propre tant au duché de Parme qu'à celui de Plaisance; ce dernier a pourtant cet avantage, que les environs de sa capitale sont arrosés de quantité de petits ruisseaux, qui, en y portant

la fécondité, en font un séjour délicieux. On y trouve quelques mines de fer & de cuivre, & des fontaines dont on tire du sel très-blanc. Nous parlerons à la suite de Parme de quelques autres singularités. La seule chose qu'il y eut de désagréable dans ces deux duchés, étoit la difficulté du passage des rivières, où l'on courroit des risques, surtout après les pluies, par le défaut de ponts; mais on commence à en construire. Pour aller de Plaisance à Reggio, sur un espace de 20 lieues, l'on passe 12 rivières, ce qui rend la route très-embarrassante, quand les eaux sont grosses, parce qu'il faut passer dans des bacs, autrement on passe la plupart à gué.

La première au sortir de Plaisance est peu considérable; mais on passe ensuite la *Nura*, à deux lieues de Plaisance; la *Chiavena* à $3\frac{1}{2}$; & la *Larda* à 5 lieues; c'est-là où l'on trouve le village de *Fiorenzola*, dont les vins sont fort estimés.

C'est vers Rustigasso, 4 lieues au midi de Fiorenzola & de Borgo S. Donnino, que sont les ruines de Velleia, dont nous parlerons dans la suite; & c'est à Rustigasso qu'il faut s'arrêter, ou même à Ponte-Nura, pour aller à Lugagnano, & de-là à Macinesso & Velleia.

On passe l'*Ongina* à 7 lieues de Plaisance, puis le Stirone, après laquelle on trouve *Borgo San-Donnino*, chef-lieu de l'Etat Palavicin, qui appartient au duc de Parme. C'est une ville épiscopale; les façades des églises y sont très-bien, la cathédrale est bâtie dans le goût grec, & presque toute en marbre; c'est dans cette ville qu'habitoit la princesse sœur du duc de Modène, veuve du dernier Farnèse. On passe la *Parola*, à 9 lieues de Plaisance; cette rivière est dans le Parmesan. On trouve le *Taro* deux lieues plus loin. C'est un torrent souvent dangereux, & l'on y voit les ruines des ponts qu'il a renversés.

On laisse alors à cinq lieues sur la droite la petite ville de *Fornovo* ou Fornoue, célèbre par la bataille que gagna Charles VIII, revenant de la conquête de Naples avec 9 mille hommes, contre 40 mille qui s'opposoient à son retour; ce fut le 6 Juillet 1495.

On trouve ensuite la *Baganza*, à une lieue & demie du Taro, & la *Parma*, rivière qui passe à Parme une lieue plus loin, ou à 2 lieues & demie du Taro; au-delà de Parme, à deux lieues & demie, on traverse la *Lenza*, ensuite le *Crostolo*, qui passe à Reggio, cinq lieues au-delà de Parme.

Toutes ces rivières descendent de l'Apennin & vont du midi au nord se jeter dans le Pô, tandis qu'une multitude d'autres rivières descendues des Alpes, de l'Etat de Venise, de la Valteline & du Trentin, vont, du nord au sud, se jeter aussi dans le même fleuve, qui porte enfin jusqu'à la mer, près de Venise, la masse des eaux qu'il a reçues de l'Apennin & des Alpes; car ces deux grandes chaînes de montagnes, qui sont unies dans le Dauphiné & le Piémont, se partagent entre Coni & Saluces, pour aller l'une dans la Turquie, & l'autre jusqu'à l'extrêmité de l'Italie, dans le royaume de Naples; le Pô s'est formé de la réunion de leurs torrens. Nous parlerons de ses débordemens & de ses ravages à l'occasion de Ferrare.

Dès qu'on a passé le Taro, on suit une chaussée de deux lieues qui mène à Parme en ligne droite, sauf une petite inflexion dans le milieu; elle est plantée d'arbres, & alignée sur le clocher des Minimes, ou de S. François de Paule.

CHAPITRE XXXVII.

Histoire & description de Parme.

Parme est une ville d'environ 36 mille habitans; il y en a qui disent 30, les autres 50 mille; mais ceux-ci exagèrent beaucoup. Elle est située à 25 lieues de Milan, & à 20 lieues de Bologne; elle est à 2 lieues de l'Apennin, & sur la petite rivière de *Parma*, qui va se jeter dans le Pô à quatre lieues de la ville. On fait venir son nom du mot *Parma*, bouclier rond, dont se servoient les anciens, comme si l'on eût voulu indiquer les vertus martiales de ses habitans.

Parme étoit une ville des anciens Toscans, dont les Gaulois Boiens, & ensuite les Romains s'emparèrent successivement; aussi Varron parlant des laines qu'on retiroit de Parme, les appelle *laines gauloises*. Cette ville fut faite colonie romaine 185 ans avant J. C., elle étoit dans l'Emilie, & la Voie Emilia qui fut construite pour aller de Rimini à Plaisance, passoit à Parme. Cicéron, dans sa dernière Philippique, déplore les vexations qu'Antoine exerça dans cette ville.

Alboin, roi des Lombards, s'en empara l'an 570, & l'Exarque Romain en 590; les Lombards la reprirent ensuite, & l'Exarque Callinique la surprit encore l'an 601; il y eut alors des princes ou ducs de Parme, qui furent alternativement ou souverains ou sujets d'un prince plus puissant. Enfin Charlemagne ayant rassemblé tous les membres épars de l'empire d'occident, les transmit à ses enfans; mais en détruisant l'empire des Lombards, il donna au S. Siége les villes de Parme, Plaisance, Modène & Reggio; du moins c'est l'opi-

nion commune, quoique cette donation ait été contestée. A la chute de l'empire, Parme forma une espèce de république, qui défendit ensuite sa liberté avec courage.

Lorsque le pape Innocent IV retiré en France eut excommunié, l'an 1246, l'empereur Frédéric, dans le concile de Lyon, & que les partisans du pape furent entrés dans Parme, l'empereur assembla ses troupes & vint avec 60 mille hommes, en 1248, dans l'intention de prendre cette ville & de la raser entièrement; mais afin de la remplacer, il fit bâtir une espèce de camp ou de ville entourée de remparts & de fossés, qu'il appela *Victoria*; il y bâtit une église à l'honneur de S. Victor; il y fit battre monnoie; enfin tout annonçoit la persuasion où il étoit d'éteindre bientôt jusqu'au souvenir de la ville de Parme. Sa cruauté s'exerçoit d'avance sur ceux qui tomboient entre ses mains; il les faisoit lancer dans la ville avec de grosses machines, sans épargner même les femmes. Sa barbarie & ses efforts durèrent pendant deux ans: les Guelfes & les Gibelins ne cessoient alors de déchirer l'Italie, & l'empereur tranquille dans sa nouvelle ville de Victoria y faisoit faire de beaux jardins, y formoit un serrail nombreux, & s'y livroit à des débauches de tous les genres. Un corps de troupes Allemandes, qu'il avoit envoyé pour former une attaque, s'étant approché des remparts, les Parmesans, accompagnés du légat apostolique, firent une sortie, ils repoussèrent les ennemis jusques dans leurs retranchemens, & en ayant forcé les barrières, ils entrèrent dans Victoria, s'en rendirent maîtres & y firent un butin considérable, où se trouva en particulier la couronne imperiale avec beaucoup d'autres effets précieux. L'empereur se retira, & ayant renforcé son armée, se vengea sur Plaisance qu'il dévasta, de même que San-Donnino, & se retira

en Toscane où il avoit un parti considérable. La ville de Parme fut prise enfin ; mais elle fut bientôt vengée ; l'empereur fut empoisonné, en 1250, par son fils naturel Mainfroi.

Parme continua d'avoir une forme républicaine, puis elle fut en proie à des divisions intestines ; les Corrèges, les Scaligers, les Visconti, les Sforces, les papes, s'en emparèrent successivement ; elle eut aussi de petits tyrans, tels que les Palavicini, les San-Vitale.

Nous avons déjà dit que Charlemagne étant maître de toute l'Italie, avoit donné Plaisance & Parme au S. Siége ; les papes firent valoir leurs droits de temps à autres, & furent maîtres de Parme pendant long-temps. Dans le temps de la grande confédération que le pape Jules II fit faire contre la France, en 1512, il se fit céder Parme & Plaisance par l'empereur Maximilien I, qui les lui abandonna, sauf les droits de l'empire. Enfin, le pape Paul III donna le duché de Parme à Louis Farnèse son fils, le même qui fut assassiné à Plaisance en 1547 ; & l'empereur Charles-Quint ayant marié sa fille naturelle avec Ottavio Farnèse, fils du précédent, lui confirma la possession de ce duché, (Voyez *Arrighi*, Hist. de Parme.)

Les successeurs de Paul III virent souvent avec peine ce démembrement de l'Etat ecclésiastique ; ils eurent des guerres avec les ducs de Parme, spécialement Urbain VIII ; ce fut à cette occasion que Ferrante Palavicini, qui étoit de Plaisance, composa le livre intitulé *il Divortio Celeste*, 1643, où il feint que J. C. demande au Père Eternel la permission de faire divorce avec l'église à cause de ses désordres. L'auteur fut trahi par un faux ami, qui le détermnia à venir en France, & le fit passer sur le pont de Sorgues où il fut arrêté ; on lui coupa la tête à Avignon, en 1644.

Cependant la maison Farnèse a joui du duché de

Parme tant qu'elle a ſubſiſté. La reine d'Eſpagne, Eliſabeth Farnèſe, qui épouſa Philippe V en 1714, fut mère de Don Carlos & de Don Philippe, & cette princeſſe parvint à faire rentrer ce duché dans ſa famille, & à procurer à ſes deux fils un ſort digne de leur naiſſance. Le roi d'Eſpagne avoit recommencé la guerre, en 1717, pour recouvrer les provinces qui avoient été démembrées de ſon royaume par la paix d'Utrecht, la Sardaigne, la Sicile, &c. Le duc de Savoie fut obligé de rendre la Sicile à l'empereur, en 1718; & pour ſatisfaire le roi d'Eſpagne, on convint que Don Carlos, ſon fils aîné du ſecond lit, ſuccéderoit aux duchés de Parme & de Toſcane; & qu'en attendant l'ouverture de ces fiefs, on y mettroit 6000 hommes de troupes Suiſſes & neutres. Le roi d'Eſpagne rejeta d'abord ces conditions; la France & l'Angleterre lui déclarèrent la guerre, & en 1720 il fut obligé d'y accéder. Enfin le 9 Décembre 1722, la diète d'Allemagne conſentit à la ſucceſſion éventuelle de Don Carlos dans la Toſcane & dans le duché de Parme. Le pape proteſta, & ſoutint que le duché de Parme étoit un fief mouvant du S. Siége, & qui devoit lui retourner; mais cela n'empêcha pas qu'en 1751, à la mort du dernier duc Antoine Farnèſe, le roi d'Eſpagne n'envoyât ſon fils Don Carlos prendre poſſeſſion des duchés de Parme & de Plaiſance.

En 1735, à la ſuite de la guerre excitée par les affaires de Pologne, l'empereur ayant cédé la Lorraine à la France, le duché de Parme fut cédé à l'empereur. A la mort de Charles VI, qui n'avoit point d'enfans mâles, le roi d'Eſpagne réclamoit le Milanez, & les autres états autrichiens en Italie, en vertu des anciens pactes de famille faits entre les deux branches de la maiſon d'Autriche; la guerre dura ſept ans, & finit par le

traité d'Aix-la-Chapelle, conclu en 1748. La maison d'Autriche satisfit pour lors l'Espagne en cédant les duchés de Parme, Plaisance & Guastalla à l'Infant Don Philippe, second fils du roi d'Espagne & d'Elisabeth Farnèse; il devint duc de Parme, & le prince son fils lui a succédé en 1765.

J'ai ouï dire à Rome que le dernier Farnèse, étant très-malade, fit proposer au pape d'envoyer des troupes pour prendre possession de Parme, & que le pape n'osa pas s'engager dans une démarche qui pouvoit lui attirer une guerre; mais il ne reconnut point l'Infant pour duc de Parme, & on ne lui donnoit à Rome que le nom de grand-prieur de Castille. Cependant lorsque le pape Ganganelli envoya des dispenses de mariage, elles furent adressées à l'*Infant duc de Parme*. Toutes les années le 29 Juin, avant que le connétable du royaume de Naples présente la hacquenée au S. Père, le procureur-général de la chambre (*Fiscale della Camera*) va faire au Vatican deux protestations : l'une pour les tributs dus au S. Siége par le royaume de Naples, l'autre pour le duché de Parme & de Plaisance (1).

La ville de Parme est dans une plaine agréable, ses rues sont larges & propres; il y a une belle & grande place, avec des arcades qui règnent de deux côtés. L'hôtel-de-ville, ou *Anzianato*, a aussi un grand portique, où se tient le marché au bled quand il pleut & qui sert de promenade.

C'est à Parme que l'on s'arrête spécialement pour voir les chefs-d'œuvres du *Corrège*. Ce grand peintre nommé *Antonius Lætus*, d'où l'on a fait *Allegri*, ou *de Allegris*, naquit à Corregio près de Modène, en 1494. Un talent naturel le porta vers la peinture; & sans avoir vu les chefs-d'œuvres

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Ragioni della Santa Sede Apostolica sopra il Ducato il Parma.*

de Rome & de Florence, il fut, par l'imitation de la nature, le peintre des grâces, le prince des coloriſtes, & le créateur de ſa manière. On n'avoit point, avant lui, excellé dans les peintures de plafonds & de coupoles, dans les raccourcis & les figures en l'air; ce fut lui qui donna le modèle, & à peine a-t-on pu imiter ce qu'un génie créateur lui avoit fait imaginer. Auſſi s'écria-t-il, la première fois qu'il ſe ſentit animé & tranſporté par la vue d'un ouvrage de Raphaël, *anch' io ſon Pittore*. Jules Romain trouvoit les carnations du Corrège ſi fraîches, qu'il diſoit avec admiration, ce n'eſt pas de la peinture, c'eſt de la chair. Il y a eu de plus grands peintres pour la correction du deſſin; mais il n'y en a pas eu de ſupérieur au Corrège pour le beau coloris, le naturel, le tendre, le moëlleux, les beaux airs de têtes, la fineſſe, l'agrément des figures, & ſurtout pour la magie des plafonds. Il mourut en 1534. Nous parlerons encore de Corrège à l'article de Bologne, en traitant de la fameuſe école de Lombardie.

Le Parmesan, François *Mazzuoli* ou Mazzola, ſurnommé en Italie, *il Parmigiano* ou *Parmigianino*, naquit à Parme en 1504, & fut auſſi un des grands peintres de l'Italie. Je voudrois l'appeler le fils des grâces, diſoit Boſchini dans un endroit de ſes poeſies: *Voria chiamar fio delle Grazie quel Parmegianin*. Ses figures ſont grâcieuſes, légères, ſpirituelles; ſes contours agréables, ſes draperies naturelles; & l'on voit avec douleur qu'un homme auſſi rare ſoit mort à 36 ans, après avoir été malheureux toute ſa vie. On prétend qu'il avoit ruiné ſa ſanté & ſes affaires, au milieu des fourneaux, par la recherche du grand œuvre; mais le dernier écrivain de ſa vie n'en convient pas. On voit à Parme, & ſurtout à la *Steccata*, quelques-uns de ſes ouvrages dont nous parlerons ci-après.

LANFRANC, *Giov. Lanfranchi*, étoit auſſi de Parme. Il mourut à Rome, en 1647, à l'âge de 66 ans, il excelloit ſurtout dans les grandes compoſitions; nous en parlerons pluſieurs fois dans le cours de ce voyage.

Nous avons commencé notre deſcription de Parme en donnant une idée de ces peintres dont les ouvrages font la principale richeſſe des égliſes de Parme; nous allons maintenant les parcourir dans l'ordre le plus commode pour un voyageur; après avoir averti que l'on trouvera auſſi des détails & des jugemens ſur le mérite de ces tableaux de Parme, dans le livre de *Ruta* (1), & dans le voyage de M. Cochin.

TUTTI LI SANTI, égliſe dédiée à tous les ſaints; on y admire un tableau de Lanfranc, le plus beau qu'il y ait à Parme de ſa façon; il y a exprimé ſans confuſion toutes les hiérarchies céleſtes, les vierges, les martyrs, les confeſſeurs, les anachorètes, les veuves, &c. chacun avec des caractères particuliers; il n'y a pas de ſujet plus propre à exercer le génie d'un grand peintre dans toutes ſortes d'expreſſions; c'eſt comme le jugement dernier de Michel-Ange. Des tableaux de cette eſpèce renferment le mérite de cent autres; mais celui-ci eſt ſi noir qu'on a bien de la peine à en jouir.

CAPUCCINI, ils poſsèdent un crucifix du Guerchin; deux tableaux d'Annibal Carrache, peintre & graveur célèbre, qui naquit en 1560 à Bologne; mais qui ſe forma ſurtout à Parme ſur les ouvrages du Corrège, & qui excella par la correction du deſſin & l'imitation de la nature. Le tableau du maître-autel repréſente Notre-Dame de

(1) *Guida ed' eſatta notizia a' Foraſtieri delle piu eccellenti pitture che ſono in molte chieſe della citta di Parma, ſecondo il giudizio del ſignor Clemente* RUTA, *Parmigiano, virtuoſo in pittura di Camera in Napoli per ſua Maeſta, in Parma*, 1752.

Pitié, évanouïe entre les bras des anges, & J. C. assis sur son tombeau à qui S. François montre ses stigmates. Ce morceau est bizarrement pensé : le S. François a un tour outré; les anges sont de beaucoup inférieurs aux figures du Christ & de la Vierge ; malgré tout cela, c'est un des meilleurs ouvrages de ce maître, & même un des plus beaux tableaux de l'Italie. L'autre tableau attribué au Carrache est dans une chapelle ; quelques personnes l'attribuent au Baldalocchio. Il y a encore 4 bons tableaux modernes dans cette église.

On y voit aussi les tombeaux des Farnèses, & surtout d'Alexandre, duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, qui fut un des plus grands héros de son temps & l'Achille de l'Italie, comme nous l'avons dit à l'article Plaisance.

ANNONZIATA, l'Annonciade, est une église d'une forme assez remarquable ; ce sont dix chapelles en ovale, qui sont dirigées vers un même centre.

Les religieux qui la desservent sont des cordeliers observantins comme les nôtres ; avec cette différence qu'ils sont habillés de gris ; c'est leur usage dans plusieurs villes d'Italie.

On y voit une annonciation du Corrège, peinte à fresque sur un mur, qui a été sciée & transportée de l'ancienne église, mais avec peu d'adresse.

PALAZZO, le palais de l'Infant ou du duc de Parme, est un ancien bâtiment commencé par les Farnèses, & dont une partie s'appelle la *Pilotta* ; c'est un assemblage de grandes masses de bâtimens, sans aucune régularité. M. Petitot, architecte du prince, avoit dressé en 1754, de beaux projets pour un nouveau palais que Don Philippe se proposoit de faire exécuter ; mais la dépense en eût été trop considérable. Dans l'état actuel il n'y a que la façade sur la rue de la Piote qui ait quelqu'apparence, encore les fenêtres en sont-elles à petits balcons, comme celles de nos maisons par-

ticulières ; cette façade a été exécutée ſur les deſſins de Carlier. Elle réunit quelques maiſons voiſines du palais, & forme l'habitation du prince.

L'intérieur eſt peu décoré ; il n'y eſt plus queſtion de cette galerie ſi renommée, qui avoit été formée par les Farnèſes avec tant de magnificence & de goût, dont les voyageurs parloient avec admiration, & qui contenoit en effet plus de quatre cent tableaux de prix. Cette fameuſe collection fut transférée à Naples, auſſi-bien que les cabinets d'hiſtoire naturelle & d'antiquités par l'Infant Don Carlos, lorſqu'il alla prendre poſſeſſion de ce royaume ; & nous en parlerons à l'article de Naples.

Le palais eſt meublé aſſez ſimplement, mais on voit dans le garde-meuble des choſes magnifiques, deſtinées pour le nouveau palais : comme des tapiſſeries des Gobelins, des teintures de damas brodé en or ; de beaux lits, des pendules, des porcelaines, des luſtres, une toilette ſuperbe, &c.

Le prince a établi dans ſon palais une académie des arts, à l'exemple de celles qui ſont à Paris & à Rome. C'eſt à l'académie que l'on va voir le chef-d'œuvre du Corrège, qui eſt la Vierge de S. Jérôme, ainſi appelée, parce qu'elle a S. Jérôme près d'elle ; la Magdelaine eſt à ſes pieds ; l'auſtérité & l'air d'exténuation qui caractériſe le ſaint docteur, contraſte d'une manière frappante avec la beauté affectueuſe de la Magdelaine ; l'enfant Jéſus qui badine avec les cheveux de la Vierge, & le ſourire aimable par lequel elle y répond, ſont des choſes inimitables.

Ce tableau, dit M. Cochin, eſt un des plus beaux & des plus eſtimés qu'il y ait en Italie ; la tête de la Magdelaine eſt le chef-d'œuvre du Corrège, pour la couleur & le pinceau, pour la fraîcheur & la beauté des tons. Les parties ſont deſſinées avec des grâces inexprimables, quoique quelque-

fois d'un deſſin peu correct. Le pinceau en eſt large & nourri de couleur ; le *faire* eſt de la plus admirable facilité, & les choſes les plus délicates s'y trouvent rendues comme par haſard. La tête de la Vierge eſt belle ; elle a cependant les ombres un peu noires. Le petit Jéſus eſt plein de grâces, quoique peu noble.

Après le jugement de M. Cochin, je vais rapporter celui de M. l'abbé Gougenot, moins favorable il eſt vrai, mais qui fut auſſi rédigé avec beaucoup d'attention. On eſt étonné, dit-il, de voir dans ce tableau deux ſaints, dont l'un a vécu quatre ſiècles après l'autre ; mais les tableaux des écoles italiennes ſont pleins de ces ſortes d'anacroniſmes, qui proviennent le plus ſouvent des rêveries des moines ou religieuſes qui les ont commandés ; ce qu'on peut donc faire de mieux dans la plupart de leurs ſujets, c'eſt de laiſſer le bon ſens à part, & ne s'attacher qu'à ce qu'ils renferment de beau du côté de l'art. En conſidérant celui-ci dans ce point de vue, on ne peut rien de plus vrai & de plus vigoureux que la couleur des têtes de la Vierge, de l'enfant Jéſus & de la Magdelaine ; celle de la Vierge principalement eſt de toute beauté, & les autres caractères de tête ne ſont pas moins pleins d'expreſſion. La tête de S. Jérôme, qui ſe préſente de profil, eſt celle qui eſt la moins eſtimable. Mais les plans de ce tableau ne ſont pas bien obſervés ; il eſt difficile que la Magdelaine puiſſe, de l'endroit qu'elle occupe, prendre le pied de l'enfant Jéſus pour le baiſer ; il y a de plus beaucoup d'incorrections dans cet ouvrage, ainſi que dans preſque tous ceux du Corrège. Ce tableau eſt cependant regardé comme un des plus beaux qui ſoit ſorti de ſon pinceau ; mais les vrais connoiſſeurs ſe réuniſſent à dire, que pour le rendre parfait, il faudroit en faire un ovale, & en ſacrifier tout le bas, où les

incorrections

incorrections & les manques de pose sont plus sensibles; en supposant cette suppression, on peut le placer parmi ceux de la première classe.

Ce tableau avoit été fait pour une dame *Bergonzi;* elle le donna au couvent de S. Antoine, qui étoit autrefois occupé par des pères de l'abbaye de S. Antoine en Dauphiné (c'est aujourd'hui un couvent de religieuses). Les Antonins étoient sur le point de le vendre au roi de Portugal, mais le prince de Parme fit porter ce tableau dans les appartemens du chapitre, où il a été fort longtemps, & ensuite dans son palais. Il est naturel que le souverain conserve dans son pays des choses uniques, qui en font la richesse & la célébrité ; il lui importe de les réserver à la curiosité utile des étrangers, & à la perfection des arts parmi ses propres sujets; le roi de Prusse en a offert 18 mille sequins.

Dans la salle de l'académie, on voit encore un beau tableau du *Schidone*, & une adoration qui étoit aux chartreux. Elle est, non pas de Paul Véronèse, comme on l'a prétendu, mais de Jérôme *Mazzola*, cousin du Parmesan & son élève, qui travailloit vers l'an 1542. Il a tellement imité le goût du Parmesan, qu'on croiroit le tableau retouché par ce maître, si l'on n'y voyoit aussi quelque chose dans le goût du Corrège. Cela fait voir le talent d'imitation propre à Jérôme Mazzola.

Dans un cabinet voisin, on remarque une Sybille peinte en miniature, par madame la marquise de Cassini, dont nous avons parlé à l'occasion d'Alexandrie.

On voit aussi à l'académie, des peintures antiques, & plusieurs statues tirées de Velleia; une fameuse table de bronze; un petit buste de Vitellius; une statue d'Agrippine, dont on n'a pu trouver ni la tête, ni les bras; cette statue est de la plus grande beauté, & faite pour donner la

plus haute idée des talens des anciens pour la ſculpture ; on a vu par l'inſcription, que ce tronc appartenoit à la ſtatue que les Induſtriens avoient élevée à Agrippine. Je ne parle pas d'un grand nombre de tableaux de réception , de portraits , de buſtes & de ſtatues modernes. M. le comte de la Tour Rezzonico eſt ſecrétaire de cette académie des arts, & ſon zèle contribue beaucoup à la ſoutenir. On y fournit aux élèves des originaux & des modèles, & on leur diſtribue des prix chaque année. Celui de la peinture eſt une médaille d'or de cinq onces , & les pièces qui doivent concourir reſtent expoſées à l'examen & à la critique des connoiſſeurs, avant que le prix ſoit adjugé ; c'eſt un des plus beaux établiſſemens de ce genre qu'il y ait en Italie.

En ſortant de l'académie, on trouve en face la bibliothéque ; elle occupe deux galeries à la ſuite l'une de l'autre, & forme un beau vaiſſeau ; elle contient plus de 50 mille volumes, & on l'augmente tous les jours. Le P. Paciaudi fut chargé, en 1763 , de la former avec choix ; la ſuite des livres du quinzième ſiècle y eſt conſidérable ; il y avoit déjà en 1765, 200 manuſcrits précieux.

LE THÉATRE de Parme , qui tient au bâtiment de la Pilotta , eſt une des grandes & belles choſes dont les Farnèſes avoient enrichi leur capitale ; il n'y en a pas de ſemblable dans toute l'Italie. On dit généralement qu'il eſt de l'architecture de Vignole , & que le Bernin y mit la dernière main ; mais on m'a aſſuré qu'il eſt de J. B. *Aleotti* dit l'*Argento* , du nom d'un village du Ferrarois où il étoit né , le même qui publia une traduction des pompes de Héron. On dit qu'il peut contenir 12 à 14 mille ſpectateurs. Mais M. Patte obſerve que la ſurface n'eſt que d'environ 13 mille pieds quarrés ; or , une perſonne aſſiſe occupe environ deux pieds & demi ; cette ſalle ne peut donc

contenir qu'environ 4000 perſonnes. C'eſt le ſeul théâtre moderne, dit M. Cochin, qui ſoit vraiment décoré d'architecture, & la penſée en eſt fort belle. Ce bâtiment a 350 pieds de longueur, en y comprenant l'eſcalier, & le veſtibule qui eſt au haut de l'eſcalier; la largeur du bâtiment eſt de 96 pieds dans œuvre. Il paroît qu'originairement c'étoit une longue galerie, qu'on a décorée par une architecture en relief & en bois.

Le théâtre ſeul a 20 toiſes 4 pieds de profondeur; il n'a cependant que 36 pieds d'ouverture (1), & il ſemble que ce ſoit bien peu pour un ſi vaſte théâtre; mais on aſſure que cela contribue à faire ſortir la voix. Le *proſcennium*, ou devant du théâtre, eſt décoré d'un grand ordre corinthien, exécuté en bois, qui comprend toute la hauteur de la ſalle, laquelle eſt de 60 pieds; les intervalles des colonnes ſont ornés de niches & de ſtatues. Le pourtour de la ſalle eſt occupé par quatorze rangs de gradins, à la manière des amphithéâtres des Romains & du théâtre olympique de Vicence; les gradins du milieu ont trente-ſix toiſes de tour; ces gradins occupent une hauteur de vingt-quatre pieds, & forment comme le ſoubaſſement les deux ordres d'architecture dont la ſalle eſt décorée. L'un eſt dorique, l'autre eſt ionique; ils occupent une hauteur de trente-ſix pieds. Les entre-colonnes forment deux rangs de loges, & non pas un ſeul, comme dit M. Cochin, & cela ſans compter le paradis; l'entablement eſt terminé par une baluſtrade & des ſtatues.

Les deux entrées latérales de la ſalle ſont formées par deux arcs de triomphe, ſur leſquels il y a des ſtatues équeſtres. Au-devant des gradins règne une baluſtrade dont les acrotères, ou piédeſtaux,

(1) L'ouverture du théâtre de l'opéra des Tuileries avoit environ 30 pieds.

fervent de bafes à des génies qui portent des torches pour éclairer la falle.

Cette falle a 110 pieds depuis le bord du théâtre jufqu'au bout des gradins ; il y a entre le théâtre & les gradins un efpace vuide, qui peut contenir beaucoup de fpectateurs ; mais il paroît avoir été deftiné à faire une efpèce de naumachie, que l'on peut inonder par des tuyaux de conduite qui y aboutiffent, foit pour procurer de la fraîcheur à la falle, foit pour y donner des fpectacles fur l'eau ; on montre même, au fond du théâtre, une vieille barque, qu'on croit avoir fervi à cet ufage.

Le toit eft plat au-dedans de la falle. La charpente du couvert eft des plus belles ; les entraits font compofés de trois pièces liées enfemble par des étriers de fer avec autant de hardieffe que de folidité.

Il y a un petit théâtre conftruit par Vignole, joignant le grand théâtre ; c'eft en petit un chef-d'œuvre d'élégance & de diftribution.

Tous les détails du grand théâtre ont été levés par M. Patte, qui en a donné un plan abrégé dans fon Effai fur l'architecture théâtrale. M. Dumont en a donné un dans fa Collection des théâtres ; mais M. Patte affure qu'il n'eft point exact. J'ai vu auffi M. Patrini de Parme occupé en 1765 à en graver les plans.

Malgré l'immenfité de ce théâtre, j'ai éprouvé qu'une perfonne placée à l'extrémité de la falle, entendoit fort bien la converfation qui fe tenoit dans le dernier enfoncement du théâtre ; effet furprenant, & qui fuppofe dans l'architecte qui en avoit médité le plan, une fingulière intelligence ; cependant M. Patte eft perfuadé que cette épreuve faite à vuide ne prouve rien, & que la falle eft certainement trop grande pour les fpectacles ordinaires.

Auſſi ce n'eſt point ſur ce grand théâtre que l'on joue habituellement l'opéra ; il n'a pas ſervi depuis 1733, & il eſt trop dégradé actuellement ; d'ailleurs, il eſt ſi vaſte que l'illumination en eſt extrêmement diſpendieuſe, & à moins qu'une occaſion extraordinaire n'attirât un très-grand concours de monde au ſpectacle, il paroîtroit déſert. On penſoit que quand il s'agiroit du mariage du jeune prince, on pourroit le rétablir ; mais M. du Tillot, marquis de Fellino, miniſtre de l'Infant, aima mieux attendre quelqu'autre occaſion. Il y a un autre théâtre pour l'opéra, j'y ai vu jouer le *Bajazet*, d'Apoſtolo *Zeno*, mis en muſique par *Bertoni*.

Le ſpectacle de Parme ne commence qu'à huit heures du ſoir, & il dure juſqu'à minuit & demi. Le grand opéra ſe joue ordinairement pendant les mois de Mai & de Juin, enſuite on a la comédie françoiſe ; & depuis Noël juſqu'à la fin du carnaval, des opéra bouffons ; le prince paie une partie des frais & de l'entretien du ſpectacle ; ſans cela, une ville qui eſt peu grande & peu riche ne pourroit ſuffire à l'entretien continuel d'un ſpectacle.

L'Infant avoit fait faire auſſi un beau *Caſino*, ou une ſalle d'aſſemblée, pour la bonne compagnie ; il y fourniſſoit les cartes & les lumières ; deux gentilshommes de ſa cour en faiſoient les honneurs, & lui-même venoit quelquefois y jouer ; on s'y rendoit trois fois la ſemaine après la promenade, lorſqu'il n'y avoit point de ſpectacle ; c'étoit un établiſſement utile, dans un pays où la nobleſſe n'eſt pas dans le goût de tenir maiſon & de faire de la dépenſe ; cependant on m'aſſure que depuis mon départ ces aſſemblées ont ceſſé.

Au milieu de la grande place de Parme on a élevé, en 1769, un monument en marbre blanc, ſous la forme d'un autel antique, conſacré à l'ami-

tié, pour célébrer l'alliance du prince de Parme avec l'empereur.

Les écuries du prince sont un bâtiment considérable : on y voit des magasins de fourrage qui sont appuyés aux remparts de la ville, & où les voitures entrent de plain-pied toutes chargées, quoique ces magasins soient au-dessus des écuries ; l'Infant Don Philippe y avoit environ trois cent chevaux & un très-grand équipage de chasse ; mais à sa mort, en 1765, M. du Tillot engagea le jeune prince à faire une réforme générale à cet égard.

S. PAOLO est un couvent fondé par Aza, ou Wolgonda, nièce de Cunegonde, veuve de Bernard, roi d'Italie ; Aza s'y fit religieuse, & y mourut l'an 899. Cette église est actuellement celle de la cour. Dans la troisième chapelle à droite, il y a une Vierge d'Augustin *Carracke*, avec Ste. Marguerite, S. Nicolas & S. Jean. Ce morceau est très-estimé.

Le petit tableau du grand autel est de *Raphaël*, il représente Jésus-Christ dans sa gloire avec S. Paul & Ste. Catherine ; il y en a une gravure par Marc-Antoine ; ce tableau a été retouché par des mains mal habiles, il n'y est resté que la composition qu'on ne pouvoit changer.

LA STECCATA, ou *Madonna della Steccata*, église des chevaliers de l'ordre militaire de S. George, dont le bâtiment fut achevé en 1539 ; c'est la plus belle église de Parme. Son plan est une croix, dont les quatre extrémités sont terminées en rond-point.

Le couronnement de la Vierge qui est peint à fresque, au-dessus de l'autel de Notre-Dame, est l'ouvrage de Michel Ange de Sienne ; excepté les les trois Sybilles qui sont au-dessus de l'orgue, & Moyse qui est sous l'arcade avec Adam & Eve en clair-obscur, ouvrages du *Parmesan* ; ce dernier y avoit fait beaucoup d'autres peintures, qu'il effaça dans un accès de colère, s'étant enfui pour lors à

Casal Maggiore. Ce sont-là presque les seuls ouvrages du Parmesan qui soient dans sa patrie ; & encore sont-ils placés d'une manière peu favorable pour être bien goûtés : on regrette beaucoup une Vierge qu'on appeloit *del collo longo*, qui a passé de Parme à Florence & de Florence à Vienne ; en général, les ouvrages du Parmesan sont très-rares ; & comme c'est un des meilleurs peintres de l'école de Lombardie, on les recherche avec beaucoup d'empressement. Le fond du chœur est décoré d'un grand tableau du *Procaccini* de Milan, dont le sujet est le mariage de S. Joseph avec la Vierge ; il est beau & vigoureux de couleur, quoique le clair-obscur en soit singulier ; car les têtes en sont éclairées avec vivacité, & les draperies totalement privées de lumière.

On ne doit pas négliger de voir dans cette église une statue de marbre représentant Ste. Geneviève, par *Francesco Barata* : elle est assez bien pensée ; mais elle péche par l'exécution.

IL DUOMO, c'est à-dire, la cathédrale de Parme, est surtout remarquable par sa coupole, qu'on regarde comme le plus fameux ouvrage du Corrège, quoiqu'elle soit aujourd'hui un peu dégradée ; elle représente l'Assomption de la Vierge au milieu des anges & des saints. La chaleur de l'imagination & la hardiesse des raccourcis y sont portées au plus haut point, suivant M. Cochin ; on dit que cet ouvrage coûta la vie à son auteur en 1530.

Cette fameuse coupole a été gravée en 15 feuilles par *Vanni*, & se trouve à Rome à la Calcographie ; on a encore six feuilles de Sisto Baldalocchio, qui représentent les anges & les apôtres de cette coupole du Corrège. L'église est d'une belle architecture ; on monte au sanctuaire par un grand escalier fort large, & au bas du sanctuaire est le chœur, avec plusieurs chapelles.

Après avoir vu la coupole du Corrège, on peut

voir encore les autres peintures de la cathédrale, qui sont de Michel-Ange de Sienne, de Jérôme Mazzola & d'Orazio Samachini; ce sont des morceaux précieux.

L'épitaphe d'Augustin Carrache, mort en 1601, se voit gravée sur le marbre, vers l'endroit où il fut enterré. Près de-là est celle de *Leonello Spada*, habile peintre de Bologne, qui mourut à Parme en 1622.

On y voit aussi l'épitaphe singulière d'un homme qui se défioit de ses héritiers, & se fit faire lui-même un mausolée: *Jo. Martinus Maraica J. U. Doctor & Eques, nolens discretioni hæredum stare, vivus posuit.*

S. GIO. EVANGELISTA, est un couvent de Bénédictins, fondé l'an 947, mais rebâti dans le meilleur goût. Dans la cinquième chapelle à droite, on admire une descente de croix, & un martyre de S. Placide, par le *Corrège*. Le premier de ces deux tableaux est bien composé, les expressions en sont belles, & la lumière en est liée; mais il s'y trouve beaucoup d'incorrections. Le second lui est inférieur à tous égards. Près du grand autel est une Nativité copiée par César *Aretusi*, sur un original très-estimé qui est à Modène, & qui est du Corrège.

La coupole de cette église fut peinte par le Corrège, aussi-bien que celle de la cathédrale. Il n'avoit alors que 32 ans; on a dit qu'il avoit affecté d'y faire de grandes figures, pour répondre à un mauvais reproche que l'on avoit fait à sa coupole de la cathédrale, en l'appelant *un Guazzetto di Rane;* mais il y a grande apparence que celle de S. Jean est plus ancienne; elle est presque aussi mutilée que celle de la cathédrale. Il y a aussi un S. Jean Evangéliste peint à fresque par le Corrège, sur la porte qui va dans le couvent, près de l'autel de S. Maur; cette pein-

ture eſt fort noire, elle a même échappé à M. Cochin. Sur la gauche en entrant, il y a pluſieurs arcs peints à freſque à l'entrée des chapelles; ces ouvrages ſont tout-à-fait dans le goût du Parmeſan, & l'on aſſure qu'ils ſont de lui; on y remarque ſurtout un cheval blanc.

Au fond du réfectoire des Bénédictins, eſt un tableau qui repréſente la Cène, par Jérôme Mezzola; il eſt enchaſſé dans deux colonnades d'ordre dorique, peintes par le Corrège, qui forment un morceau de perſpective très-piquant, & d'une beauté à faire illuſion; la perſpective en devient belle quand on s'éloigne.

CAPUCCINE *Vecchie*, égliſe des Capucines; on voit ſur le grand-autel un tableau du *Guerchin*, qui repréſente la Vierge avec l'enfant Jéſus, S. François & Sainte-Claire; ce tableau n'eſt que de la ſeconde manière de l'auteur, cependant on y reconnoît encore ſa touche. Il y a dans cette égliſe deux autres tableaux remarquables.

SANTA MADALENA, égliſe paroiſſiale, fondée en 595 par l'évêque Caius, à l'endroit où étoit le temple de la Fortune de Céſar, conſacré à l'empereur Veſpaſien. Elle étoit près de l'ancien théâtre, & hors de la ville; mais l'enceinte de Parme ayant été augmentée, cette égliſe s'y trouve renfermée actuellement.

S. SEPOLCRO, égliſe des Chanoines réguliers de S. Jean-de-Latran; elle fut fondée vers l'an 1262, par des pélerins qui revenoient de Jéruſalem, & qui voulurent imiter le ſépulcre de Notre Seigneur. On voit dans cette égliſe du S. Sépulcre un des meilleurs tableaux du *Corrège*, qui repréſente la fuite en Egypte. On l'appelle *la Madonna della Scodella*, parce que la Vierge tient une écuelle à la main; il eſt placé dans une chapelle en entrant, & dans un très-beau jour. La Vierge y eſt repréſentée tenant ſur ſes genoux

l'enfant Jésus ; S. Joseph lui donne des dattes qu'il vient de cueillir sur un palmier, dont les anges courbent les branches pour lui éviter de la peine. Ce tableau est fort beau, quoiqu'inférieur à celui de l'académie ; il est harmonieux & a un effet piquant, sans être des plus vigoureux ; à l'égard des incorrections, il n'en est pas plus exempt que les autres ouvrages de ce maître. Il y a vis-à-vis un tableau de Jérôme Mazzola.

S. ROCCO, église qui étoit occupée par les Jésuites ; elle est décorée d'un ordre composite ; au premier aspect elle a quelque chose de séduisant ; mais elle a l'air théâtral, par la grande quantité de tribunes blanc & or, qui y sont pratiquées ; d'ailleurs, l'entablement se trouvant souvent coupé & entièrement interrompu, forme un mauvais effet.

Il y a au maître-autel un tableau de *Paul Véronese*, qui noircit beaucoup ; il représente S. Roch, S. Sébastien, & au-dessus une gloire. Le S. Sébastien est beau, mais d'un tour un peu maniéré, & la gloire n'est pas assez aërienne ; on prétend que ce n'est qu'une copie dont l'original étoit dans l'intérieur du collége. On voit dans une petite chapelle à droite du maître-autel, un tableau de *Spada*, représentant une sainte famille avec le Père éternel dans la gloire. Ce tableau qui est fort beau, est gâté par des couronnes d'argent massif, que des dévôts ont attaché sur les têtes des figures.

L'usage de couronner les têtes des saints dans les tableaux, a lieu dans plusieurs villes d'Italie. La superstition du peuple & l'intérêt des prêtres l'ont introduit ; cet usage est pernicieux, surtout à cause des trous que l'on fait aux tableaux pour attacher les couronnes, & tend quelquefois à la destruction des plus beaux monumens de l'art, sans parler du défaut de perspective, & de clair-obscur que cause une plaque d'argent sur un plan souvent différent de celui de la figure.

La nef eſt ornée d'un grand tableau de *l'Eſpagnolet* de Bologne, repréſentant S. Ignace & S. Louis de Gonzague, priant devant l'enfant Jéſus qui eſt dans la gloire, ſur les genoux de la Vierge ; ces deux ſaints prient avec tant d'ardeur, que le petit Jéſus ne ſait auquel il doit tendre les bras ; c'eſt ce que le peintre a aſſez bien exprimé, quoique le tour de la figure de l'enfant Jéſus ſoit un peu forcé. Sa tête eſt très-belle ; celle de la Vierge l'eſt moins : la couleur de ce tableau eſt vigoureuſe, c'eſt dommage que la lumière en ſoit un peu éparpillée.

L'UNIVERSITÉ a été placée dans le collége des Jéſuites, dont le bâtiment eſt immenſe ; il contient un amphithéâtre pour l'anatomie, un laboratoire de chymie, un cabinet d'hiſtoire naturelle.

On y voit auſſi un obſervatoire qu'avoit fait conſtruire le P. Belgrado pour des obſervations aſtronomiques, & un cabinet de phyſique également formé par ce ſavant ; l'on y fait des expériences pour les étudians. Le P. Canoncini y avoit formé un cabinet de médailles, mais il eſt réuni à la bibliothéque du palais.

Il y a un jardin de botanique dépendant de l'univerſité, & que M. de Fellino avoit établi, mais il eſt dans un autre quartier. Cette univerſité fut fondée dès l'an 1412, par Nicolas d'Eſt, & renouvellée ſurtout par le prince Ranuzio I de la maiſon Farnèſe ; elle confère des grades, & l'on y compte environ 400 étudians : elle a produit des ſujets diſtingués dont nous parlerons dans le Chapitre ſuivant.

Le collége des nobles eſt un autre collége qui étoit auſſi dirigé par les Jéſuites, fondé en 1600, par Ranuzio Farnèſe, pour 500 jeunes gentilshommes. Il n'y en a plus que 50 actuellement.

S. MICHELE eſt une égliſe où il faut voir le tableau du maître-autel ; il repréſente la Vierge

& S. Michel qui pèſe une ame ; il eſt de *Lelio Orſi da Novellara*, digne élève du Corrège, dont on a peu parlé, mais que M. Ruta met de pair avec les plus habiles.

MADONNA DELLA SCALA, eſt un petit oratoire bâti à l'honneur d'une Vierge que le Corrège peignit ſur le mur de la maiſon de ſon compère, qui étoit près des remparts de la ville ; on y avoit tant de dévotion, & elle paſſoit pour être ſi miraculeuſe, que les offrandes qu'on y faiſoit étant raſſemblées, furent ſuffiſantes pour acheter la maiſon & y faire bâtir cet oratoire, en 1555. On y monte par pluſieurs marches, ce qui l'a fait appeler Notre Dame de l'Echelle ; on voit ſur le grand autel cette Vierge du Corrège, peinte à freſque avec beaucoup de nobleſſe & de pureté de deſſin : on ſe plaint beaucoup encore d'une couronne d'argent qui fait un relief ſur la tête de la Vierge, & qui empêche qu'on ne ſaiſiſſe l'enſemble de la compoſition de cette tête.

LA CITADELLE de Parme eſt régulière ; elle fut bâtie, dit on, par Alexandre Farnèſe, ſur le modèle de celle d'Anvers. Le revêtement du corps de la place tombant en ruine, on y a fait quelques réparations pour en arrêter la dégradation, mais elle eſt dépourvue d'ouvrages extérieurs ; les foſſés ſont preſque comblés ; les chemins couverts ſont effacés, & elle ne pourroit être d'une grande défenſe ; on y tient une partie des troupes de l'Etat, leſquelles ne montent qu'à environ 1200 hommes en total. Il y a auſſi dans la citadelle à-peu-près 130 forçats ou *Galeotti*, qu'on emploie à des travaux publics. On a fait une promenade entre la ville & la citadelle, avec des allées d'arbres pour les carroſſes, & des contre-allées pour les perſonnes qui ſe promènent à pied ; on l'appelle le *Stradone* : les dames y vont beaucoup en voiture ; car on compte plus de 60 carroſſes rou-

lans dans la ville ; cette promenade a près de 300 toises, & se joint encore à une autre qui conduit à la porte S. Michel, mais dans celle-ci les arbres ont mal réussi.

S. QUINTINO, église de religieuses ; le couvent fut pillé le 19 Juin 1404, & l'on prétend que c'est de-là que vient le proverbe *è miserabile come S. Quintino* (1). Ces religieuses se sont relevées de leurs pertes, elles ont des tableaux de prix. Dans la première chapelle à droite, il y a un baptême de J. C. par *Giovanni Fiammingo*, Jean Flamand ; dans la troisième chapelle à gauche, une Assomption de la Vierge, de l'*Espagnolet*. Le tableau du grand autel, qui représente S. Bénoît & S. Quintino, passe pour être de *Lanfranc*. M. Ruta le juge de Baldalocchio, par le genre de figure & la manière du dessin.

SAN VITALE ; il y a dans cette église un tableau du *Ricci*, représentant un pape qui, en invoquant la Vierge, délivre les ames du purgatoire ; la couleur de ce tableau est agréable, mais la composition en est trop dispersée.

LA CHARTREUSE, qui est à un mille de la ville, fut fondée en 1270, par Rolando Taverna, qui ayant été fait évêque de Spolette, laissa tout son bien pour cette fondation.

Il y a encore quelques églises qui méritent d'être vues. S. Antoine, église moderne fort ornée, S. André, où il y a un tableau de l'Espagnolet, & S. François de Paule ; il y a dans le couvent un beau cabinet d'animaux, une grande méridienne, & un cadran solaire à réflexion.

PALAZZO DEL GIARDINO, étoit une ancienne maison de plaisance des ducs de Parme, située au nord, & dans la partie de la ville qui est au-

(1) Mais ce proverbe, qui a lieu dans le reste de la Lombardie, vient d'ailleurs ; car on ajoute *che celebrava la messa in Camicia.*

delà de la rivière. On y voit de grands & beaux jardins; c'eſt ce qui l'a fait appeler *Palazzo Giardino*. Ce palais a été reconſtruit ſur les deſſins de M. Petitot; il s'y trouve de beaux appartemens pour le prince & la princeſſe. L'ancien appartement contenoit pluſieurs pièces, dont les murs avoient été peints à freſque par différens peintres. On a conſervé la pièce la plus remarquable, dont les murs ont été peints par Auguſtin Carrache, quoique d'une manière un peu sèche; les murs de la pièce attenante, avoient été peints par le Cignani, qui y avoit repréſenté pluſieurs ſujets tirés de la Jéruſalem délivrée.

Il y a dans les jardins des vaſes, des ſtatues, entr'autres un groupe de Bacchus & Ariane, par Boudard, une ſtatue érigée à Frugoni, poëte célèbre, mort depuis quelques années.

C'eſt près de-là que les François, commandés par le roi de Sardaigne & M. de Coigni, gagnèrent la bataille de Parme, le 29 Juin 1734, ſur les Impériaux commandés par le comte de Merci, qui y fut tué; cette bataille, auſſi-bien que celle de Guaſtalla, gagnée le 19 Septembre ſuivant, produiſirent le traité de Vienne, dont on s'occupa dès l'année 1735, & par lequel la Lorraine fut aſſurée à la France, la Toſcane à la maiſon de Lorraine, le royaume de Naples à Don Carlos, Tortone & Novare au roi de Sardaigne : on cédoit auſſi Parme & Plaiſance à l'empereur, mais la mort de Charles VI fit changer cette partie.

Les autres bâtimens les plus remarquables de Parme, ſont le palais *San Vitale*, où il y a beaucoup de tableaux précieux; celui du gouverneur; les palais *Rangoni Palavicini*, & *Giandemaria* : celui-ci eſt trop peu caché; mais le défaut n'eſt que dans la ſituation.

M. Grillo, noble Gênois, en a bâti un depuis peu avec beaucoup de magnificence.

La ville de Parme a, comme toutes les autres villes d'Italie, des fontaines & un aqueduc pour porter les eaux dans la ville. La ſource de l'aqueduc eſt à 50 milles de diſtance, dans l'endroit appelé *Malandriano*.

Les environs de Parme offrent quelques maiſons de campagne remarquables; la principale eſt ſans contredit *Colorno*, ancien château des princes Farnèſe, ſitué ſur la Parma, 3 lieues au nord ou au-deſſus de Parme. C'eſt la réſidence ordinaire du prince. Les appartemens en ſont meublés ſimplement; mais il y a un beau ſallon décoré ſur les deſſins de Petitot, & dont la ſculpture a été exécutée par Boudard, avec une jolie ſalle de comédie où Don Philippe avoit ſouvent des ſpectacles pour lui & pour ſa cour. On remarque dans les jardins deux figures d'Hercule & de Bacchus, d'environ 12 pieds de proportion, trouvées à Rome dans les jardins Farnèſe, où étoit autrefois le palais des Céſars, elles ſont repréſentées dans l'ouvrage de Bianchini, qui a pour titre: *Palazzo de' Ceſari*. Ces figures ſont d'un marbre gris très-dur, mais mutilées. L'Infant avoit envie d'en faire préſent au roi; mais les ayant fait examiner par des connoiſſeurs, on ne les a pas jugées aſſez belles pour être tranſportées auſſi loin. On les a élevées ſur des piédeſtaux de briques.

Les jardins de Colorno ſont dans le goût françois, grands comme les Tuileries (qui ont 67 arpens); ils avoient été fort embellis par le duc François Farnèſe, & décorés encore depuis ſur les deſſins de Petitot. On s'y promène ſous un grand berceau d'orangers & de citronniers, qui ſont en pleine terre, mais qu'on eſt obligé de couvrir pendant l'hiver; au bout de ce berceau, il y a une grotte aſſez jolie, compoſée de cinq pièces, dans l'une deſquelles il y avoit autrefois des figures que l'eau faiſoit mouvoir, entr'autres

des Cyclopes frappant sur l'enclume. Il y a aussi un grand parc pour la chasse ; mais les chasses du prince sont nécessairement très-bornées ; il court des cerfs & des dains dont le roi de Sardaigne lui fait présent, mais il en a si peu qu'il les force rarement, de peur de les détruire ; d'ailleurs quand la chasse tourne du côté du Pô, on est obligé de l'arrêter, de peur que les bêtes ne sortent de ses Etats.

SALA est une autre maison de plaisance du prince, à deux lieues au midi de Parme, ou Madame l'Infante réside actuellement. C'est un château ancien, dans une belle situation, avec des bois qui servent pour la chasse; il n'a rien d'ailleurs de remarquable. On y montre l'endroit où étoit le puits des rasoirs, dans le temps où l'on prétend que les souverains faisoient faire des exécutions promptes & secrètes, & un réduit caché dans l'épaisseur du mur, où le duc de Sala s'étoit caché lorsqu'il fut proscrit, mais où il fut découvert & arrêté.

FONTANELLATO, maison des comtes de S. Vital, est aussi à trois lieues de Parme. Il y a une fresque du Parmesan. On cite encore CASTEL NOVO, du marquis Fogliani, à six lieues de la ville.

CHAPITRE XXXVIII.

Gouvernement de Parme, caractère des habitans, état des sciences.

L'ÉTAT de Parme & de Plaisance est borné au nord par le Pô, qui le sépare du Milanez, au couchant par le Pavesan, au midi par l'Etat de Gênes, à l'orient par le duché de Modène. On évalue

évalue la population entière de ces provinces à 500 mille habitans, sur une surface de 400 lieues quarrées. Les revenus du duc de Parme vont environ à trois millions de notre monnoie, qui font douze millions de livres dans le pays. La moitié de ce revenu provient des fermes, qui comprennent les douanes, le tabac & le sel; l'autre moitié est produite par la taxe sur les terres, les contrôles, les milices & les droits sur les cuirs, qui ne sont point compris dans la ferme. Ces revenus auroient été insuffisans pour le prince; mais de mon temps, l'Espagne & la France y ajoutoient 720 mille livres, chacune la moitié.

M. du Tillot, marquis de Fellino, ministre de l'Infant Don Philippe, étoit seul chargé de toute l'administration, & il s'en acquittoit avec beaucoup d'activité, de vigilance & de désintéressement: c'est lui qui avoit, pour ainsi dire, créé ce nouvel Etat par son économie, & par les établissemens qu'il y avoit faits. Les sciences, les lettres, les arts utiles & les arts de goût; l'exploitation des mines; l'augmentation du commerce; l'académie des beaux arts; la bibliothéque; les manufactures de draps, de savons, de faïance, de cire de papiers, de mégisserie, les embellissemens de la ville, tout fut le fruit de son zèle pour le bien de ce petit Etat. Il étoit né vers 1710, d'une famille obscure à Bayonne, il avoit une nièce mariée à Toulouse; mais il avoit, pour ainsi dire, oublié sa patrie & sa famille pour ne songer qu'aux intérêts des peuples & du prince qui l'avoient adopté, & à qui il s'étoit dévoué. Il n'avoit ni enfans, ni femme, ni maîtresse, il étoit isolé, il ne formoit aucun projet de fortune; le prince entretenoit sa table & sa maison. En 1765, il lui ordonna de choisir un fief dans le nombre de ceux qui étoient réunis à ses domaines; M. du Tillot choisit celui de *Fel-*

lino, valant 7 à 8 mille livres de Parme, & dont il prit le nom.

L'Infant Don Philippe qui connoissoit tout le mérite de M. du Tillot, avoit en lui toute confiance; il ne vouloit jamais rien décider sans lui; il ne souffroit pas volontiers qu'on lui demandât des grâces, & il renvoyoit tout à son ministre. Après la mort de l'Infant & le mariage du nouveau souverain, le marquis de Fellino usa peut-être trop de son ancienne autorité, il déplût, ainsi que la comtesse de Malaspina, grande maîtresse du palais; M. de Boisgelin fut chargé d'aller négocier à ce sujet; mais le marquis de Fellino quitta Parme, & il est mort à Paris quelques années après.

Le prince Ferdinand, fils de l'Infant Don Philippe, à succédé à son père en 1765. M. de Keralio & M. l'abbé de Condillac avoient été chargés de son éducation, & leur réputation suffit pour faire voir combien l'on avoit à cœur son instruction, & combien l'on avoit pris de soins pour le succès de cette éducation.

On fit venir de Rome, en 1767, le P. Jacquier & le P. le Sueur, pour lui donner des leçons de mathématiques; & il annonçoit en effet des connoissances.

On trouve qu'il ressemble au roi Louis XVI. Il a épousé, en 1769, l'archiduchesse Marie; on avoit parlé de son mariage avec la princesse de Modène; rien ne paroissoit plus convenable à cause de la proximité des deux Etats. On a prétendu que l'Infant qui s'attendoit à être un jour roi de Naples, lorsque Don Carlos son frère passeroit au royaume d'Espagne, vouloit une alliance plus considérable; cependant il n'a point succédé au royaume de Naples: le traité d'Aix-la-Chapelle n'étoit point assez clair en sa faveur; d'ailleurs, la succession a été ouverte dans un temps où la

guerre occupoit toute l'Europe pour laisser place à d'autres soins ; c'étoit à la fin de 1759.

Madame Isabelle, fille aînée de Don Philippe, & qui avoit épousé l'archiduc, aujourd'hui empereur, étoit un chef-d'œuvre de grâces & de talens solides & agréables ; elle mourut en 1763, on la regrettoit beaucoup à Parme. La princesse Louise-Marie, sa sœur, a épousé le prince des Asturies.

Le conseil du prince de Parme est le tribunal suprême de l'Etat, il réforme les sentences des juges ordinaires, & il évoque même les causes dans certains cas.

Le gouverneur de Parme est le juge ordinaire ; il a un auditeur civil, & un auditeur criminel, pour le second, dans ses fonctions ; en général, les magistrats de Parme sont bien choisis, & la justice y est fort bien rendue ; mais on s'y plaint, comme chez nous, de la chicane, des longueurs, & des frais considérables de la justice ; peut-être est-ce un abus que les juges mêmes ne sont pas en état de corriger.

Le conseil des finances, *Magistrato supremo delle finanze*, est composé d'un président, de quatre conseillers, d'un avocat fiscal, d'un procureur fiscal, & d'un greffier ou *Cancelliere*.

Le corps municipal s'appelle *Anzianato*, parce qu'il est supposé formé par les anciens & principaux citoyens.

Il y a un dépôt public, *Archivio publico*, où l'on dépose toutes les minutes, de même qu'à Florence ; établissement très-utile pour la sûreté des actes.

L'état militaire consiste en 1200 hommes de troupes, formant deux régimens, celui des gardes & celui de Parme.

Les familles les plus illustres de Parme, sont celles des *Rossi*, *Palavicini*, *San Vitali*, *Mellilupi*-

Soragna, & *Malaſpina*. La comteſſe de S. Vital, en 1766, tenoit la principale maiſon de la ville: elle avoit même une table; les étrangers y étoient reçus avec agrément, & cette cour en général plaiſoit beaucoup aux étrangers. En 1778, M. le comte de Flavigny, miniſtre de France, y tenoit une maiſon brillante, & en faiſoit les honneurs, ainſi que Mde. de Flavigny, de la manière la plus diſtinguée. Ils avoient reconcilié les François avec la cour & la ville.

Les femmes ne ſont pas en général auſſi belles à Parme que dans d'autres villes d'Italie; mais il ſuffit ſouvent pour être aimable d'avoir envie de l'être. L'uſage des ſicisbés y a lieu comme ailleurs, ſans qu'on y trouve à redire; mais il ne dégénère point en eſclavage.

A l'égard des ſociétés bourgeoiſes, & du moyen ordre à Parme, l'on y eſt moins enjoué, moins façonné qu'à la cour; il n'y a pas long-temps qu'on s'accoutume à ſupporter les François, & l'on n'a pas encore bien pris leurs manières.

Les habitans de Parme ſont d'une grande taille; ils ſont indolens, c'eſt leur ſeul défaut; ils ne ſont point jaloux juſques à la fureur, comme dans quelques villes d'Italie; on n'entend guères parler d'aſſaſſinats.

Scaliger dit que les Parmeſans ont l'eſprit guerrier, le cœur bon, & qu'ils aiment à plaire.

Inventum mediis præclarum nomen in armis
Prædita quo ſit gens ignea marte docet,
Ingenium rapidum facili flammatur ab ira
Sed viget in patulo pectore parus amor,
Magnanimo pretium eſt non diſplicuiſſe pudori,
Hoc ſatis officio cedere turpe putat.

Les deux derniers vers expriment le caractère des anciens ſicisbés, qui avoient la délicateſſe de ne vouloir que plaire & aimer ſans eſpoir, &

qui se faisoient un point d'honneur de ne jamais manquer à leurs devoirs.

Les femmes de la petite bourgeoisie se coëffent avec un réseau ou filet qui renferme leurs cheveux, & des épingles d'argent qui ont une forme d'épée, ou telle autre de fantaisie, cela leur sied assez bien. Celles de la campagne portent des chapeaux avec de très-petits bords, dont les calottes sont entourées de beaucoup de rubans ajustés en bouffettes.

Les mœurs étoient encore assez régulières à Parme ; la dernière duchesse, pendant qu'elle vivoit, y tenoit exactement la main ; & quand elle entendoit parler de quelques intrigues, elle les faisoit rompre, ou elle obligeoit à se marier ceux qui y donnoient lieu, lorsque les deux parties étoient libres.

La crainte de l'inquisition & de l'influence de la cour d'Espagne, fait qu'on ne parle de la religion dans cette ville qu'avec beaucoup de circonspection.

L'air de Parme a toujours passé pour très-bon ; Pline nous dit que lors du dénombrement de l'empire, fait sous l'empereur Vespasien, on y trouva trois hommes de 120 ans, & deux de 130. (*Hist. Nat.* Tom. VII, pag. 49.)

Le climat y est tempéré, il y fait bien moins chaud que dans la partie basse de l'Italie; on y éprouve même quelquefois des hivers rigoureux, & l'on y a vu jusqu'à quatre pieds de neige, mais cela est fort rare ; on peut rapporter à-peu-près à Parme, ce que j'ai dit du climat de Milan.

Il y a eu des gens illustres à Parme dans tous les temps: ce fut la patrie de Cassius, l'un des principaux chefs de la conjuration contre César, dont il est parlé dans Velleius Paterculus & ailleurs; c'est aussi la patrie de Cassius, poëte, dont parle Horace; on y ajoute Macrobe, mais cela est au moins douteux.

L'académie des *Innominati* a eu de la célébrité : elle fut établie, il y a plus de deux cent ans, à Parme, par Eugenio Visdomini & Julio Smaglieti ; son nom fut occasionné par un sonnet, adressé par le Tasse à cette société dans le commencement de son institution, avant qu'elle eût pris une qualification ; il commençoit par ces mots : *Innominata ma famosa Schiera*, &c. Elle eut pour secrétaire *Visdomini*, & compte parmi ses rejetons, *Pomponio Torelli*, le prieur *Girolami Alessandrino*, le chanoine *Cassoli*, *Giulio Cesare Lalatta*, *Scipione e Andrea della Rosa*, qui tous ont été des écrivains ou des poëtes distingués.

L'académie des *Innominati* s'étant éteinte peu-à-peu, le comte Jacopo Antonio San-Vitale, qui étoit chevalier des ordres du roi de France, y établit une colonie des arcades de Rome : plusieurs personnes du premier mérite ont concouru à cet établissement, tels sont les comtes *Guido-Ascanio Scutellari*, & *Aurelio Bernieri* ; le P. *Belgrado*, qui ont tous été comme les fondateurs de cette colonie des arcades.

Il y a aussi à Parme une académie des *Inaspettati*, qui s'assembloit le vendredi chez le prince, du moins en 1771.

Parme a eu plusieurs poëtes célèbres : *Pomponio Torelli*, que nous venons de citer, auteur de plusieurs belles tragédies : *Rossi*, *Marmitta*, *Basinio*, *Ravasini*, qui a fait des vers latins très-bons ; le comte *San-Vitale*, dont nous avons déjà parlé, qui a fait un poëme estimé ; il est mort vers 1775 ; les comtes *Guido Scutellari* & *Aurelio Bernieri* ; M. le marquis Prosper *Manara*, premier ministre, est un des meilleurs poëtes de l'Italie ; il a donné, en 1766, une traduction des églogues de Virgile en vers italiens ; il travailloit à celle des Géorgiques. M. *Mazza*, jeune poëte, a réuni divers genres de talens ; il traduit l'anglois avec une élégance & une précision que l'on admire.

L'abbé Frugoni, Gênois, établi à Parme depuis long-temps, & fecrétaire de l'académie des beaux-arts, étoit regardé comme le meilleur poëte de l'Italie, furtout depuis que Metaftafio s'étoit retiré à Vienne; mais il eft mort vers 1768. Frugoni a peu travaillé dans le genre dramatique, mais il excelloit pour les pièces fugitives. On vient de faire à Parme une très-belle édition des poéfies de Frugoni, en 8 volumes, par ordre de la cour, chez Bodoni. Un noble Vénitien, auffi diftingué par fon goût que par fa naiffance, a fait imprimer un recueil de pièces choifies des poëtes modernes dont il faifoit le plus de cas, & Frugoni en étoit un (1); l'éditeur annonce qu'il a voulu raffembler dans les trois genres différens, les exemples de la poéfie la plus harmonieufe, la plus noble, la plus digne de fervir de modèle, & la plus propre à former le goût de la jeuneffe italienne. Ce font des vers blancs, c'eft-à-dire, non rimés, de même que ceux de Lucrèce de Marchetti, & du Virgile d'Annibal Caro; mais ils n'en font fouvent que plus raifonnables & plus harmonieux, puifque le poëte a un obftacle de moins, étant débarraffé des entraves de la rime.

Il y a eu dans d'autres genres des écrivains connus à Parme: *Panormitanus* étoit Sicilien, mais il profeffa le droit canon à Parme pendant fix ans, lorfque Nicolas d'Eft eut fondé l'univerfité de Parme en 1412. Enea *Vico*, célèbre antiquaire, fut un des premiers qui répandit le goût de ce genre de connoiffance; l'abbé *Bacchini*, dans le dernier fiècle & dans celui-ci, fe fit beaucoup d'honneur de fes ouvrages d'érudition facrée & profane; il fut profeffeur à Bologne, & auteur

(1) En voici le titre : *Verfi fciolti dell' abate Carlo Innocenzio Frugoni, del Conte Francefco Algarotti e del Padre Xaverio Bettinelli, feconda edizione. In Venezia*, 1766. in-4.

d'un des premiers Journaux d'Italie, concurremment avec le P. Gaudenzio *Roberti*, qui faisoit les frais de l'impression.

On compte encore parmi les hommes illustres de Parme, le P. François *Bordoni*, théologien; Christophe *Castiglioni*; *Rossi*, historien de Ravenne, du moins il descendoit des *Rossi* de Parme; les jurisconsultes *Bottoni* & *Bayardi*; le marquis *dalla Rosa*; le médecin *Sacchi*, professeur à Padoue. Parme a donné à l'Espagne deux médecins distingués dans ce siècle-ci, *Cervi* & *Venturi*; le premier a été médecin de Philippe V & de Ferdinand, & membre de l'académie des sciences de Paris; le second a été médecin de la reine d'Espagne Douairière, Elisabeth Farnèse, morte en 1766.

Le P. *Zucchi*, Jésuite de Parme, fut le premier qui eut en 1616 l'idée ingénieuse des télescopes de réflexion (1), par le moyen des miroirs concaves, dont Gregori & Newton ont fait ensuite une application si heureuse.

M. *Belgrado*, ex-Jésuite, qui a été confesseur de l'Infant, est né à Udine, capitale du Frioul, dans l'Etat de Venise; mais il a fait long-temps sa résidence à Parme, & on peut le considérer comme un des savans qui a fait le plus d'honneur à cette ville; il est connu non-seulement par des ouvrages de géométrie, tels que son livre *De usu analyseos in re Physica*, publié en 1762, mais encore par des morceaux d'érudition, tels que sa dissertation sur le trône de Neptune, que l'on voit dans un bas-relief à S. Vital de Ravenne. Depuis l'extinction de son ordre, il s'est retiré dans sa patrie.

Les autres savans que j'ai connus à Parme, en 1765, sont le P. *Cavina*, Jésuite, né à Faenza, actuellement professeur de mathématiques à Cagliari; le P. *Venini*, Somasque, directeur des étu-

(1) *Zucchi Optica Philosophica*, 1852.

des ou précepteur des pages, qui a quitté Parme, & qui eſt en France chez M. l'archevêque d'Aix; le comte *Caſterboza*, qui avoit formé à Parme un cabinet d'aſtronomie & de phyſique, mais il eſt mort vers 1770.

Le P. Louis *Canonici*, Jéſuite, qui avoit donné divers ouvrages d'érudition, & formé un cabinet de médailles à l'univerſité, il eſt retiré dans l'Etat de Veniſe.

On diſtingue actuellement le P. *Carminati*, Théatin, profeſſeur de phyſique, que nous avons vu à Paris en 1782.

L'abbé de *Roſſi*, profeſſeur de l'hébreu, eſt connu par de nombreux ouvrages qu'il a publiés à Parme ſur la littérature hébraïque, & les anciennes éditions de la bible. Il va donner les variantes choiſies de toutes ces éditions & d'une foule de manuſcrits hébreux dont il eſt poſſeſſeur.

Le P. *Pannini*, Carme, vient de donner une grande édition de Théocrite en 2 vol. *in*-4°.

M. *Gerardi* a donné de belles planches d'anatomie.

M. le comte de la Tour *Rezzonico*, de Côme, eſt attaché depuis long-temps au ſervice de Parme, & depuis 1765 gouverneur de la citadelle: il deſcend des Torriani, ſouverains de Milan. Le bourg de Rezzonico, dont il porte le nom, eſt ſitué ſur le lac de Côme, & le pape Clément XIII étoit de la même famille. M. Rezzonico a donné en 1757, un poëme ſur la priſe de Port-Mahon, enſuite des diſſertations ſur l'hiſtoire naturelle de Pline, *Diſquiſitiones Plinianæ*, in-fol. 1763 & 1767.

M. le comte Rezzonico a une belle collection de médailles, ſurtout des ſouverains d'Italie; il l'eſtime 3000 ſequins, mais il ne la donneroit pas pour le double.

M. ſon fils a auſſi donné divers ouvrages en vers & en proſe; j'en ai déjà parlé à l'occaſion de

l'académie des beaux-arts dont il est secrétaire.

Le P. *Paolo Maria* PACIAUDI, Théatin, est un habile antiquaire, qui s'occupoit, en 1765, des monumens de Velleia: on travailloit aux planches qui devoient accompagner son ouvrage. Il s'étoit retiré à Turin, sa patrie, depuis le changement de ministère; mais il est revenu à Paris vers 1775. Il a donné trois volumes *in*-4°. de l'Histoire de Malte; il travaille à une suite.

Il y a dans l'université des professeurs connus; le P. *Contini*, Vénitien; l'abbé *Amoretti*; l'abbé *Pezzana*; le P. *Bina*, Bénédictin; le P. *Cravasio*, naturaliste.

M. *Manzi*, savant médecin; M. *Ulrici*, apothicaire & bon chymiste; M. *Mathé*, méchanicien & physicien.

Le jeune comte *Cerati*, qui travaille à une histoire politique de Parme.

On a aussi établi à Parme une Imprimerie royale vers 1765. M. Jean-Baptiste Bodoni, qui en est le directeur, a fait fondre de très-beaux caractères, & en a publié des épreuves en vingt langues: hébreu, arabe, thibétain, bracmane, éthiopien, cophte, &c. & il pourroit en fournir à des Imprimeries étrangères. M. Bodoni a imprimé en 1783, sous la direction de M. Jean-Bernard de Rossi, des Elémens de la langue cophte ou égyptienne, composés par M. l'abbé Thomas Valpergue de Caluso, de Turin. Il a donné des éditions qui, pour la beauté, peuvent aller de pair avec ce qu'il y a de plus beau dans la typographie, exceptés peut-être le Virgile de Baskerville, le Salluste de Madrid, le Télémaque & le Racine de Didot, supérieurs à tout le reste.

Parmi les gens de lettres que j'ai vus à Parme en 1765, je dois citer plusieurs François, & d'abord M. l'abbé de Condillac, qui revint en 1769 à Paris, où il est mort, après avoir publié en 16 volumes le cours d'études, qu'il avoit composé pour le prince.

M. Delaire, connu par ſon analyſe du chancelier Bacon, par une grande deſcription de l'épinglier, qui eſt dans l'Encyclopédie, &c. il venoit de ſe faire une querelle avec toute l'Italie, en parlant d'une manière fort dédaigneuſe de la littérature italienne dans la Gazette Littéraire de 1765; il y eut deux réponſes imprimées, une à Rome par le P. Pozzi, & une d'un écrivain de Parme; on y citoit véritablement beaucoup de gens illuſtres que M. Delaire avoit paſſé ſous ſilence, pour ne compter que ſix perſonnes dignes d'être citées.

M. de Keralio, qui étoit alors gouverneur du jeune prince, poſsède tous les genres de connoiſſances qui étoient néceſſaires pour lui donner la plus belle & la meilleure éducation; art militaire, mathématiques, hiſtoire, belles-lettres, avec des mœurs dignes de ſa place; il eſt actuellement à Paris.

Le P. Fourcaud, Minime, connu par ſon talent pour l'hiſtoire naturelle, qui avoit formé à Mâcon le plus beau cabinet d'oiſeaux, étoit auſſi à Parme, occupé à former un cabinet d'hiſtoire naturelle. Il eſt mort, mais ſon cabinet eſt à l'univerſité; on admire la manière dont les animaux y ſont préparés & arrangés, avec une expreſſion & une vérité qui ſurpaſſe, pour ainſi dire, la nature. Il a dépoſé ſa méthode à l'académie des ſciences de Paris, pour être publiée après ſa mort. Il y avoit un apothicaire à Parme qui avoit formé un très-bel herbier de plantes des Alpes (1).

Après avoir parlé des gens de lettres, il nous reſte à dire un mot des grands artiſtes que Parme a produits.

---

(1) On peut citer à cette occaſion une belle allée qui eſt à Parme, formée de peupliers de Lombardie, eſpèce d'arbres que l'on recherche beaucoup en France depuis quelques années, qui croiſſent très-promptement, & qui ſont réellement un bel effet.

Nous avons déjà parlé du Corrège, du Parmesan, ou François *Mazzola*, né à Parme en 1504, & de Lanfranc, l'un des meilleurs peintres de l'école vénitienne, mort en 1647, à l'âge de 66 ans : c'est un de ceux qui ont le mieux imité la perspective & les raccourcis du Corrège.

Il y a encore eu à Parme d'autres peintres habiles, tels sont *Amidano*, qui vivoit vers 1550; Jérôme Mazzola, cousin de François, qui vivoit aussi vers l'an 1542. François-Marie *Rondani*, qui vivoit vers 1525; Giacinto *Bertola*, qui mourut en 1558; Jean-Baptiste *Tinti*, qui travailloit vers 1540; *Sisto Bardalocchio*, élève d'Annibal Carrache, vers 1612.

Ceux dont on parle actuellement, sont MM. Baldrighi, Ferrari, Bresciani. M. Guyard, sculpteur de la cour, a remplacé M. Boudard, qui a publié une iconographie en 3 volumes in-folio, à Parme, en 1759, & qui est mort en 1771. M. Bosi, habile graveur, qui a donné un recueil de têtes gravées.

CHAPITRE XXXIX.

Des mesures, des poids, & du commerce de Parme.

LA mesure dont on se sert à Parme est le *Braccio;* mais il y en a de trois sortes, comme dans la plupart des villes de Lombardie : le *Braccio di legno*, sert pour mesurer les terres, & le plus grand nombre des choses qui sont dans le commerce; il contient 20 pouces 0 ligne & $\frac{1}{3}$, ou une ligne & $\frac{43}{100}$ suivant le P. Frisi. Ce bras se divise en douze parties, que l'on appelle *oncie*; *l'oncia* en douze points, le point en douze atomes.

La perche (*Pertica*) qui est composée de six

bras, vaut par conséquent 10 pieds & deux lignes; c'eſt cette perche que l'on emploie dans l'arpentage. Un terrain qui a deux perches ou douze bras en tout ſens, c'eſt-à-dire, quatre perches quarrées, ou 144 bras quarrés de ſurface, s'appelle *Tavola*, table; le *Staro* contient 12 tables, & la *Biolca* contient 6 *Staro* ou 72 tables; ainſi 16 perches dans un ſens, & 18 dans l'autre, c'eſt-à-dire, 288 perches quarrées, ou 10368 bras quarrés font la *Biolca;* elle revient par conſéquent à 28881 pieds quarrés ou 802 toiſes quarrées, meſure de Paris, ce qui approche de l'arpent de Paris, qui contient 900 toiſes.

Le bras pour la ſoie *Braccio da ſeta*, qui ſert à meſurer les étoffes de ſoie, eſt de 21 pouces 8 lignes: le P. Friſi ajoute deux tiers de ligne.

Le *Braccio da filo*, troiſième ſorte de bras dont on ſe ſert à Parme pour meſurer la toile & le drap, eſt de 23 pouces 6 lignes & $\frac{7}{10}$, ou ſeulement $\frac{49}{100}$, ſuivant le P. Friſi.

A Plaiſance le *Braccio di legname*, eſt de 17 pouces 4 lignes $\frac{63}{100}$, & le *Braccio dit Tela e ſeta*, 2 pieds 11 lignes & $\frac{45}{100}$.

La Brenta, qui eſt la meſure dont on ſe ſert à Parme pour le vin, doit peſer huit *Peſi*, chacun de 25 livres de Parme, ce qui revient à 720 pouces cubes de Parme, (*once*) c'eſt-à-dire, 3347 pouces cubes de France, ou 70 pintes; & comme la *Brenta* ſe diviſe en 36 *pintes*, la *pinta* eſt de 20 pouces cubes de Parme, ou 93 pouces cubes de France, c'eſt à-peu-près le double de la pinte de Paris, qui eſt de 48 pouces cubes de Paris.

Le *Staio* ou *Staro*, dont on ſe ſert pour meſurer le froment, doit peſer 4 *peſi* & 2 livres, ou 102 livres environ, lorſque le grain eſt de bonne qualité, cela fait 576 pouces cubes de Parme, ou 2678 pouces cubes de France, ce qui revient auſſi à 81 livres de France, du moins à raiſon de 20 livres

que pèſe le boiſſeau de Paris; le *Staio* ſe diviſe en 16 *Quartarole*.

La livre de Parme eſt de dix onces deux tiers, ou dix onces cinq gros vingt-quatre grains poids de marc.

Les louis-d'or de France paſſent ordinairement à Parme pour 95 livres, ils vont quelquefois juſqu'à 97. Ainſi la livre de Parme ne vaut qu'environ 5 ſols de France; on y compte auſſi par paules, & l'on donne 43 paules pour un louis-d'or, quelquefois 46, & même 48 en monnoie baſſe du pays; mais on préfère d'en avoir 46 en argent du pape. Ainſi le paule coûte à Parme 11 ſols 2 deniers de France, au lieu de 10 ſols 8 deniers qu'il coûte à Rome; mais à Florence il m'a coûté 11 ſols 5 deniers, parce qu'on n'y donne que 42 paules pour un louis. Cela n'empêche pas qu'un voyageur ne puiſſe compter par paules dans toute l'Italie, en ſuppoſant les paules de 10 ſols 8 deniers de France.

En 1775, la livre de bœuf de 12 onces, coûtoit 28 ſols de Parme, le veau 15 à 18, le mouton 12 ſols, les pâtes 28.

Parme a toujours été célèbre par le commerce des laines :

Tondet & innumeros Gallica Parma greges,

dit Martial; il met dans un autre endroit les laines de Parme au-deſſus de celles d'Altino, qui avoient à Rome beaucoup de célébrité.

Velleribus primis Apulia, Parma ſecundis
Nobilis, Altinum tertia laudat ovis.

La ſoie eſt aujourd'hui la principale richeſſe de Parme; elle ſe vend en trame & en organſin : on en envoie beaucoup à Lyon & même en Angleterre; & l'on en travaille dans le pays.

Il y a à Parme une filature conſidérable; la foire de cocons au mois de Juillet eſt curieuſe à voir.

Le Parmesan ne recueille pas assez de bled pour la consommation du pays; aussi le bled y coûte 22 livres du pays le staro ou staio de 100 livres, ce qui revient à 19 liv. 8 sols le setier; c'est le prix moyen, qui n'étoit à Paris que de 18 liv. Mais en 1775, il coûtoit à Parme 44 liv. le staro, monnoie du pays.

Les salines de *Salso maggiore*, qui sont à dix lieues de Parme, du côté du midi, fournissent chaque année 166000 livres poids du pays, ou 285000 quintaux de France, qui sont à-peu-près les deux tiers de la consommation; l'autre tiers se tire de la mer Adriatique, & remonte le Pô jusqu'à l'embouchure de la Parma, ou même jusqu'à Plaisance, pour la consommation de cette ville & des environs.

On n'emploie point à Salso *les bâtimens de graduations*, comme en Allemagne & en Franche-Comté, pour faire évaporer l'eau salée; quinze heures d'ébullition suffisent pour former le sel, & trois jours pour le sécher; ces sources sont imprégnées d'hùile de pétrole : on l'ôte de dessus la surface, & on l'abandonne aux forçats qui tournent la roue & font monter l'eau dans les bassins. Le sel ne coûte à Parme que 12 sols la livre du pays, cela revient à 4 sols 5 deniers, poids & monnoie de France (1). Les cochons & autres salaisons sont encore une des richesses du pays, de même que les bestiaux. Le vin se tire principalement de Firenzuola; il vient dans une plaine basse, & il est doux & agréable : les François établis à Parme, qui n'aiment pas les vins doux, font venir des vins de France & de Provence surtout.

Il y a dans le Plaisantin des mines de fer que l'on exploite pour le compte du prince. Depuis 1766, l'on a essayé de le convertir en acier. On y trouve aussi du cuivre & du vitriol.

(1) Les impôts sur le sel & autres, sont détaillés dans le dictionnaire politique de M. Robinet, *Bibliothéque de l'homme d'Etat*. Tom. XXVI.

Il y a des eaux ou boues médicinales à Lesignano, qui est à dix milles de Parme.

LE PETROLE, *Petrolium*, *oleum Saxi*, est une huile bitumineuse, légère, fossile, quoiqu'en partie végétale, se trouve en plusieurs endroits du voisinage de Parme. On tire surtout de l'huile de pétrole à *Miano*, village à 4 lieues de Parme; pour l'obtenir on creuse des puits de 180 pieds, au fond desquels elle se rassemble en abondance, souvent avec force & par jets semblables à de petites fontaines; au point qu'on en a trouvé 800 livres dans une seule fosse; on n'en ramasse point l'hiver; en été les puits fournissent depuis une demi-livre jusqu'à trois livres par jour; voyez les Mémoires de l'académie, année 1770. M. Boulduc a donné l'analyse du pétrole de Modène, dans les Mémoires de 1715: il se trouve à Monte Baranzone, à 12 lieues de Modène, &c.

Il y a près de Velleia, à 6 lieues de Plaisance & 13 lieues de Parme, une fontaine qui a l'odeur de foie de soufre; une autre qui bouillonne sans que l'eau soit chaude, & sur laquelle s'élève une vapeur de pétrole, & à laquelle quelques personnes trouvent une odeur de Benjoin. Cette vapeur s'enflamme aux approches d'un flambeau allumé, & cette flamme dure pendant plusieurs jours, jusqu'à-ce que quelque coup de vent l'éteigne. M. Fougeroux en parle dans les Mémoires de l'académie des sciences, pour 1770, p. 43. Il y en a de pareilles vers Pietramala, comme nous le dirons dans la suite; à Barigazzo, qui est à dix lieues de Modène, il y a aussi des bouches d'eau qui s'allument avec un flambeau : il y en avoit même une en Dauphiné, sur laquelle on peut voir les Mémoires de l'académie pour 1699, & ceux de l'académie des belles-lettres, Tom. VI, 1729; mais j'ai oui dire qu'elle est obstruée.

CHAPITRE

CHAPITRE XL.

Des ruines de Velleia.

VELLEIA ou *Veleia*, étoit une ville ancienne, dont les restes se voient à 13 lieues de Parme, dans le Plaisantin, à 6 lieues de Plaisance, vers le midi, en tirant du côté de Gênes, à 4 lieues de la voie Emilia, dans le village appelé Macinesso, près de Rustigasso, à la droite du *Chero*, qui tombe dans la *Chiavenna* (1), au pied de deux montagnes très-hautes, nommées *Moria* & *Ravinasso*, qui font partie de l'Apennin, & dont les éboulemens causèrent la ruine de *Velleio*; on voit encore qu'elles sont fendues, & l'on reconnoît aisément qu'il s'en est détaché des masses de rochers que l'on retrouve sur les débris de cette ville; car on voit toutes les colonnes renversées du côté opposé aux montagnes; les murs qui restent en place sont inclinés du même sens, c'est-à-dire, du côté où ils ont été poussés par la chûte des terres & des rochers. Il en est venu à la fois des deux hauteurs opposées, & ils se sont réunis, pour ainsi dire, sur Velleia. Nous avons rapporté des événemens semblables, en parlant d'Aiguebelle en Savoie. Il y a près de Velleia une terre bitumineuse, qui s'enflamme aisément à l'approche du feu, lors même qu'elle est mouillée; cela joint à quelques matières noires ou brûlées, & à quelques médailles fondues qu'on y a trouvées, a fait croire à quelques personnes, que la destruction

(1) Pour aller de Parme à Velleia, on prend le chemin de Château-Neuf de Terzi, qui est à 6 lieues de Parme; on va à Lugagnano, deux petites lieues; aux Tavernes, deux lieues; à Macinesso, trois petites lieues. Mais si l'on y va en partant de Plaisance, on passe à Fiorenzola & à Lugagnano.

de Velleia avoit bien pu être causée par un incendie; mais les traces du feu n'y sont pas assez considérables pour faire admettre une pareille cause, & il suffit, pour les expliquer, de recourir aux feux qui pouvoient être allumés dans les maisons, au moment de la chûte de la montagne.

A en juger par le grand nombre d'ossemens qu'on a trouvés dans les ruines, & par la quantité de médailles & de monnoie qu'on en retire, les habitans n'eurent pas le temps de se sauver; ils furent surpris, écrasés & engloutis avec toutes leurs richesses, comme ceux de *Tripergole* auprès de Naples en 1538; au lieu que ceux d'Herculanum & de Pompeii eurent le temps de se retirer & d'emporter leurs effets les plus précieux. On ne sait pas dans quel temps Velleia fut ensevelie sous ces rochers; la date de cet événement est probablement du quatrième siècle : l'on n'a pas trouvé à Velleia de monumens publics postérieurs au règne de Probus, qui mourut l'an 282; mais l'on y trouve beaucoup de médailles des empereurs qui ont succédé à Constantin, dans les années 337 & suivantes; c'est donc plusieurs années après la mort de Constantin que cette ville fut abîmée.

On commença en 1760, à faire des fouilles dans les ruines de Velleia par ordre du duc de Parme; la difficulté étoit extrême; les bâtimens y sont couverts de rochers, à plus de 20 pieds de hauteur, les statues & tout ce qui est dessous, est tellement mutilé & fracassé qu'on n'en retire que peu d'avantages, eu égard aux travaux; & comme les difficultés augmentent encore en approchant de la montagne, on a presque renoncé à ces travaux depuis 1764.

Les différentes couches de terres & de rochers qu'on trouve alternativement placées les unes sur les autres, indiquent des éboulemens arrivés successivement & en divers temps, & le grand nom-

bre de briques, de pierres & de marbres qu'on trouve dans le Chero, sur un espace de plus de trois lieues, fait juger que la première chûte n'avoit pas rempli & enterré la ville dans son entier. La plus grande partie de Velleia étoit bâtie sur le penchant de la colline; les maisons étoient séparées en forme d'isles, & formoient un amphithéâtre, dont les différens étages communiquoient par des degrés; les appartemens inférieurs des maisons étoient placés sur un faux plancher, soutenu par des piliers de terre cuite, où l'air pouvoit circuler & garantir les maisons de l'humidité; ces maisons paroissent simples, il y en avoit seulement quelques-unes pavées de marbre, d'autres de mosaïques. On y a trouvé des peintures, des bustes en marbre, des bains de même matière; des vases de bronze incrustés en argent; des meubles & ustensiles domestiques du bon goût; des ouvrages de terre cuite, fins & élégans. On y a trouvé un panneau de peinture dans le goût chinois, c'étoit un genre grotesque assez usité chez les Romains, & que Raphaël a imité, en copiant les peintures des anciens édifices. On en a tiré aussi un bas-relief en marbre dans le goût égyptien, d'une assez belle exécution, & deux chapitaux égyptiens, dans lesquels, au lieu de volutes & de feuillages, il y a de petites figures: on sait que les Romains se plurent quelquefois à imiter le genre des Egyptiens. Beaucoup de moulures de bronze très-bien faites, prouvent qu'il y avoit des ornemens très-riches dans les édifices de Velleia.

On a levé le plan de la partie où l'on a fouillé jusqu'ici, & il se voit dans la galerie du château de Parme. On remarque vers le milieu une place qui étoit très-ornée; une inscription en lettres de bronze qui étoit sur cette place, apprend qu'elle fût pavée de grosses pierres aux frais d'un Velleiate, nommé *Lucius Lucilius*. Au milieu se voyoit

un autel consacré à l'empereur Auguste. La place étoit environnée de colonnes de marbre Chipolin, dont quelques-unes subsistent encore, avec un canal tout autour, pour l'écoulement des eaux; il y avoit aussi de très-beaux siéges de marbre, soutenus par des lions; on y a trouvé une statue de bronze, représentant une Victoire aîlée, les bras élevés, dans l'attitude de soutenir une couronne, peut-être un bassin de fontaine, un cadran solaire, ou autre chose semblable. Parmi les édifices considérables de Velleia, l'on voit qu'il y avoit, comme dans les grandes villes, un *Chalcidium*, bâtiment public qui servoit ou aux assemblées de ville, ou à des cérémonies de religion, ou même, suivant quelques auteurs, à des festins publics. Une inscription nous apprend qu'il avoit été bâti par Bebia, fille de Titus, en faveur de ses concitoyens, *pro municipibus suis*. Une autre inscription nous apprend qu'il y avoit une basilique bâtie par C. Sabinus, pontife, duumvir & préfet des artisans. Ces basiliques servoient à l'usage des tribunaux, & à celui des négocians. Vitruve nous en a conservé la description.

Les Velleiates formoient une république, de laquelle dépendoient à-peu-près trente villes ou bourgs des environs; ils étoient compris dans la nation des *Anamani*, un des peuples de la Ligurie. Les historiens n'ont presque rien dit des Velleiates, qui n'occupoient qu'une petite contrée de la Ligurie; mais on voit à Parme une table de bronze, où sont marqués les principaux endroits du pays des Velleiates; on y reconnoît beaucoup de villages des environs, qui n'ont presque pas changé de nom, si ce n'est par l'altération naturelle du langage & de la prononciation.

Cette table, qui se rapporte à un établissement de l'empereur Trajan, est le monument de bronze le plus entier & le plus considérable qui existe,

elle fut expliquée par Muratori; M. Terrasson l'inséra, en 1750, parmi les monumens, dans son histoire de la Jurisprudence Romaine, où elle occupe 15 à 16 pages *in-folio*. On y voit aussi une autre table de bronze contenant des loix romaines, qui se trouvent dans le code, & il y est dit que ces loix doivent s'observer dans toute la Gaule Cisalpine. Plusieurs fragmens de marbre & de bronze qui ont été trouvés à Velleia, contiennent des sanctions ou ordonnances publiques. On y a trouvé beaucoup d'idôles, les unes de marbre, les autres de terre grasse; une statue colossale de l'empereur Adrien, dont il ne reste que la tête, avec un pied, une main & une partie de la draperie; une statue de Néron encore jeune, ayant au col la *bulla* (1); une statue de Galba, en habit militaire, avec son armure, & d'autres statues de plusieurs personnages consulaires, dont quelques-unes sont de bonne main; il y en a même une que l'on regarde comme un des bons ouvrages de la sculpture grecque. Parmi ces statues, on en voit beaucoup en bronze doré. On a encore tiré de Velleia plusieurs inscriptions à l'honneur de Germanicus, de Vespasien, d'Aurélien, de Probus, d'Agrippine, de Drusilla, de Julia Mammea, de Tranquillina, &c. Il y en a une qui fait mention du collége des artisans de la ville, une autre parle de la congrégation d'Hercule, *Sodalitium cultorum Herculis*. On y a trouvé des balances, des poids, marqués pour la fidélité du commerce, des masques pour l'usage des spectacles, & autres meubles qui pourroient déjà former un cabinet d'antiques.

On n'y a point reconnu de temple, ni de théâ-

(1) Petite boule d'or, clause que portoient les enfans des patriciens; on la leur donnoit en même temps que la prétexte ou robe bordée de pourpre; & ils la portoient jusqu'à 17 ans.

tre; il peut bien se faire qu'ils soient restés ensevelis dans la partie élevée de la ville que l'on n'a pu déblayer; mais on a trouvé les aqueducs qui distribuoient l'eau dans la ville; un château d'eau qui servoit de point de partage; des bains qui en étoient voisins, & d'autres chambres qui paroissent avoir servi à des étuves.

On n'a donné sur la fondation de Velleia & sur son ancien état, que des conjectures très-vagues; on sait seulement qu'étant tombée sous la domination des Romains, elle fut gouvernée par des duumvirs, comme cela se voit par un très-beau marbre qui est à Parme; elle fut élevée au rang de ville municipale; elle avoit à Rome ses patrons ou protecteurs; on en a trouvé quelques monumens: un, par exemple, qui fut dédié à Festus, consul, préteur, proconsul du Pont & de la Bithinie.

Les Journaux ont beaucoup parlé de Velleia; mais la plupart d'une manière vague & peu exacte. Le P. Paciaudi, qui a lui-même assisté à plusieurs fouilles, a fait à ce sujet un mémoire fort détaillé, dont on a donné l'extrait en 1765, dans le quatrième Tome de la Gazette Littéraire; c'est de-là que j'ai tiré une partie des notions précédentes, qui manquoient à tous nos voyages d'Italie; M. le comte Rezzonico en a aussi parlé dans ses *Disquisitiones Plinianæ.*

M. Costa, chanoine de Plaisance, présidoit aux fouilles de Velleia, il en avoit décrit les monumens, & il se proposoit de les publier; depuis sa mort, ce soin a été confié au P. Paciaudi, qui promet un grand ouvrage sur cette matière; mais ses autres ouvrages ont retardé l'exécution de ce projet.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

